H. K. E. KÖHLER'S

SERAPIS

ODER

ABHANDLUNGEN

BETREFFEND

DAS GRIECHISCHE UND RÖMISCHE

ALTERTHUM.

THEIL II.

(Mit 7 Kupfertafeln.)

St. Petersburg.

Druckerei der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften.

1850.

Zu haben bei Eggers et C., Commissionairen der Akademie;
in Leipzig bei Leop. Voss.

(Preis 3 R. 50 Kop. Silb. — 3 Thl. 27 Ngr.)

Digitized by Google

Digitized by Google

INHALT

des zweiten Theiles.

Seite.

VIII. Supplément à la suite des médailles des rois de la Bactriane . . 1.

IX. Beurtheilung einer Schrift: Alterthümer am Nordgestade des Pontus. 5.

X. Description d'une médaille de Spartocus roi du Bosphore-Cimmérien. . . . . 45.

XI. Suite des médailles d'Asandre, d'abord archonte, après roi du Bosphore-Cimmérien. . . . . 71.

XII. Description des médailles de Chersonésus, ville de la Chersonèse-Taurique, auxquelles sont ajoutées deux médailles de Cherson. 86.

XIII. Médailles choisies de Panticapaeum et de Phanagorie . . . . . 115.

XIV. Sur les médailles en bronze, qui ont un grand coryte pour revers et qui sont incertaines. . . . . 125.

XV. D'une médaille incertaine nouvellement découverte et de quelques médailles décrites dans le mémoire VII. . . . . 129.

XVI. D'une médaille en bronze très-précieuse de Sauromate III., roi du Bosphore-Cimmérien. . . . . 131.

XVII. Das königliche Schloss des Bosporus und die Stadt Gargaza auf der taurischen Halbinsel. . . . . 133.

XVIII. Médailles de Pharnace II., roi du Bosphore-Cimmérien . . . . . 219.

Nachhall vom Nordgestade des Pontus, von P. v. Köppen. . . . . 225.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII.

Supplément à la suite des médailles des rois de la Bactriane.

Un médaillon en argent récemment acquis dans la Boukharie par M. le baron de Meyendorf, colonel de l'état-major, nous présente un roi Démétrius de la famille des rois de la Bactriane, dont on n'avoit point encore vu de médailles, et qu'avec raison on n'avoit pas osé compter parmi les souverains de ce pays. Voici la description de ce beau et précieux médaillon:

Buste du roi Démétrius, tourné à droite. Il est ceint d'un diadême dont les bouts flottent derrière le dos, et porte une tête d'éléphant; sa chlamyde est attachée sur l'épaule droite.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Figure nue de Démétrius debout, vu de face. La dépouille du lion tombe de son bras gauche, et dans la main il tient une massue: avec la main droite il place sur sa tête une couronne de feuilles de peuplier. A gauche, au bas, se trouve un monogramme composé des lettres KPA*).

AR. $9\frac{1}{2}$.

La fabrique de cette médaille est tout-à-fait différente de celles des rois de Syrie. Le goût dans lequel est travaillé le buste portant une dépouille d'éléphant, et le type du revers, servent aussi à prouver que ce médaillon n'a pas été frappé en Syrie, qu'il appartient à la Bactriane, ou qu'il est une imitation des médailles bactriennes.

Le roi Démétrius, nommé dans la légende du revers, prince plusieurs fois cité dans les anciens historiens, mais jamais qualifié du titre de roi de la Bactriane, étoit fils du roi Euthydème. C'est donc ce beau médaillon qui confirme que Démétrius a été investi du titre de roi.

Démétrius possédoit des qualités éminentes. Lorsqu'Antiochus le Grand, roi de Syrie, irrité contre Euthydème, père de Démé-

Digitized by Google

trius, voulut le priver du trône, Euthydème envoya son fils Démétrius, pour conclure un traité que Téléas avoit négocié pendant quelque tems avec Antiochus; ce dernier, frappé de la beauté du jeune Démétrius et de la noblesse de son extérieur, promit de lui donner en mariage une de ses filles, et en confirmant Euthydème dans le royaume de la Bactriane, conclut avec lui et un traité et une alliance [1] Ces événemens eurent lieu l'an 2 de la 143 Olympiade, l'an 207 avant notre ère.

Ce prince étoit conquérant et aimoit la guerre. Ensemble avec Ménandre, roi de la Bactriane après Euthydème, il avoit conquis, jusqu'à l'Hypanis, les vastes provinces qui formoient les possessions du roi Porus. De là il poussa ses conquêtes jusqu'à l'Imaus, où se trouvent les sources du Gange; et maître de cette contrée, autrefois le domaine du roi Sandrocotte, il se mit en possession de la Pattalène, île que forment les deux bras de l'Inde, par lesquels ce fleuve se jette dans la mer. Il se soumit aussi toute l'Inde en de-ça et en de-là du Gange, et le pays des Sérès [2]. Deux villes, Démétrias [3] et Euthydémia [4], l'une dans l'Arachosie ou l'Inde blanche, l'autre près de l'Indus, ont été très-probablement bâties par ce Démétrius; il avoit nommé la première d'après son propre nom, la seconde d'après celui de son père.

Nous ignorons si ces conquêtes ont été commencées ou terminées du vivant d'Euthydème, ou après sa mort. Nous ne savons pas non plus, quelles circonstances favorables ont fait succéder Ménandre à Euthydème, si c'étoient ses vertus qui l'avoient placé sur le trône, et qui, après sa mort, le firent regretter de son peuple [5]. Il nous est impossible aussi de dire les causes qui privèrent du trône le fils d'Euthydème. Il vaut mieux avouer que nous sommes sur ces questions, dans une parfaite incertitude, plutôt que d'adopter les conjectures qu'a proposées Bayer [6], pour éclaircir ce sujet.

Il résulte cependant du peu de notions que les anciens nous ont laissées sur l'histoire bactrienne, que les grandes conquêtes que Démétrius avoit faites, l'avoient engagé de fonder dans l'Inde un nouveau royaume dont il étoit le souverain, et que du vivant de Ménandre, ou après son décès, il s'étoit également mis en possession des contrées que ce dernier avoit conquises dans l'Inde et dans son voisinage. Il paroît que Démétrius a gouverné pendant plus de soixante ans l'empire dont il avoit été le fondateur. Eucratide I. roi de la Bactrie, lui ayant fait une guerre dans laquelle la victoire pencha long-tems tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le vainquit

Digitized by Google

enfin et se mit en possession de ses immenses états [7]. La conjecture de Bayer [8] qui prétend prouver que dans cette guerre Eucratide fut aidé par le roi des Parthes, me paroît être plus ingénieuse qui vraisemblable.

Ce médaillon de Démétrius appartient à la suite des rois de la Bactriane, puisque ce prince étoit fils d'Euthydème. Mais parce qu'il est presque sûr que Démétrius n'a jamais régné dans la Bactriane, et que l'on sait qu'il a fondé un nouveau royaume dans l'Inde, ce médaillon doit servir de préférence à remplir une lacune dans la géographie numismatique, celle des rois de l'Inde.

D'après le calcul très-vraisemblable de Bayer [9], Démétrius devoit avoir 87 ans lorsqu'il fut vaincu par Eucratide I. Le médaillon nouvellement découvert, présente le portrait de Démétrius dans un âge avancé; le roi y paroît avoir entre 65 et 70 ans. Eucratide mourut peu de tems après cette victoire. Son règne a été aussi d'une longue durée, comme le prouvent deux médailles que j'ai publiées en 1822, dont l'une appartenant à Sir Gore Ouseley, le représente dans le commencement de l'adolescence [10], l'autre, faisant partie du médailler de l'académie impériale des sciences, le figure dans un âge très-avancé [11]. Un médaillon semblable au dernier se trouve dans le beau cabinet de M. Payne Knight à Londres.

Il me paroît que le revers du médaillon nous offre la figure du roi Démétrius en costume héroïque et avec les attributs d'Hercule. La célèbre expédition d'Hercule aux Indes [12], avoit engagé Démétrius à se faire représenter avec les attributs de ce héros, à cause de ses grandes conquêtes dans ce pays, et c'est pour désigner ces victoires qu'on l'a figuré plaçant sur sa tête une couronne de peuplier, arbre consacré particulièrement à Hercule, dont les feuilles sont très-soigneusement rendues par le graveur du coin.

Comme il a été observé précédemment, ce rare médaillon ressemble du côté de la fabrique aux médailles bactriennes. Démétrius avoit apparemment employé des artistes qu'il avoit fait venir de la Bactrie.

---

*) Voyez pl. IV. m. 1.

1. Polyb. Rel. L. XI. c. 34. p. 379—380. Ed. Schw.

2. Strab. Geogr. L. XI. c. 11. §. 1. p. 508—512. et L. XV. c 1. §. 3., p. 4—5. Ed. Tzsch.

Bayer Hist. Regn. Graec. Bactr. c. XXXIII. p. 81—83.

3. Isidor. Charac. Mans. Parth. p. 8. Geogr. Huds Vol. II.

4. Claud. Ptolem. Geogr. L. VII. c. 1. p. 171. Ed. Mont.

*

Digitized by Google

5. Plutarch. Praec. Rei publ. ger. c. XXVIII. p. 291. Ed. Wytt. To. IV. Arrian. Peripl. Mar. Erythr. p. 27. Geogr. Huds. Vol. I.

6. Hist. Regn. Graec. Bactr. c. XXXIII. p. 85.

7. Justin. Hist. Philipp. L. XLI. c. 6. p. 691. Ed. Gr.: *Multa tamen Eucratides bella magna virtute gessit: quibus attritus, cum obsidionem Demetrii regis Indorum pateretur, cum trecentis militibus sexaginta millia hostium adsiduis eruptionibus vicit. Quinto itaque mense liberatus, Indiam in potestatem redegit.*

8. Histor. Regn. Graec. Bactr. c. XXXVI. p. 89—92.

9. Ibid. c. XXXVII. p. 92—93.

10. Serapis, I. mém. p. 3. m. 5. pl. I.

11. Serapis. I. mém. p. 3. m. 4. pl. I.

12. Arrian. Exped. Alex. L. III. c. 28. p. 282. 2. L. IV. c. 30. p. 287. 8. L. V. c. 3. p. 297. 4. c. 26. p. 443. 9. Ed. Schm.

Arrian. Hist. Ind. c. V. §. 8. 10. p. 32. c. VIII. §. 4. p. 48. Ed. Schm.

Digitized by Google

IX.

Beurtheilung einer Schrift:

Alterthümer am Nordgestade des Pontus. Von Peter v. Köppen, Russisch-Kais. Hofrath(e), Mitglied(e) mehrerer gelehrten Gesellschaften. Wien, 1823. 107. S. 8.

War die Beurtheilung der Schrift des Herrn Raoul-Rochette ein nützliches Unternehmen, um die Verbreitung unzähliger höchst auffallender, und zum Theil lächerlicher Irrthümer zu verhüten: so ist die verbessernde Durchsicht einer andern Arbeit, welche die Berichtigung jener sein soll, nicht weniger nothwendig. Denn es könnte vielleicht Leser geben, welche alles das, was der zuletzt Aufgetretene an des erstern Arbeit nicht getadelt, und das, was er selbst dabei bemerkt hat, ohne eine Erinnerung wie die gegenwärtige zu hören, für wahr und für gegründet halten möchten. Ein Wahn, der weiter nichts als eine zwiefache Täuschung der Freunde des Alterthums zur Folge haben müsste.

Gleich nach einem, an den um die Wissenschaften hochverdienten Reichs-Kanzler, Herrn Grafen Romanzof, gerichteten Zueignungsblatte, hebt Seite 2. an mit der vollständigen Aufschrift des Raoul-Rochettischen Buches: *Antiquités du Bosphore-Cimmérien* etc. Was jedem nach Ansicht der beiden Aufschriften des hier anzuzeigenden Buches in den Sinn kommt, ist die Frage: ist dieses Buch, der ersten Aufschrift gemäss, eine *Beschreibung der Alterthümer am Nordgestade des Pontus?* oder: ist es, wie die zweite Aufschrift verspricht, *eine beurtheilende Anzeige der Schrift des Herrn Raoul-Rochette?* Für die leztere Meinung scheint zu sprechen, dass diese sogenannten Alterthümer am Nordgestade des Pontus eigentlich den Wiener Jahrbüchern der Literatur angehören, aus welchen sie besonders abgedruckt sind. Inzwischen könnte, ungeachtet der zwei Aufschriften unseres Buches, noch ein dritter Fall Statt finden, nämlich der, dass das Buch sowohl *eine Beschreibung der genannten Alterthümer*, als auch zugleich *eine berichtigende Anzeige des Rochettischen Buches* sein solle. Da aber die kurze Anzeige der

Digitized by Google

neuen Abhandlung lehren wird, dass letztere die Alterthümer am Nordgestade des Pontus, theils unvollständig, theils unrichtig, erwähnt und beschreibt; da ferner aus gegenwärtiger Anzeige erhellt, dass das hier anzuzeigende Buch durchaus nicht für eine gehörig abgefasste und genaue Beurtheilung der Raoul-Rochettischen Schrift zu halten sei, indem der Herr Verfasser die unzähligen Fehlgriffe und groben Irrthümer des Franzosen weder anzuzeigen, und noch weniger zu beurtheilen oder gar zu verbessern versucht hat: so folgt, dass, weil unsere neue Abhandlung dasjenige nicht erfüllt, was jede einzelne ihrer beiden Aufschriften hoffen lässt, in ihr noch weit weniger das zu finden ist, was beide zugleich versprechen.

Da der Hr. Verfasser das von einem andern über ähnliche Gegenstände Gesagte, S. 8. «*zu prüfen, und seine öfters schon durch Autopsie gerechtfertigte* (?) *Ansicht öffentlich mitzutheilen sich berufen fühlt*»: so ist das was dem Unbefangenen, der beide Verfasser, die einen und denselben Gegenstand behandeln, gelesen, zuerst beifällt, eine Vergleichung beider anzustellen, um zu urtheilen, welcher von ihnen wohl den meisten Beruf gehabt habe, das gewählte Feld zu bearbeiten. Meine Meinung über Hr. Raoul-Rochette habe ich, ins Einzelne gehend, ausgesprochen; es kann daher nicht befremden, wenn ich über die deutsche Arbeit mein Dafürhalten ebenfalls mittheile, und mir vorbehalte, die sattsam beweisenden Gründe nachher darzulegen.

Mir scheint es demnach, dass beide Verfasser, jeder zu seiner Arbeit, gleich wenig Einsicht, und folglich gleich wenig, oder vielmehr gar keinen, Beruf hatten. Nur ist dem später Auftretenden das Lob nicht zu versagen, dass er fast immer von der lächerlichen Anmassung des Franzmannes entfernt, überall sorgsamen redlichen Fleiss blicken lässt, der, wenn er auch nur selten neue Ergebnisse mittheilt, das schon Gesagte emsig zu vereinen sucht, so weit es ihm möglich war. Uebrigens findet der wissbegierige Leser in der deutschen Schrift auch wohl einige brauchbare Nachrichten, betreffend die Geographie des südlichen Russlands; da es schwerlich möglich sein dürfte, etwas Brauchbares aus den französischen Alterthümern des Bosporus heraus zu suchen.

Sonderbar muss es dem Leser scheinen wenn der Verfasser, S. 3—4. sagt: «Hr. Raoul-Rochette will in seiner Schrift, wie man beim ersten Anblicke des Buches natürlicher Weise, und nicht unlogisch, schliesset, über den (von dem) kimmerischen Bosporus

Digitized by Google

handeln; aber gleich S. 15—25. spricht er bloss über Olbia, deren Geschichte (?) mit ein Hauptzweck des Werkes zu sein scheint. Dieser Umstand zeigt, dass der Schrift nicht ohne Grund ein anderer Titel beigelegt werden dürfte.» Dieser Vorwurf wird noch ausführlicher, S. 76. wiederholt. Dass die Aufschrift des Rochettischen Buchs unpassend, ist nur zu sehr gegründet. Man wundert sich aber diesen Vorwurf aus dem Munde unsers Verfassers zu hören, weil zu dessen eigner Arbeit, wie oben bemerkt wurde, nicht einmal eines von zwei Aushängeschilden schicklich befunden ward.

Wenn übrigens in des Hn. RR. Buch über die Alterthümer des Bosporus das über Olbia Bemerkte nicht an seinem Orte ist, und überdies noch manches andere: so muss man unserm Verfasser mit demselben Rechte zurufen, dass, wenn er glaubt, es könne seinen Alterthümern der Nordgestade des Pontus Olbia und die Mäotis beigezählt werden, er sich in einem eben so grossen Irrthume befangen findet.

Höchst auffallend ist das, was der Verfasser, S. 4. bemerkt: «*dass Hr. Raoul-Rochette zu den vorzüglichsten Hellenisten unserer Zeit gehöre.*» Hatte er denn die schönen *Antiquités du Bosphore*, eben so wenig als andere Arbeiten dieses Schriftstellers gelesen? Konnten ihn die unzähligen Beispiele von Unkenntniss der griechischen Sprache, und eben so viele Beweise von auffallendem Mangel an nöthiger Urtheilskraft, nicht auf gesündere Begriffe zurückbringen? Die Herren Hase und Boissonade würden sich dasselbe Lob, das unser Verfasser so unüberlegt und freigebig gespendet, gar sehr verbitten, und es für eine kränkende Beleidigung ansehen.

Was auf derselben S. 4. über Bosporus und Bosphorus gesagt ist, führt zu nichts. Lezteres kam, durch die leichtere Aussprache, wie man aus Handschriften sieht, schon längst in Gebrauch. Die Franzosen behielten es mit Recht, weil *Bospore* statt *Bosphore* schlecht klingen würde. Im Deutschen fällt diese Veranlassung weg, und nur Bosporus ist daher zu brauchen.

Wundern wird sich freilich mancher, wenn er S. 4. liest: «*die äussere Form der Schrift ist gefällig und wenn man gleich nicht immer*» — andere würden gesagt haben, nie — «*die Meinung des Verfassers*» — warum denn nicht? — «*besonders aber die Anordnung der abzuhandelnden Gegenstände billigen kann,*» — Hn. RRs. grobe Missgriffe und Verstösse fielen ihm also nicht auf? — «*so folgt man ihm doch gern;*» — aber, wohl zu merken, nur die, welche das Schiefe und Falsche in diesem Buche zu bemerken

Digitized by Google

nicht fähig sind, oder doch keine Lust oder keine Zeit haben, es mit gehöriger Aufmerksamkeit zu prüfen.

Ob Hr. Raoul-Rochette demjenigen, der ihm Abschriften von alten Steinen, und Zeichnungen alter Münzen aus dem südlichen Russlande zusandte, und ihn dadurch zur Herausgabe seines Buchs verleitete, so sehr viel Dank wissen wird, als der Verfasser, S. 4—5, glaubt, könnte man wohl bezweifeln.

Was eben daselbst, S. 5. von Hn. Galera und von dessen, «*von ihm selbst verfassten Catalogue raisonné*», erinnert wird; was ferner von seiner Münz-Sammlung, «*die*» wohl zu merken, «*er jetzt dem königlichen Kabinette zu Paris cedirt hat,*» gesagt ist, wird derjenige, der das gelesen hat, was von mir darüber, (Serap. VII. p 189—190.) bemerkt wurde, belächeln.

Ueberflüssig ist ferner des Verfassers Aufzählung derjenigen Sammlungen von pontischen Alterthümern, welche Hr. RR. für die reichsten hält. Dass lezterer hierüber nur falsch urtheilen konnte, ist ihm weniger als viele seiner andern schiefen Sätze zu verübeln. Aber schlimmer noch ist es, dass dasjenige was unser Verfasser dazu sezt, eben so wenig richtig und zuverlässig ist.

Gans falsch ist zum Beispiel das was, S. 5. von einer Sammlung des verstorbenen Grafen Johann Potocki zu Tultschin gesprochen wird. Denn dieser edle Mann und Freund der Wissenschaften hat nie eine Sammlung dieser Art besessen. Zwar hatte er mir sehr sorgfältige Abschriften von einer Menge alter Steine, welche zu Tultschin befindlich waren, mitgetheilt, von denen ich im Jahre 1817 nur einen einzigen am genannten Orte noch vorfand; allein alle diese Steinschriften gehörten nicht ihm, sondern der Eigenthümerin des Ortes, waren im Garten zerstreut, und giengen nachher, mit Ausnahme eines einzigen Marmors, verloren. Ein Museum von Alterthümern zu Tultschin hat es nie gegeben. Davon zu sprechen ist eben so lächerlich, als wenn Visconti (II. p. 150) von noch vorhandenen Trümmern der Stadt Phanagoria redet, die doch seit undenklichen Zeiten bis auf die geringste Spur verschwunden. Wenn der Verfasser falsche Nachrichten über Dinge mittheilt, die er hätte wissen können, wie darf man sich wundern, wenn er zuweilen ungenügend urtheilt über Dinge, die reifere Kenntnisse und gründlichere Forschungen voraussezten?

Unzulänglich ist alles was der Verfasser von Olbia, aus Hn. Rochette's Buch, bemerkt. Nirgends wird das Falsche und Uebelverstandene, was sich da so reichlich findet, von ihm angezeigt oder

Digitized by Google

gerügt. Um so weniger hätte hier auf desselben Verfassers Geschichte der griechischen Pflanzstädte, ein Gewebe von Unwahrheiten und Missgriffen, verwiesen werden sollen. Es werden in dieser Geschichte Beweisstellen aus alten Schriftstellern erwähnt, die nichts von allem sagen weshalb sie angeführt werden, und wehe dem, der sich auf diese nachlässig obenhin und höchst schlecht verfasste Geschichte der griechischen Pflanzstädte verlassen wollte. Ich habe sie in meinen Bemerkungen über des Hn. RR. Buch nicht erwähnt, weil sie, als schon längst erschienen, nicht in das Gebiet der ausführlich zu beurtheilenden Werke gehört. Von allen diesen Mängeln hatte der Verfasser, vielleicht aus übergrosser Achtung gegen Hn. RR. nichts bemerkt. Gegen alle die vielen falschen Nachrichten von Olbia, die Hr. RR. vom Ursprunge und der Ausbildung dieser Stadt vorbringt (To. III. p. 315—316), hatte er nichts einzuwenden. Er sezt sogar, S. 5. treuherzig hinzu: «*wie aber wenn sichs darthun liesse, dass auch hier die bei den Priesterschaften neuerer zur Blüte gelangten Städte gewiss beliebte Kakusmethode nicht unangewendet geblieben ist.*» Was der Verfasser unter der *beliebten Kakusmethode*, ob eine *μέθοδον κακήν*, ob vielleicht eine Methode welche die Alterthumskunde nöthige Rückschritte zu thun, oder sonst etwas meine, bleibe ununtersucht. So viel ist wenigstens bemerkbar aus den von ihm erwähnten Priesterschaften, dass er den neuen Lehren beigetreten ist, wobei ich jedoch zweifle, ob er sie mit einigem Erfolge, sowohl auf Olbia, als auf irgend eine andere Stadt der beiden Sarmatien dürfte anwenden können.

Wenn S. 6. vom Verfasser Mistrauen gegen die Aechtheit der alten Angaben von der Anzahl milesischer Pflanzstädte geäussert wird, so ist damit nichts gesagt, weil keine Gründe angegeben werden, warum der Verfasser zweifelt. Für den, der die zahlreichen Veranlassungen kennt, welchen die griechischen Pflanzstädte ihre Entstehung verdankten, ist kein Grund zum Zweifel vorhanden. Uebrigens gebet der Verfasser von ganz falschen Ansichten aus, wenn er bemerkt, die Milesier hätten sich am liebsten niedergelassen wo schon früher Ansiedelungen waren. Aber es dürfte ihm schwer werden zu erweisen, dass auch nur eine der griechischen Pflanzstädte in einer Wüstenei angelegt worden sei. Denn entweder fanden die neuen Ankömmlinge am Orte ihrer Ansiedelung, oder in deren Nähe, Nicht-Griechen, oder Griechen. Das erste mochte am öftersten der Fall sein, und lässt sich mit Beispielen belegen. Ereignete es sich, dass Griechen schon vorher von der

Digitized by Google

Gegend Besitz genommen hatten, so gab dieses Veranlassung, dass bald die eine, bald die andere Stadt als Mutter der neuen Tochterstadt genannt wurde. Alles was der Verfasser hier darüber gesagt hat, sind einzelne zusammen getragene Angaben, ohne allen Zusammenhang, und ohne daraus gezogene Folgerungen und Urtheile, aus denen daher wenig zu nehmen und zu lernen sein möchte.

An demselben Orte, S. 6—7. sagt der Verfasser: «schon Kanngiesser *hat den Beweis geführt*, dass das am Hypanis belegene Olbia (Miletopolis) eigentlich für das ältere Milet zu halten sei; von hier aus lässt er auch die Istrier kommen, und der auf den Münzen dieser Colonie, gerade wie in Olbiopolis, vorkommende Vogel auf dem Delphine wird interessant in dieser Beziehung. Ritter hat seinerseits *dargethan*, dass Phanagoria, Hermonassa und Panticapäum, die auch von jonischen, ätolischen oder päonischen Flüchtlingen sollen gegründet sein, schon in den ältesten Zeiten da waren.»

Hätte der Verfasser nicht gemeint, mit den von ihm wiederholten Aussagen etwas Wichtiges und Wahres gesagt zu haben, so würde er sie nicht von neuem aufgestellt haben. Allein er hat damit wenig gewonnen, und nichts erwiesen. Denn diejenigen, die das was Kanngiesser von Olbia bemerkt hat, gelesen, und sagen könnten, *es sei hier die Sache erwiesen:* diejenigen die nachdem sie das gelesen was Ritter oben von Phanagoria, Hermonassa und Panticapäum geschrieben, glauben könnten, *er habe seine Meinung dargethan:* diese würden zugleich auf alle gesunde Beurtheilung Verzicht leisten. Bei unserem Verfasser ist, wie man sieht, *sagen* gleichbedeutend mit *beweisen* und mit *darthun*. Ich bemerke hierbei, dass es schwerlich die Absicht der gelehrten Forscher, Kanngiesser und Ritter, die einen neuen Weg betraten, die älteste Geschichte aufzuklären, gewesen sein könne, alle einzelne Angaben auf das schärfste zu beweisen. Man darf vielmehr annehmen, dass ihr Zweck dahin gieng, ins Grosse eine neue Bahn zu zeichnen, die Ausführung und die endliche Berichtigung des Einzelnen aber der Zeit zu überlassen. Es ist daher das oben über Olbia von Kanngiesser Gesagte weit entfernt, um, wie unser Verfasser meint, *für erwiesen* zu gelten. Obgleich hier nicht der Ort ist, weder das von lezterem Beigebrachte, noch seine Beweisstellen genauer zu zergliedern, so verdient doch das, was Olbia und die Städte des Bosporus betrift, da der Verfasser von diesen Orten die meisten Nachweisungen und Denkmäler liefert, eine kurze Uebersicht.

Von Olbia schreibt Kanngiesser (Alterth. Wiss. S. 168): «Scym-

Digitized by Google

nus und sein Prosaist sagen: Istrus von dem Flusse, an dem die Stadt aufgebauet war, so benannt, sei von den Milesiern zu der Zeit angelegt, als die Scythen den Cimmeriern bis in Asien nachgesezt hätten. Die Milesier siedelten sich also in der Nähe der allerunsichersten Gegenden und gerade zu einer Zeit an, wo sich die wildesten Völker herumschlugen. Wer kann so etwas Albernes glauben? Von solchen Gegenden wo man mordet und plündert, flüchtet man weg, nicht geht man der Gefahr muthwillig entgegen. Wenn Cimmerier und Scythen sich am Borysthenes (Dnepr) (— dieses hat niemand behauptet —) in den Haaren lagen: so mussten die Einwohner von dem *pontischen Miletus, einer alten dort liegenden Handelstadt* auf den Einfall kommen, sich bis zu dem Ausfluss der Donau einstweilen herabzuziehen, um den Gefahren zu entgehen, nicht aber konnten die Einwohner des asiatischen Miletus Lust haben, sich dorthin auf die Beine zu machen. Dieselben Auctoren melden, Miletopolis sei von den Milesiern erbaut, und zuerst Olvia Savia benannt worden, von den Griechen hätte sie aber den Namen Borysthenes erhalten. Also waren die Milesier keine Griechen? Wie fiel es sonst den Griechen ein, den milesischen Namen umzutaufen?»

Die Nachricht des Skymnus (v. 19—26) lautet: *Τομέοι ἄποικοι γενόμενοι Μιλησίων, ὑπὸ Σκυθῶν ἐν κύκλῳ οἰκούμενοι — ἡ πόλις Ἴστρος ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ ἔλαβε τοὔνομα. — καὶ ταύτην τὴν πόλιν Μιλήσιοι κτίζουσιν, ἡνίκα Σκυθῶν εἰς Ἀσίαν στράτευμα διέβη βαρβάρων, τὸ Κιμμερίους διῶκον ἐκ τοῦ Βοσπόρου.* Aus dieser Nachricht ergiebt sich, was auch aus andern Schriftstellern, und aus Inschriften erhellt: dass das Gebiet einer nicht sehr weit von Olbia entfernten Stadt, Tomi, so wie es bei den andern Städten am Pontus der Fall war, rings um an der Landseite von Skythen eingeschlossen war. Es ergiebt sich ferner aus der Nachricht des Skymnus: dass Istrus von Miletus gegründet worden, zur Zeit als ein Heer der Skythen nach Asien überging, welches die Kimmerier verfolgte, die im Bosporus ansässig gewesen. Die Skythen, welche den grossen Strich Landes von der Donau bis zum Don, und von da südwärts bis gegen Medien hin (Strab. II. 4. Philon. Legat. ad Cai. p. 547. l. 18), in bedeutender Tiefe nach Norden und Osten einnahmen, waren, wie uns die Alten mehrmals berichten, und was sich, auch ohne diese Nachrichten, von selbst verstehen würde, in verschiedene Völkerschaften und Stämme getheilt, deren manche mehr als Einem Könige, und mehrern Häuptlingen unterworfen waren. Um die

Digitized by Google

Kimmerier aus dem kleinen Gebiete des Bosporus zu verjagen, wird niemand in den Sinn kommen können, dass sich das ganze skythische Volk sollte in Bewegung gesezt haben, eine schon an sich unmögliche Sache. Sondern die nächsten Nachbarn der Kimmerier, die allein Nutzen von lezterer Verjagung ziehen konnten, sezten dieses ins Werk, wahrscheinlich die zunächst an der Mäotis wohnenden. Folglich konnte die ionischen Milesier damals nichts hindern, sich zu Istrus, Olbia, oder wo sie sonst wollten, in grösster Ruhe anzusiedeln, wenn man auch, ohne dazu gezwungen zu sein, jener Zeitbestimmung buchstäblich folgen wollte; und das ersonnene Vorgeben, als sei ein altes Miletus, das im Uralterthume in der Gegend des nachherigen Olbia gelegen, die Gründerin von Istrus und von Olbia gewesen, fällt weg, weil das Dasein jenes uralten Miletus völlig unerweislich ist, und leerer Einbildung sein vorgebliches Dasein verdankt. Dass der Name Borysthenis nichts erweise, folgt daraus, dass die Stadt nur im Auslande so genannt wurde, sich aber nie anders als Olbia nannte.

In Betreff «des Vogels auf einem Delphine», wie sich der Verfasser, S. 7. irrig ausdrückt, «der auf den Münzen von Istrus, gerade wie in Olbiopolis», sollte heissen Olbia, «vorkommt, und in dieser Beziehung interessant (?) wird,» ist zu erinnern, dass der Verfasser sich irrt. Wie man sieht, vermuthet er, das diese Vorstellung von Olbia aus auf Istrus übergetragen sei. Allein diese Vermuthung ist unzulässig. Der Adler auf dem Fische steht auf den Münzen beider Städte als Erzeugniss der Gegend, und darum sieht man ihn auch auf dem Gelde anderer Städte. An eine Wanderung dieses Symbols aus Olbia nach Istrus ist auch aus vielen andern Gründen nicht zu denken.

Gegen das frühere Dasein von Phanagoria, Hermonassa und Panticapäum, lange ehe sich die griechischen Auswanderer daselbst niederliessen, von dem der Verfasser sagt: *Ritter habe es dargethan*, möchten wohl viele Vieles einzuwenden haben. Wäre das was uns von der uralten Cultur im Pontus die neue Lehre sagt gegründet, wie hätten die Bewohner des asiatischen und europäischen Sarmatiens und der taurischen Halbinsel in eine so tiefe Rohheit und Unwissenheit verfallen können, wie die war in der sie sich befanden, als die Griechen mit ihnen in Berührung kamen? Jedoch in Darstellungen die ohne historischen Beweis geführt werden, kann man auf kein Hinderniss stossen, das nicht durch neue Dichtung zu beseitigen wäre.

Digitized by Google

Unser Verfasser denkt ganz im Geiste der neuen Lehre. Sich ihr ganz hingebend folgt er ihr überall, und kommt dadurch in Verlegenheiten.

Zur leichtern Uebersicht theilt der Verfasser die Rochettischen Bemerkungen I. in pontische Erd- und Völkerkunde: II. in Erläuterungen von Münzen, und III. von Inschriften, ein; eine Eintheilung bei welcher der Verfasser zugleich auf seinen gesammelten Vorrath Rücksicht nahm. Um diesen seinen Lesern mittheilen zu können, zog er die pontische Erd- und Völkerkunde in seinen Aufsatz, da doch im Raoul-Rochettischen Buche von diesem Gegenstande fast gar nicht die Rede ist.

I. Bei Lesung dessen was der vielbelesene und fleissige Verfasser über den vormaligen Zustand Europa's bemerkt, als noch alles jezt flache Land vom Meere bedeckt war, und die Spitzen der Berge, wie Klippen, allein hervorragten; und bei Lesung dessen was er *die erste Periode des pontischen Wasserstandes* nennt; darf man wohl gegen die S. 9. in diese Zeit gesezte Einwanderungen der Völker vom Kaukasus zu den Karpathen, eben so wie gegen seine Meinung, S. 12. mittelst welcher er in *die zweite Periode des pontischen Wasserstandes*, gleichfalls *eine vorhistorische Zeit*, wie er sie selbst nennt, die Ansiedelung der von Kolchis nach Thrakien gewanderten Völker, und die Gründung von Tyra oder Ophiusa sezt, einwenden: dass, da uns die Dauer dieser Perioden unbekannt ist; da wir nicht wissen welche Ursachen diese Veränderungen der Erdoberfläche in jenen Gegenden hervorbrachten; da es ferner sehr wahrscheinlich ist, dass in diesen Urzeitaltern auch der Stand der Erde zur Sonne sich veränderte, — es wohl das rathsamste zu sein scheint, in jenen Perioden weder des Kaukasus, noch sonst irgend einer Aus- oder Einwanderung zu gedenken, welche, wie es nur zu sehr offenbar ist, nur dem Zeitalter der Erde wie sie jezt ist angehören können. Ohne es zu wissen, entkräftet der Verfasser selbst alles was er von den Ereignissen sagt, die er in jene Perioden sezt. Denn wie können jene in diese gehören, wenn seine zweite Periode, folglich auch die erste, von ihm zur vorhistorischen Zeit gerechnet wird? Wo sind die Gründe, die ihn zu diesen gewagten Behauptungen verleiten? Rechnet er alles was die zweite Periode angehet zur vorhistorischen Zeit, wie kann er Aus- und Einwanderungen und Gründung von Städten in sie verlegen?

Bald darauf, S. 12. kommt der Verfasser auf die Grabhügel im südlichen und nördlichen Russlande, wobei aber auch die östlich

Digitized by Google

gelegenen nicht zu übersehen sind. Keinen Grund hat der Verfasser angeführt, warum er den Ursprung der Tumuli im südlichen Russland in jene zweite Periode seiner vorhistorischen Zeit versezt. Jeder ihm vorschwebende Grund konnte aber nicht anders als untauglich und lächerlich sein. Da hier nicht der Ort ist weitläuftiger hiervon zu handeln, so bemerke ich nur so viel, dass die Ergebnisse die man durch Oeffnung vieler derselben in verschiedenen Gegenden gewonnen, uns verbieten die Mehrzahl derselben in sehr entfernte Zeiten zu setzen.

Alles was der Verfasser S. 13—31. uns gegeben hat, ist den Fabeln, Sagen und Mythologien der Griechen, die er mit Kanngiesserschen, Ritterschen und seinen eignen Gedanken vergleicht und vermengt, gewidmet. Der Ursprung der Völker ist aus vielen Ursachen, so dunkel, so oft durch Unwissenheit, Mangel der Schreibekunst bei den ältesten, und bei den spätern durch denselben Mangel bei dem gemeinen Haufen, und durch andere Umstände, so sehr ins Dunkele und Ungewisse gerathen, dass hier den Klang- und Schall-Hypothesen ein weites Feld bereitet worden, deren Ausbeute leider nur zu oft eben so unwahrscheinlich als unerweislich ist. Wollte man hierinnen ins Einzelne gehen, so würde man nie fertig werden.

Die aus Clemens, S. 14. Anm. 1, aufgeführte Venus Tanais ist nichts anders als Venus Anaitis; beweist also nichts.

Wäre des Verfassers Bemerkung, S. 15. gegründet, so hätten Achilles, die beiden Ajax, Agamemnon, Ulysses und die andern Anführer und Heroen der Griechen vor Ilium, lange Schifferhosen und kurze spanische Mäntelchen von schwarzer Farbe getragen; denn so trugen sich die Olbier unter Domitian (Dio Chrys. Bor. p. 77, Ed. Reisk.) von denen der Verfasser sagt: *sie kleideten sich wie die Griechen in der Iliade.*

Dass in den ungemauerten Erdgrüften bei Kertsch ein Brustbild, das einen halben Mond mit Aehren auf dem Kopfe getragen haben soll, gefunden worden, S. 19, beweist nichts für die Maia, welche, wie der Verfasser sagt, die älteste Ceres gewesen sein soll. Dass jene Maia zu so vielem gemacht wird, und so vieles noch werden kann, darf niemand befremden, da in den meisten Sprachen der Erde die Worte, die Vater und Mutter anzeigen, von einer einzigen Wurzel herzustammen scheinen.

Die Irrthümer des Hn. RR. in seiner Behauptung, auf den bosporanischen Inschriften müsse unter *MAITAI*, die *Lesart* (!) des

Digitized by Google

Herodot *ΜΑΙΗΤΑΙ* vielmehr, als *ΜΑΙΩΤΑΙ*, verstanden werden, bemerkt der Verfasser, so wie vieles andere, nicht. Hr. RR. hätte beweisen müssen, dass im Bosporus jene See *ΜΑΙΗΤΙΣ* und nicht *ΜΑΙΩΤΙΣ* genannt worden sei. Wir finden ersteres aber blos bei Herodot, lezteres bei allen andern Schriftstellern. Die Verba *μαιόω* und *μαιώω* beweisen, dass beides gleich richtig und gleich alt ist.

Was eben daselbst von einer Diana der alten, und von einer Minerva der neuen Schule gesagt ist, welche leztere jene verdrängt haben soll, dürfte den vorurtheilfreien Mythologen schwerlich einleuchten, und ist weiter nichts als Wiederholung fremder Behauptungen.

Sehr wahr bemerkt der Verfasser S. 20. von der Rechtschreibung der Ortsnamen, dass sie, «*bei der jetzigen auffallenden Vorliebe für etymologische Forschungen*, auf manche neue unhaltbare Hypothesen, deren man sich zuweilen bei dem besten Willen nicht erwehren kann, führen dürfte.» Dieses ist leider nur zu sehr wahr, und der Verfasser kann es aus eigener Erfahrung wissen. Aber auffallend bleibt es doch immer, dass er, der Verfasser, dieses Bekenntniss thut, da doch sein ganzes Buch grösstentheils nichts anders enhält als Anführungen Kanngiesserscher und Ritterscher Sätze, auf die Geschichte der Völker und Orte des südlichen Russlands angewendet, und erweitert.

Beim Lesen der dunkeln Worte des Ammian: *per patares angustias*, welche S. 21 angeführt werden, möchte ich niemand rathen mit dem Verfasser an die Venus *Apaturos* zu denken.

Der Verfasser kommt, S. 25—26. auf die Dandarier und das Wort Bosporus, zugleich auch auf das was Hr. RR. davon gesagt hat. Hier werden zwar des lezteren grobe Fehler aufgedeckt, jedoch betrachtet der Verfasser mehrere dieser falschen Behauptungen nicht von der rechten Seite.

Auch hier erstaunt der Leser darüber, dass der Verfasser des Herausgebers der bosporischen Alterthümer zahllose Verstösse in der alten Geographie fast nie gerügt hat.

Inzwischen enthält der Abschnitt über die Pontische Erd- und Völker-Kunde einige gute und brauchbare Nachrichten und Bemerkungen. Viel weniger zu empfehlen ist der II. Abschnitt, enthaltend des Verfassers Gedanken über die von Hn. RR. bekannt gemachte, und vom Verfasser vermehrte Folge einiger Münzen. Eine Anzeige der Fehler die in diesen Münz-Erläuterungen des leztern sich vorfinden, war um so nöthiger, da die von ihm be-

Digitized by Google

schriebenen Stücke nicht allen Lesern seiner Nordgestade bekannt sein mögen, folglich durch sie und ihre unrichtigen Erklärungen, eben so wie durch das Rochettische Buch, eine Menge Unwahrheiten in Umlauf gesezt werden könnten.

Mit viel Verwirrung ist S. 32. die Rede von der Goldmünze des Königs Pärisades. Hr. RR. hatte geglaubt Visconti widerlegen zu können, der diese Münze einem Pärisades II. beilegte, theils wegen der in Pärisades Münze offenbaren Nachahmung der Münzen des Lysimach, theils wegen des Umstandes, dass Pärisades I. schon todt war, als Lysimach die Königswürde angenommen und zugleich, als ein Vorrecht dieser Würde, angefangen hatte Münzen zu prägen. Der französische Verfasser der Alterthümer des Bosporus giebt hier Blössen, die man bei jemand der öffentlich als Schriftsteller auftritt — und zwar mit Anmassungen und Grossthun — nicht vermuthen sollte. Er sagt nämlich, p. 49: «*L'analogie des monnoies de Lysimaque et de Paertsade, complète sur beaucoup de points, ne suppose pas nécessairement que le titre de Roi n'ait pu se trouver sur celles de ce dernier, avant que le premier ait jugé à propos de le prendre sur les siennes.*» Aus dieser Bemerkung und aus dem was folgt, ergiebt sich, dass Hr. RR. Visconti's Aeusserung misverstanden, und dass er geglaubt habe, Visconti sage: «Lysimach habe zwar vor dem Jahre 307 und 306 vor unserer Zeitrechnung schon Münzen geschlagen mit seinem Namen, und mit dem Typus den Pärisades nachgeahmt, allein die Königswürde erscheine erst auf seinen nach 307 und 306 geschlagenen Münzen.» Das Falsche dieser Sätze und die klägliche Unkenntniss ihres Urhebers beweisen die Münzen Lysimachs, von dem es keine ohne den Königstitel giebt. Wenn daher auf der Goldmünze des Pärisades die Rückseite einer Münze des Lysimach nachgeahmt ist, wie Hr. RR. doch selbst einräumt, so kann nur eine Münze zum Vorbilde gedient haben, auf der der Königstitel und der Name des thrakischen Königs sich befand. Visconti spricht nur von der Zeit wo die Nachfolger Alexanders den Königstitel angenommen, um zu beweisen dass die eine Münze Pärisades I. nicht angehören könne. Denn um sich König zu nennen bedurfte Pärisades I. nicht eines Vorbildes in einer Münze des Lysimachus; warum hätte er nicht eben so wie Alexander der Grosse, sich auf seinen Münzen König nennen können? Visconti hatte folglich Recht, die pariser Goldmünze Pärisades I. abzusprechen, weil sie eine Nachahmung einer der Goldmünzen Lysimachs ist. Inzwischen hätte er nicht für unumstösslich halten sollen, dass

Digitized by Google

diese Goldmünze Pärisades II. angehöre, dem Sohne des Spartokus; denn welchen Grund konnte er wohl anführen, der Wahrscheinlichkeit auf diese Vermuthung geworfen hätte? Konnte sie nicht eben so gut einem Pärisades angehören, der in dem Zwischenraume von 170 Jahren herrschte, dessen Könige uns unbekannt geblieben sind? Kann diese Goldmünze nicht demjenigen Pärisades angehören, der seine Staaten, unfähig sie zu vertheidigen, an Mithradates abtrat?

Unser Verfasser konnte, selbst wenig oder gar nicht mit alten Münzen bekannt, das Schiefe von Hn. RRs. Urtheilen nicht einsehen, er bemerkt daher, S. 32: «aus Steinschriften, besonders aus der vom Referenten am Akdengis gefundenen» (aber schon seit einigen Jahren bekannten) «thut Hr. RR. das Gegentheil dar, weil eben dieser Titel viel früher schon im Bosporlande üblich war.» Hier ist nur so viel zu erinnern, dass zu diesem ganz unnöthigen Beweise, die Aufschrift des Xenoklid zu spät kam.

Wenn jemand das liest was der Verfasser, S. 32. aus dem Buche des Hn. RR. ausgezogen über Asander, so muss ihm freilich die Abgeschmacktheit der Behauptungen des Hn. RR. auffallen, der eine meiner Bemerkungen tadelnd, gerade dieselbe ausspricht, in der Meinung mich damit zu widerlegen, (man vergleiche Serap. p. 109—110. 116—117.) aber eben so auch das, dass unserm Verfasser diese Art zu berichtigen im geringsten nicht auffiel.

Als Bestätigung derselben Behauptung, dass der Königstitel vor Pärisades im Bosporus üblich gewesen, die ausser Hn. RR. kein Mensch je in Zweifel gezogen hatte, soll nun, wie der Verfasser, S. 32. nichts Arges vermuthend, meint, die Münze des Leukon dienen. Was es mit dieser Münze, bei der Hr. RR. sich gröblich geirrt, für eine Bewandniss habe, ist anderswo (Serap. p. 120—121.) bemerkt worden.

Hierauf geräth der Verfasser auf neue Klippen, indem er

1) Hn. RRs. ganz aus der Luft gegriffene Meinung über zwei Münzen für wahr und gegründet hält, die er zum umgeprägten Gelde eines Leukon rechnet, von dem sich nicht angeben lässt wann er gelebt und wo er geherrscht, und von denen die erste weder dem Leukon, noch sonst einem andern Könige des Bosporus angehört, die andere aber völlig verwischt und daher als Beweis unbrauchbar ist:

2) indem er glauben konnte, die eben erwähnte schlechte und gänzlich verwischte Münze in einem *ungemein besser erhaltenem*

Digitized by Google

Exemplare zu besitzen. Denn wenn auf der Rochettischen Münze, ausser einigen Buchstaben, durchaus kein Gepräge zu erkennen, wie kann er behaupten, Typen die nicht mehr zu sehen sind, auf seiner besser erhaltenen Münze zu besitzen? Der Verfasser liefert diese seine Münze abgebildet, n. 1, aus welcher Abbildung aber

3) erhellt, dass diese Münze weder ein Stück jener höchst wahrscheinlich nie zu entdeckenden Art die ein obscurer Leukon, wie Hr. RR. ohne allen Beweis behauptet, im Bosporus, soll umgeprägt haben; noch eine Münze Leukons, Königs des Bosporus ist, von dem Hr. RR. eine ächte in einer elenden Abbildung geliefert hat; sondern dass es eine Münze eines syrischen Seleukus von derjenigen Art ist, die sehr häufig vorkommen, und auch noch darum ohne allen Werth sind, weil man sie keinem bestimmten Könige dieses Namens zuschreiben kann. Der Verfasser hat daher keinen geringen Misgriff gethan, wenn er eine Münze eines der Selenkus von Syrien die ich gleichfalls besitze, eine Münze deren ganze Gestalt und Arbeit ihr Vaterland offenbar ausser Zweifel sezt, in frühere Zeiten und in den Bosporus verlegen will.

Dass es lächerlich ist, unter Leukon umzuprägende Münzen aufzeigen zu wollen, ergiebt sich aus folgenden Bemerkungen. Da man diese umzuprägenden Münzen im Bosporus suchen will, so hätte doch vorher bewiesen werden müssen, dass derjenige Leukon, von dem Polyaen die ihm eben nicht sehr zur Ehre gereichende List des Umprägens erzählt, wirklich König des Bosporus gewesen sei. Ferner hätte müssen bewiesen werden, dass die von Hn. RR. in Abbildung gelieferte *verwischte* und *ganz unkenntliche* Münze wirklich eines jener zum Umprägen bestimmten Geldstücke gewesen: ein schweres Stück Arbeit! — eine Arbeit die jeder, nur Hr. RR. und unser Verfasser nicht, für unmöglich halten muss. Weiter hätte unser Verfasser darthun müssen, dass seine Münze, die ziemlich deutliche Typen besizt, gerade eine und dieselbe mit jener des Hn. RR. sei, auf welcher alle Typen verwischt; gleichfalls eine verzweifelte Aufgabe! Er hätte darthun müssen, dass seine Münze nicht einem syrischen Seleukus, sondern seinem Leukon, dem vorgeblichen Bosporaner, angehöre. Um nun seinen Beweis vollständig geführt zu haben, wäre endlich unerlässlich gewesen, neben seine umzuprägende Münze ein wirklich schon umgeprägtes Stück zu legen, aus dessen Ansicht sich ergeben müsste, dass das erste Gepräge gerade aus den Typen bestand, welche der Verfasser in no. 1. geliefert hat, (denn Hn. RRs. Münze dürfte, als ganz verwischt nur

Digitized by Google

im Nothfall oder nur zum Scherz in Anschlag kommen); eine nicht zu hoch gespannte Forderung, weil alte Münzen, auf denen zwei auf einander gefolgte Gepräge völlig deutlich von einander zu unterscheiden, keine Seltenheit sind. Das zweite Gepräge dieser lezten Münze hätte endlich keinen Zweifel aufkommen lassen dürfen, dass es von demselben Leukon herrühre, dem das erste Gepräge zugehörte. Nur nach dieser vollständigen Beweisführung hätte der Verfasser sagen können: er besitze eine von jenen Münzen des Leukon, die zu denen gehörte welche dieser König hatte umprägen lassen, die aber selbst nicht umgeprägt worden war. Denn ohne diese Beweisführung hat alles was Hr. RR. und unser Verfasser von ihren Münzen sagen keine Kraft, keine Bedeutung. Dass beide übrigens an die Möglichkeit der Auffindung solcher Münzen glauben, ja was noch mehr ist, sie selbst entdeckt zu haben wähnen konnten, ist der deutlichste Beweis dass beiden gar wenig Beurtheilung eigen ist.

Eine auch noch so geringe Bekanntschaft mit der alten Münzkunde würde den Verfasser verhindert haben, den eben gerügten Misgriff zu thun. Alle seine herbeigerufenen Zeugen beweisen nichts, und sind nicht im Stande, aus einem höchstalltäglichen Seleukus einen Leukon zu schaffen. Wenn der Verfasser, S. 33. ahnet, dass man seine Münze, wie es leider der Fall ist, «nicht für Gepräge des Bosporus oder des Leukon könne annehmen wollen,» und wenn er bemerkt: «noch weniger stehe zu befürchten, dass man jene Münze gar dem syrischen Seleukus zuschreiben werde;» so muss man sein Vorgefühl für gegründet halten, aber fragen, warum er nur von einem, und nicht von mehrern Königen, die den Namen Seleukus führten, gesprochen?

Keine Vermuthung hatte der Verfasser, S. 34, dass alles was Hr. RR. über die Münzen des Skilurus gesagt, untauglich und unbrauchbar sei.

Um über die schönen Bemerkungen zu urtheilen die uns Hr. RR. über eine falsche Münze eines, durch die Ungeschicklichkeit des Verfälschers, Inimeus genannten Königs, gegeben, wird man nicht verhindert, «weil es uns», wie der Verfasser meint, «noch so sehr an historischen Daten, oder unzubezweifelnden Denkmälern aus jener Periode fehlt.» Was über dieses jüdische Machwerk zu sagen, findet man anderswo (Serap. p 141—144).

Wenn der Verfasser, Seite 35. sagt: Hr. RR. gebe der Königin Pepäpyris ihren rechten Namen Gepäpyris wieder, so irrt er sich gewaltig; denn diese richtigere Schreibart des Namens der Gattin

Digitized by Google

Sauromates I. gehört andern, nicht Hn. RR. Man vergleiche hierüber Serap. p. 166.

Des Hn. RR. Hypothese, über seine vorgeblichen Gründer der neuen sauromatischen Königsfolge, nimmt unser Verfasser, S. 35—36. an.

Die no. 2. und 3. abgebildeten, und S. 37. erklärten Münzen des T. J. Rhescuporis sind zwar etwas besser im Stiche gerathen, als die Münzen in der Rochettischen Schrift, aber doch sehr mangelhaft und lange nicht genau und bestimmt genug, welches zum Theil an der mittelmässigen Erhaltung derselben liegen mag. So ist, zum Beispiel, der Thurm am Eingangsthore, statt eckig zu sein, rund dargestellt. Die Bildsäule zu Pferde, welche entweder den König Rhescuporis, oder den Kaiser Tiberius abbildet, ist in einen zu Markt reitenden Bauer verwandelt, der in Wamms und Hosen gekleidet ist, und eine Mütze auf dem Kopfe trägt. Ganz falsch ist es ferner, dass der Verfasser, S. 36. in der Aufschrift seiner Münze des T. J. Rhescuporis no. 2 die O in kleiner Gestalt hat drucken lassen, da dieser Umstand auf keiner Münze dieses Königs zu bemerken ist.

Hier wird auch vom Verfasser die Münze des T. J. Rhescuporis, die Cary bekannt gemacht hatte, erwähnt. Er sagt davon, S. 37: «ein Umstand der auch diese aus Cary bekannte Münze dem neuen Rhescuporis, dessen Existenz Hr. RR. darthut, zuzuschreiben nöthigt.» Wundern muss man sich bei diesen Worten, dass der Verfasser die Bedeutung seiner eigenen Worte nicht einsiehet. Denn wenn die längst bekannte von Cary gelieferte Münze dem T. J. Rhescuporis angehört, wie es wirklich der Fall ist, wie kann man diesen König den *neuen Rhescuporis* nennen, und wie konnte er sagen, dass Hr. RR. *dessen Existenz dargethan?*

Mit Unrecht billigt der Verfasser, S. 37. das was, aus gänzlichem Mangel an Kenntniss und Erfahrung, Hr. RR. von dem Alter des *E*, des *C*, des Σ, und des Ω, bemerkt hat: man vergleiche Serap. p. 181—182. 187.

Darauf folgen Bemerkungen über die Münze Kotys I. die vorher irrig einem Sauromates beigelegt worden war. Wenn der Verfasser bei dieser Gelegenheit bei Anführung von Hn. RRs. leider ganz falschen Erklärung, die ihm aber nichts Widersinniges zu haben scheint, aus des leztern Schrift die Worte anführt: *par cette sorte de divination assez habituelle aux antiquaires;* so ist man genöthigt

Digitized by Google

zu bemerken, dass Hr. RR. nie zu befürchten Ursache hat, jemals etwas von dieser Eigenschaft zu besitzen.

Da der Verfasser von der eben angeführten Münze Kotys I. S. 38. bemerkt, «dass diese Münze *interessant ist*, weil die eine Seite römische, die andere aber landesübliche Insignien vorzustellen scheint,» so siehet man, dass er eben so wenig als sein Führer, Hr. RR., die Vorstellung der Münze kennt, worüber er in meiner Abhandlung, Serap. p. 195—196. mehr finden kann. Er sezt unmittelbar hinzu: — «was bei dem bisher Kotys I. genannten Könige, *einem Feinde der Römer*, wohl nicht der Fall sein konnte.» Darf man, Wiederholen alles Falschen und Widersinnigen das ein unnützes Buch enthält, eine Anzeige desselben schreiben, nennen? Man vergleiche Serap. p. 185.

Gleichfalls ist es ein Irrthum, wenn S. 37—38. der Beiname Kotys I., durch der *Aspurgianer* übersezt wird. Falsch ist diese Uebersetzung, weil sie den Sinn, den dieser Beiname, unter andern, hat, *des Sohnes des Aspurgus*, ausschliesst.

Man hüte sich die S. 38. nach geschichtswidrigen Rochettischen Angaben verfasste Folge der Könige des Bosporus für brauchbar zu halten. Hätte der Verfasser gewusst wie schlecht und willkührlich alles ist, was sein Führer darüber gesagt hat, so würde er Bedenken getragen haben diese herrlichen Dinge nachzuschreiben.

Die Münzen, no. 4 und 5, — von lezterer ist die Rückseite verkehrt gestellt, — die S. 38. Kotys I. beigelegt werden, gehören Kotys II. an. Die Vorderseite der einen, n. 4, ist falsch dargestellt, weil das Brustbild neben, und nicht auf dem elfenbeinernen Stocke, zu dem es gehört, gezeichnet ist.

Eben so falsch wird, S. 38. die Münze n. 6. Sauromates I. zugeschrieben, da sie doch Sauromates IV. angehört. Der kleine Nebenstempel ist ungetreu gezeichnet; vielleicht aber schlecht erhalten.

Nicht seinem Sauromates II., sondern einem andern Könige des Bosporus, T. J. Sauromates, gehört die S. 38. beschriebene Münze n. 7. an.

Falsch wird S. 38—39. Sauromates II. die n. 8. abgebildete Münze, die den Adler auf der Rückseite trägt, und wegen ihrer nur mittelmässigen Erhaltung unvollständig dargestellt ist, beigelegt. Was der Verfasser bei dieser Gelegenheit aus der Rochettischen Schrift bemerkt, ist ungegründet.

Ungern und mit Verdruss sieht man, dass der Verfasser, S. 38, weder das Schiefe der Viscontischen Hypothese, noch S. 39. das

Digitized by Google

eben so Luftige der Rochettischen einsehend, beide wahrscheinlich findet, wobei er sogar Hn. RR. misverstehet, indem er S. 39. des leztern erste Hypothese mit dessen zweiter, welche die neue Königsfolge aus Thrakien herleitet, vermengt.

Die von Hn. RR. gegebenen Münzen des Königs Ininthimeyus hält der Verfasser, S. 39. *für interessant.* Sie würden ihm aber *noch interessanter* geworden sein, hätte er das schon darüber Gesagte, Serap. p. 145—152. gekannt.

Die grundlosen Bemerkungen des Hn. RR. betreffend den eben genannten König, werden S. 40. wie gewöhnlich, als wahr und gegründet angeführt.

Alles was hier, S. 40. weiter über Ininthimeyus gesagt wird, ist voller Irrthümer und Widersprüche. Die vorgeblichen neuen Aufschlüsse welche der Verfasser von Hn. v. Stempkovski erhalten, und welche er für richtig hält, sind gänzlich unbrauchbar und falsch. Es behauptet nämlich Hr. v. Stempkovski, die Münze Rhescuporis V. mit der Jahrzahl *ΑΛΦ.* 531. von der ich schon früher (Serap. p. 146—147.) gesprochen, trage nicht die eben genannte Zahl, sondern *ΑΜΦ.* 541, weil die aus der Sammlung des Hn. Tiepolo in die kaiserliche Sammlung zu Wien gekommene Münze mit der besagten Zahl, ein oberhalb offenes *Λ*, das daher ein *Μ* sei, darstelle. Ob nun wohl auf spätern Münzen des Bosporus von schlechter Arbeit das *Μ* in dieser Gestalt erscheint, und daher diese jezt in Wien befindliche Münze vielleicht wirklich die Zahl *ΑΜΦ.* 541. trägt, folglich Rhescuporis VI. angehört: so folgt doch aus dieser Wahrnehmung, im Falle sie gegründet, noch lange nicht, dass diejenige Münze Rhescuporis V. auf welcher Patin zum Sueton (p. 172), Spanheim (De Us. et Pr. Num. I. p. 501), Cary (p. 75), Khevenhüller (p. 167), Eckhel (D. N. II. p. 381) und Mionnet (II. p. 383. m. 145), die Zahl *ΑΛΦ.* 531. gefunden, nicht mit dieser Zahl, sondern mit *ΑΜΦ.* 541. bezeichnet sei. Wie falsch dieser Schluss sei, beweist mir überdies dieselbe vollkommen erhaltene Münze in Silber die ich besitze, auf der *ΑΛΦ.* mit der vollkommensten Deutlichkeit zu lesen ist. Wie wenig endlich jene ganze Wahrnehmung bedeute, erhellt überdies daraus, da andere Münzen Rhescuporis VI. die ich vor mir habe, welche die Zahlen *ΘΛΦ. ΜΦ. ΑΜΦ. ΒΜΦ. ΓΜΦ. ΔΜΦ. ΕΜΦ.* tragen, was die erste betrift, ein vollkommen deutliches *Λ*, und was die andern angehet, nur sehr selten das *Μ* in einer nicht ganz vollkommenen, obgleich völlig vom *Λ* verschiedenen, Gestalt zeigen. Es folgt aus dem eben Bemerkten, dass die

Digitized by Google

wohlgemeinte Wahrnehmung des Hn. v. St. das Dasein Rhescuporis V. zu entkräften nicht im Stande ist.

Auf derselben Seite sagt unser Verfasser: «Referent selbst besizt ein Exemplar der von RR. (pl. III. m. 7.) mitgetheilten Münze des Rhescuporis, mit dem Unterschiede, dass die seinige die Zahl *HMΦ.* führt, statt dass auf der von RR. edirten *BNΦ.* angegeben wird.» Der Eingang dieses Satzes sagt also, *dass Referent die Rochettische Münze besitze;* der Schluss aber, *dass er sie nicht besitze.*

Aus Freundschaft und Zuneigung gegen Hn. v. Stempkovski theilt der Verfasser, S. 40—42. dessen sämmtliche numismatische Meinungen mit, unbekümmert ob sie wahr oder falsch sind.

Ich übergehe was der Verfasser S. 42. über den Pegasus auf Münzen von Pantikapäum gefabelt hat.

Die Beschreibungen umgeprägter Münzen von Pantikapäum, auf denen Hr. RR. Dinge sahe die nicht darauf zu sehen sind, werden S. 43. so wie alles darüber von jenem gesagte Falsche, als wahr, wiederholt.

Es wird S. 43. bemerkt: «aus S. 82. möchte man schliessen, dass überhaupt der Pan in Pantikapäum jünger sei als der Apoll.» So viel Widersinniges auch Hr. RR. in seinem Buche gesagt hat, so ist er doch von dieser ihm hier beigemessenen Abgeschmacktheit frei. Ist dieses aber die Meinung des Verfassers selbst, so irrt er sich gewaltig. Was lezterer weiter auf derselben Seite beibringt, ist so schwankend, so nichts bedeutend, dass es dem Leser auf jeder Zeile einleuchtet, dass der Verfasser sich vorher nie mit diesen Gegenständen beschäftigt hat, folglich von ihnen durchaus keine deutlichen Begriffe besizt, und nicht weiss wie er mit dem Zusammengetragenen fertig werden soll.

Man siehet auf den Münzen von Olbia welche auf der Vorseite einen weiblichen Kopf, und auf der Rückseite den Koryt und die Axt tragen, hinter dem weiblichen einen kleinen behelmten Kopf. Der Verfasser, der wahrscheinlich nie diese Münzen gesehen hat, behauptet, S. 43. Anm. 2. dieser kleinere Kopf befinde sich in einem Nebenstempel, welches aber nie der Fall ist.

Voll falscher Behauptungen ist alles was S. 44. von den Münzen von Olbia gesagt ist. Der Verfasser hatte, eben so wenig als Hr. RR. bemerkt, dass jene vorgebliche Silbermünze von Olbia mit dem Namen des Inimeus, ein höchst elendes jüdisches Machwerck ist. Von den vom Verfasser weiter angeführten vier Goldmünzen von Olbia, gehört nur eine dieser Stadt an; die andern haben nichts

Digitized by Google

mit ihr zu schaffen, und von den Silbermünzen die er dieser Stadt beilegt, gehen gleichfalls sehr viele diese Stadt nichts an, wie z. B. folgende, III. kk. II. XVIII. 182. 184. 185. 186. Die mit 183. bezeichnete ist sehr ungewiss.

Unrichtig ist, S. 44. eine Münze von Phanagoria, n. 12. beschrieben. Denn die Weintraube ist nicht der Stempel dieser Stadt, sondern sie befand sich auf der Münze, welche zu Phanagoria umgeprägt worden ist.

An demselben Orte, S. 44—45, wer den, um eine andere Münze von Phanagoria zu erklären, auf der man keine Lotusblume sieht, Ritters Bemerkungen über den Lotus angezogen und mitgetheilt. Keine lehrreiche Art solche Gegenstände zu behandeln!

Nachdem der Verfasser, ohne allen Nutzen für seine Leser, die Münzen und die Erläuterungen derselben in dem Rochettischen Buche, nicht beurtheilt — denn davon zeigt sich keine Spur — sondern angezeigt hat, wendet er sich zu der grossen Zahl von

III. Inschriften welche den *Antiquités du Bosphore* zum Ballast dienen. Gegen das was der Verfasser, S. 45. bemerkt, von der Nothwendigkeit der Angabe an welchem Orte sich jede mitgetheilte Inschrift befinde, wäre zu erinnern, dass der Mangel dieser Angaben wohl das geringste Gebrechen der Rochettischen Abschriften sei. Denn mit wenigen Ausnahmen sind diese Steinschriften schon oft vorher, und viel richtiger, mitgetheilt worden. Auch dürfte man, um einzusehen dass jene Angaben nichts weniger als überflüssig sind, nicht erst auf Schlözers Zuruf gewartet haben.

Der Verfasser bemerkt dabei, S. 46. dass von den durch Hn. v. Stempkovski's Bemühungen in das Raoul-Rochettische Buch geflossenen Inschriften *ein Theil von ihm zuerst kopiert sei*, welches grundfalsch und höchstens nur in Hinsicht einer einzigen für wahr anzunehmen ist. Denn wäre diese Anmassung gegründet, so würden die Inschriften in dem Rochettischen Buche, so ungetreu sie auch sind, doch noch sehr viel fehlerhafter sein, wie aus meiner Beurtheilung der hier vom Verfasser gelieferten erhellen wird. Er bringt hierauf seine Arbeit mit den *Lettres à M. Aberdeen* des Hn. RR. in Vergleichung, indem er dabei lezterem eine tiefe Verbeugung macht, begleitet von dem Wunsche: «*möge der Hr. Verfasser hierin nur eine Achtung des Referenten für historische Wahrheit* — von dieser Achtung die der Referent für historische Wahrheit zu besitzen glaubt, finde ich in seinen Nordgestaden leider nur das

Digitized by Google

Gegentheil — *und für eben des* (desselben) *Autors eigene Leistungen erkennen!*

Bei Erwähnung jener Steinschrift mit dem Namen des Mondes Dystros, nimmt der Verfasser alles an, was Hr. RR. davon und darüber gesagt hat. Man vergleiche Serap. p. 85—87.

Es wird S. 46. bemerkt: «von der eigentlichen skythischen Sprache ist so gut wie nichts auf uns gekommen.». Da der Verfasser dieses sagt wo von Inschriften von Olbia die Rede ist, so sehe ich nicht ein, warum die daselbst oft genug vorkommenden skythischen Namen mit griechischen Endungen nicht für ächte Ueberreste jener Sprache gehalten werden sollten, man mag nun das Wort Skythe in der weitesten oder engsten Bedeutung nehmen.

Unangenehm muss es dem Leser sein, dass der Verfasser die ungerechte Anklage, welche Hr. RR. S. 47. gegen Arrian wegen der Insel Leuke erhoben, nicht, wie es sich gebührte, zurückgeschlagen hat. Was er selbst, in anderer Hinsicht, über diese Insel bemerkt hat, ist zu unbestimmt, um etwas gelten oder erweisen zu können.

Bei Gelegenheit der Inschrift des Xenoklid beruft sich der Verfasser, S. 47. auf seine, wie er es nennt, *paläographisch-richtige* Abschrift derselben. Allein obgleich diese Zeichnung etwas besser gerathen ist als die ganz elende ihren Herausgeber, Hn. RR., in Entzücken versetzende, pl. IV. 1, deren Fehler ich schon nach der von mir 1821 in Taman genommenen Abschrift verbessert habe, Serap. p. 95—96., so ist des Verfassers sogenannte *paläographisch richtige* Abschrift für nichts weniger als für eine genaue und vollkommene Darstellung der Schriftzüge zu halten.

Was von der Auffindung der Steine auf denen man die eben erwähnte Inschrift fand, S. 48—49., gesagt wird, mit beinahe zu viel Breite, ist immer gut, nützlich und wahrer, als das was vom bosporischen *Nachtcultus*, und dem *gleichsam vulcanisch uns wiedergegebenen Alterthum* hinzugefügt wird.

Der Verfasser bemerkt, S. 50: *es freue den Referenten, dass Männer von anerkanntem Verdienste wie Hr. Raoul-Rochette, sich für die Vorgeschichte seines Vaterlandes so lebhaft interessiren.* Ich setze hinzu, dass *dieses lebhafte Interesse* des Franzosen, um mich des Verfassers eigenen Ausdrucks zu bedienen, ihm um so mehr Freude machen muss, da Hr. RR. in seiner Arbeit seinen Beruf als Ausleger und tiefer Kenner des Alterthums, seiner Denkmäler, Münzen und Inschriften so trefflich an den Tag gelegt hat.

Digitized by Google

Denn gewiss würde das Rochettische Buch dem Hn. Referenten, nicht nur keine Freude, sondern vielmehr den schmerzvollsten Kummer verursacht haben, hätte er, nach Durchlesung des Buches, nur von weitem ahnen können, dass sein Inhalt nichtstaugend und völlig unbrauchbar ist.

In dem was der Verfasser, S. 50, in Beziehung auf das Denkmal der Königin Komosarye sagt, ist vieles Unstatthafte bunt durch einander gemengt. Warum, möchte man fragen, soll denn die eigene Gestalt der Buchstaben auf einem Steine bald beweisen, bald nicht beweisen? Ganz falsch ist das was der Verfasser hier weiter hinzusezt: «Es ist aber nun von der andern Seite auch noch keinesweges nöthig, blos aus diesem Grunde (wegen der Gestalt der Buchstaben) nach einem andern Leukon, der (wie S. 66. gemeint wird) mit Diodor's verlornen Büchern für uns dahin sein könnte, zu suchen.» Was die Inschriften betrift, die unter der Herrschaft des Pärisades gegraben worden, so hat bis jezt niemand daran gezweifelt, dass dieser König Pärisades Leukons Sohn gewesen, und in der angezogenen Stelle des Hn. Raoul-Rochette ist nicht von Steinschriften, sondern von Münzen die Rede. Dass die vom leztern beschriebene Münze nicht dem Leukon, dem Vater des Pärisades, sondern nur einem spätern Könige dieses Namens zugehören könne, war dem Verfasser verborgen geblieben, (man vergleiche Serap. p. 44—45.) welches leider auch der Fall war mit den vielen andern beispiellosen Misgriffen in Hinsicht der Münzen anderer Könige, und vieler unwahren Behauptungen, welche das Rochettische Buch in übergrosser Anzahl enthält.

Was über die Inschrift der Königin Komosarye der Verfasser, S. 51., bemerkt, ist, wie ihm nicht zu verdenken, blos Vortrag des von Andern Gesagten, ohne die geringste Beimischung irgend eines eigenen Urtheils. Er wiederholt dabei den schönen Vorschlag des Hn. RR. dem zu Folge, statt der auf dem Steine völlig deutlichen Namen der Gottheiten, gelesen werden solle: *ΕΚΑΕΡΓΕΙ ΚΑΙ ΑΣΤΕΡΙΑΙ*, einen Einfall von dem ich anderswo (Serapis, p. 107.) gesprochen. Der Verfasser sezt hinzu: «Sonderbar ist es, dass in eben diesem Texte auch schon der verstorbene Buhle eine andere Lesart vorschlug, wobei aber die Gottheiten ihre chaldäischen Namen beibehalten sollten.» Hier würde der Verfasser wohl gethan haben, um die Dreizahl grober Abgeschmacktheiten voll zu machen, nach Mittheilung der eben gedachten Lesart, wie er es nennt, an seines verstorbenen Buhle's Aufsatz zu erinnern, in dem er be-

Digitized by Google

hauptete, die von Herodot (I. 105) erwähnte weibliche Krankheit sei keine andere als die Lustseuche gewesen. Dieses lehre schon der Name der damit Geplagten, *Ἐναρέες*, welcher, wegen des *lenis*, *Venarees* ausgesprochen worden, und somit dem jezt üblichen Ausdrucke *Venereus* völlig gleichlautend gewesen sei. Eine mehr als lächerliche Behauptung, die zu ihrer Zeit in Kotzebue's Freimüthigem gewürdigt wurde, und wogegen der Urheber derselben sich in einem weitläuftigen Aufsatze in der Jen. Allg. Lit. Zeitung zu vertheidigen suchte.

Gegen die Behauptungen des Hn. RR., über die Verehrung des Anerges und der Astara im Bosporus, die doch zu auffallend waren um von unserm Verfasser für gehaltvoll genommen werden zu können, macht er S. 51—53., da wo er sich seinem eigenen Genius hingiebt, einige gegründete Einwürfe. Zu seinem Verderben aber mengt er alsbald, aus Büchern, sich theils widersprechendes, theils sich gegenseitig aufhebendes, theils ganz falsches bei, so dass der Leser am Ende — nicht belehrt wird.

Bald darauf, S. 53. heisst es: «im Herodot kommen die Chaldäer, Kappadokier, Syrer und Assyrer als gleichbedeutend vor.» Dieses mag von den drei leztern gelten, aber von den Chaldäern hat es Herodot weder jemals gesagt, noch sagen können.

Doppelter Misgriffe macht sich der Verfasser schuldig, S. 55, wenn er in einer Stelle des Horaz (L. III. od. 4. v. 29—32) den kimmerischen Bosporus und das südliche Ufer des Pontus gemeint findet, da im Dichter doch der thrakische Bosporus, die syrischen Ufer und die assyrischen Einöden zu verstehen sind.

Was die chaldäischen Gottheiten in der Aufschrift der Königin Komosarye betrift, so urtheilt unser Verfasser, S. 54—57. obgleich er in seinen Beweisstellen mehr Auswahl hätte treffen können, wenn auch nicht überall richtig, doch mit mehr gesunder Beurtheilung als Hr. RR. Er erinnert, S. 57: «obschon Hr. RR. sehr an der Möglichkeit eines babylonischen Cultus im Bosporus zweifelt, so nennt er doch nachgehends (S. 37.) eine Person, welche denselben dort eingeführt haben könnte. Es ist Strabo's Achaikarus.» Diese Bemerkung ist gegründet, und ich habe das Widersinnige von RRs. Verfahren gezeigt, Serapis p. 101—103. Allein der Verfasser sezt sogleich hinzu: «*Hr. RR. erhöhet* (?) *den Werth dieser Ansicht* (S. 39.) *eben dadurch, dass Demokrit der selbst in Chaldäa und Persien gewesen seyn soll, dessen Lehren*» — wessen denn? — doch nicht des Akicharus? dieses hat weder einer der Alten, noch

Digitized by Google

Hr. RR. gesagt. Demokrit mag eine Steinschrift des Akicharus übersezt haben; ob diese aber seine Lehren, oder etwas anders, enthielt, ist eine andere Frage. — «*gerade in einer Abhandlung über babylonische Sitten aus einander sezt.*» Dass alles was von des Demokrit Schriften hier vorgebracht ist, nichts beweisen kann, war dem Verfasser verborgen geblieben.

Wenig Beifall dürfte sich der Verfasser von seinen Lesern für das versprechen, was er ihnen über die Namen Leukon, Leuke und den See Kopais, S. 58, gesagt hat.

Das lächerliche wichtig thun mit dem Beinamen Agrotera fiel dem Verfasser, S. 58. nicht auf. Er nimmt aber dabei Veranlassung, eine nichtssagende Stelle aus dem Jordanes, die von der allbekannten Erbauung des Dianentempels zu Ephesus handelt, wörtlich anzuführen. Obgleich im Alterthume manche von oben herabgefallene Steine göttlich verehrt worden sein mögen, eine Ehre die auch den aus keiner Höhe herabgefallenen wiederfuhr; so würde es doch nur Träumerei sein, wenn man alle Götzenbilder, welche vom Himmel gefallen sein sollen, wie das der Diana von Ephesus, S. 59. für Meteorsteine halten wollte.

Nichts weniger als befriedigend ist alles was von der vorgeblichen alten Artemis, und ihrer Verwandschaft mit nordischen Fabeleien gegeben wird.

Weil der Verfasser, S. 61., da wo von dem auffallenden Fehler in der Inschrift des Xenoklid, *ΒΑΣΙΛΕΥΩΝ* für *ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ* die Rede ist, und kein Mensch bis jezt etwas gegen das Wort *βασιλεύω* an sich einzuwenden gehabt hat, schreiben konnte: «doch muss es dem Leser auffallen, dass eine ähnliche Form, *ΑΡΧΟΝΤΕΥΩΝ* auch auf olbischen Steinen vorkommt, und Hr. RR., der aus dem letztern *mit Sicherheit* schliesst, dass jene ins Zeitalter des Verfalls und der Corruption der Sprache gehöre, sieht bald darauf ein, dass sie vielleicht im Bosporus (sage: am Pontus) — schon zur Zeit Alexanders des Grossen — üblich gewesen sei:» so könnten vielleicht einige vermuthen, unser Verfasser habe diese saubern Bemerkungen nachgeschrieben, um sich, wenigstens für den Augenblick, eben so wenig bekannt mit alten Inschriften und mit der Syllogistik anzustellen, als es Hr. RR. zuweilen zu sein scheint; sie könnten meinen, es sei dieses Verzicht leisten auf Rechnung seiner grossen Verehrung und Achtung gegen Hn. RR. zu setzen. Da aber aus so vielen andern Urtheilen unsers Verfassers hervorgehet, dass dieses unmöglich seine Absicht gewesen sein könne, und dass er

Digitized by Google

vielmehr das Lächerliche und Abgeschmackte der zulezt von ihm wiederholten Bemerkung durchaus nicht einsah, so möchte man wohl in Verlegenheit kommen, wenn man entscheiden sollte: ob derjenige der ein Buch beurtheilt, ohne die unerlässlichen Vorkenntnisse dazu zu besitzen, mehr Tadel verdiene als der, welcher, obgleich wenig erfahren in einem Zweige der Wissenschaften, dennoch ein ausführliches Buch darüber zu schreiben sich unterfängt?

Abzuweisen ist die Frage, S. 61: «ob etwa zur Inschrift des Xenoklid noch ein Stein mit der Fortsetzung gehöre?»

Ueber die Sinder und fast alle andern Völker des asiatischen Bosporus hat der Verfasser, S. 61—73. eine Menge Bemerkungen, reichlich mit Kanngiesserschen und Ritterschen Gedanken vermengt, geliefert. Ungern bemerkt man auch hier, dass Brauchbares und Unbrauchbares willkührlich unter einander geworfen ist. Von den Säern und Sapäern wird unten, bei Gelegenheit der Inschrift des Protogenes, gehandelt werden. Diese Völkergeschichten gehörten schwerlich in die Abhandlung über die Nordgestade des Pontus, und noch weniger in eine Anzeige des Rochettischen Buchs. Hier ins Einzelne zu gehen, würde allein einen ganzen Band zu schreiben erfordern.

Dass die Thrakier mit mehrern Stämmen im asiatischen Bosporus sehr nahe verwandt waren, ist nicht zu bezweifeln. Dadurch erhält aber die luftige Hypothese des Hn. RR. von einem thrakischen Ursprunge der nach Polemon I. Tode im Bosporus herrschenden Könige, auf die sich der Verfasser, S. 67, bezieht, nicht die geringste Wahrscheinlichkeit.

Ein Irrthum anderer Art ist es, wenn der Verfasser, S. 67. es unbedingt für nüzlich zu halten scheint, «was Ukert in seiner Geographie der Griechen und Römer that, aus jedem classischen Autor eine eigene, seiner Zeit angemessene, Geographie zu schöpfen und aufzustellen.» Eine solche Arbeit würde allerdings gar sehr brauchbar sein, wenn jeder der alten Erdbeschreiber, theils aus eigener Ansicht, theils aus nur zu seiner Zeit, oder nicht lange vor ihm, abgefassten Quellen geschöpft hätte. Da man dieses aber nur von einigen dieser Schriftsteller, von einigen auch nur in Hinsicht gewisser Landstriche, erfüllt findet, in andern hingegen Neues und Altes vermengt angetroffen wird: so fällt freilich ein grosser Theil der erwarteten Vortheile weg, wobei jedoch der Nutzen eines solchen Unternehmens nicht ganz geläugnet wird.

Dass des Hn. RR. vorgebliche Verbesserungen einiger Stellen

Digitized by Google

alter Schriftsteller um hundert Jahre und mehr zu spät kommen, ist auch unserem Verfasser aufgefallen.

Der Verfasser gelangt nun, S. 73—76, auf den Beschluss zu Ehren des Theokles, der zuerst in den Dörptischen Beiträgen des Hn. v. Morgenstern erschien. Er sagt daselbst zum Eingange, S. 73: «Hr. RR. giebt hier eine vortreffliche Zergliederung aller Theile dieser merkwürdigen Steinschrift.» Ob die unterrichteten Leser der *Antiquités du Bosphore* hierüber mit dem Verfasser einverstanden sein sollten, dürfte man wohl bezweifeln.

Wie wenig unser Verfasser, in Anführung dessen was Andere gesagt haben sollen, genau und zuverlässig zu Werke geht, beweist, unter vielen andern Beispielen, folgende Anmerkung. Ich hatte in den Dörptischen Beiträgen von 1814. S. 340. die Zeilen 35—36: *ΚΑΙ ΑΝΑΤΕΘΗΝΑΙ ΑΥΤΟΥ ΕΙΚΟΝΑ ΕΝΟΠΛΟΝ ΔΗΜΟΕΙΑ ΕΝ ΤΩ ΓΥΜΝΑΣΙΩ κ. τ. λ.* übersezt wie folgt: *und dass sein Bildniss auf einem Schilde auf öffentliche Kosten im Gymnasium, das unter seiner Aufsicht errichtet worden, aufgestellt werde.* Ich hatte weiter, S. 342. geäussert: «Theokles erhielt die Ehre, dass sein Bildniss auf einem Schilde auf öffentliche Kosten im Gymnasium aufgestellt werden sollte. Der hier gebrauchte Ausdruck, *εἰκὼν ἔνοπλος*, ist schwankend, und diese Worte können eben so gut ein auf ein rundes Feld gemaltes Bildniss, als ein auf eine schildförmige Marmortafel erhoben gearbeitetes bedeuten.» Dass ich die einzig richtige Erklärung deutlich zweimal gegeben hatte, konnte den Verfasser dennoch nicht abhalten zu glauben und zu schreiben, S. 75: ich habe behauptet, «dass unter dem Ausdrucke *εἰκόνα ἔνοπλον* keineswegs ein bewaffnetes, *nicht einmal* (!) ein auf einer schildförmigen Marmortafel erhoben gearbeitetes Bildniss, *sondern nur das auf rundem Felde gemalte Bildniss zu verstehen sei.*» Doch dieses ist noch nicht alles, denn sieben Zeilen weiter unten, sagt der Verfasser von mir, ich habe die angezogene Stelle übersezt: «dass sein Bildniss auf einem Schilde aufgestellt werde.» Da er das leztere richtig wiederholte, wie konnte er einige Zeilen höher meine Worte verdrehen und mir eine grobe Abgeschmacktheit aufbürden? Und hätte ich jenes behaupten können, wäre ich dann nicht gezwungen gewesen, die Gründe anzugeben, welche mich nöthigten von den deutlichen Worten des Marmors abzugehen?

Hier hatte der Verfasser mir gerade das Gegentheil von dem beigelegt, was ich geschrieben hatte. Ein Beispiel das ohne Zweifel die Leser mistrauisch gegen seinen emsigen Fleiss, und gegen sein

Digitized by Google

eifriges Aufsuchen alles dessen, was über einen Gegenstand gesagt worden, machen muss. Es wäre daher wohl zu wünschen, dass der Verfasser theils unter seinen Quellen eine strengere Auswahl treffen möchte, theils dass er ihnen nicht Gedanken unterlegte, die nicht in ihnen zu finden sind. Ueberhaupt müsste man dem Verfasser rathen, das emsige Zusammentragen aus vielerlei Büchern ja nicht für den richtigen Weg zu halten, auf dem er sich den Ruhm eines erträglichen Schriftstellers erwerben könne. Das unkritische Aufeinanderhäufen dessen was unzählige, meistens schlecht, gesagt haben, überschüttet die Leser mit chaotischen Massen und lästigen Widersprüchen. Der Schriftsteller soll selbst denken, und die Früchte eigener Beobachtung geben!

Eine andere Aeusserung die ich bei Erklärung desselben Beschlusses niederschrieb, hat der Verfasser gänzlich misverstanden, weil er, eben so wenig als Hr. R. Rochette die erforderliche Einsicht in alte Denkmäler und Inschriften besizt. Ich hatte nämlich a. a. O. S. 330. bemerkt, dass der Beschluss der Stadt Kyme in Aeolis, zu Ehren des L. Vaccius Labeo, für das vorzüglichste Denkmal, oder für die Krone, aller bis jezt bekannten Belobungs-Beschlüsse zu halten sei. Unser Verfasser, der den Sinn meiner Bemerkung eben so wenig einsah, als er sich Rede und Antwort geben konnte, warum der Beschluss der Stadt Olbia zu Ehren des Protogenes eigentlich merkwürdig ist, erinnert nun, S. 85: «hoffentlich wird denn diese Inschrift für Protogenes der Inschrift von Kyme, welche die Krone aller bisher bekannt gewordenen Beschlüsse genannt wird, nichts nachgeben.» Allein hier irrt sich der Verfasser gar sehr. Denn erstlich kann ja hier nicht die Rede von Beschlüssen im Allgemeinen sein, sondern nur von den zu Ehren Einzelner gegebenen. Zweitens, ist es ein unglücklicher Gedanke, die Aufschrift des Protogenes, als Belobungs-Beschluss betrachtet, mit der genannten für Labeo zu vergleichen. Denn in dieser Hinsicht steht jene, nicht allein, weil sie nur unvollständig, und weil der Theil, der die dem Protogenes bestimmten Auszeichnungen enthielt, ihr gänzlich mangelt; sondern überhaupt, als Werk der Redekunst betrachtet, dieser gar sehr nach. Die Inschrift des Protogenes hat ihren Werth von einer andern Seite, als geschichtliches Denkmal von Olbia, das uns Aufschlüsse über die innere Verfassung dieser Stadt, ihre Verhältnisse zu den Raubhorden der Skythen, und über vieles andere, mittheilt.

Verzeihlicher ist es, dass der Verfasser, S. 75. Anm. 2. in der

Digitized by Google

Inschrift für Theokles des Hn. RR. ungegründete Behauptung *ΤΙΑΝΟΙ*, statt *ΠΑΝΟΙ*, zu lesen, zu billigen scheint. Man vergleiche hierüber in des Serapis dritten Abhandlung S. 46. und S. 206. der siebenten.

Leider sind dem Verfasser fast alle Misgriffe des Hn. RR. verborgen geblieben; ja er vermehrt sie sogar mit recht vielen neuen. So liest man, zum Beispiel, S. 75—76: «*Doch die achtzehn auf dem Beschlusse für Theokles genannten Städte waren nicht die einzigen*,» — warum sollen sie denn gerade die einzigen gewesen sein? — «*mit denen Olbia in Verbindung stand. Auch von Amisus, Thasus, Lokris, Athen, und selbst von Panormus in Sicilien, sind Münzen auf*» — warum nicht in? — «*Olbia gefunden worden.*» Durch Reisende kommen Münzen aller Art in Handelsstädten in Umlauf; es würde aber ein sehr thörichter Schluss sein, wenn jemand glauben wollte, die Prägeorte aller solcher irgendwo gefundenen Münzen müssten mit dem Orte der Auffindung nothwendig vormals in Handelsverbindungen gestanden haben.

Wundern muss man sich, dass der Verfasser, der S. 3. so viel Gewicht legt auf das was er Autopsie nennt, dennoch, S. 77. von einem gräflichen *Musäum* zu Tultschin spricht, das durchaus nie, als nur in seiner Einbildung, vorhanden gewesen ist.

Von der vorgeblich zu Kertsch gefundenen Inschrift, die anderswo, Serap. p. 87. und p. 119—120. Erläuterung erhalten, wird S. 77. die getadelte falsche Angabe wiederholt.

Eine der vorzüglichsten sehr sorgfältig gegrabenen Weihungstafeln von Olbia, die in Nicolaev befindlich ist, wird vom Verfasser, p. 77. erwähnt, unter den in RRs. elender und verunstaltender Sammlung befindlichen Aufschriften. Weil dieses von Pallas, Waxel, Clarke und RR. ganz unrichtig und unverständlich gelieferte, von Heyne, wegen der schlechten Abschrift die er vor sich hatte, unzureichend verbesserte Denkmal, verdient genauer gekannt zu werden, so theile ich hier die richtige Abschrift davon mit.

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ
ΠΡΟΣΤΑΤΗΟΙ
ΠΕΡΙΠΑΠΙΑΝ
ΠΡΑΞΙΑΝΑΚΤΟΣ
ΣΤΡΑΤΗΓΟΙΗΡΟ
ΞΕΝΟΣΣΩΜΑ
ΧΟΥΑΝΘΟΣΚΑΛ

Digitized by Google

ΛΙΣΘΕΝΟΥΣΑΒΡΑ
ΓΟΣΔΗΜΗΤΡΙΟΥ
ΕΥΠΛΟΥΣΣΩΜΑ
ΧΟΥΙΑΦΑΙΓΟΣΠΙΔΕΙ
ΑΝΕΘΗΚΑΝΝΕΙΚΗΝ
ΧΡΥΣΕΟΝΥΠΕΡΤΗΣΠΟΛΕ
ΩΣΚΑΙΤΗΣΕΑΥΤΩΝΥΓΕΙΑΣΕΠΙ
ΤΟΙΣΑΥΤΟΙΣΕΠΕΣΚΕΥΑΣΘΗ
ΔΙΑΤΟΑΥΤΟΥΝΑΟΥΑΠΟΛλω
ΝΟΣΙΘΥΠΟΡΟΥ

In der zwölften Zeile stehen die Füsse der vier lezten Buchstaben in einem dicken Striche, dessen Bedeutung unbekannt; es ist inzwischen die einzige mangelhafte vielleicht durch *ΟΥ* auszufüllende Stelle der Inschrift. In den lezten vier Zeilen die mit kleinern Buchstaben gegraben sind, von denen die erste das Ende der Weihungsschrift, die drei andern aber die davon unabhängige Nachricht enthalten, dass unter denselben Strategen, und unter demselben Papias, der Tempel des Apollo Ithyporus erbauet worden, bemerkt man in der vorlezten Zeile zwei Schreibefehler und eine Auslassung, indem hätte geschrieben sein sollen: *ΔΙΑ ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ Ο ΝΑΟΣ.*

Was die fünfte Inschrift auf der achten Tafel betrift, so hat der Verfasser Recht, S. 78. zu bemerken, dass ich die Lücken derselben anders ausgefüllt habe als H. RR. Mein Urtheil über diesen unglücklichen Versuch des leztern findet man im Serap. p. 214—215.

Was der Verfasser, S. 79. über die von Chandler abweichenden Lesarten im Beschlusse für den Orontas sagt, die man in den *Antiquités du Bosphore* finde, rührt daher, dass der unerfahrene Abschreiber desselben, statt die Inschrift selbst zu Rathe zu ziehen, sich an die daneben stehende in kleiner Schrift hielt, in der die Worte von einander getrennt, und dabei das dorische in die gewöhnliche Sprache übergetragen worden ist.

Der Verfasser giebt darauf, S. 79. einige Inschriften von Olbia, welche meistentheils in sehr unrichtigen Abschriften von ihm geliefert werden, wie man aus der hier folgenden genauen Angabe der Fehler sich überzeugen kann. Auch irrt sich der Verfasser wenn er glaubt, dass dieselben noch nicht bekannt gemacht worden sind, weil die meisten theils im Jahre 1818, theils 1822, (Serapis S. 69. f.) viel richtiger abgedruckt sind.

In der Aufschrift S. 79—80. no. 1. ist anzugeben vergessen

Digitized by Google

worden, dass am Ende der zweiten Zeile ein Zeichen befindlich, das die Stelle eines Comma vertritt, und welches in der dreizehnten Zeile, nach dem zweiten Buchstaben, wo die Periode schliesst, statt eines Punctes steht. Weniger wichtig ist, dass in der zwölften Zeile man im Worte *ΑΝΔΡΑΓΑΘΙ*, an der fünften Stelle vom Ende, ein *Δ* gegraben, und nachher es durch den Mittelstrich in ein *Α* verwandelt hatte. *ΤΗ* findet sich zweimal, *ΜΗ* einmal zusammengezogen. Die linke und die rechte Seite, so wie unten die Breite der ganzen Inschrift sind mit einem gerade gezeichneten Lorberzweig eingefasst, und die obere Seite ist mit Schnirkeln verziert.

Was die Uebersetzung der vierzehnten Zeile betrift, so hätte erinnert werden können, dass Theodulos wahrscheinlich ein öffentliches Amt, das eines *ΥΠΗΡΕΤΗΣ* oder Untergebenen der Strategen, bekleidet hatte, sonst würde er auf der Inschrift nicht durch Lob belohnt worden sein.

Die folgende Inschrift, no. 2. ist schon genauer bekannt gemacht worden. Zu den Unterlassungssünden in der neuen Abschrift gehört, dass darinnen in der zehnten Zeile, vor dem Worte *ΔΙΛ*, mit dem, nach beendigtem Eingange, ein neuer Satz anhebt, folgendes Zeichen ⊸ aus Nachlässigkeit übergangen worden ist.

In der Inschrift, no. 3. hätte angezeigt werden sollen, dass Zeile 8. *ΡΑΔΑΝΥΨΩΝΤΟΣ* nur als Schreibfehler statt *ΡΑΔΑΜΥΨΩΝΤΟΣ* stehen konnte. Niemand wird es wagen dem Verfasser, S. 41. auf sein Wort zu glauben, dass der *bräunliche Held Rhadamanthys* verdient hatte, neben dem Rhadampson in Erinnerung gebracht zu werden. Falsch ist die zehnte Zeile und mit Lücken, die nicht vorhanden sind, wiedergegeben. Ich habe deutlich auf dem Marmor diese Zeilen gelesen:

ΑΡΙΣΤΩΝΟΥΑΠΑΔΑΚΟΥ

«Ariston, Sohn des Vapadakes.»

Eben so fehlerhaft ist die Aufschrift no. 4. mitgetheilt. In der dritten Zeile ist, statt *ΠΡΟΣΤΑΤΙ*, zu lesen *ΠΡΟΣΤΑΤΗΙ*, hiervon ist nur das I verschwunden. In der vierten Zeile hat der Abschreiber an den Prophet Amos gedacht; aber auf dem Marmor steht der Name Amomaeus, und das *Σ* hat nie am Ende der Zeile gestanden. Höchst ungeschickt ist in der siebenten Zeile geschrieben *ΑΧΙΛΛΕΟΣ*, weil dieser Name nicht ganz erhalten, aber nebst der Ergänzung sein sollte *ΑΧΙΛλευς*. Ein wenig Sachkenntniss würde den Abschreiber ferner gelehrt haben, dass am Ende der zehnten Zeile nicht stehen konnte *ΟΥ*. Am Ende der vierzehnten Zeile

Digitized by Google

findet sich kein *A*, folglich ist der Name der auf der funfzehnten steht nicht Abragus, wie der Verfasser glaubt, sondern Bragus. Wenn gleich der Name Abragus anderswo vorkommt, so folgt daraus noch nicht, dass er auch hier stehen müsse. In der genannten vierzehnten Zeile stand am Ende kein *A*, denn es ward auf dem Marmor der lezte Buchstabe, das Σ, aus Mangel an Raum, in ganz kleiner Gestalt hinzugefügt. Auch ist der Name des Vaters falsch geschrieben, indem nicht *ΣΑΜΟΥΤΟΥ* sondern *ΣΑΜΟΥΤΟΣ* zu lesen. Unrichtig ist der ganze Schluss der Inschrift mitgetheilt. Er muss geschrieben werden wie hier folgt:

ϑ ΗΚΑΝΣΤΡΕ
π τ ΟΝΧΡΤΣΕ
ο ν ΥΠΕΡΤΗΣ
π ο ΛΕΩΣΚΑΙ
τ η ΣΕΑΥΤΩΝ
υ γ ε ι α ς

Ganz schlecht gerathen ist die Abschrift des darauf folgenden Denkmals, no. 5. S. 82. Denn theils ist sie in ganzen Zeilen unrichtig, und verleitete dadurch zu nichtssagenden Ergänzungen; theils ist am Ende fast eine ganze Zeile weggelassen. Die erste Zeile von der sich nichts als ein *I* über dem *P* der zweiten erhalten, bleibt, in der Ungewissheit, besser ganz unergänzt. Die zweite Zeile: *ΠΕΡΙΣ* — enthielt den Namen der obrigkeitlichen Person, die, unter den in den folgenden Zeilen genannten, die Oberstelle behauptete. Die dritte Zeile liefert den Namen des Vaters jenes Oberbeamten; er hiess Rhutobeus. Denn diese dritte, vom Verfasser ganz fehlerhaft gelieferte, Zeile ist wohl erhalten und lautet ganz deutlich:

ΡΟΥΤΟΒΗΟΥΡΟΜ

Was die drei lezten Buchstaben sagen sollen lässt sich nicht angeben. In der sechsten Zeile hat die Abschrift zwischen den beiden Namen, leeren Raum; auf dem Marmor laufen die Buchstaben, ohne denselben, fort. Die neunte Zeile hat nicht den nichtssagenden Schluss *ΣΤΙΓΑ*, sondern richtig *ΣΤΕΓΑ*. Die lezte Zeile, obgleich sie eben so deutlich ist wie die vorhergehenden, und die Buchstaben nur an den Füssen etwas schadhaft sind, ist ganz schlecht gelesen und dargestellt worden. Diese Zeile lautet:

ΑΠΟΤΟΥΘΕΟΥΜΕΧΡΙ

Was die Erklärung der *προσευχή* betrift, so möchte ich kein Bet-

Digitized by Google

haus darunter verstehen, obgleich das Wort diesen Sinn vormals hatte, sondern das ganze Bruchstück übersetzen: unter S ——— des Rhutobeus Sohn, und seinen ———, haben Achilles, Sohn des Demetrius. Dionysiodorus, Sohn des Hermias, Zobeis, Sohn des Zobeiarchus, die Proseuche hergestellt, indem sie sie mit einem Dache versahen, vom Tempel des Gottes an, bis zu ———. Proseuche ist vielleicht hier eine unbedeckte Stoa oder eine Porticus, die aus unbekannter Veranlassung diesen Namen erhalten hatte. Die Kleinheit der *o* ist auf diesem Denkmale nichts weiter als eine unzeitige Nachahmung älterer Schreibweise. Ganz geschmacklos sind diese Buchstaben, die eigentlich entweder oben, oder in der Mitte der Zeile stehen müssen, von dem Verfasser stets unten gestellt.

Die Inschrift, no. 9. ist schon lange vorher, genauer als sie hier geliefert ist abgedruckt (Denkschr. d. kön. Akad. d. Wissensch. zu München; 1816. S. 183). In der ersten, ganz leeren, Zeile stehet kein *A*. Die zweite Zeile fängt nicht mit *TOPA* an, ist auch sonst ganz unrichtig geschrieben, und hat falsche Ergänzungen. Sie lautet:

αυτοκρ ΑΤΟΡΑΣΕΒΑΣΤΟΝΜ·ΑΥΡΗ

In der dritten Zeile ist das erste *A* wohl erhalten, und bedurfte keiner Ergänzung. In der vierten Zeile hat die Abschrift des Verfassers unrichtig drei Puncte, da kein einziger davon auf dem Marmor sichtbar ist. Blos nach *BOΥΛΗ* befindet sich leerer Raum von der Breite zweier Buchstaben; das übrige läuft ohne alle Unterbrechung fort. In der Inschrift des Geta, fehlt in der ersten Zeile der Abschrift ein Zwischenraum den drei Buchstaben einnehmen würden, zwischen den beiden Worten. In der zweiten Zeile fehlt auf dem Marmor der ganze Name des Septimius; am Ende aber ist der Name *ΓΕΤΑΝ*, den der Verfasser unzeitig ergänzt, völlig deutlich zu lesen. In der dritten Zeile ist, nach *ΚΑΙΣΑΡΑ*, kein Punct, wohl aber von der Breite dreier Buchstaben leerer Raum, die andern Buchstaben unabgesezt. In der vierten Zeile sind zwei Puncte und drei Zwischenräume wegzustreichen in des Verfassers Abschrift. Die kleine gestochene Abschrift welche Taf. II. n. 16. zu sehen, ist, wo möglich, noch fehlerhafter.

Die Inschriften, n. 6. 7. 8. sind, wie viele der Rochettischen, so unbedeutend, dass sie, als gar nichts brauchbares enthaltend, besser weggeblieben wären. Rechnet man von den zehn Inschriften welche der Verfasser geliefert hat, weil er sie für ungedruckt hielt, die drei völlig unbrauchbaren und daher überflüssigen, ferner die drei in vollkommen richtigen Abschriften schon vorher gedruckten

Digitized by Google

ab, deren neue Wiederholungen durchaus fehlerhaft sind; so bleiben im Ganzen, vier ungedruckt gewesene nach, die aber, ohne die eben gemachten Verbesserungen, nicht nur unbrauchbar, sondern sogar schädlich gewesen sein würden. Dies ist der ganze Gewinn von des Verfassers *paläographisch treuen Abschriften*, wie er sie nennt; eine Benennung die, wegen des Misbrauchs den er damit getrieben, künftig vielleicht eine der von ihm bezweckten entgegengesezte Bedeutung erhalten dürfte. Zudem hat der Verfasser nicht bedacht, dass dieser so oft von ihm beliebte Ausdruck in andrer Hinsicht eben so fehlerhaft ist, als wenn man von einer *litographischen Abschrift* sprechen wollte.

Der Verfasser kommt dann, S. 84. auf drei erhobene Arbeiten die man zu Olbia gefunden hat, von denen die erste einen Opferaufzug vorstellt. Was der Verfasser das *höhere Wesen* nennt, mag dieses nicht, wohl aber die Bildsäule des Aesculap sein. Derjenige der hinter der Gestalt folgt welche auf einer Art Horn bläset, ist der Hausvater begleitet von seiner Gattin und drei Kindern.

Das zweite Stück ist ein Grabstein, in einem Giebelfelde vorstellend den Verstorbenen zu Pferde. Die beiden Brustbilder an den Seiten, welche der Verfasser irrig für Sonne und Mond hält, stellen zwei der Angehörigen des Verstorbenen, die Gattin mit ihrer Tochter, oder mit ihrem Sohne, vor.

Eben so unbefriedigend ist das was S. 84. Anm. 2. der Verfasser über die Vorstellung eines andern Begräbnisssteines von Olbia bemerkt, der in Nicolaiev aufgestellt, und von Pallas in einer Abbildung geliefert worden ist, dergleichen auch Waxel vorher gegeben hatte. Dieser Stein ist in zwei Felder getheilt. Im obern ist Straton, der Verstorbene, zu Pferde abgebildet, der in der rechten einen Jagdspiess hält; ans Pferd bäumt sich sein Jagdhund. Was Clarke über die Bedeutung des Pferdes gesagt hat, ist eben so falsch und unbrauchbar als das, was der Verfasser über den Hund und von der ganzen Vorstellung bemerkte. Auch ist nicht gegründet, wenn lezterer sagt: «Wenn nun auch hier keine griechische Inschrift dabei stünde, wie wären denn wohl der Knabe und der Hund zu erklären?» Denn die Inschrift lehrt uns weiter nichts von der Bedeutung des Bildwerkes, sie nennt nur die Namen zweier der Abgebildeten. Im obern Felde sieht man also den Straton als Jäger abgebildet; vor ihm, seinen Diener bei der Jagd. Denn Jagden waren sehr beliebte Vorstellungen auf Sarkophagen, und bezogen sich auf die Beschäftigungen der Verstorbenen während ihres Fort-

Digitized by Google

lebens auf den glücklichen Inseln. Herodes Attikus hatte seine geliebten Zöglinge, Achilles, Pollux und Memnon, die ihm der Tod geraubt hatte, als auf die Jagd gehende, als Jagende und als von der Jagd zurückkommende vorgestellt, in vielen Bildsäulen auf seinem Landsitze, theils in Gebüschen und Waldungen, theils an bebauten Feldern, theils an Quellen und unter schattigen Platanen, aufstellen lassen (Philostr. Vit. Soph. II. 1. p. 559). Unten auf der Marmortafel, in dem zweiten Felde, liegt Protomachus, der Vater des Straton, auf einem Ruhebette mit einer Trinkschale in der Hand; ihm gegenüber sizt die Mutter des Verstorbenen, mit einem jungen Kinde auf dem Knie. Zwei erwachsenere Kinder sind an den Seiten.

Ein Irrthum ist es ferner, wenn S. 84. gesagt wird, dass «die meisten olbischen Denkmäler nach Stolnoje gekommen sind.» Zwar findet man da die merkwürdigsten von allen vereint, die einzeln hie und da zerstreuten machen aber eine viel bedeutendere Anzahl aus.

Der Verfasser wendet sich nun, S. 85. zum Beschluss für Protogenes, den er in einem höchst fehlerhaften und schlechten Abdrucke geliefert hat. Er sagt im Eingange manches Unhaltbare, wovon einiges schon angezeigt wurde, das andere dem Urtheil der Leser überlassen bleiben mag. Ich will hier nur die wichtigsten Fehler seiner Abschrift verbessern, die andern werden sich aus der Vergleichung mit meinem im vorigen Jahre gelieferten Abdrucke (Serapis S. 63.) ergeben.

In der ersten und zweiten Zeile sind die lezten Buchstaben derselben *N* und *Ω*, als Ergänzungen klein geschrieben, da sie doch auf dem Marmor völlig deutlich und wohlerhalten stehen.

In der fünften Zeile ist falsch *ΠΡΟΤΟ*, statt *ΠΡΩΤΟ*, geschrieben.

Zeile 15 ist der Endbuchstabe, *P*, völlig wohl erhalten, und darf daher nicht klein, als ein ergänzter, geschrieben werden.

Ein grösserer Fehler findet sich Zeile 23, wo falsch *ΙΕΡΕΩΣΙΤΟΔΕΙΑΣ*, statt *ΙΕΡΕΩCCΙΤΟΔΕΙΑC* stehet.

Zeile 25. stehet am Anfange irrig *ΤΕΚΑΙ*, statt *ΤΕΚΑΙ*.

Zeile 30. findet sich am Ende das *E*, es darf also nicht ergänzt werden.

Denselben Fehler bemerkt man am Ende der 31 Zeile.

Zeile 34. stehet *CAIΩN*. Das N kann daher nicht wie eine Ergänzung geschrieben werden.

Digitized by Google

Zeile 37. sind die lezten Buchstaben *ΓΕΙ* geschrieben, mithin jede Ergänzung überflüssig.

Zeile 39. ist das lezte Wort falsch *ΕΛΑΤΤΟΝΩΝ*, statt *ΕΛΑΤΤΟΝΩΜ*, geschrieben, wie es der Marmor liefert.

Zeile 44. giebt der neue Abdruck *ΑΥCΙΤΕΛως*, der Marmor aber *ΑΥCΙΤΕΛΩ*. Nur *ς* war daher zu ergänzen.

In den Zeilen, 47, 49, 51, und 55, sind nirgends, weder am Ende, noch in der Mitte der Zeilen, Ergänzungen nöthig. Diese Zeilen sind völlig wohl erhalten, folglich jeder Ersatz im Wiener Abdrucke falsch und unnöthig.

Hingegen hätte Zeile 52. bemerkt werden sollen, dass hier am Ende das *C* fehlt.

Zeile 51. stehet in der neuen Abschrift am Anfange *ΡΑΤ*, für *ΡΑΥ*.

Verwechselt sind *Α* und *Λ* fast in allen Zeilen, oft mehr als einmal.

Zeile 59. ist der schon oben, Zeile 23, angezeigte Fehler *ΙΕΡΕΩΣΙΤΟΔΕΙΑΣ*, statt *ΙΕΡΕΩCCΙΤΟΔΕΙΑC*, zum zweitenmale wiederholt.

Ein nicht geringerer Fehler zeigt sich Zeile 60, wo ganz falsch stehet: *ΕΙΣΜΕΔΙΜΝΟΝΚΑΙΔΥΟΤΡι*, welches keinen Sinn giebt; da doch der Marmor deutlich zeigt: *ΕΙCΜΕΔΙΜΝΟΝΕΙCΔΥΟΤΡΙ*. Auch der lezte Buchstabe ist wohl erhalten, und darf daher nicht als Ergänzung geschrieben werden.

Zeile 69. stehet auf dem Marmor *ΕΔΩΚΕΩΝ*, und nicht *ΕΔΩΚΕΝΩΝ*, obgleich lezteres richtiger wäre.

Zeile 71. stehet fehlerhaft *ΤΕΤΡΑΚΟ*, für *ΤΕΤΡΑΚΟ*.

Zeile 74. ist das lezte Wort geschrieben, *ΕΙC*; es war also am Ende keine Ergänzung nöthig.

Ich übergehe hier zu bemerken, dass viele Buchstaben welche in dem neuen Abdrucke, bald am Anfange, bald am Ende der Zeilen fehlen sollen, wirklich vorhanden sind. So wie Zeile 79. am Ende, und Zeile 80. am Anfange.

Eben so wenig sind auf dem Marmor, Zeile 83. die Buchstaben *ΝΟΜΕ* zweimal, aus Versehen, gegraben worden, wie unser Verfasser vorgiebt.

Zeile 88. liest man im neuen Abdrucke *ΠΡΟΤΟΓΕΝΗΣ*, statt *ΠΡΩΤΟΓΕΝΗC*. Am Ende ist das *ν* eben so unnöthig zur Ausfüllung einer nicht vorhandenen Lücke, als am Ende der Zeilen 91. das *α*, und 92. das *ι*.

Digitized by Google

Auf der Rückseite endigt sich die erste Zeile mit *ΠΟΤ*, die zweite mit *ΚΑΤ*; aber statt eines Buchstabens an jeder Zeile ergänzt der neue Abdruck zwei.

Die dritte Zeile hat, am Ende, *ΠΡΟΤΕΡΟ*, nicht *ΠΡΟΤΕ*.

Der 19. und 23. Zeile fehlen die Endbuchstaben auf dem Marmor nicht, bedürfen mithin keiner Ergänzung.

Zeile 13. schliesst nicht mit *ΚΑΙ* sondern mit *ΚΑ*. Hier wäre also die Ergänzung an ihrer Stelle gewesen.

Zeile 18. hat der neue Abdruck *ΚΑΙ*, der Marmor *ΚΑΙ*.

Grobe Fehler enthält Zeile 31; man liest daselbst: *ΚΑΙΠΕΡΑΥΤΩΝΙΠΡΟΚΕΙΜΕΝΟΝ*. Auf dem Marmor stehet: *ΚΑΙΠΕΡΑΥΤΩΙΠΡΟΚΕΙΜΕΝΩΝ*, «*obgleich ihm eine Ausgabe von* 1500 *Drachmen bevorstand.*» Die schlechte Lesart hatte hier zu einer unstatthaften Verbesserung Gelegenheit gegeben.

Zeile 25. weiss man nicht, ob die Buchstaben *ν. σ. β.* als unkenntliche oder gar als ausgelassene bezeichnet sind. Auf dem Marmor aber findet weder das eine noch das andere Statt.

Ein auffallenderer Fehler verunstaltet die 37. Zeile, in den Worten: *ΠΟΛΕΙΤΙΔΕ*, welches in einem Denkmale wie das gegenwärtige nicht schicklich sein würde. Auf dem Marmor stehet richtig: *ΠΟΛΕΙΕΤΙΔΕ*.

Zeile 52. ist gedruckt: *ΕΠΗΓΓΕΙΑΛΤΟ*. Der Marmor liefert richtig: *ΕΠΗΓΓΕΙΑΛΤΟ*.

Zeile 53. findet man *ΚΑΙ*, für *ΚΑΙ*, und am Ende *ΤΑΥΤΑ*, für *ΤΑΥΤΑ*.

Zeile 56. liefert der Abdruck, *ΚΑΙΤΟΤΕΣΤΕΦΑΝΩΣΕΝ*, der Marmor *ΚΑΙΤΟΤΕΕΣΤΕΦΑΝΩΣΕΝ*.

Zeile 61. liest man unrichtig *ΤΑΡΤΗΝ*, für *ΤΑΡΤΗΝ*.

Eigenheiten und Versehen des Schriftgrabers, dass zum Beispiel auf dem Marmor stehet, Zeile 65: *ΧΕΙΡΙCΑCΤΑC*, für *ΧΕΙΡΙCΑCΤΑC*; oder dass, Zeile 68. am Ende, in *ΕΝΕΓΧΘΕΙC* das *C* unter das *Ι* gegraben ist, und mehrere andere, sind in dem neuen Abdrucke ganz unbemerkt geblieben.

Zeile 77. finden sich zwei grosse Fehler der Nachlässigkeit hart neben einander. Denn statt *ΕΙΣΚΟΜΙΔΗνΕΑΥΤΩΙ* des neuen Abdrucks, liest man auf dem sehr wohl erhaltenen Marmor *ΕΙCΚΟΜΙΔΗΝΑΥΤΩΙ*.

Um sich zu überzeugen, wie schlecht und unzuverlässig die Ergänzungen der Zeilen 81. 83. und 88. am Anfange, und der

Digitized by Google

Schluss der Zeile 86. ist, darf man nur den Wiener Abdruck mit dem meinigen vergleichen.

In den Anmerkungen zu diesem Beschlusse, der Stoff genug zu Erläuterungen darbietet, wird nur wenig vom Verfasser bemerkt. Er sagt, S. 94. gleich zum Anfange: «Sätapharnes sei ein bisher unbekannter König.» Ja wohl! muss man ihm antworten; eben so unbekannt als unzählige andere Könige der vielen skythischen Stämme, deren Namen niemals aufgezeichnet worden, und wodurch die Geschichte nicht das Geringste verloren hat. Alles was weiter über diesen Namen beigebracht wird, lehrt nichts.

In der Stelle der Inschrift, Zeile 34. der Vorderseite, wo ich die Dunkelheit der Worte durch die Vermuthung, der Schriftgraber habe eine Anzahl von Buchstaben ausgelassen, zu erklären versucht habe (Serap. S. 62. 69. und 75.) will der Verfasser, S. 63—64, ein Volk, genannt Saïer, finden. Was ich gegen diese Erwähnung der Saïer auf dem Beschlusse des Protogenes zu erinnern habe, bestehet: Erstlich, in den Gründen warum in unserm Denkmale dieses Volk, wie mir scheint, nicht genannt sein kann: Zweitens, in den Gründen aus denen die grösste Wahrscheinlichkeit hervorgeht, dass in der streitigen Stelle die Gesandten des Sätapharnes erwähnt waren.

Was die Saïer betrift, so sind sie ein Volk, das in Thrakien, Lemnus, Samothrake und andern Inseln dieser Gegend, ansässig war. In einem Bruchstücke des Dichters Archilochus, der gegen das Ende des siebenten Jahrhunderts vor unserer Zeitrechnung lebte, werden die Saïer schon erwähnt, und hatten den ganannten Landstrich inne. Strabo, bei dem sich dieses Bruchstück erhalten hat (X. 2. p. 99. XII. 3. p. 92.), nennt uns sehr bestimmt die Wohnsitze dieses Volks, und es folgt unbestreitbar aus diesen Angaben der Wohnorte der von Olbia weit entfernten Saïer, die schon zu des Archilochus Zeit aufgehört hatten ein herumziehendes Volk zu sein, dass sie schwerlich gemeint sein können in der Stelle der Inschrift, wo ein Streifzug um Geschenke von Olbia zu erpressen, erwähnt wird. Man bedenke ferner, dass in der Inschrift des Protogenes kein Volk, *CAIOI* mit Namen, aufgeführt sein kann, weil Strabo (XII. 3. p. 92.) bemerkt, zu seiner Zeit werde dieses Volk *Sapae* und *Sapaei* (l. c. p. 124.) genannt. Strabo lebte unter Augustus und Tiberius, also in den Zeiten, in welche der Beschluss für Protogenes gehört. Hätte man nun in der eben genannten Inschrift die Saïer gemeint, so würde man nicht *CAIΩN*, sondern vielmehr *CAIIΩN*, oder *CAIIAIΩN*, geschrieben haben. Denn aus welcher Ursache hätte man

Digitized by Google

wohl zu Olbia einen längst verschollenen Namen, statt des zur selbigen Zeit üblichen, haben brauchen wollen? Hieraus wird es demnach wahrscheinlich, dass auf unserm Denkmale kein Volk, das *ΣΑΙΟΙ* geheissen, genannt sein könne.

In Betreff der Gründe die mich veranlassten in dem dunkeln Worte *ΣΑΙΩΝ*, die Gesandten des Sätapharnes zu vermuthen, so ist zu erinnern, dass mich dazu die Vergleichung ähnlich lautender, und ähnliches enthaltender Stellen bewogen hat. Die streitige Stelle ist folgende: Zeile 33—35: *ΑΘΡΟΩΝ ΠΑΡΑΓΕΝΟΜΕΝΩΝ ΣΑΙταφαρνου του βασιλεως πρεσβευτΩΝ ΕΙΠΙ ΤΗΝ ΤΩΝ ΔΩΡΩΝ ΚΟΜΙΔΗΝ.* Geraume Zeit vorher, denn der Beschluss für den Protogenes scheint eine lange Reihe von Jahren, die dieser verdiente Mann dem öffentlichen Besten gewidmet hatte, zu umfassen, war die Stadt, bei einer frühern Anwesenheit des Sätapharnes, in eben dieser Verlegenheit gewesen. Die Worte des Beschlusses sind bei dieser Erzählung folgende: Zeile 9—11: *ΠΑΡΑΓΕΝΟΜΕΝΟΥ ΣΑΙΤΑΦΑΡΝΟΥ ΤΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΙ ΑΠΑΙΤΟΥΝΤΟΣ ΤΑ ΔΩΡΑ ΤΗΣ ΠΑΡΟΔΟΥ.* Bei dieser frühern Anwesenheit des Königs wurden vierhundert Goldstücke auf die Geschenke verwendet. Die Stelle in der, wie ich glaube, die Ankunft der Gesandten des Sätapharnes gemeint, aber durch den Fehler des Schriftgrabers verborgen worden ist, lehrt, dass auch diesesmal vierhundert Goldstücke auf die Geschenke verwendet wurden. Auch bei einer Absendung von Geschenken an denselben König, betrug der Werth derselben nur ein Viertheil weniger, Zeile 45. und 57—58. *ΔΩΡΑ* für Sätapharnes werden Zeile 44. und bei seiner zum drittenmale bemerkten Ankunft, Zeile 91. erwähnt, die für ihn bereitet wurden. Gesandte des Sätapharnes, *ΠΡΕΣΒΕΥΤΑΙ*, welche die ihm zukommenden Geschenke abholten, sind auch in der 89. Zeile genannt.

Aus allen diesen Gründen gewinnt meine Vermuthung über den Sinn der dunkeln Buchstaben *ΣΑΙΩΝ* gewiss viel Wahrscheinlichkeit. Ich setze noch hinzu, dass weder Saïer, noch Saper oder Sapäer bei andern Gelegenheiten auf dieser Inschrift, wo doch so viele, theils wenig, theils sonst nirgends genannte Völkerstämme vorkommen, erwähnt werden, welches doch schwerlich würde der Fall sein, wären sie schon am streitigen Orte angeführt worden. Die grossen Plagen, welche Olbia's Unglück damals verursachten, waren, laut dieses Beschlusses, die Erpressungen des Königs eines skythischen Stammes; Sätapharnes, und seiner Statthalter, und die Kriege mit wilden Völkerstämmen, welche der Beschluss für den

Digitized by Google

Protogenes namentlich aufzählt. Plagen genug, ohne dass es nöthig ist, die seit mehr als siebenhundert Jahren in Thrakien und dessen Inseln ruhig angesiedelten Sapäer herauf ins europäische Sarmatien gegen Olbia ziehen zu lassen, eine Stadt von welcher sie, die Sapäer, durch eine Menge skythischer und getischer Völkerschaften und Stämme getrennt waren. Uebrigens konnten die Gesandten des Königs auch in bedeutenter Anzahl nach Olbia gekommen sein, um dadurch ihrer Erinnerung desto mehr Nachdruck zu geben. Inzwischen bleibe, in Ermangelung anderer Beweise, alles nur Vermuthung. In der deutschen Uebersetzung bin ich meiner Muthmassung gefolgt. Nur hier und A. Z. 41, wo ich vermuthete dass *ΠΡΟCΘΕCΙΝ* zu lesen sei, habe ich mich von dem Buchstaben des Marmors entfernt. Ich behalte mir vor über diese und über andere Dunkelheiten dieses Denkmals nächstens ausführlicher zu handeln.

Dass der Verfasser, S. 94. mehrere nennt welche, eben so wie ein in diesem Beschlusse erwähnter, Phormio hiessen, kann hier nichts aufklären.

Der Anmerkung 7. S. 94—95. betreffend die Skiri, mangelt es durchaus an Klarheit und Brauchbarkeit. Was helfen uns eine Menge auf einander gehäufter Citate, ohne dass der Verfasser auch nur etwas hinzusezt was daraus folget.

Ich zweifle, dass die auf der Rückseite, Zeile 17. genannten *ΜΙΞΕΛΛΗΝΕC*, wie der Verfasser, Anm. 9. S. 95. glaubt, sollten ausgeartete Griechen gewesen sein, und werde hierüber künftig meine Meinung mittheilen.

Ebendaselbst erwähnt der Verfasser der beiden Grundrisse des Platzes den vormals die Stadt Olbia einnahm, welche kürzlich gestochen worden sind. Leider sind sie sehr unvollkommen, und gerade die Hauptsachen sind in ihnen theils schlecht, theils unvollständig angegeben, und auf einen wichtigen Umstand hat man in beiden gar keine Rücksicht genommen. Der in Paris gestochene hat doch wenigstens für sich, dass er mit vieler Sauberkeit ausgeführt ist, der aber von dem Verfasser besorgte ist schlecht und geschmacklos gestochen. Die Sammlung der Münzen von Olbia, zu welcher jener gehört, wird aber, wie sie es verdient, von allen Freunden der Münzkunde, als ein sehr merkwürdiges und sehr schönes Geschenk aufgenommen worden sein.

Sollte jemand sich eine flüchtige Kenntniss von unsers Verfassers Nordgestaden verschaffen wollen, ohne das ganze 107 Seiten

Digitized by Google

starke enggedruckte Buch durchzulesen, so würde ihm der Aufsatz S. 103—105. überschrieben: *Schlangencultus am Nordgestade des Pontus*, wenn auch keine Uebersicht der im Buche abgehandelten Gegenstände, doch einen vollständigen Begriff von des Verfassers Art zu schreiben geben. Niemand wird, nach Lesung dieser bunt und ohne allen Zusammenhang unter einander geworfenen Gedanken, auch nur aus der Ferne rathen können, was der Verfasser selbst davon denkt oder glaubt. Die einzige Ursache weshalb diese Anmerkung hieher kommt sind die Nevren, die ihr Land wegen der vielen Schlangen verliessen. Diese Sage erklärt der Verfasser, indem er bemerkt: «*die Schlangen werden hier wohl nur symbolisch aufgefasst werden dürfen, als Sinnbild eines ältern Cultus, welcher dem der Nevren entgegengesezt war.*» Eine Meinung die wohl schwerlich jemand wird wollen für wahrscheinlich oder möglich gelten lassen.

In der kurzen Beschreibung der am Ende in Kupfer vom Verfasser gelieferten Münzen, S. 106—107. kommen mancherlei Fehler vor. So wird, zum Beispiel, auf der 4. Münze, in der die Vorderseite zur Kehrseite gemacht worden, der elfenbeinerne Stock *eine Fackel* genannt. Auf der 11. Münze, die zu den gewöhnlichsten von Panticapäum gehört, trägt der Kopf des Apollo kein Horn. Das was der Verfasser dafür hält mag vielleicht vom Umprägen herrühren, oder zufällig entstanden sein. Von der 12. Münze lässt es sich von der Vorstellung der Vorderseite auf keine Weise behaupten, sie sei ein *caput barbaro modo cultum.* Im Gegentheil sind die Haare im schönsten griechischen Geschmacke geordnet *).

---

*) Die Entgegnung des Herrn von Köppen findet der Leser am Ende des Bandes.

Digitized by Google

X.

Description d'une médaille de Spartocus

ROI DU BOSPHORE-CIMMÉRIEN

du cabinet de Mgr. le Chancelier de l'empire Comte de Romanzoff. Avec un supplément, contenant la description de plusieurs médailles grecques, rares et inédites, qui se trouvent dans le même cabinet.

Mgr. le chancelier de l'empire, Comte de Romanzoff, toujours attentif à saisir et à faire naître les moyens qui peuvent contribuer à étendre les connoissances utiles, à fournir des matériaux pour illustrer l'histoire de sa patrie, et à réunir les monumens qui y contribuent, s'est occupé pendant son dernier séjour en Tauride, à recueillir quelques restes classiques de l'antiquité.

Parmi les objets intéressans et précieux que Mgr. le chancelier a rapportés de cette excursion scientifique, se trouve un nombre assez considérable de médailles grecques, dont quelques-unes sont très-belles et quelques-unes même inédites.

Celle, entr'autres, d'un roi Spartocus a été jugée avec raison par S. E. digne de fixer l'attention des amateurs de la numismatique. Afin de répondre autant qu'il est en lui aux intentions de cet illustre protecteur des sciences, l'auteur de ce mémoire accompagnera la description de cette précieuse médaille de remarques sur quelques autres dont le même cabinet vient d'être enrichi.

L'avers de la médaille de Spartocus offre la tête de ce roi ceinte d'un diadême et tournée à droite. Le revers présente la légende *ΒΑΣΙΛΕΩΣ (Σ)ΠΑΡΤΟΚΟΥ*; dans le champ, à droite, un monogramme; un coryte placé horizontalement et tourné à gauche. Cette médaille dessinée pl. IV, est en argent, et de la sixième grandeur d'après l'échelle de M. Mionnet.

La chevelure bouclée du roi est ceinte d'un diadême, dont les bouts tombent naturellement en arrière. Il paroît que Mithradate Eupator, roi du Pont, a été le premier roi qui se soit fait repré-

Digitized by Google

senter avec un diadême dont les bouts assez longs flottent sur le col. et en arrière: il fut imité en cela par son fils Pharnace et par Asandre, roi du Bosphore.

Le revers porte un coryte [1], auquel on a joint le carquois, ou l'étui des flèches, comme on le trouve dans plusieurs monumens de l'antiquité, et entr'autres sur les revers de quelques médailles en grand bronze dont il sera parlé dans un mémoire qui paroîtra incessamment [2].

Cette médaille a été probablement frappée à Panticapaeum, résidence des rois du Bosphore dans leur district d'Europe. On voit sur les médailles en argent de cette ville [3], ainsi que sur celles en bronze de différentes grandeurs, le même emblême de guerrier. J'ai observé le premier [4], que c'étoit une erreur que d'appeler *carquois* l'étui de l'arc, nommé *coryte* par les anciens.

Une médaille de Soli en Cilicie [5] nous apprend comment on portoit le coryte. Il étoit attaché à une ceinture qui le laissoit tomber sur la cuisse gauche.

L'objet principal dans la description de la médaille de Spartocus, est de rechercher à quel prince elle doit appartenir, l'histoire nous ayant nommé quatre Spartocus qui ont régné sur le Bosphore. Douteroit-on que le roi figuré sur notre médaille ait été roi de ce pays? Mais le lieu où elle a été trouvée, Panticapaeum, le nom de Spartocus que présente sa légende, et le type du revers, prouvent ce fait d'une manière indubitable.

Mais sous quel Spartocus cette médaille a-t-elle été frappée? Pour décider cette question j'aurai recours à deux médailles, l'une de Leucon en bronze, l'autre en or de Paerisade. Et comme toutes ces pièces se prêtent un mutuel secours, notre nouvelle médaille servira aussi de son côté à déterminer plus précisément le tems où furent frappées les monnoies citées de ces deux princes. La médaille de Leucon (pl. I. m. 1. et 2.) se trouve au cabinet de Mgr. le chancelier de l'empire [6]; celle de Paerisade (pl. I. m. 3.) est conservée dans la collection du Dr. Hunter appartenant à l'université de Glasgow, et elle n'est pas moins bien conservée que l'exemplaire de Paris [7].

Quelques observations sur les chefs qui ont gouverné le Bosphore, depuis le commencement de cet état jusqu'à Spartocus IV, liées avec la comparaison des médailles frappées par des rois d'autres pays et qui étoient leurs contemporains, les anciens rois de Ma-

Digitized by Google

cédoine et Lysimaque roi de Thrace, me conduiront, non sans quelques détours nécessaires, au but que je me suis proposé.

Lorsque les Grecs s'établirent au Bosphore, l'administration fut entre les mains des Archaeanactides; magistrats qui subsistèrent depuis la 73 Olympiade jusqu'à la 84, ou depuis l'an de Rome 267 jusqu'à l'année 310. Ce gouvernement étoit républicain [8], et il se conserva jusqu'à Paerisade I. et Spartocus IV. comme il est prouvé par les inscriptions de ces rois, dans lesquelles ces deux princes sont nommés archontes du Bosphore et rois des Sindes et des Maeotes. Mithradate Eupator et Pharnace son fils suivirent une politique très-sage et très-souvent observée dans l'antiquité [9]; ils laissèrent subsister la forme du gouvernement qu'ils avoient trouvé établi. Asandre nous en fournit une preuve, puisqu'ayant occupé le Bosphore après la mort de Pharnace, il n'en fut d'abord que l'archonte. Et son prédécesseur Pharnace, gratifié du Bosphore par Pompée, fut certainement mis en même tems en possession de Phanagorie [10] et du district asiatique du Bosphore. Il est vrai que Pompée avoit par reconnoissance, déclaré Phanagorie libre et autonome, parce qu'elle s'étoit révoltée la première contre Mithradate Eupator [11]. Mais je prouverai dans quelques observations sur les médailles de la ville de Chersonèse [12], que ces privilèges, donnés par les Romains aux villes grecques, étoient de très-peu d'importance; il est cependant possible que Phanagorie ait joui alors de quelques immunités. Nous ignorons au reste si, après qu'Asandre fut nommé roi par les Romains, le gouvernement du Bosphore subit quelque changement. Mais il n'y a aucun doute qu'Asandre archonte, avant d'être investi de la dignité royale, avoit été, comme Paerisade I, roi des Sindes et des Maeotes.

Alexandre I, fils d'Amyntas, et Perdiccas II. gouvernoient en Macédoine pendant que le Bosphore étoit administré par les Archaeanactides. Il est vrai que les historiens leur donnent le titre de rois; mais ces prétendus rois n'étoient probablement que des magistrats, comme l'étoient les Archaeanactides et leurs successeurs au Bosphore. Nous possédons des médailles de ces chefs de la Macédoine que j'ai nommés, mais on n'y trouve ni le titre de roi, ni leurs portraits. La franchise avec laquelle les lois permirent aux Macédoniens d'adresser à Philippe père d'Alexandre, des observations contraires à ses ordres [13], atteste qu'ils jouissoient d'une certaine liberté; peut-être fut-elle limitée à la suite des grands et heureux exploits, qui engagèrent, à ce qu'il paroît, Philippe à pren-

Digitized by Google

dre sur ses médailles le titre de roi inusité jusqu'alors sur la monnoie macédonienne.

Les chefs macédoniens Archélaus I, Pausanias, Amyntas II. et Perdicas III. ne portent pas sur les médailles qu'on leur attribue le titre de roi, et ces médailles ne sont pas non plus ornées de leurs portraits. Si leurs contemporains au Bosphore, Spartocus II, Satyrus I. et Leucon ont fait frapper des monnoies, il est sûr, qu'elles étoient sans leur effigie, et sans la qualification royale. La même remarque, quant à l'image, s'applique à Spartocus III. et Paerisade I. qui vivoient du tems de Philippe II, et d'Alexandre le grand; ainsi qu'à Satyrus II, Eumélus et Spartocus IV, qui gouvernoient le Bosphore après la mort d'Alexandre. Les médailles de tous ces princes, s'ils en ont fait frapper, ne portoient pas plus leur portrait qu'on ne voit l'effigie de Philippe, d'Alexandre et de ses successeurs, Philippe Aridaeus, Cassandre, Philippe IV, Antigonus, et Antigonus Gonatas sur les médailles qui leur appartiennent.

Je remarque ici en passant, que de Boze [14], suivi par Cary [15], étoit dans l'erreur lorsqu'il disoit, qu'il y a beaucoup d'apparence que Paerisade I. ne fut pas le seul héritier des états de son frère Spartocus, et qu'il fut obligé d'en céder une partie à ses frères Satyrus et Gorgippus. Paerisade peut avoir chargé ses frères de missions et d'affaires, mais je doute qu'il les ait fait participer à son gouvernement; et il fit très-bien sans doute, car l'exemple des trois fils de Paerisade [16] prouve, combien il auroit été dangereux de partager son pouvoir. C'est par une seconde erreur que de Boze a rangé le frère de Paerisade, qu'il nomme Satyrus II, dans la suite des rois du Bosphore [17]; cette place appartient à Satyrus II. fils de Paerisade, qui n'a régné que 9 mois, et qui a été omis aussi dans la suite de ces rois par Cary.

C'est un fait contesté par quelques antiquaires, mais qui n'en a pas pour cela moins de certitude, qu'aucune médaille d'Alexandre le grand frappée de son vivant, n'offre son portrait. L'opinion contraire a été soutenue par plusieurs numismates, parce que la tête d'Hercule jeune, couverte de la dépouille du lion se trouve sur la plupart des médailles de ce roi. Hardouin [18], Pellerin [19], et Gessner [20], voyoient dans ces têtes le portrait l'Alexandre le grand, et leur opinion fut adoptée par le Blond [21], Barthelemi [22], Fea [23], Cousinery [24], et Clarke [25]. Le Blond et Clarke concluoient mal en disant que, puisque des têtes cornues représentent le portrait d'Alexandre, les têtes couvertes de la peau du lion doivent être aussi son portrait.

Digitized by Google

Frölich[26], Neumann[27], et Eckhel[28] ont pensé différemment; ils ont observé que l'on rencontre ces mêmes têtes, absolument avec les mêmes traits du visage, sur les médailles d'Amyntas II, et de Perdiccas III, et même sur des tétradrachmes que Pellerin avoit attribués à Philippe II. Eckhel ajoute que l'on voit la même tête d'Hercule imberbe, non seulement sur les médailles d'Amphipolis, Philippi et Pydna, villes de la Macédoine, mais aussi sur la monnoie de Cos, de Leucas, et de Gades, villes qui n'avoient aucun rapport avec Alexandre. L'opinion de Neumann et d'Eckhel a été suivie par MM. Sestini[29], Fauvel[30], et Chaussard[31].

Visconti[32] a porté, sur nos têtes d'Hercule jeune couvertes de la dépouille de lion, presque le même jugement que le Blond et Pellerin. Cet antiquaire, voulant de toutes les manières enrichir de portaits son iconographie grecque, a prétendu, contre le sentiment d'Eckhel et contre celui de tous ceux qui examineront ces médailles sans prévention, que «si des têtes d'Hercule semblables les unes aux autres, ont été gravées sur la monnoie d'autres rois de Macédoine, et que si celles qui l'ont été sur la monnoie d'Alexandre ne se ressemblent pas toutes, il en résulte nécessairement qu'on ne peut regarder toutes ces différentes têtes comme autant de portraits d'Alexandre: mais que rien ne prouve que quelques unes ne puissent pas être son portrait.» Je réponds à cette remarque de Visconti: que si dans le grand nombre de ces médailles on trouve des traits de la physionomie d'Hercule plus ou moins différens et plus ou moins caractéristiques, cela ne provient que du plus ou du moins d'habileté de ceux qui en ont gravé les coins. Après avoir lu la remarque de Visconti, on s'attend à trouver cités des exemples de tétradrachmes d'Alexandre frappés en Macédoine, c'est-à-dire, des tétradrachmes qui ne portent pas des marques décisives qu'ils doivent être attribués à des villes situées hors de la Macédoine. Mais quel est notre étonnement lorsqu'il nous dit[33]: «en examinant le grand nombre de médailles de cette espèce qui sont conservées dans le cabinet de Paris et dans ceux de quelques amateurs, je reconnois les traits d'Alexandre sous ceux d'Hercule, sur les tétradrachmes frappés à Rhodes, et sur d'autres frappés dans une ville de Phoenicie qu'on croit, avec beaucoup de probabilité, être de la ville d'Acco, appelée dans la suite Ptolémaïs.» Nous voyons, par cette remarque, que Visconti n'ayant pu trouver dans le grand nombre de tétradrachmes portant la tête d'Hercule, et frappés probablement dans la Macédoine, aucun qui

Digitized by Google

présente quelque ressemblance avec l'effigie connue d'Alexandre, s'est cru forcé, pour sauver son hypothèse, de l'appuyer sur deux pièces frappées dans l'île de Rhodes et à Aco en Phénicie. Mais quoique ces monnoies qui sont étrangères à la Macédoine, ne puissent pas être admises comme témoins dans nos recherches, elles ont été produites par Visconti à ce titre, par ce que les têtes qu'elles offrent, étant d'un travail assez médiocre, n'ont aucun caractère. Mais des têtes médiocrement exécutées et sans caractère pourroient-elles servir de preuves à Visconti, lorsque «sur celles qui sont d'un travail plus parfait, pour me servir des termes de M. Chaussard [34], l'exagération des muscles, une expression de force très-prononcée suffisent, indépendamment des autres caractères, pour faire reconnoître Hercule par quiconque a l'habitude d'observer les monumens de l'antiquité.» Le défaut de caractère des têtes d'Hercule dans quelques exemplaires des médailles d'Alexandre, ne peut pas nous engager à y trouver les portraits de ce roi. Car il est clair que toutes ces têtes, sans exception, doivent être ou celles d'Hercule, ou celles d'Alexandre.

Visconti, pour rendre son opinion plus probable, ajoute la remarque suivante [35]: «L'antiquité paroît avoir partagé l'opinion que j'énonce, c'est-à-dire que quelques têtes coëffées de la peau de lion, et gravées sur la monnoie d'Alexandre, étoient son portrait. Je n'établis point cette assertion sur des monumens d'un tems bien postérieur à son règne, je l'appuye sur des médailles d'une époque assez rapprochée de la sienne. Pour me servir d'exemples qui ne soient pas contestés, je citerai les monnoies d'Alexandre Bala, roi de Syrie. Ce prince, sans doute pour tirer avantage du nom qu'il portoit, voulut faire ressembler sa monnoie à celle du conquérant de l'Asie, et fit graver sur ses médailles de bronze sa tête coëffée d'une peau de lion, à l'imitation d'Alexandre le grand. Il paroît évident par cette observation que l'opinion générale parmi les Grecs de l'Orient à l'époque d'Alexandre Bala, étoit que la physionomie d'Alexandre étoit empreinte sur sa monnoie avec le costume d'Hercule. Les médailles de Ptolémée Alexandre, neuvième roi d'Egypte, et celles d'Alexandre II. roi d'Epire peuvent confirmer jusqu'à un certain point cette même opinion» etc.: J'observe contre Visconti que si la tête couverte de la peau de lion étoit le type constant des médailles d'Alexandre Bala, et si cet acoutrement étoit ressemblant à celui qu'ont les médailles d'Alexandre le grand, l'observation de ce savant prouveroit qu'Alexandre Bala avoit imité les der-

Digitized by Google

nières, mais non pas que la tête figurée sur les médailles d'Alexandre Bala soit celle d'Alexandre le grand. Mais l'argument de Visconti se trouve renversé totalement, si l'on examine la monnoie d'Alexandre Bala [36].

1. La tête de ce roi de Syrie est tout-à-fait autrement coëffée que celle d'Hercule sur les médailles du conquérant macédonien.

2. Cette coëffure n'est pas le type constant de ce roi. Car Alexandre Bala est aussi représenté coëffé d'une tête d'éléphant [37]; le plus souvent les avers de ses médailles portent sa tête diadêmée; quelquefois elle est casquée; d'autres avers offrent des têtes de divinités. Les médailles de Ptolémée Alexandre, et celles d'Alexandre II, roi d'Epire, citées par Visconti, n'ont pas plus de valeur pour prouver l'assertion de ce savant que les médailles d'Alexandre Bala.

Quelques beaux médaillons en argent de Séleucus I. offrent la même tête d'Hercule jeune couverte de la dépouille de lion, que nous voyons sur les médailles d'Alexandre [38]. Comme ces dernières, les têtes sur les médailles de Syrie ne doivent pas être prises pour des têtes d'Alexandre le grand, ni pour celles de Séleucus I, ainsi que l'a fait l'éditeur des médailles de M. Duane [39], et M. Mionnet avoit raison de les nommer des têtes d'Hercule [40].

Les médailles d'un Leucon, roi du Bosphore, dont le cabinet de Mgr. le chancelier possède deux fort beaux exemplaires, achèvent de prouver la fausseté du raisonnement de Visconti. L'avers de ces médailles en bronze porte une tête couverte de la peau du lion, copiée sur une des médailles d'Alexandre le grand. Il n'y a aucun doute que cette tête ne soit celle d'Hercule, car quel intérêt le roi du Bosphore auroit-il pu avoir de placer sur sa monnoie la tête du roi de Macédoine?

Enfin Visconti, peu content de ce qu'Eckhel n'avoit pas reconnu le portrait d'Alexandre dans les têtes couvertes de la peau de lion, fait cette remarque [41]: «ce savant, presque étranger aux grands monumens de l'antiquité, a dédaigné dans son examen les lumières qu'il auroit pu emprunter de archéographie.» Je réponds à cela: que si Eckhel n'avoit pas autant de pratique dans les monumens de la sculpture, nommés par Visconti les grands monumens de l'antiquité, qu'en numismatique, on seroit fondé à dire de Visconti lui-même que, s'il n'étoit pas tout-à-fait étranger aux petits monumens de la numismatique, au moins il n'y excelloit pas. Mais remarquons, que le jugement d'Eckhel sur la tête des médailles d'Alexandre couverte de la dépouille de lion, ne pouvoit être motivé, ni par le

Digitized by Google

plus, ni par le moins de pratique dans les productions de la sculpture. Thorwaldson et Canova mêmes consultés, n'auroient pas pu affirmer, que ces têtes possèdent la moindre ressemblance ni avec le buste en marbre d'Azara, ni avec le portrait qu'offrent les petites médailles en or et en argent, citées ci-dessous [42]. Quant «aux lumières qu'Eckhel auroit dû emprunter de l'archéographie,» il faut observer que ce savant n'en possédant pas moins que Visconti, n'a jamais manqué d'en faire usage quand sa matière l'exigeoit. On voudra bien être persuadé que ces remarques sur Eckhel et Visconti n'ont pas pour but de déprécier le haut mérite de ces savans. Si Eckhel avoit moins de pratique dans quelques branches d'antiquités que dans d'autres, il faut avouer qu'aucun antiquaire ne l'a jamais surpassé, ni en érudition, ni en justesse de raisonnement, ni en profondeur de critique. A l'égard de l'expression, dont s'est servi Visconti dans le passage cité, on pourroit remarquer que ce qu'il a nommé *grands monumens* ne seroit compris par les Stuart, Hirt et Klenze qu'au nombre des *petits monumens*.

Si l'on s'étoit trompé en prenant la tête d'Hercule pour celle d'Alexandre, on n'a pas été plus heureux en croyant trouver sur les médailles de Lysimaque le portrait de ce roi de Thrace. Les monumens dont il sera question ici, sont les médailles en or et en argent de Lysimaque, dont l'avers présente une belle tête d'homme avec une corne de bélier, et un diadême. Ange Politien [43], Coelius Rhodiginus [44], Spanheim [45], de la Chausse [46], Beger [47], Gori [48], Gessner [49], Eckhel [50], Visconti [51], et M. Mionnet [52], ont cru reconnoître dans ces têtes le portrait de Lysimaque. Spanheim supposoit que Lysimaque avoit emprunté d'Alexandre cette corne de bélier, et Eckhel croyoit que ce type étoit propre à Lysimaque comme descendant de Bacchus [53]. L'opinion de tous ces antiquaires étoit fausse, et Eckhel se trompa de nouveau en rapportant cette corne à Bacchus, car ce dieu n'a jamais été représenté avec de cornes de bélier. Cette erreur d'Eckhel a été adoptée aussi par Visconti [54]. Tout aussi bien que le savant antiquaire de Vienne [55], Visconti croyoit que la tête d'un jeune homme ornée d'une corne de bélier, qu'on voit figurée sur une médaille de Nucéria Alphaterna, ville de Campanie, étoit celle de Bacchus [56]. Si dans cette médaille les cornes de bélier sont un des symboles de Bacchus, comment sur celles de Lysimaque peuvent-elles être un attribut de Jupiter Ammon [57]?

L'explication erronée de la médaille de Nucéria proposée par Eckhel avoit été précédée d'une autre qui n'est pas plus admissible:

Digitized by Google

Barthelemi y avoit vu la tête d'Alexandre le grand [58]. Par une méprise semblable, Clarke prétend que sur des médailles de Cyrène, une tête barbue portant une corne de bélier est plutôt le Bacchus indien que Jupiter Ammon [59].

Si c'étoit une erreur que de voir sur la monnoie de Lysimaque le portrait de ce roi de Thrace, d'autres litérateurs et numismates, comme Fulvio Orsini [60], Jean Fabre [61], Agostini [62], Maffei [63], Canini [64], Nonius [65], Hanthaler [66], Wachter [67], et de Choiseul Gouffier [68], avoient nommé Alexandre la tête en question. Wachter a observé très-judicieusement que Lysimaque a préféré de placer sur sa monnoie la tête du conquérant macédonien plutôt que d'orner la sienne de l'emblême qui rappeloit l'origine divine d'Alexandre, ce qu'aucun des successeurs de ce roi n'a jamais osé de faire. L'opinion des auteurs cités, la seule qui soit juste et raisonnable, a été suivie par le Blond [69], Fauvel [70], et Clarke [71].

Visconti, pour prouver que la tête ceinte du diadême et ornée d'une corne de bélier que l'on voit sur les médailles de Lysimaque, n'est autre que le portrait de ce roi, allègue en preuve une médaille en argent d'Amastris reine de Héraclée [72]. On voit sur cette pièce une tête couverte du bonnet phrygien, ceinte d'une couronne de lauriers. Mais rien ne prouve que ce soit un portrait de Lysimaque. Cette tête est plutôt le portrait de la reine Amastris. C'étoit du moins l'opinion des numismates antérieurs à Visconti, tels que Spanheim [73], Petit [74], Rasche [75], et autres: elle peut être aussi l'effigie du Dieu Lunus: par conséquent elle ne prouve pas que les têtes avec la corne des médailles de Lysimaque soient le portrait de ce roi.

Une autre médaille sur laquelle Visconti veut appuyer son raisonnement, porte une tête ceinte d'un diadême et n'a pas la corne de bélier. Elle est de Lysimachia [76], ville fondée par Lysimaque dans la Chersonèse de Thrace, et il n'y a pas de doute qu'elle ne nous offre le portrait de Lysimaque. Or cette tête ne possédant aucune ressemblance avec celles des médailles de Lysimaque dont il est question, il en résulte que les dernières ne peuvent pas être prises pour des portraits de ce roi.

Les têtes d'Alexandre sur les médailles de Lysimaque possèdent un grand caractère et un air sublime. Les cheveux s'élèvent au milieu du front, et retombent en arrière, tels que nous les voyons dans les monumens qui représentent Jupiter. Tout nous annonce que le sculpteur, qui étoit certainement un des plus habiles, avoit

Digitized by Google

voulu exprimer dans l'original qui servit de modèle aux médailleurs, qu'Alexandre devoit être regardé comme fils du chef de l'Olympe. Aucune de ces médailles n'a été dessinée et gravée avec autant de vérité, d'expression et de goût, que celle qui a été publiée par Clarke[77]. Pour donner à son opinion quelque probabilité, Visconti avoit fait graver des exemplaires les moins beaux d'un travail médiocre et n'ayant absolument rien du beau idéal[78].

J'ajouterai à ces remarques, qui prouvent combien est mal fondée l'opinion de Visconti, un autre argument qui milite contre lui. Si Visconti convient avec tous les antiquaires, qu'on trouve sur les avers des petites médailles en or et en argent dont le revers est, tantôt un lion, tantôt un lion monté par un amour[79], le véritable portrait d'Alexandre le grand[80]; si ces portraits, quoique exécutés d'après un original différent, ont une grande ressemblance avec les têtes en question des médailles de Lysimaque: comment peut-il trouver sur ces dernières un autre portrait que celui du roi de Macédoine? Comment peut-il douter que les unes aussi bien que les autres représentent le même personnage? Au reste, les petites médailles en or et en argent que je viens de citer, ne peuvent pas détruire le fait, qu'aucune médaille d'Alexandre le grand, frappée de son vivant, n'offre son portrait, puisqu'on sait qu'elles ont été exécutées plusieurs siècles après lui.

On ne peut qu'approuver l'explication que Visconti a donnée d'un beau camée du cabinet de France, lorsqu'il y a reconnu les traits de Lysimaque[81]. C'est le lion figuré sur le casque qui aura engagé Visconti à prendre pour ce roi de Thrace ce portrait d'un homme d'âge avancé. Mais le manque de ressemblance avec les têtes que portent les médailles de Lysimaque, est un fait contraire à l'hypothèse de Visconti.

Ce savant termine ce qu'il dit sur les têtes qu'il attribue à Lysimaque par l'observation suivante[82]: «Les ichthyologues grecs parlent d'un gros poisson connu dans l'archipel sous le nom de *crios*, bélier. Sa tête est marquée d'une raie de couleur blanche, qui donne l'idée des cornes de bélier. Elien, en décrivant cette raie des béliers marins, ajoute que les mâles ont la tête entourée d'une espèce de diadême qu'on diroit être celui de Lysimaque ou d'Antigonus, ou de quelqu'autre roi de Macédoine. Nous apprenons par Pline que cette bande avoit l'apparence des cornes de bélier; nous voyons qu'Elien la compare au diadême de Lysimaque et des autres rois de Macédoine; nous venons de remarquer sur les médailles de Ly-

Digitized by Google

simaque des cornes de bélier attachées à son diadême; comment nous refuser à l'évidence qui résulte de ces passages et de cette comparaison?» Observons que cette évidence n'est pas aussi grande que Visconti a voulu nous le persuader. Pline ne parle pas de diadême, et le passage d'Elien ne prouve autre chose si non que de son tems et plusieurs siècles après Alexandre, on croyoit que les têtes cornues sur les médailles de Lysimaque étoient le portrait de ce roi, mais il n'en résulte pas qu'on avoit raison de le croire. On peut affirmer que ceux qui dans ces tems postérieurs n'avoient aucun intérêt de faire des recherches historiques et numismatiques sur les anciennes coûtumes, ne pouvoient pour la plupart, en voyant des monnoies de Lysimaque, balancer à croire que la tête qu'ils y voyoient n'appartint à celui dont ils lisoient le nom sur le revers. Visconti n'a donc rien prouvé par cette remarque.

Je dirai encore un mot sur deux monumens que Visconti a produits comme des portraits d'Alexandre. Le premier est le buste, portant le nom de ce prince: il appartenoit au célèbre éditeur des oeuvres de Mengs, Azara [83]. Depuis Mengs et Winkelmann jusqu'à Visconti ce buste a reçu trop d'éloges. Malgré l'admiration que ces auteurs lui ont prodiguée, c'est un ouvrage bien médiocre. Le Blond [84] et Clarke [85] ont jugé que l'authenticité de ce monument, regardé comme portrait d'Alexandre, étoit très-douteuse. Le dernier éditeur des oeuvres de Winkelmann, M. Meyer [86], grand connoisseur en monumens de l'art de l'antiquité, n'est pas d'accord avec Visconti sur plusieurs questions relatives à ce buste. Le renflement du muscle mastoïdien du côté gauche, que Visconti prétend avoir remarqué [87], seroit inutile s'il y étoit réellement exprimé, puisque la tête ne se porte pas à l'épaule. Ayant plusieurs fois examiné ce monument, je n'ai vu dans la physionomie ni rien de terrible [88], ni aucune ressemblance avec le roi des animaux [89]. Le second monument que Visconti donne pour un véritable portrait d'Alexandre, est un camée tiré du cabinet de l'impératrice Joséphine [90]. Cet auteur a tort en nous disant, «qu'il est vraisemblable que ce camée est un ouvrage de Pyrgotèle et que le profil de cette pierre nous donne la forme du nez qui manquoit à la tête en marbre.» Le travail de ce camée, à en juger d'après l'estampe, est si timide, il est exécuté dans une si petite manière, qu'il n'y a pas de doute que ce morceau ne soit une production moderne. Au surplus, la manière inusitée dont cette tête est ceinte du diadême, suffiroit seule pour rendre ce camée suspect. Je présume que si Visconti n'avoit pas cédé à quelques con-

Digitized by Google

sidérations relatives à l'empereur Napoléon et son épouse, il auroit autrement jugé et du buste et du camée. Mais de pareils motifs ne doivent jamais diriger l'opinion de celui qui veut écrire pour la postérité.

Pour faire sa cour à son souverain, Visconti s'est éloigné de la vérité encore plus d'une fois. Supposant que Napoléon verroit avec plaisir dans l'Iconographie le portrait d'un des plus célèbres guerriers de l'antiquité, celui d'Hannibal, il baptisa de ce nom un buste en bronze[91], sans qu'il eut pour prendre cette liberté aucune raison suffisante. Il est beaucoup plus probable que ce buste est celui du roi Juba I. Si l'on veut également examiner le chapitre qui traite de Thémistocle, on trouvera que Visconti n'a rien prouvé de tout ce qu'il avance relativement aux portraits de ce fameux capitaine qu'il croyoit indispensables à sa galerie. Les deux pierres gravées[92] qu'il donne pour son effigie, représentent Byzas; ce sont absolument les mêmes traits qui caractérisent les têtes qu'on voit sur les avers des médailles de ce fondateur de Byzance, avec son nom à côté. Le dauphin qui est au dessous de l'une de ces têtes, fait allusion à l'exposition heureuse de la ville de Byzance sur le bord de la mer. Visconti attribue encore à Thémistocle un buste en marbre, sans appuyer son assertion d'aucune preuve; ce buste, au surplus, n'a aucune ressemblance avec les têtes de Byzas sur les pierres gravées qu'il a citées.

Il résulte de tout ce que j'ai dit:

1. Que jusqu'à la mort d'Alexandre le grand on ne trouve sur aucune des médailles des rois de Macédoine le portrait de ces rois. J'ajoute qu'à très-peu d'exceptions près, cette remarque s'applique aux médailles des rois qui ont régné en Macédoine après Alexandre le grand.

2. Qu'aucune médaille que Lysimaque a fait frapper, ne porte son portrait; et que les têtes qu'on voit sur les médailles nombreuses de ce roi en or et en argent, sont, sans exception, des portraits d'Alexandre le grand.

Ces deux observations nous fournissent le moyen de fixer l'âge de la médaille de Spartocus nouvellement découverte, et celui des médailles de Paerisade et de Leucon. Chacune de ces trois pièces prise isolément, contribuera à nous faire déterminer le tems à-peu-près auquel appartiennent les deux autres, et pour préparer cette explication mutuelle de nos trois monumens, les détails préliminaires dans lesquels je suis entré, étoient nécessaires.

Digitized by Google

La médaille en or de Paerisade que de Boze a publiée le premier [93], étant une imitation de celles de Lysimaque, ne peut pas, comme M. Cousinery l'avoit déjà remarqué avant Visconti, être attribuée à Paerisade I. puisque ce dernier étoit déjà décédé lorsque les successeurs d'Alexandre le grand prirent le titre de roi, et qu'en vertu du privilège attaché à cette dignité, ils commencèrent à battre monnoie. A ces raisons indiquées dans deux mémoires cités dans la note [94], il faut ajouter que Paerisade I. n'auroit pas osé placer son portrait sur sa monnoie, parce que ni Philippe, ni Alexandre le grand, ses contemporains, ni aucun roi d'autres pays l'avoient fait jusqu'alors. Il n'est pas probable non plus que Paerisade I. ait voulu prendre le titre de roi, puisqu'au Bosphore il n'étoit qu'archonte, et que sur beaucoup de médailles Philippe et Alexandre n'ont fait graver que leur nom, omettant le titre de roi. A cette occasion Visconti est tombé dans une grande erreur, en prétendant que la médaille en question a été frappée sous le fils de Spartocus IV, Paerisade II, ce roi, dont j'ai prouvé l'existence en publiant la copie correcte d'une inscription antique [95]. Il n'y a pas de doute que le roi nommé dans cette inscription ne soit Paerisade II, puisque par plusieurs raisons le monument est de son tems. Mais la médaille du cabinet de Paris ne peut pas appartenir à ce Paerisade II. comme le croit Visconti:

1. Parceque Paerisade II. fils de Spartocus IV. devint roi du Bosphore, après la mort de son père, l'an de Rome 470, avant notre ère 284. Lysimaque décéda trois ans après, l'an de Rome 473, avant notre ère 281, après avoir gouverné ses états, sous le titre de roi, pendant 25 ans. Il s'en suit que, du vivant de Paerisade II. les médailles de Lysimaque ne pouvoient pas être comptées parmi des objets vieillis ou oubliés, et que Paerisade II, s'il avoit voulu imiter une médaille du roi de Thrace, n'auroit pas placé son portrait sur sa monnoie, mais plutôt la tête d'une divinité, comme l'avoient fait Philippe, Alexandre le grand, et Lysimaque. Nous avons vu que toutes les médailles que Lysimaque a fait frapper portent la tête d'Alexandre, ornée des attributs de Jupiter Ammon qu'il regardoit comme fondateur de son empire. Les médailles des rois de Macédoine et de Thrace, ayant été imitées par les rois du Bosphore, il n'est pas probable que les derniers se soient écartés de leurs modèles, par rapport à l'objet principal, la tête de l'avers.

2 La médaille en or du cabinet de Paris ne peut pas appartenir à Paerisade II; les médailles de Leucon le prouvent. Leucon

Digitized by Google

mourut l'an de Rome 401, avant notre ère 353, et Alexandre monta sur le trône, l'an de Rome 418, avant notre ère 336. Les médailles de Leucon étant évidemment imitées de celles d'Alexandre le grand, il s'en suit que celui qui les fit frapper n'a pas été le roi Leucon antérieur à Alexandre, cité par les auteurs et dans les inscriptions, mais un Leucon postérieur qui a régné, comme je l'ai déjà observé ailleurs [96], dans l'intervalle des 170 ans à-peu-près, pendant lesquels les noms des princes n'ont pas été conservés par l'histoire [97]. L'imitation des médailles d'Alexandre le grand qu'on remarque sur la monnoie de Leucon rend très-probable qu'elles appartiennent plutôt à un des premiers rois dont les règnes ont rempli l'intervalle cité, à Leucon II. par exemple, qu'à quelqu'autre roi plus éloigné du siècle d'Alexandre. Une autre conséquence, c'est que la médaille en or dont il est question est d'un Paerisade III. postérieur à Leucon II, et voici les raisons qui empêchent qu'elle puisse être de Paerisade le dernier. D'abord le style et la fabrique des médailles de Leucon sont plus beaux et tiennent plus de l'antique que celles de Paerisade. Ensuite il n'y a aucune vraisemblance qu'on ait commencé au Bosphore à imiter les monnoies de Lysimaque, et qu'on ait pris quelque tems après pour modèle une monnoie plus ancienne, celle d'Alexandre. Pour faciliter au lecteur la comparaison des médailles de Leucon et de Spartocus, avec celle de Paerisade, j'ai ajouté à la gravure des deux premières, celle de Paerisade, dont le dessin a été exécuté sur l'exemplaire qui se trouve dans la collection du Dr. Hunter à Glasgow (pl. V. m. 3).

Il paroît que, jusqu'au règne d'Auguste, les rois du Bosphore ont imité la monnoie de Macédoine et celle de Thrace. Même après Pharnace II. ces princes n'ont pas adopté l'ère du Pont, et ce n'est que dans les médailles en or, qui sont peut-être de Sauromate I [98], qu'on en remarque l'usage qui, par bonheur pour la chronologie, a été continué depuis Rhescuporis II. jusqu'à la fin de cette monarchie.

La précieuse médaille de Spartocus du cabinet de Mgr. le chancelier de l'empire ne peut pas être de Spartocus I. ni de Spartocus II. parce qu'elle est d'un style beaucoup moins ancien que celui des monnoies des rois de Macédoine contemporains, Perdiccas II. et Archelaus I. Au surplus, la médaille de Spartocus porte le portrait de ce roi, et il a été observé ci-dessus que les anciens rois grecs ont, pendant long-tems, fait frapper leur monnoie, sans l'orner de leurs portraits. Notre médaille ne peut pas non plus appartenir à Spartocus III. ni IV. contemporains de Perdiccas III. et de Lysi-

Digitized by Google

maque, puisque dans ce tems on n'étoit pas dans l'usage de placer le portrait du prince sur les médailles: d'ailleurs à juger d'après le style et le goût du travail, la médaille, de Spartocus doit être postérieure à celles de Lysimaque et à celle de Leucon, dont l'âge a été fixé par les observations précédentes, autant que les monumens qui nous sont restés le permettent.

Cette médaille de Spartocus démontre que la médaille en or de Paerisade ne peut pas être attribuée à ce Paerisade qui céda ses états à Mithradate Eupator, et qui doit être nommé Paerisade *le dernier*, parce qu'il est le dernier de ce nom dans la série des rois du Bosphore. La médaille en or du cabinet de Paris ne peut pas non plus être de ce Paerisade le dernier, parce que la médaille de Spartocus est d'un tems postérieur à l'époque où la monnoie en or de Paerisade, du cabinet de Paris, a été frappée. Or puisqu'il n'y a aucun vuide dans la suite des rois du Bosphore après Paerisade de dernier, pour y introduire notre Spartocus, il s'en suit que ce Paerisade aussi bien que notre Spartocus, doivent avoir régné dans l'intervalle de 170 ans, dont nous avons parlé.

Si la médaille de Spartocus nous a servi, indépendamment des argumens exposés plus haut, à appuyer ce qui a été dit concernant l'âge de la médaille en or de Paerisade; cette dernière fournit un motif de plus, pour croire que la médaille de Spartocus n'est pas de Spartocus IV, père de Paerisade II. Le goût du travail nous atteste qu'elle ne peut être que postérieure à la médaille en or qui porte le nom de Paerisade.

Tout concourt donc à prouver que la médaille en argent de Spartocus doit être placée parmi celles des rois inconnus qui ont occupé le trône du Bosphore pendant les 170 ans mentionnés. Il faut placer dans le même intervalle la médaille en or de Paerisade et celle en bronze de Leucon. Les règnes de ces rois dont l'histoire ne nous avoit pas révélé l'existence, et que nous ne connoissons que par des monumens numismatiques, seront, d'après les raisons que j'ai données, rangés de manière que celui de Leucon occupe la première place, celui de Paerisade la seconde, et celui de Spartocus la troisième. Quant aux deux premiers, la ressemblance frappante de leurs médailles avec celles d'Alexandre le grand et de Lysimaque, nous autorise à supposer que leurs règnes ont été assez rapprochés des premières années de l'intervalle des 170 ans. Par rapport à notre médaille en argent, le goût du travail lui assigne

Digitized by Google

une place un peu éloignée de celle des deux autres, de manière qu'elle peut bien avoir été frappée sous un Spartocus V, VI ou VII.

On ne doit pas s'étonner que les médailles des trois rois du Bosphore dont il a été question, ayent été frappées dans l'intervalle cité, et que jusqu'à présent on n'ait fait la découverte d'aucune des médailles des rois qui ont régné auparavant. Il paroît qu'au Bosphore qui étoit privé de mines, les métaux ont été plus rares aux premiers tems de la monarchie, qu'après l'établissement de la dynastie sauromate; il est probable même que les médailles des anciens rois ont été très-souvent fondues, pour servir à en frapper des nouvelles. Si nous possédons les médailles de Philippe, d'Alexandre et de Lysimaque en si grand nombre, nous en avons l'obligation aux riches mines de la Macédoine et de la Thrace.

Puisqu'il a été question des rois du Bosphore qui ont porté le nom de Leucon, je reléverai une grande méprise à laquelle a donné lieu cette ressemblance de noms. On a attribué à Leucon I. des actions honteuses qui sont d'un autre Leucon, son successeur longtems après [99]. Leucon I. étoit un prince distingué, généreux, révéré dans toute la Grèce. Comment le confondre avec un Leucon que Polyen nous représente comme avare, avide d'argent, et étranger à toute grande action? C'est ce Leucon qui surfrappa sa monnoie pour en augmenter nominalement la valeur [100]: c'est lui qui usa d'artifice pour s'emparer de l'argent des négocians [101]; c'est lui qui eut recours à la ruse contre ses officiers mutinés [102], moyen dont Leucon I. n'auroit pas eu besoin: c'est sous lui enfin que les Héracléotes du Pont infestèrent le territoire du Bosphore [103], ce qu'ils n'auroient pas osé sous l'autre Leucon. Au reste, Polyen ne nous apprend ni le tems où le Leucon dont il parle a existé, ni le lieu où il a régné, et il est évident que tout ce qu'il en raconte doit s'entendre d'un roi de ce nom qu'il faut placer dans les 170 années de lacune historique que j'ai mentionnées déjà plusieurs fois. J'ajouterai que dans cet intervalle de tems la ville de Théodosie doit avoir été assiégée par un des rois du Bosphore et qu'elle fut délivrée par le stratégème d'un certain Tynnichus d'Héraclée [104]. Un stratégème dont se servit Memnon, doit aussi avoir été exécuté contre un Leucon qui régnoit dans le cours des 170 années perdues pour l'histoire [105]. Mais un ordre donné par un roi Leucon, dont le but étoit de reformer la discipline de ses troupes et qui congédia à cet effet tous ceux qui s'étoient endettés au jeu ou par d'autres débauches, est bien de Leucon I. et digne de sa sagesse [106]. C'est donc par erreur

Digitized by Google

qu'un savant, dans sa nouvelle édition de Memnon [107], rapporte à ce prince, non seulement les actions qui sont réellement de lui, mais encore les faits plus ou moins odieux qu'on trouve dans Polyen, et l'infortune dont parle Ovide [108]. On est étonné de la manière étrange avec laquelle un auteur moderne [109] a aussi confondu ensemble les deux ou trois rois qui ont porté le nom de Leucon, en mentionnant « *Leucon, si fort loué par sa munificence par Démosthène; dont plusieurs actions rapportées par Polyen, attestent la prudence consommée, et que Plutarque célèbre en plusieurs endroits à cause de sa sugesse.* »

Je terminerai par une remarque sur un passage qui présente des difficultés: il est de Memnon l'historiographe d'Héraclée du Pont. « Les Héracléotes, » dit-il [110], « pressés par les assiégeans commandés par Cotta, envoyèrent encore une fois demander des secours et une alliance aux habitans de Chersonèse et de Théodosie et aux rois du Bosphore. » Ce fait doit avoir eu lieu vers la **176** et la **177** Olympiade, l'an de Rome **680—682**. Paerisade le dernier ayant cédé ses états à Mithradate Eupator dans la **166** Olympiade, vers l'an de Rome **639**, il s'en suivroit que les Héracléotes s'étoient adressés à Mithradate. Mais comment la politique leur permettoit-t-elle de faire cette démarche? Ce roi étoit alors en guerre contre les Romains, et sans ressources pour secourir les Héracléotes. Il faut donc supposer que ceux-ci s'adressèrent à Mithradate ou à ses lieutenans, avant ses malheurs, ou regarder comme une erreur la mention des rois du Bosphore.

Je dois remarquer en finissant ces recherches que les médailles de Leucon ne présentent entre elles que deux différences. L'avers porte bien toujours une tête d'Hercule jeune, et la légende du revers est bien constamment *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΕΥΚΩΝΟΣ*. Mais sur les unes l'arc, figuré comme sur les médailles de Panticapaeum, se trouve placé au dessus de la massue; sur d'autres la massue se trouve au dessus d'un arc renversé. L'exemplaire décrit par M. Mionnet est de la 5e grandeur: ceux que j'ai eu sous les yeux, sont de la 6e et 7e. Voyez pl. V. m. **1** et **2**.

Médailles des Rois du Bosphore-Cimmérien.

Toutes ces pièces ont été frappées sous des rois de la dynastie sauromate, et présentent des particularités qui seront indiquées à la suite de leur description.

Digitized by Google

T. J. SAUROMATES II.

1. Victoire ayant dans la main droite étendue une couronne, dans la gauche une palme, et allant de droite à gauche.

MH au milieu d'une couronne de chêne. Pl. VII. m. 1. AE. 7.

SAUROMATES III.

2. *BACIAEYC CAYPOMATHC.* Couronne posée sur une chaise curule; à droite, le bâton d'ivoire surmonté d'un buste; à gauche, un bouclier

MH au milieu d'une couronne de chêne. Pl. VII. m. 2. AE. 7.

RHOEMETALCES.

3. . . . . *ЄΩC POIMHTAAK* . . Couronne posée sur une chaise curule; à droite, le bâton d'ivoire surmonté d'un buste; à gauche, un bouclier et une lance.

Victoire allant de droite à gauche, ayant dans la main droite étendue, une couronne, et une palme dans la gauche. Dans le champ, les lettres MH. Pl. VII. m. 3. AE. 6.

RHESCUPORIS IV.

4 . . . . . *PHCKOYΠΟΡΙΔΟC.* Buste diadêmé de Rhescuporis IV. tourné à droite; dans le champ, à droite, une contremarque.

Figure d'Astarté assise et tournée à gauche. Pl. VII. m. 4. AE. 6.

La médaille de Sauromate II. pl. VII. m. 1. est très-curieuse, parcequ'elle est sans avers, et qu'elle est composée de deux revers semblables à ceux des deux médailles du même roi que j'ai décrites dans un autre ouvrage [111]. Le goût du travail des deux côtés de notre médaille démontre qu'elle ne peut appartenir qu'à T. J. Sauromates II. On distingue dans le champ les traces presque effacées des lettres MH qui accompagnent toujours ce revers.

On remarque sur la médaille de Sauromate III. pl. VII. m. 2. des types que portent celles des règnes précédens ainsi que les médailles des rois du Bosphore postérieurs. La médaille décrite ici, est inédite: elle présente une particularité dans sa légende.

Les deux médailles de Rhoemétalces et de Rhescuporis IV. sont aussi inédites. Sur la première, pl. VII. m. 3. le buste qui surmonte le bâton d'ivoire est très-distinctement représenté. La seconde, pl. VII. m 4. est d'un règne très-riche en médailles. Il est

Digitized by Google

difficile de dire ce qu'on a voulu représenter dans la contremarque de l'avers. D'autres contremarques des médailles du même Rhescuporis IV. ne portent pas des objets plus distincts: dans quelques unes il paroît qu'on a voulu figurer un fruit sur sa tige.

Médailles de Chersonésus, ville de la Chersonèse-Taurique.

1. *B* au haut. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, tenant dans la main gauche les freins, dans la droite un fléau, et allant de gauche à droite.

XEP au bas. Guerrier barbu, nu, tourné à gauche, la tête couverte d'un casque conique, un genou en terre, caché derrière un grand bouclier appuyé contre son genou gauche, tenant de la main droite sa lance. Pl. VI. m. 1. AE. 5.

2. Tête laurée d'homme imberbe, tournée à droite.

XEP au milieu d'une couronne de lauriers. Pl. VI. m. 2. AE $3\frac{1}{2}$.

3. *XEP*. Tête laurée d'Auguste, tournée à droite; devant, un bout de l'arc.

Victoire ayant de longues ailes, habillée d'une longue tunique, la tête vue de profil et tournée à gauche, tenant une couronne dans la main droite élevée, une palme dans la gauche. Dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. VI. m. 3. AE. $3\frac{1}{2}$.

Les lecteurs trouveront l'explication de ces trois médailles dans le mémoire XII. de ce recueil.

Médailles d'Alexius II. Comnénus.

J'avois publié en 1822 deux médailles en argent d'Alexius II. Comnène [112], empereur depuis 1180 jusqu'à 1183, et fils de Manuel I. Comnène; c'étoient alors les premières que l'on put attribuer avec certitude à cet empereur. Mgr. le chancelier de l'empire possédant plusieurs médailles de ce souverain, a eu la bonté de me permettre de donner la description des plus remarquables. Les quatre suivantes diffèrent par rapport au légendes et aux accessoires de celles que j'ai décrites précédemment.

1. *ALЄ K M N*. L'empereur Alexius II. Comnène, la tête vue de face, richement habillé, monté sur un cheval allant de gauche à droite; tenant de la main droite, un sceptre.

OA ЄVГ . Saint Eugène, la tête nimbée et vue de face, monté sur un cheval allant de gauche à droite, et tenant de la main droite, une croix. AR. 5.

Digitized by Google

2. *AL Є K M N* . Même figure d'Alexius II. Comnène.
OA ЄVT ΠЄ . Même figure de S. Eugène; entre les pieds du cheval, le sol a poussé des fleurs. Pl. VII. m. 5. AR. 5.
3. *ALЄ K M* . Même figure d'Alexius II. Comnène.
OA ЄVT O . Même figure de S. Eugène; entre les pieds du cheval, un astre. Pl. VII. m. 6. AR. 4½.
4. *ALЄ M N* . Même figure d'Alexius II. Comnène; entre les pieds du cheval, un astre.
OA ЄVT N O . Même figure de S. Eugène; entre les pieds du cheval, un chiffre. Pl. VII. m. 7. AR. 5.

Inscription trouvée dans les environs de l'ancienne Panticapaeum, en 1823.

Je ne crois pas pouvoir mieux terminer ces recherches numismatiques qu'en faisant connoître à mes lecteurs un monument découvert à Kertch dans l'été de 1823. C'est une inscription qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire du Bosphore. En voici la copie:

ΕΙΚΟΝΑΦΟΙΒΩΙΣΤΗΣΕΑΝΤΙΣΤΑΣΦΑΝΟΜΑΧΟΣΣΟ
ΑΘΑΝΑΤΟΝΘΝΗΤΩΙΠΑΤΡΙΓΕΡΑΣΤΕΛΕΣΑΣ
ΠΑΙΡΙΣΑΔΕΟΣΑΡΧΟΝΤΟΣΟΣΗΝΧΘΟΝΑΤΕΡΜΟΝΕΣΑΚΡ
ΤΑΥΡΩΝΚΑΥΚΑΣΙΟΣΤΕΕΝΤΟΣΕΧΟΥΣΙΝΟΡΟΙ

Voici la même inscription, en petits caractères:

Εἰκόνα Φοίβῳ στῆσ' ἀντιστὰς Φανόμαχος Σοου,
ἀθάνατον θνητῷ πατρὶ γέρας τελέσας·
Παιρισάδεος ἄρχοντος ὅσην χθόνα τέρμονες ἄκροι
Ταύρων, Καυκάσιός τ' ἐντὸς ἔχουσιν ὅροι.

Je la traduis ainsi:

L'antiste Phanomaque, fils de Soos, consacre à Phoebus ce portrait, élevant un monument éternel à son père: pendant que Paerisade gouverne tout le pays entre les confins des Taures et les limites du Caucase [112].

Il seroit difficile de remplir la lacune du premier hexamètre, qui est incomplet sur la pierre, avec d'autres lettres que celles que j'y ai placées. Le père de Phanomaque portoit probablement le nom de Soos, prononcé *Σοῦς*.

Phanomaque qui, par cette épigramme, consacre à Phoebus la statue, le buste, ou le portrait de son père, étoit, à ce qu'il paroît, inspecteur ou conservateur du même temple d'Apollon dans lequel

Digitized by Google

il avoit placé ce monument de sa piété filiale. Car le mot *antistes*, qui s'est conservé uniquement dans la langue latine, et que nous ne trouvons pas dans les monumens écrits qui nous sont restés des Grecs, ne signifie jamais un fonctionnaire civil, mais toujours un homme chargé d'un emploi appartenant au culte. Au reste, je n'ose pas décider, si le mot *ΑΝΤΙΣΤΑΣ* doit être pris ici pour un participe, ou pour un substantif.

L'auteur de l'épigramme en parlant de Paerisade s'est servi du mot *gouverner*, parce que ce prince, roi des Sindes et des Maeotes, n'étoit qu'archonte des Grecs du Bosphore. Le mot de *régner* n'auroit pas convenu, puisque dans les monumens de Paerisade le titre d'archonte du Bosphore, comme dignité principale, précède toujours celui de roi des Sindes et des Maeotes. L'auteur ne pouvant non plus donner à Paerisade les deux qualifications d'archonte et de roi, a préféré celle qui etoit supérieure.

Cette épigramme nous indique l'étendue des possessions de Paerisade telle que nous l'avions trouvée dans les monumens de Comosarye, de Xénoclide et de Mestor. D'après ces quatre monumens, le territoire du Bosphore étoit borné à l'ouest par le pays des Scythotaures qui étoit voisin de Théodosie. Pour les limites à l'est ou en Asie, l'inscription de Phanomaque les place au commencement de la chaine du Caucase, à côté où sont les montagnes des Tcherquesses. Il faut observer que les trois inscriptions citées ne nomment pas les pays, mais les peuples qui les habitoient, ce qui revient au même.

La chronologie, l'histoire du Bosphore, et celle de la Chersonèse-Taurique, gagneroient beaucoup, si l'on prenoit des mesures pour rechercher toutes les richesses en inscriptions, en médailles et autres monumens que recèle encore cette terre classique. La dépense qu'exigeroit cette entreprise, tout à la fois patriotique et littéraire, seroit très-peu considérable, et cinq années suffiroient pour en voir la fin.

---

1. Voy. Mémoir. de l'Acad. des Scienc. de St. Pétersbourg; 1805. T. XIV. p. 99.
2. Voy. Sérapis, XIV. Mémoire. pl. X. m. 10—25.
3. Sérapis, XIII. Mémoire. pl. IX. m. 11.
4. Voy. l'ouvrage cité note 1.
5. Num. Gul. Hunter, p. 285—286. n. 1—3. tab. LI. m. 24—26.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. III. p. 67.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. T. III. p. 609. m. 332—334.

Digitized by Google

6. Mionn. Descr. de Méd. Ant. T. II. p. 358. m. 1.

Sérapis, VII. Mém. §. 46. p. 120—121.

Pour donner une idée plus complète des médailles de Leucon, j'ai fait dessiner les deux exemplaires qui ont des revers différens.

7. De Boze, des Rois du Bosph. Cimmér. voy. Mémoires de l'Acad. des Inscr. To. VI. p. 552.

Souciet, Hist. des Rois du Bosph. Cimmér. §. IX. p. 52. §. XXXIV. p. 67.

Froelich Notit. Element. p. 154.

Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 26. pl. I. m. 1.

Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 361.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 358. m. 2.

Visconti Iconogr. Grecque, To. II. p. 122—123. pl. XLII. m. 1.

8. Le nom d'Archaenactides doit être dérivé de *ἀρχὴ* ou *ἀρχαὶ* et *ἀνάκτες*, et indique *magistrats pris parmi les propriétaires des terres.* Dans ce tems-là *les propriétaires* étoient ceux qu'on a nommés ensuite *citoyens.* Cette étymologie est plus probable que celle qui feroit dériver le nom d'Archaeanactides d'Archaeanax, nom propre d'un magistrat, et supposeroit que les Archaeanactides ont été ses successeurs.

9. Nous voyons dans le savant ouvrage de M. Letronne sur les inscriptions grecques et latines de l'Egypte, que les Ptolémées ont laissé subsister les anciennes loix et coutumes des Pharaons.

10. M. Mannert est d'une opinion contraire (Geogr. der Gr. u. Röm. IV. Th. S. 285). Mais il faut observer que Phanagorie n'avoit pas reçu les privilèges cités, pour qu'elle fût, sous plusieurs rapports, moins subordonnée aux Romains que le reste du Bosphore.

11. Appian. Bell. Mithrid. c. CXIV. p. 817. l. 65. c. CXIII. p. 816. l. 45. Ed. Schw.: *καὶ βασιλεύειν ἔδωκεν αὐτῷ Βοσπόρου, χωρὶς Φαναγορίων οὓς ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους ἀφῆκεν.*

12. Sérapis, XII. Mémoire.

13. Polyb. Hist. Rel. L. V. c. 17. p. 269. l. 6. Ed. Schw.

Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 83.

14. Des Rois du Bosph. Cimmér. d. 559. voy. Mémoires de l'Acad. des Inscr. To. VI.

15. Hist. des Rois du Bosph. Cimmér. p. 27.

16. J'en ai parlé dans un mémoire présenté et lu à l'Académie Impériale des Sciences le 1 Mai 1822, intitulé: *Du château royal du Bosphore et de la ville de Gargaza dans la Chersonèse-Taurique.* Il a été publié dans les Mémoir. de cette Acad. T. IX. 1824. p. 649—692, d'après une nouvelle copie revue et considérablement augmentée par l'auteur.

17. L. C. p. 559.

18. Not. et Emend. in Plin. N. H. L. XXXIV. p. 673.

19. Recueil de Médaill. de Rois, p. 59—61.

20. Numism. Reg. Maced. tab. II. n. 15. p. 18.

Digitized by Google

21. Dissert. sur le vrai portr. d'Alexandre le Grand; voy. Mémoir. de l'Instit. Nation. Litér. et B. A. To. I. p. 620.

Monum. du portr. d'Alexandre; Opinion de le Blond, p. 164. voy. Arrien trad. par Chaussard. To. IV.

22. Lettre aux aut. du Journ. des Savans; Août, 1760.

Monum. du portr. d'Alex. Opinion de Barthel. p. 176. voy. Arrien trad. par Chaussard, T. IV.

Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. I. p. 520—521. m. 153—154.

23. Storia delle Arti del dis. di Winkelmann trad. da Fea; To. II. p. 105. To. III, p. 440.

24. Monum. du portr. d'Alex. Opinion de Cousinery, p. 178. voy. Arr. trad. par Chauss. To. IV.

25. The tomb of Alexandre; Introduct. p. 17—18.

Travels trough var. countr. of Eur. As. and Afr. Vol. IV. ch. 14. p. 458. Supplém. ch. 2. p. 560—561. C'étoit par une autre erreur que Clarke (L. C. Vol. IV. ch. 12. p. 401) avoit crû trouver la tête de Philippe, père d'Alexandre le grand, sur une médaille d'Amphipolis.

26. Ad Num. Reg. Nova Access. p. 1.

27. Numi Popul. et Reg. T. I. p. 150. et p. 156.

28. Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 99.

Eckhel Sylloge Num. Vet. anecdot p. 22.

Monum. du portr. d'Alexandre; Opinion d'Eckhel, p. 121—122. voy. Arr. trad. par Chauss. To. IV.

29. Descript. Numor. Veter. p. 130.

Sestini Lett. e Dissertaz. To. VI. 1804. p. 27. m. 2.

30. Monum. du portr. d'Alexandre; Opinion de Cousinery, p. 180—181. voy. Arrien trad. p. Chauss. To. IV.

31. Note ajoutée à l'opinion d'Eckhel; voy. Monum. du portr. d'Alex. To. IV. de l'Arrien trad. par Chauss. p. 122. note 1.

32. Iconogr. Grecque; To. II. p. 44.

Monum. du portr. d'Alexandre; Opinion de Visconti, p. 168. voy. Arrien trad. par Chaussard, T. IV.

33. Iconogr. Gr. T. II. p. 45—46. pl. XXXIX*. m. 1. 2.

Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. I. p. 532. m. 269. et p. 521. m. 155.

34. Note du traducteur ajoutée à l'opinion d'Eckhel; voy. Monumens du portr. d'Alexandre; T. IV. de l'Arrien trad. par Chaussard, p. 122. note 1.

35. Iconogr. Grecque; To. II. p. 47.

36. Visconti Iconogr Gr. To. II. p. 328. pl. XLVII. m. 2.

Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. V. p. 50. m. 442.

Coins of the Seleucidae from the cabin. of M. Duane, p. 78. pl. XI. m. 17—19. p. 79. pl. XII. m. 6—8.

37. Coins of the Seleuc. p. 79. pl. XII. m. 4.

38. Ibid. p. 15. pl. I. m. 5—8.

39. Descr. de Médaill. Ant. T. V. p. 2—3. m. 3—18.

Digitized by Google

40. Iconogr. Gr. T. II. p. 43.

41. Voyez les livres cités dans la note 78.

42. Miscellan. c. LXXIX. Fol. vers. Hii. in Politiani Opp. Venet. ap. Ald. 1498.

43. Antiquar. Lect. L. XX. c. 12. p. 1112. A.

44. De Praestant. et Usu Numism. To. I. Diss. VII. c. 2. p. 389.

45. Mus. Rom. T. I. s. 1. p. 16—17. tab. XIX.

Le grand cabin. romain; p. 13. pl. XIX.

46. Thesaur. Brandeb. To. I. p. 244.

47. Ant. Numism. Aur. Max. Mod. Mus. Flor. Cl. I. p. 18. t. I. n. I.

48. Numism. Reg. Maced. p. 33. tab. IV. n. 31. 32.

49. Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 56.

Numi Veter. anecd. p. 63.

50. Iconogr. Gr. To. II. p. 104.

51. Descr. de Médaill. Ant. To. I. p. 437—445. m. 2—113.

52. Num. Veter. anecd. p. 64.

Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 56—57.

53. Monum. du Portr. d'Alexandre; Opinion de Visconti, p. 170; voy. Arrien par Chauss. To. IV.

Iconogr. Grecque; T. II. p. 104—105.

54. Numi Veter. anecd. p. 22—24. tab. II. n. 9—10.

55. Guarnacci Orig. Ital. To. II. p. 245.

Gori Mus. Etrusc. To. II. p. 423. tab. CXCVII. n. 12 et 13.

Neumann et Popul. Reg. Num. Vet. To. I. p. 57.

Avellino Ital. Veter. Numism. p. 45—46. n. 5.

Millingen Rec. de quelqu. Méd. Grecqu. p. 15. pl. I. m. 8.

56. Monum. du Portr. d'Alex. Opin. de Visc. p. 170.

57. Lettre aux auteurs du Journ. des savans; Août, 1760.

Monum. du Portr. d'Alexandre; Opinion de Barthel. p. 176. Voy. Arrien trad. par Chauss. T. IV.

58. Num. Gal. Hunter, p. 122. n. 11. 12. tab. XXIII. n. 13. 14.

Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. VI. p. 555—556. m. 7—13. pl. LVII. m. 1. et 5. pl. LXXIX. m. 1. 2.

59. The tomb of Alexander; Introd. p. 11.

60. Illustr. Imagin. quae extant Romae. tab. V.

61. In Imagin. illustr. ex Fulv. Urs. biblioth. Commentar. p. 7—8.

62. Gemme Ant. figur. To. I. p. 7. tav. XXXIII.

63. Gemme Ant. figur. T. I. tav. LXXXVI.

64. Imag. des Héros et Gr. homm. pl. XV. p. 81.

65. Comment. in Golz. Graec. p. 194—195. in Golz. Opp. Num. To. III.

66. Exercit facil. in Num. Veter. Dial. II. §. 2. p. 19.

67. Archaeolog. Numar. p. 67.

68. Voyage Pittoresque de la Grece; T. II. p. I. Vignette du chap. XIII. m. 5.

Quant à l'explication du médaillon de Lysimaque, p. 41—42, on re-

Digitized by Google

marque beaucoup de confusion dans l'exposé des différentes opinions que plusieurs savans ont eues, concernant le portrait de ces médaillons.

69. Dissert. sur le vrai Portr. d'Alexandre le Grand; voy. Mémoir. de l'Inst. Nation. Litér. et Beaux-Arts; To. I. p. 60.

Monum. du Portr. d'Alexandre; Opinion de le Blond; p. 153—154. voy. Arrien trad. par Chaussard. T. IV.

70. Monum. du Portr. d'Alex. Opinion de Fauvel; p. 180. voy. Arrien trad. par Chauss. To. IV.

71. The tomb of Alexand. Introd. p. 15—16.

Clarke's Trav. in var. Countr. of Eur. As. and Afr. Vol. III. ch. 9. p. 354—355.

72. Iconogr. Grecque; To. II. p. 102—103. pl. XLI. m. 6.

Mionn. Descr. de Médaill. Ant. T. II. p. 445. m. 182.

73. De Praest. et Usu Numism. To. I. Diss. VIII. §. 8. p. 494—496.

Visconti Iconogr. Gr. To. II. p. 103. note 1.

74. De Amazon. p. 276.

75. Lexic. Univ. Rei Numar. To. I. P. 1. p. 500.

76. Visconti Iconogr. Gr. pl. XLI. m. 8.

Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. I. p. 429. m. 26.

77. The tomb of Alexander, Introd. p. 23.

78. Iconogr. Grecque, pl. XLI. m. 4 et 5.

79. De Schachmann, Catal. rais. d'une collect. de Méd. p. 2.

Liebe Gotha Numar. c. IV. p. 99.

Schläger de Num. Alex. M.

Havercamp Allgem. Hist. I. D. t. XVIII. m. 10. 11.

Haym Thes. Brit. To. II. p. 13. tab. I. n. 11.

Mionn. Descr. de Med. Ant. To. I. p. 553. m. 573. pl. LXX. m. 5.

Eckhel. Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 108.

Visconti Iconogr. Gr. pl. XXXIX*. m. 4 et 5.

Voyage Pittor. de la. Grèce par de Choiseul-Gouffier; To. II. p. 1. Vignette m. 3. p. 41.

La petite médaille d'Alexandre en or qui s'y trouve gravée (m. 3.) est d'un coin moderne.

80. Iconogr. Grecque, To. II. p. 48.

81. Iconogr. Gr. To. II. p. 105. pl. XLI. f. 9.

82. Iconogr. Gr. To. II. p. 107.

83. Monum. du portr. d'Alex. Opinion de Visc. p. 169. voy. Arrien trad. p. Chauss. To. IV.

Visconti Iconogr. Gr. To. II. p. 36—40. pl. XXXIX. f. 1. 2.

Voy. Sainte-Croix Examen des Histor. d'Alex. le grand; p. 791—792.

Guattani Monum. Ant. Ined. To. I. per l'ao. 1784. p. II. tav. I.

Winkelmann Stor. delle Arti del dis. trad. da Fea; To. II. p. 253. To. III. p. 455—457. tav. V.

Oeuvr. compl. de Winkelmann par Jansen. To. II. pl. IV.

Mémoir. de l'Instit. Nation. Lit. et Beaux-Arts; T. I. p. 160. pl. IV. f. 7.

Digitized by Google

Monum. du Portr. d'Alex. pl. IX. f. 7. voy. Arr. trad. par Chauss. To. IV.

Voyage Pittor. de la Grèce, par de Choiseul-Gouffier. To. II. ch. 13. Vignette, p. 1. et p. 39—40.

84. L. C.

85. L. C. p. 20.

86. Winkelmann's Gesch. der Kunst, VI. B. 2 Abth. S. 199. 596. Anmerk. zum 10 B. und 646. Anmerk. ebendas. S. 222—224.

87. Visconti Iconogr. Gr. T. II. p. 39.

88. Id. ib. p. 39.

89. Id. ib. p. 40.

90. Id. ib. p. 41. pl. XXXIX. f. 3.

91. Visconti Iconogr. Gr. pl. LV. f. 5. 6. To. III. p. 282—283.

92. Visconti Iconogr. Gr. pl. XIV. f. 1. 2. To. I. p. 136—137.

Raspe Catal. de Tass. p. 579. no. 9965—9967.

Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 26—27.

93. Des Rois du Bosph. Cimmér. p. 550—552. voy. Mém. de l'Acad. des Inscr. To. VI.

94. Sérapis, VII. Mém. §. 18. p. 97. IX. Mém. S. 252—253.

95. Monum. de la reine Comosarye; pl. VI.

96. Sérapis, VII. Mém. §. 46—47. p. 120—121.

97. A. a. O. und Sérapis, IX. Abhandl. S. 254—256.

98. Sérapis, VII. Mém. Append. p. 219—223.

99. Sérapis, VII. Mém. §. 46. p. 121.

100. Strategem. L. VI. c. 9. §. 1. p. 349. Ed. Murs.

De Boze avoit le premier attribué à Leucon I. cette supercherie (Des Rois du Bosph. Cimm. voy. Mém. de l'Acad. des Inscr. T. VI. p. 562).

101. Strategem. L. VI. c. 9. §. 2. p. 349—350.

102. Id. ib. c. 9. §. 3. p. 350—351.

103. Id. ib. c. 9. §. 4. p. 351.

104. Id. L. V. c. 23. §. 1. p. 313.

105. Id. L. V. c. 44. §. 1. p. 327.

106. Aen. Tactic. c. V. p. 1650. ad calc. Polyb. Ed. Gronov: *Λεύκων δὲ ὁ Βοσπόρου τύραννος καὶ τῶν Φρουρῶν τοὺς χριωφελίτας διὰ κυβείαν, ἢ δὶ ἄλλας ἀκολασίας ἀπομίθους ἐποίει.*

107. Memnon Hist. Heracl. Pont. §. 7. p. 118. not. **) Ed. Orell.

108. Ibis, v. 311—312. p. 73. Ed. Burm.

109. Antiqu. grecq. du Bosph. Cimmér. par M. Raoul-Rochette, p. 68.

110. Histor. Heracl. Pont. c. XLIX. p. 72: *διεπρεσβεύετο γοῦν πάλιν πρὸς τε τοὺς ἐν Σκυθίᾳ Χερρονησίτας καὶ Θεοδοσιανοὺς καὶ τοὺς περὶ Βόσπορον δυνάστας ὑπὲρ συμμαχίας καὶ ἡ πρεσβεία ἀνέστρεφεν ἔμπρακτος.*

111. Voy. Sérapis, VII. Mém. Append. p. 224—225. m. 13. 14.

112. Il faut, après le mot *Καυκάσιος*, sousentendre *γῆς*. Voy. Stephan. Byz. de Urb. v. *Καύκασος*.

Digitized by Google

XI.

Suite des médailles d'Asandre, d'abord archonte, après roi du Bosphore-Cimmérien.

Depuis qu'Eckhel a publié sa doctrine numismatique, la suite des médailles d'Asandre, d'abord archonte, ensuite roi du Bosphore, a été enrichie de plusieurs pièces nouvellement découvertes. Je les publierai ici en faveur des archaeophiles, en les rangeant par ordre chronologique ensemble avec les médailles de ce prince qui étoient déjà connues.

1. Tête nue d'Asandre, tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, debout, tournée à gauche, tenant dans la main droite une couronne, et dans la gauche une palme; dans le champ, à gauche, la lettre *Α* (1), et au haut les lettres *ΤΘ* et *Γ*. Pl. VIII. m. 2. AV. 5.

Au cabinet Impérial de Vienne.

2. Tête nue d'Asandre, tournée à droite; derrière, un petit poisson.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ. Victoire, les ailes élevées dessus de la tête, sur une proue de vaisseau, debout, tournée à gauche, tenant dans la main droite une couronne, et dans la gauche une palme; au haut à gauche, les lettres *ΕΤ*, à droite, un *Β*; dans le champ, la lettre *Φ*, et un monogramme peu distinct; au bas, la lettre *Δ*. AV. 5.

Au cabinet de M. le Comte de Wiczay.

Mus. Hedervar. Num. To. I. p. 186. n. 4436. tab. XIX. n. 425.

3. Tête nue d'Asandre, tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ. Victoire les ailes élevées dessus de la tête sur une proue de vaisseau, debout, tournée à gauche, tenant dans la main droite, une couronne, et dans la gauche, une palme. Dans le champ, à droite, la lettre Η. (8). AV. 5.

D'après un dessin.

Vaillant Achaemen. Imp. Vol. II. p. 212.
Havercamp. Allgem. Hist. III. D. t. 3. m. 5.

Google

Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 367—368.
Mionn. Descr. de Med. Ant. To. II. p. 353. m. 23.

4. Tête nue d'Asandre, tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ. Même figure de Victoire; dans le champ, à droite, les lettres *ΧΗ*. AR. 5.

Autrefois au cabinet d'un Prince electoral de Saxe.
Froel. Notit. element. p. 156. t. X. m. 11.
Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 35. pl. I. m. 4.
Eckhel Doctr. Num. Veter. To. I. p. 368.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. T. II. p. 363. m. 24.

5. Tête casquée d'Asandre tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Proue de vaisseau, tournée à droite. Pl. VIII. m. 3. AE. 7.

Au cabinet de l'Académie Impériale des Sciences.

6. Tête nue et imberbe d'Asandre, tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ (ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Proue de vaisseau, tournée à droite. Pl. VIII. m. 4. AE. 7.

Au cabinet Impérial de Russie.

7. Tête nue d'Asandre, tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤΟΣ) ΑΣΑΝΔΡΟ(Υ. Proue de vaisseau, tournée à droite. Pl. VIII. m. 5. AE. 7.

Au cabinet de l'Académie Impériale des Sciences.

8. Tête nue d'Asandre, tournée à droite; dans le champ, un astre à huit rayons dans une contremarque.
ΑΡΧΟΝ(ΤΟΣ) ΑΣΑΝΔΡΟ(Υ. Proue de vaisseau tournée à droite; dans le champ, un astre à huit rayons dans une contremarque Pl. VIII. m. 6. AE. 8.

Au cabinet Impérial de Russie.

9. Tête nue d'Asandre, tournée à droite.
ΑΡΧΟΝΤ(ΟΣ ΑΣ)ΑΝΔΡΟΥ. Proue de vaisseau tournée à droite. Médaille surfrappée. Pl. VIII. m. 7. AE. 7.

Au cabinet d'un amateur à St. Pétersbourg.

10. Tête d'Arianne couronnée de lierre, tournée à droite, frappée sur la tête d'Asandre.
Un grand coryte, frappé sur la proue de vaisseau du coin précédent. Pl. X. m. 25. AE. 7.

Au cabinet de M. le Comte Sévérin-Potocki.

11. Tête nue d'Asandre, tournée à droite; dans le champ, un astre à neuf rayons dans une contremarque.

Digitized by Google

ΑΡΧΟΝΤΟ(Σ) ΑΣΑ(ΝΔΡΟΥ. Proue de vaisseau, tournée à droite; dans le champ, un astre à huit rayons dans une contremarque. Médaille surfrappée. Pl. VIII. m. 8. AE. 7.

Au cabinet d'un amateur à St. Pétersbourg.

12. Tête imberbe d'Asandre, tournée à droite.
Légende effacée. Agile vu de face, la tête tournée à droite; dans le champ, à droite, un astre. Médaille surfrappée. Pl. VIII. m. 9. AE. 8.

Au cabinet de l'Académie Impériale des Sciences.

13. Tête d'Asandre ceinte du diadême, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, debout tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche, une palme. AV. 5.

Spanheim de Us. et Praest. Numism. To. II. p. 488.

14. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche, une palme; dans le champ, à gauche, la lettre Δ. (4). AV. 4½.

Au cabinet Impérial de Vienne.
Froel. Numi Reg. Veter. p. 87.
Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 488.

15. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche, une palme; dans le champ, à gauche, la lettre Ϛ (6) et un monogramme composé des lettres *ΠΑΥ*, ou *ΠΑΚ*. AV. 5.

Au cabinet royal à Munic.
Vaillant Achaemenid. Imp. To. II. p. 214—215.
Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 36.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 368.

16. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche, une palme; dans le champ, à gauche, la lettre Z (7) et le monogramme du revers précédent. AV. 4½.

Au cabinet de la Bibliothèque Impériale publique.
Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 35—36. pl. I. m. 5.
Havercamp Allgem. Hist. III. D. t. III. m. 5.

Digitized by Google

Pellerin troisième Suppl. au Rec. des Méd. p. 3.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 363. m. 25.

17. Tête de Jupiter Ammon, tournée à droite; devant, un foudre.
———*ΔΡΟΥ*. Chaise curule, sur laquelle est posé un petit coussin; dans le champ, entre les pieds de ce siège, la lettre *H* (8). Pl, VIII m. 10. AE. 9½.

Au cabinet d'un amateur.

18. Tête d'Hercule jeune couverte de la dépouille du lion.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ———. Chaise curule. Pl. VIII. m. 11. AE. 6.

Au cabinet Impérial de Russie.

19. Tête d'Apollon couronnée de lauriers, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, debout, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et une palme dans la gauche; dans le champ, à gauche, la lettre *H* (8). AE. 4½.

Au cabinet royal à Munic.

20. Tête de Méduse, vue de face.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Pégase galoppant de gauche à droite; dans le champ, la lettre *H* (8). AE. 3.

Autrefois au cabinet de M. Cousinery.
Sestini Descr. Num. Vet. p. 239.

21. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche, une palme; dans le champ, à gauche, les lettres *ΙΔ* (14). AV. 4½.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 36.
Peller. troisième Suppl. au Rec. des Méd. p. 36.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 363. m. 26.
Visconti Iconogr. Grecque, To. II. p. 143. pl. XLII. m. 8.

22. Tête de Méduse, vue de face.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Pégase galoppant de gauche à droite; dans le champ, un monogramme composé des lettres *ΔΙ* (14). Pl. VIII. m. 13. AE. 3.

Au cabinet royal à Munic.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. T. II. 363—364. m. 29.

23. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et

Digitized by Google

dans la gauche, une palme; dans le champ, à gauche, les lettres *IE* (16). AV. 5.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Peller. troisième Suppl. au Rec. des Méd. p. 3.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 363 m. 27.

24. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche, une palme; dans le champ, les lettres *IZ* (17). AV. 5.

Autrefois au cabinet de M. Ainsley.

Sestini Lett. e Dissert. Num. To. I. 1789. p. 35.

25. Tête diadêmée d'Asandre, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ. Victoire sur une proue de vaisseau, tournée à gauche, ayant dans la main droite une couronne, et dans la gauche une palme; dans le champ, les lettres *KE* (25). Pl. VIII. m. 12. PL. 5.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Lettre du P. Panel sur le cab. de M. le Bret.
Mémoir. de Trevoux; an 1737.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 368.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 363. m. 28.

La médaille d'Asandre l'archonte du no. 7, pl. VIII. m. 6, se distingue des autres en bronze par la contremarque de l'astre à huit rayons que l'on a ajoutée à l'avers et au revers. Cette contremarque se trouvant sur beaucoup de médailles de Panticapaeum, il est presque certain qu'elle a été imprimée sur la monnoie d'Asandre par les soins de cette même ville.

Un des types qu'offrent les médailles de Panticapaeum se trouve sur l'avers de la médaille en bronze, no. 11. pl. VIII. m. 9; c'est un aigle aux ailes éployées sur un foudre. Quoique dans cette médaille on ne distingue pas le foudre, un autre exemplaire de cette pièce nous fait voir que l'aigle y est placé sur cet attribut de Jupiter. Sur cette dernière, l'aigle est figuré plus grand et plus en proportion avec le champ qu'il occupe. Ces deux médailles ont été surfrappées, ce qui a contribué à leur état de dégradation. Les médailles de Panticapaeum portant un aigle sur un foudre, ont été décrites ci-dessous [1], voy. pl. X. m. 19—22.

Les médailles en bronze des nos. 8, 9, 11, qu'Asandre l'archonte a fait frapper, sont intéressantes sous plusieurs rapports. La pre-

Google

mière, pl. VIII. m. 7. a été imprimée sur une de ces médailles incertaines dont je donnerai la description et des figures ci-dessous [2]. Suivant l'usage de Panticapaeum [3], le revers du nouveau coin a été frappé sur l'avers de l'ancien, dont on distingue clairement une partie, la belle tête d'Arianne ou de Bacchus. L'avers, portant la tête d'Asandre, a été imprimé sur le revers du premier coin; et près de la bouche d'Asandre on apperçoit encore le monogramme qui, dans l'ancien coin, se trouvoit à gauche du grand coryte. On ne rencontre que très-rarement des médailles surfrappées d'Asandre dont les types des deux coins soient si distincts qu'ils le sont sur ces deux médailles.

Les restes du premier coin sur les médailles des nos. 9, et 11, pl. VIII. m. 6, et 8, sont un peu moins distincts, mais ces deux pièces ont reçu des deux côtés l'impression de la contremarque de l'astre à neuf rayons qui ne peut appartenir qu'à Panticapaeum. Si ces médailles paroissent nous prouver que les médailles incertaines portant le grand coryte sont antérieures à celles de l'archonte Asandre, la médaille du no. 10, pl. X. m. 25, met en évidence, que ces médailles incertaines, et celles d'Asandre, sont du même tems. Car la médaille no 10, est une des monnoies d'Asandre l'archonte surfrappée avec les coins de la médaille incertaine, dont l'avers est la tête d'Arianne, le revers, le grand coryte. Dans cette médaille l'avers nouveau a été frappé sur l'avers précédent, et l'ancien revers a de même reçu le nouveau. Son avers présente encore les traces de la tête d'Asandre, et le revers, la proue de vaisseau et le mot *APXONT*— sur lesquels a été frappé le grand coryte pourvu des larges courroies avec lesquelles on le portoit attaché. Deux proéminences indistinctes au côté droit du champ, et qui n'appartiennent ni au coin d'Asandre, ni au coin de la ville incertaine, nous prouvent qu'avant que d'être marquée du coin d'Asandre, cette pièce portoit déjà d'autres types, et que son dernier coin est le troisième qu'elle ait reçu.

Dans la médaille du no. 14 qui porte l'an 4 du règne d'Asandre, les bouts du diadême dont la tête de ce roi est ornée, sont longs et plus larges qu'on ne les voit sur les médailles de Pharnace II. C'étoit sans doute pour faire remarquer aux habitans du Bosphore la dignité dont leur chef avoit été investi par les Romains. Cette forme du diadême qui a été conservée dans les médailles des années suivantes, avoit induit en erreur Spanheim, qui, n'ayant sous les yeux qu'un exemplaire mal conservé, a pris un de ces bouts

Digitized by Google

pour un *aplustre*. On observe que dans la médaille no. 25. pl. VIII. m. 12, qui est en plomb, les deux bouts flottans du diadême n'ont pas été distinctement exprimés, quoique l'on puisse remarquer qu'ils ont été gravés sur le coin. Au reste, les médailles de Pharnace II. ont servi de modèle au graveur des médailles en or d'Asandre, quant au diadême et à l'arrangement des cheveux; seulement le diadême y a été dessiné plus large.

La tête casquée d'Asandre nous est présentée par la médaille no. 5., pl. VIII. m. 3.

Les traits du visage d'Asandre l'archonte nous offrent un homme plus âgé que ne le présentent ceux d'Asandre roi.

Quant au monogramme sur quelques revers des médailles d'Asandre en or, il ne se trouve que sur les médailles nos. 15, et 16.

Il faut compter parmi les pièces uniques et de la plus grande rareté, le beau médaillon en bronze décrit au no. 17, pl. VIII. m. 10. Quoique la légende de son revers soit tronquée ————ΔΡΟΥ, on ne peut s'empêcher en comparant ce médaillon avec la médaille suivante du no. 18, pl. VIII. m. 11, et avec les autres monnoies en bronze d'Asandre, de reconnoître qu'il ne peut appartenir qu'à ce dernier. Tout est digne d'attention dans cette belle pièce: la tête de Jupiter Ammon avec le foudre sur l'avers; la légende et le type du revers, et la lettre *H* dans le champ, qui marque la date. Si la légende ne porte ni le titre de roi, ni celui d'archonte, il n'en est pas moins sûr par cette lettre *H* que ce médaillon a été frappé dans la huitième année du règne d'Asandre. Car Asandre roi pouvoit imiter Alexandre le grand en omettant sur sa monnoie la dignité royale. Mais Asandre l'archonte plaçant son nom seul sur ses médailles, auroit encouru sans doute par l'omission du titre d'archonte, le reproche de vanité, et même d'affectation de la dignité royale.

La tête de Jupiter Ammon sur l'avers de ce médaillon, ainsi que celle d'Hercule imberbe couverte de la dépouille du lion qu'on voit sur l'avers de la médaille no. 18, pl. VIII. m. 11, font voir dans celles-ci l'usage primitif des rois de Macédoine qui n'ont pas marqué leur monnoie de leurs portraits [5]. Le lecteur aura observé que d'autres médailles en bronze d'Asandre archonte portent son portrait, de même que celles en or.

Ce médaillon, unique jusqu'à présent, est le plus ancien monument du Bosphore sur lequel on voit la chaise curule, marque honorifique donnée par les Romains aux rois étrangers en signe de

Digitized by Google

leur satisfaction. D'après ce que j'ai dit plus bas pour déterminer les deux époques où Asandre gouverna le Bosphore, comme archonte et ensuite comme roi, l'an 8 de son règne se rapporte à l'an de Rome 723 qui est la première année du règne d'Auguste. Il s'en suit qu'Asandre élevé par Marc-Antoine à la dignité royale, avoit reçu d'Auguste les marques honorifiques que l'on regardoit, suivant Denys d'Halicarnasse, comme une confirmation de la dignité royale, lorsqu'elles étoient conférées à des rois.

Les médailles d'Asandre des nos. 17, et 18, sont les seules frappées au Bosphore sur lesquelles la chaise curule soit réprésentée d'une manière incorrecte, puisque on y voit détachées les deux pièces qui la composent, une à côté de l'autre, de manière que ce sont plutôt deux chaises curules qu'une seule que le graveur y a figurées: défaut que l'on observe aussi sur les médailles de Ptolémée, roi de Maurétanie [7]. Toutes les médailles postérieures du Bosphore, ainsi qu'une médaille de l'île de Mélita [8], ont cette chaise dessinée avec exactitude, et d'après les règles de la perspective.

Dans les médailles romaines consulaires, la chaise curule se trouve toujours aussi incorrectement dessinée que nous la voyons sur les deux médailles d'Asandre que j'ai décrites. Il est évident que celles-ci sont l'imitation d'une monnoie consulaire, et peut-être d'une monnoie de la famille Lollia [9].

Nous savons par les monnoies consulaires, et par le témoignage formel de Plutarque [10], «que la chaise curule appartenant aux insignes des premières magistratures portoit sur des pieds courbes et dont la forme étoit celle de deux S qui se croiseroient par le milieu. Le siège des magistrats inférieurs au contraire avoit les pieds droits, étoit sans dossier comme la chaise curule, et plus bas. On est étonné que, malgré ces notions précises, tous les numismates qui ont décrit et publié trois médailles de Rhoemétalces, roi de Thrace, aient nommé *chaise curule* le trône que l'on y voit représenté. La première pièce [11] offre un siège à dossier dont le support est plein, au lieu de présenter, comme à l'ordinaire, quatre pieds. Le siège sur la seconde [12] a la même forme, et dans le champ, une tête d'Auguste couronnée de lauriers que Neumann dit être celle de Cotys. C'est une erreur de ce savant; car s'il avoit raison de donner, avec Cary, le nom de Cotys à la tête d'un enfant représenté à côté de ses parens sur une autre médaille de Rhoemétalces [13], tête que Seguin et Patin avoient prise pour celle de Vénus, il ne s'en suivoit pas que la tête sur le trône fut aussi le portrait du même Cotys,

Digitized by Google

puisque la couronne de lauriers ne pouvoit nullement lui appartenir. Enfin la troisième médaille de Rhoemétalces [14] présente un siège à dossier porté sur quatre pieds droits; mais ce siège, de même que ceux de deux autres médailles, est un trône et non pas une chaise curule. Cette dernière n'avoit jamais de dossier comme le trône, et je ne connois que quatre médailles, dont l'une est de la famille Caecilia [15], la seconde de la famille Licinia [16], la troisième de Ptolémée roi de Maurétanie [17], sur lesquelles on distingue une pièce fort peu haute qui tenoit lieu de dossier; elle est plus haute sur une médaille de la famille Julia portant la tête du triumvir Jules-César. La manière incorrecte dont sont rendues les chaises curules des monnoies romaines, a fait que quelques uns y ont vu, tantôt deux chaises curules [19], tantôt un *bisellium* [20]. Mais le *bisellium*, dont nous connoissons la forme exacte par les monumens de Pompei [21] qui nous apprennent en outre que ce siège avoit été ainsi nommé parceque sa largeur suffisoit à deux personnes, ne se trouve pas figuré sur les médailles romaines. En effet les Romains n'ont jamais employé ni donné le *bisellium*, distinction par laquelle les villes des provinces récompensoient le mérite de leurs citoyens, et qui ressembloit par sa forme aux sièges des magistrats inférieurs du tems de la république.

Les magistrats romains qui jouissoient de l'honneur de la chaise curule, et les rois à qui le peuple romain avoit accordé cette distinction, l'ont faite graver sur leurs médailles. On voit de même des trônes sur des médailles grecques; témoins les médailles citées de Rhoemétalces, celles de Larissa en Syrie [22], et d'Olba en Cilicie [23]. Quant aux premières il est probable que le trône se rapporte plutôt à Auguste qu'au roi Rhoemétalces: quant aux deux autres, on est dans l'incertitude si le trône est celui d'une divinité, ou du grand prêtre. Au reste, nous savons que chez les Grecs des trônes appartenoient aux marques distinctives de ceux remplissoient les premières fonctions dans l'état. Ils étoient élégamment exécutés en marbre blanc, tels qu'on en voyoit autrefois à Mytilène de l'île de Lesbos [24] portant l'inscription:

ΠΟΤΑΜΩΝΟΣΤΩΛΕΣΒΩΝΑΚΤΟΣΠΡΟΕΔΡΙΑ

et d'autres trouvées à Epidaure [25], à Athènes [26], et à Chaeronée [27].

Une médaille unique en bronze du cabinet royal de Munic qui m'a été communiquée depuis peu par le digne et savant directeur de cette belle collection, M. l'évêque de Streber, porte aussi la

Digitized by Google

lettre *H*, ce qui nous prouve qu'elle a été, comme le médaillon précédent, frappée dans la huitième année du règne d'Asandre. Elle est décrite au no. 19. La planche destinée aux médailles d'Asandre étant déjà terminée quand j'ai reçu l'empreinte de cette pièce, j'en donnerai la figure dans une des planches suivantes. La victoire représentée sur les médailles d'Asandre avec des ailes élevées d'une manière peu naturelle, les a dans celle-ci dessinées avec plus de goût.

Les médailles d'Asandre qui ont été publiées les premières, et que l'on trouve dans les ouvrages de Vaillant, ici m. 1, Spanheim, m. 12, Froelich et Cary, m. 3, n'ont pas été décrites avec précision. En effet il n'est pas probable que, dans la médaille donnée par Vaillant, la lettre *H* soit placée au côté droit du champ, tandis que sur toutes les autres monnoies d'Asandre en or, et sur celles en argent, ces lettres, qui indiquent probablement des époques, sont gravées au côté gauche. La même lettre *H* est aussi au côté droit dans la médaille dessinée dans les livres de Froelich et Cary; on y voit même ajoutée la lettre *X*, qui ne peut pas se trouver sur cette pièce si, comme il est très-vraisemblable, ces lettres indiquent des époques. On ne peut non plus approuver que Havercamp[28] ait substitué la lettre *Ξ* au *Π* qui est dessiné par erreur sur la gravure d'une des deux médailles données par Vaillant[29] puisque, d'après le texte de Vaillant lui-même, cette lettre doit être un *Ε*, comme on le voit en effet sur la médaille décrite au no. 15. On se tromperoit aussi si l'on croyoit qu'une autre médaille, donnée dans l'ouvrage de Spanheim[30] est absolument sans indication d'année. Il est vraisemblable que les lettres du champ en étoient indistinctes comme elles le sont sur une médaille d'Asandre en or, au cabinet impérial de Vienne[31].

Havercamp a attribué[32] au roi Asandre deux médailles en bronze de Samé, ville de l'île de Céphalénie[33]. Les légendes imparfaites et indistinctes de ces deux médailles l'ont induit en erreur, en lui faisant trouver le nom d'Asandre dans la légende *ΣΑΜΑΙ* ou *ΣΑΜΑΙΩΝ*, que devoient porter les pièces dont il est question. C'est par une autre erreur que Havercamp attribue[34] à Cassandre une médaille d'Asandre, semblable à celle en or no. 15. et avec la date *Ε*. Cette dernière pièce est fausse.

En revenant sur les lettres qui se trouvent dans le champ du revers des médailles d'Asandre, je remarque qu'elles indiquent tantôt les années pendant lesquelles Asandre étoit archonte du Bos-

Digitized by Google

phore, tantôt celles de son règne. Les pièces connues, frappées sous Asandre archonte, portent les années *A* et *H*, 1 et 8. Dans celle numerotée 1, qui a dans le champ la lettre *A*. pl. VIII. m. 2., on remarque au haut de l'avers, d'un côté les lettres *TΘ*, de l'autre une lettre indistincte. Ces lettres proviennent-t-elles de la maladresse de l'ouvrier, ou ont-t-elles dû indiquer le mot *ETOYΣ* et une époque? — sont des questions difficiles à éclaircir. Les monumens numismatiques frappés depuis qu'Asandre avoit été investi de la dignité royale portent les années *Δ*, *E*, *Z*, *H*, *IΔ*, *IE*, *IZ* et *KE*: 4e, 6e, 7e, 8e, 14e, 16e, 17e, et 25e. Il est vrai que MM. Panel et Mionnet ont lu *KΓ*, l'an 23, sur la médaille en plomb citée la dernière; mais ayant examiné plusieurs fois cette médaille pendant mon séjour à Paris, et ayant sous les yeux son empreinte de la collection de M. Mionnet, je suis entièrement persuadé qu'elle porte la date *KE*, qui se rencontre au surplus sur une médaille en or, moulée sur l'antique et conservée dans la même collection du roi à Paris.

Visconti [35] a fait sur cette médaille en plomb des remarques qui sont détruites par l'examen attentif de cette pièce, dont j'ai donné le dessin exact, pl. VIII. m. 12. Il vouloit y voir les lettres *IB*. Mais tout son raisonnement sur la chronologie d'Asandre est embrouillé, faux dans plusieurs points, et ne produit qu'incertitude. Visconti connoissoit cependant les principales médailles qui m'ont servi à éclaircir cette matière. Les lecteurs de mes mémoires auront dû être surpris du grand nombre d'erreurs de Visconti que j'ai faites observer dans ces remarques sur l'histoire et les médailles du Bosphore, et que j'ai corrigées en plusieurs endroits de ce recueil. Mais il faut dire encore que les autres chapitres de son iconographie ne sont pas moins susceptibles de critique, et que quelques uns le sont même davantage que celui où il est question de l'histoire du Bosphore, comme je le prouverai dans un des mémoires suivans.

Eckhel qui n'avoit pas vu la médaille en plomb d'Asandre portant la date *KE*, an 25, et qui suivoit l'opinion, de ceux qui y ont vu la date *ΓK*, an 23, observe [36] que cette dernière date ne s'accorde pas avec ce qui nous est rapporté par Lucien, qu'Asandre avoit été nommé roi par Auguste. En effet Auguste n'avoit pu lui conférer la dignité royale qu'après la bataille d'Actium, ou depuis l'an de Rome 723. Ainsi la date *ΓK* ne se concilioit pas avec l'an 740, année de la mort d'Asandre. Eckhel ajoute qu'il s'en suivroit

Digitized by Google

qu'Asandre auroit régné jusqu'à l'an 746. Pour lever cette contradiction, il conjecturoit heureusement qu'Asandre avoit été investi de la dignité royale par Marc-Antoine, qui avoit promu à cette dignité plusieurs dynastes au Pont, en Arménie, et en d'autres provinces de l'empire romain; et il observoit qu'Auguste avoit ensuite confirmé Asandre dans le royaume du Bosphore.

En adoptant les observations d'Eckhel, antiquaire aussi savant que judicieux, Asandre s'est emparé du gouvernement du Bosphore, après la mort de Pharnace. l'an de Rome 707. La médaille en or du no. 2, qui porte la lettre *H*, l'an 8, nous atteste qu'Asandre a été archonte du Bosphore l'an de Rome 715. Si nous ajoutons à cette époque les 25 ans que porte la médaille en plomb du no. 25 citée déjà plusieurs fois, nous aurons l'an de Rome 740, qui est l'année ou Asandre est décédé. Il résulte de cet exposé chronologique qu'Asandre, décédé à l'âge de quatre-vingt treize ans, avoit 60 ans lorsqu'il devint archonte du Bosphore; qu'à l'âge de 68 ans il fut élevé par Marc-Antoine à la dignité royale; qu'à 76 ans, l'an de Rome 723, il eut le bonheur d'être confirmé par Auguste dans cette dignité, et qu'en tout il tint le sceptre du Bosphore pendant 25 ans.

Les médailles d'Asandre en bronze des nos. 5 jusqu'à 12, pl. VIII. m. 3—11, sont très-précieuses et fort remarquables, puisqu'auparavant on n'en connoissoit point de ce métal. Leur revers porte une proue de vaisseau. Ce type, ainsi que celui de la Victoire ornée de ses attributs, une couronne et une palme, debout sur une proue de vaisseau, emblême qu'on voit sur toutes les médailles d'Asandre en or, nous indiquent ou que cette déesse étoit la divinité protectrice qu'Asandre s'étoit choisie, ou la grande importance que ce prince mettoit à ses exploits guerriers. Car dans toute cette série que je donne ici il n'y a que quatre médailles qui ne portent pas la proue de vaisseau et la Victoire pour revers. La proue de vaisseau n'est représentée sans la Victoire que dans les médailles en bronze d'Asandre l'archonte, mais la Victoire se retrouve sur celles en or de l'archonte, aussi bien que sur celles qui ont été frappées après son élévation à la dignité royale, et elle ne peut probablement signifier autre chose que les exploits d'Asandre dans la partie asiatique du Bosphore, contre les peuplades scythes ou sauromates. Dira-t-on que ces symboles font allusion à des expéditions dans la péninsule? Mais dans ce cas la proue de vaisseau seroit inutile. D'ailleurs Asandre, possesseur de toute la plaine de la chersonèse-

Digitized by Google

taurique[37], n'avoit point d'ennemis à y redouter. Au surplus il avoit garni de fortifications la langue de terre de la mer Maeotide, pour prévenir des invasions dans cette péninsule du côté du nord[38].

La remarque de Visconti sur cette proue de vaisseau n'est pas fondée; il dit[39]: «l'opinion de Vaillant, qui voit dans ce type une allusion à la défaite de Mithradate de Pergame, est très-vraisemblable.» Si Visconti avoit dit que l'opinion de Vaillant[40] n'a aucune probabilité, il auroit eu raison. Tout ce que ce dernier rapporte de la malheureuse expédition de Mithradate de Pergame est imaginaire. Strabon[41], le seul auteur qui parle de la défaite de ce Mithradate, ne nous en a conservé aucun détail; il dit simplement: *κατελύθη δ' ὑπὸ Ἀσάνδρου, τοῦ καὶ Φαρνάκην ἀνελόντος τὸν βασιλέα,* et nous laisse ignorer, si Asandre a vaincu son compétiteur au trône du Bosphore dans un combat naval, ou si Mithradate, après avoir débarqué ses troupes, a été vaincu et tué dans une bataille. La conjecture de Vaillant, aveuglement adoptée par Visconti, est donc sans fondement. Mais ce qui la renverse entièrement, c'est qu'il seroit inadmissible de supposer, qu'un capitaine expérimenté, comme l'étoit Asandre, eut voulu se glorifier sur ses médailles, frappées pendant un règne de 33 ans, des succès remportés sur un homme qui, quoiqu'assez habile guerrier, n'avoit cependant jamais déployé des talens très-marquans et comparables à ceux de Mithradate Eupator, ni vaincu les capitaines romains, comme l'avoit fait Pharnace II. Il est certain encore que Mithradate de Pergame, nommé roi du Bosphore par Jules-César, ne s'étoit hasardé à attaquer Asandre qu'avec des forces suffisantes, et la défaite de Pharnace dut l'en avertir. Malgré cela, il échoua contre un militaire qui lui étoit trop supérieur.

---

1. Voyez Mémoire XIII. méd. 25—30.
2. Voyez Mémoire XIV. méd. 1—16.
3. Sérapis, Mémoire VII. §. LI. p. 124.
4. De Praestant. et Usu Numism. To. I. Diss. VIII. c. 4. p. 488.
5. Voy. Descr. d'une Méd. de Spartocus, roi du Bosph.-Cimmérien, du cabinet de Mgr. le Chancel. de l'Emp. Comte de Romanzoff; p. 35.
   Sérapis, Mém. X. p. 289—291.
6. Archaeol. Rom. L. III. c. 61. p. 569—570. Ed. Reisk.
7. Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 605—606. m. 61 et 65.
   Sestini Lett. e Dissertaz. Numism. To. V. 1821. p. VI—VII. m. 10 et 24, tav. I. m. 13 et 27.
8. Pellerin Rec. de Med. de Peupl. et Vill. To. III. p. 85. pl. CIV. m. 3.

Digitized by Google

Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 343. m. 26 et 27.

9. Morelli Thesaur. Numism. Famil. Rom. p. 251. n. 4. et 5.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. V. p. 237.

10. In Mario. c. V. p. 807—808. Ed. Reisk.
Ascon. Ped. in Cicer. Divinat. c. XV.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. V. p. 317.

11. Cary Hist. des Rois de Thrace, p. 68. pl. II. m. 7.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 58.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 448. m. 147.

12. Neumann Num. Popul. et Reg. T. I. p. 133. tab. IV. n. 7.
Mionn. Descr. de Méd. Supplém. To. II. p. 555. m. 39.

13. Cary Hist. des Rois de Thrace, p. 67. pl. II. m. 6.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 58.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. 448. m. 145.

14. Sestini Lett. e Dissert. Numism. To. IX. 1806. p. 20. tab. I. n. 27.
Mionn. Descr. de Méd. Supplém. To. II. p. 555. m. 28.

15. Morelli Thesaur. Numism. Famil. Rom. p. 52. n. 2.

16. Id. ibid. p. 241. no. 6.

17. Sestini Lett. e Dissertaz. Numism. T. V. 1821. p. VI. n. 10. tav. I. m. 13.

18. Morelli Thesaur. Numism. Famil. Rom. p. 215. n. 4. 5.

19. Froelich Reg. Veter. Numism. p. 84.
Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. IV. p. 160.
Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. VI. p. 605. m. 61.

20. Museo Numism. dei Sign. Tomassini; Roma, 1821; p. 9, m. 138. p. 19, m. 340. 341. 342. p. 28, m. 543. p. 30, m. 573. p. 44, m. 76. p. 45, m. 87. p. 78, m. 273. p. 79, m. 298. p. 93, m. 594.

21. Viaggio a Pompei, a Pesto, ad Ercolano, ed a Pozzuoli, da Romanelli; To. I. p. 37—38. e. p. 46—47.
Millin. Descr. des Tombeaux de Pompeï; p. 77—81. pl. IV.
Antiquités de Pompeï; par Mazois.
Gell's Pompeiana, pl. II. p. 101—103. pl. III. and V. p. 116.
Cockburn's and Cooke's Delineations of Pompei; pl. XXXVII. XLIV. LXXI. LXXVII.

22. Numism. Ant. Pembroch. Com. P. II. tab. 18. n. 7.
Pellerin Rec. de Méd. de Peupl. et Vill. To. I. p. 167. pl. XXVII. m. 25.
Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. III. p. 321—322.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. V. p. 264. m. 816.
Millingen Rec. de quelqu. Méd. inéd. p. 77. pl. IV. m. 15.

23. Pellerin Rec. des Méd. des Rois, p. 199—200. pl. XX. m. 8.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. III. p. 62—63.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. III. p. 597. m. 273.

24. Pococke's Descr. of the East; Vol. II. ch. 4. p. 15. pl. XXXIX.
Sestini, Viaggi e Opuscoli Diversi, p. 98.
Sestini, Viaggio da Constantinop. a Bukoresti; p. 110.

Digitized by Google

Choiseul-Gouffier, Voy. Pitt. de la Grèce, To. II. p. 85—86.

25. Chandler's Travels in Greece, ch. LIII. p. 226.

26. Stuart's and Revett's Antiquit. of Athens; Vol. III. p. 19. 29.
Clarke's Trav. in Var. Countr. of Eur. As. and Afr. Vol. III. ch. 15. p. 617.

27. Clarke's Trav. in Var. Countr. Vol. IV. ch. 5. p. 145.

28. Allgem. Histor. III. D. t. III. m. 4.

29. Achaemenid. Imper. To. II. p. 214.

30. De Praest. et Usu Numism. To. I. Diss. VIII. c. 4. p. 488.

31. Numi Cimel. Caesar. Reg. P. I. p. IV.
Eckhel Catal. Mus. Caesar. Vindob. P. I. p. 135.

32. Allgem. Histor. III. m. 6. 7.

33. Numi Gulielm. Hunter, p. 258. n. 3. tab. XLVI. n. 21. 22.
Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 273.
Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. II. p. 205. m. 17.

34. Allgem. Histor. III. D. t. XXIX. m. 1.

35. Iconogr. Grecque. To. II. p. 141—142. note 3.

36. Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 368.

37. Du Château royal du Bosphore et de la ville de Gargaza; voyez Mémoir. de l'Acad. Imp. des Scienc. de St. Pétersbourg, To. IX. 1824. p. 659.

38. Strab. Geogr. L. VII. c. 4. §. 6. p. 404.

39. Iconogr. Grecque. To. II. p. 143.

40. Achaemenid. Imper. To. II. p. 213: *Galatiam cum regis nomine iam obtineret, classem ut in Bosphorum appelleret, construxisse videtur, cui obviam factus Asander, proelio navali commisso eum interfecit, ut scribit Strabo, in cuius memoriam hunc typum percussit.*

41. Strab. Geogr. L. XIII. c. 4. §. 3. p. 463.
Hirt. Bell. Alex. c. LXXVIII. p. 846. Ed. Oudend.

Digitized by Google

XII.

Description des médailles de Chersonésus ville de la Chersonèse-Taurique, auxquelles sont ajoutées deux médailles de Cherson.

Les médailles de la ville de Chersonèse sont rangées d'après les sujets que présentent leurs revers. J'ajouterai ici quelques remarques nécessaires pour leur intelligence, me réservant d'en traiter avec plus de détails dans une autre occasion.

1. Tête de Diane, tournée à droite, ornée de pendans d'oreille, et ayant les cheveux noués dans la nuque du col, dans le champ, derrière de la tête, le carquois et l'arc; sur le col, une contremarque qui paroît être formée par les lettres *ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ*. *ΧΕΡ* au haut, *ΑΔΩΝΟΣ* dans l'exergue. Taureau cornupète, allant de droite à gauche; dessus, une massue. Pl. VIII. m. 14. AR. 7½.

Au cabinet d'un amateur.

2. Tête de Diane d'un caractère différent de celui de la tête précédente; dans le champ, derrière de la tête, un carquois; sur le col, une contremarque composée des lettres *ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ*. *ΧΕΡ* au haut, *ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ* dans l'exergue. Taureau cornupète, allant de droite à gauche: dessus, la massue. Pl. VIII. m. 15. AR 7½.

Au même cabinet.

3. Tête de Diane, ayant les cheveux liés dans la nuque du col, et tournée à droite; dans le champ, derrière de la tête, un carquois. *ΧΕΡ* au bas, *—ΡΩΝΟΣ* à droite. Diane tournée à gauche, revêtue d'une tunique légère, retenue par une double ceinture, portant des bottines qui couvrent le pied jusqu'au genou, ayant un carquois sur l'épaule, l'arc dans la main gauche, perçant un cerf terrassé avec une haste dont est armée sa main droite, et le pressant de son genou droit. Pl. VIII. m. 16. AR. 4.

Au cabinet de l'Acad. Imp. des Sciences.

Digitized by Google

4. Tête de Diane, ayant les cheveux liés dans la nuque du col, et tournée à droite; dans le champ, derrière de la tête, le carquois et l'arc; sur le col, un monogramme formé des lettres *ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ*.

ΧΕΡ au bas, *ΑΙΣΧΙΝΑ* à droite. Diane tournée à gauche, revêtue d'une tunique légère, retenue par une double ceinture, portant des bottines qui couvrent le pied jusqu'au genou, ayant un carquois sur l'épaule, l'arc dans la main gauche, perçant un cerf terrassé avec une haste dont est armée sa main droite, et le pressant de son genou droit. Pl. VIII. m. 17. AR. 5.

Au même cabinet.

5. Tête de Diane tournée à droite; dans le champ, derrière de la tête, le carquois et l'arc; sur le col, le même monogramme formé des lettres *ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ*.

ΧΕΡ au bas, peu distinct, *ΑΡ)ΤΕΜΙΔΩ(ΡΟΥ* à droite. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche Pl. VIII. m. 18. AR. 5.

Au même cabinet.

6. Tête de Diane, tournée à droite, ayant sur l'épaule le carquois et l'arc.

ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ dans le champ, à droite. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche. AR. 3½.

Au cabinet du Dr. Hunter à Glasgow.

Numi Gul. Hunter, tab. LXVII. m. 17.
Sestini Lett. e Dissert. Num. To. IV. 1818. p. 14. m. 1.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. VI. p. 638. m. 172.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 2. m. 4.

7. Tête laurée de Diane, tournée à droite.

ΕΥΡΥΔΑΜΟΥ au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche. AR. 4.

Au même cabinet.

Numi Gul. Hunter; tab. LXVII. m. 17.
Sestini Lett. et Diss. Num. To. IV. 1818. p. 14. m. 1.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. VI. p. 638. m. 171.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 2. m. 4.

8. Tête laurée de Diane, les cheveux noués sur la tête, avec un arc sur l'épaule, tournée à droite.

ΧΕΡ au haut, *ΑΓΑΣΙΚ* dans l'exergue. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. AE. 3.

Digitized by Google

Au cabinet Impérial de Vienne.
Eckhel Num. Vet Anecd. P. I. p. 49. tab. IV. n. 10.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 346. m. 4.

9. Tête laurée de Diane, tournée à droite, ayant les cheveux noués sur la tête, des pendans d'oreille et l'arc avec le carquois sur l'épaule.

ΧΕΡ au haut, *ΗΡΩΙΔΑ* dans l'exergue. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. Pl. VIII. m. 22. AE. 3¼.

Au cabinet d'un amateur.

10. Tête de Diane tournée à droite.

ΧΕΡ au haut, *ΜΑΤΡΑ* dans l'exergue. Taureau cornupète allant de droite à gauche. AE. 3.

Au même cabinet.

11. Sans légende. Diane tournée à gauche, revêtue d'une tunique légère, qui lui couvre les épaules et le sein, avec des manches qui arrivent jusqu'à l'origine de la main, et qui est retenue par une double ceinture, portant des bottines qui couvrent le pied jusqu'au genou, ayant un carquois sur l'épaule, l'arc dans la main gauche, perçant un cerf terrassé avec une haste dont est armée sa main droite, et le pressant de son genou droit.

ΧΕΡ au haut du champ. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. AE. 6

Au cabinet Impérial de Russie.

12. La même médaille plus petite. AE. 4.

Au cabinet royal à Munic.
Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 11. m. 6.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 4. m. 18.

13. *ΧΕΡ* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

ΔΙΑΓΟΡΑ dans l'exergue. Taureau cornupète marchant de droite à gauche sur une massue; dessous de la légende, le carquois et l'arc. Pl. VIII. m. 20. AE. 5.

Au cabinet de l'Académie Imp. des Sciences.

14. *ΧΕΡ* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

ΔΙΑΓΟΡΑ dans l'exergue. Taureau cornupète, allant de droite à gauche sur une massue; dessous de la légende un carquois. AE. 5.

Au cabinet Impérial de Russie.

Digitized by Google

15. *XEP* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

KAEMTTAΔA. Taureau cornupète allant de droite à gauche sur une massue; dessous de la légende, le carquois et l'arc. AE. 5½.

Au même cabinet.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 11. m. 4. tav. I. m. 4.

16. *XEP* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

ΣYPIΣKO. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. AE. 5.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Reuilly Voy. en Crim. p. 224. pl. II. m. 1.
Mionn. Descr. d Méd. Ant. pl. XLIX. m. 2. et
Suppl. To. II. p. 3. m. 14.
Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 11. m. 1.

17. *XEP* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

EAEYΘEP(AΣ dans l'exergue. Taureau cornupète allant de droite à gauche. AE. 5.

Au cabinet Impérial de Russie.

18. *XEP* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche; dans le champ, à gauche, un poisson dans une contremarque.

ЄAЄYΘ(ЄPAΣ dans l'exergue. Taureau cornupète allant de droite à gauche sur une massue; dans le champ, au haut, un globe. AE. 5.

Au même cabinet.

19. *XEP* au bas. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

ЄAЄY dans l'exergue, *ΘЄPAC* dans le champ. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. AE 5½.

Au même cabinet.

20. *XEP* au bas indistinct. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

ЄAЄYΘЄPAC dans le champ. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. AE. 5.

Au même cabinet.

21. *XЄPCONHCCO* autour du champ. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.

ЄAЄY(ΘE)PAC autour du champ. Taureau allant de droite à gauche. AE. 4½.

Digitized by Google

Au cabinet Impérial de Milan.

Numism. Mus. Hon. Arig. To. III. Num. inc. t. IX. n. 1.
Sestini Catal. Num. Mus. Arig. p. 10.
Musei San Clement. Num. Sel. T. I. p. 107.
Millingen Rec. de Méd. Gr. inéd. p. 33—34. t. II. m. 1.
Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 12—13. m. 13.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 4. m. 19. 20. 21.

22. *ΧΕΡϹ ΕΛΕΥ* dans le champ. Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔ(Α . Taureau cornupète, allant de droite à gauche. Pl. IX. m. 2. AE. 7.

Au cabinet ducal de Gotha.

23 Même groupe de Diane avec le cerf, tourné à gauche.
ΧΕΡ au haut. Cerf pâturant, tourné à gauche. Fabrique médiocre. AE. 3.

Au cabinet Impérial de Russie.

Waxel. Rec. de quelqu. Antiquit. n. 53.
Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 12 m. 7.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 3—4. m. 15.

24. Diane assise, tournée à droite, retenant un cerf par le bois.
ΧΕΡ. Taureau cornupète, tourné vers la gauche; sous ses pieds une massue. AE. 6½.

Au cabinet de M. le Chev. A. de Hauteroche.

Sestini Lett. e Dissertaz. Numism. To. IV. 1818. p. 12. m. 7.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 4. m. 17.

25. Diane assise sur un tronc d'arbre, tournée à droite, habillée d'une tunique avec des manches, et d'une draperie qui lui couvre la partie inférieure du corps, tient de la main droite une flèche dont elle essaye la pointe sur le doigt second de sa main gauche épanchée; à côté d'elle, un cerf moitié accroupi.
ΧΕΡ au haut. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. Pl. IX. m. 1. AE. 6.

Au cabinet d'un amateur.

26. Tête d'Hercule jeune, tournée à droite, couverte de la dépouille du lion, nouée sous le menton.
ΧΕΡ au haut, *ΑΠΟΛΛΑ* dans l'exergue. Taureau cornupète allant de droite à gauche. Pl. VIII. m. 21. AR. 4.

Au cabinet Impérial de Russie.

Digitized by Google

27. Tête d'Hercule jeune, tournée à droite et couverte de la dépouille du lion.

XEP au haut, *APTEMIΔΩ(POY* dans l'exergue. Taureau cornupète allant de droite à gauche. AR. 4.

Au cabinet de l'Académie Imp. des Sciences.

28. Tête d'Hercule jeune, tournée à droite, couverte de la dépouille du lion, nouée sous le menton.

XEP au haut, *ΔIΩNOΣ* dans l'exergue. Taureau cornupète, allant de droite à gauche. AR. 4.

Au même cabinet.

29. Buste de Diane, ayant un carquois sur l'épaule, trournée à droite

XEP dans l'exergue, précédé d'un monogramme composé des mêmes lettres que celui des médailles marquées 2. 3. 5. 6. Cerf pâturant, allant de gauche à droite. Pl. VIII. m. 23. AE. 3½.

Au même cabinet.

30. Belle tête laurée de Diane, les cheveux noués derrière de la tête, tournée à droite, et ayant un carquois sur l'épaule.

XEP au champ, *XOPEIO* dans l'exergue. Biche couchée, tournée à gauche. AE. 4.

Au cabinet Impérial de Russie.

31. Buste de Diane tournée à droite, ayant les tresses des cheveux arrangées au haut de la tête, et le carquois avec l'arc sur l'épaule.

XEP dans l'exergue, un monogramme semblable à celui du n. 29, dans le champ, à gauche. Aigle aux ailes éployées, sur un foudre, et vu de face. Pl. IX. m. 3. AE. 5.

Au même cabinet.

32. Tête de femme tournée à droite, ayant des pendans d'oreille, un collier, et l'ornement frontal propre aux déesses.

XEP au bas. Mufle de lion, vu de face; dessous, une massue. Pl. IX. m. 4. AE. 4½.

Au cabinet de M. le Chevalier Crichton.

33. *XEP* au bas, *ΑΠΟΛΛΑ* au haut. Griffon allant de droite à gauche.

Diane accroupie tournée à droite, habillée d'une tunique légère qui lui couvre le sein et les épaules, ayant des manches qui arrivent jusqu'à l'origine de la main, et qui est retenue par une ceinture. Elle porte des bottines qui lui couvrent le pied

Digitized by Google

jusqu'au genou, tient son arc dans la main gauche, et dans la droite la flèche qu'elle est prête de décocher. AE. 5.

Au cabinet Impérial de Russie.

34. *ΧΕΡ* au bas, *ΕΛΠΙΔΑ* au haut. Griffon allant de droite à gauche. Même figure de Diane accroupie, tournée à droite. AE. 5.

Au cabinet de M. le colonel de Stempkovski.

35. Griffon allant de droite à gauche.
ΧΕΡ au bas, *ΑΡΙ* dans le champ à gauche. Même figure de Diane accroupie, tournée à droite. AE. 6.

De la collection de M. de Psomas.

36. *ΧΕΡ* au bas. Griffon allant de droite à gauche.
ΕΥΔΡΟΜΟ dans l'exergue. Même figure de Diane accroupie, ayant un carquois sur l'épaule gauche, tournée à droite. Exemplaire de la plus belle conservation. AE. 5.

Au cabinet d'un amateur.

Maffei Gall. Antiqu. Sel. Epist. XXII. p. 108.
Panel Lettr. touch. le Cab. de M. le Bret.
Peller. Rec. de Méd. des Peupl. et Vill. To. I. p. 204. pl. XXXVII. m. 1.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 346. m. 3. pl. LXIX. m. 1.
Inghirami Monum. Etr. Ser. VI. tav. 02. n. 3.

37. Griffon allant de droite à gauche.
ΧΕΡ au bas, *ΚΡΑ* dans le champ, à gauche. Même figure de Diane accroupie, tournée à droite et n'ayant pas de carquois. Pl. IX. m. 5. AE. 6.

Au même cabinet.

38. Griffon allant de droite à gauche.
ΧΕΡ au bas, *ΠΑ* dans le champ, à gauche. Même figure de Diane accroupie, tournée à droite. Pl. IX. m. 6. AE. 7.

Au même cabinet.

39. *ΧΕΡ* au bas, *ΩΡΕΙΟ* au haut. Griffon allant de droite à gauche. Même figure de Diane accroupie, tournée à droite. AE. 5.

Au cabinet de M. le Chev. A. de Hauteroche.

40. Tête de Pallas, tournée à droite.
ΧΕΡ . Proue de vaisseau. AE. 4.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 265. m. 51. et Supplém. To. II. p. 2. m. 6.

Digitized by Google

41. Tête de Pallas, tournée à droite.
XEP . Proue de vaisseau AE. 3.

Au même cabinet.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 2. m. 5.

42. Tête d'Apollon couronnée de lauriers, tournée à droite.
—EP au bas, *ΦA* au haut. Partie antérieure d'un lion courant. AE. 2.

Au cabinet royal de Munic.

43 Tête d'Hercule imberbe ceinte d'un diadême propre aux athlètes, tournée à droite.
XEP au haut, *ΞENOKAE—* au bas. Massue tournée à gauche. AE. 3.

Au cabinet Impérial de Russie.

44. Même tête d'Hercule imberbe, ceinte d'un diadême semblable et tournée à droite.
XEP au haut, *XOPEIOY* au bas. Dans le milieu du champ, une massue couchée, tournée à droite. AE. 2½.

Au même cabinet.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 12. m. 10. et 11.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 3. m. 9.

45. Tête d'Hercule jeune, tournée à droite.
XEP au haut, *MATP—* au bas. Dans le milieu du champ, une massue couchée, tournée à droite. AE. 2.

Au cabinet Impérial de Russie.

46. Tête barbue et laurée.
XEP au haut, *KOTTOΣ* au bas. Entre ces deux lignes, une massue couchée. AE. 3.

Autrefois au cabinet San Clemente; après dans celui de feu M. Tôchon d'Annecy.

Mus. San Clement. Num. Sel. p. 307.
Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 12. m. 12.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 2. m. 8.

47. Tête vue de trois quarts, tournée à gauche.
XEP au bas. Partie de devant d'un taureau cornupète, une massue et un poisson, tournés à gauche. Pl. VIII. m. 28. AR. 2.

Au cabinet de M. le Baron Stanislas de Chaudoir.

48. Tête de femme dont les cheveux sont en partie enveloppés dans une draperie, tournée à gauche.
XEP au bas. Poisson et massue tournés à droite. Pl. VIII. m. 19. AR. 2¼.

Au cabinet d'un amateur.

Digitized by Google

49. Tête de femme dont les cheveux sont en partie enveloppés dans une draperie, tournée à gauche.
XEP au bas. Poisson et massue tournés à droite. AR. 2.

Au cabinet Impérial de Russie.

50. Même tête de femme, tournée à gauche.
XEP au bas. Poisson et massue, tournés à droite. Pl. VIII. m. 26. AE. 1.

Au même cabinet.

51. Tête indistincte.
XEP au bas. Massue et poisson, tournés à gauche. AE. ¾.

Au même cabinet.

52. Tête de femme, tournée à droite.
XEP . Poisson tourné à droite. Pl. VIII. m. 27. AE. ¾.

Au même cabinet.

53. Crâne de boeuf, orné de bandelettes, vu de face.
XEP au bas. Poisson et massue, tournés à gauche. Pl. VIII. m. 25. AE. 1.

Au même cabinet.

54. Tête de lion vue de profil, la gueule ouverte, tournée à gauche.
XEPPO sur deux lignes. Dans le milieu, un grain d'orge ou de seigle, tourné à gauche. AE. 1½.

Au cabinet royal à Munic.

Sestini Descr. Num. Vet. p. 77—78. tav. II. m. 9.

55. Même tête de lion, tournée à gauche.
XEPPO sur deux lignes. Dans le milieu, un grain d'orge ou de seigle, tourné à gauche. AE. 2.

Au même cabinet.

56. Tête de lion vue de profil, la gueule ouverte, tournée à gauche.
XEPPO sur deux lignes, et un monogramme. Dans le milieu, un grain d'orge ou de seigle, tourné à droite. AE. 2.

Au cabinet Impérial de Russie.

57. Légende effacée. Epi tourné à gauche entre deux poissons, tournés à droite.
Une charrue. AE. 2½.

Au même cabinet.

58. Tête de lion, vue de profil, tournée à droite.
Astre à six rayons. AE. 1.

Au même cabinet.

Digitized by Google

59. Tête de lion, vue de profil, tournée à gauche.
XEP entre les sept rayons d'un astre. AE. 1.

Au même cabinet.

60. *XEP*. Tête de Pan, tournée à droite.
Diane revêtue du'ne longue tunique, vue de face et regardant à droite, allant de droite à gauche; tirant avec la main droite une flèche de son carquois qu'elle porte sur l'épaule droite, et tenant dans la gauche un arc. Dans le champ, à gauche, un monogramme semblable à celui du n. 29. AE. 5.

Au même cabinet.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. VIII. 1805. p. 32.
Mionn. Descr. de Med. Ant. To. I. p. 346. m. 2.

61. *XEP* . Tête laurée et radiée d'Apollon, tournée à droite; devant, un bout de son arc.
ITP dans un monogramme, et les lettres *ΔP*. Diane, la tête tourelée, tenant de la droite un arc, et de la gauche, une flèche. AV. 4½.

Autrefois au cabinet de M. Ainsley.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1790. p. 89.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 1.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 346. m. 1.

62. *XEPON*. Tête d'Apollon, ornée d'un diadême, tournée à droite; devant, un bout de son arc.
Même figure de Diane; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. IX. m. 7. AE. 4.

Au même cabinet.

63 Tête de Jupiter, tournée à droite.
Même figure de Diane; même monogramme, composé des lettres *ΠΑΥΡ*; à ses pieds. à gauche, un cerf couché indistinct. AE. 5.

Au cabinet d'un amateur.

64. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
Même figure de Diane; à ses pieds, à gauche, un cerf couché. AE. 4.

Au cabinet Impérial de Russie.

65. *XEP*. Buste lauré d'Apollon, tourné à droite, ayant sa chlamyde jettée sur les épaules; dans le champ, à droite, une lyre.
ЄΛЄΥ. Diane la tête ornée de trois tours, vue de face, allant de droite à gauche et regardant à droite, tenant l'arc dans la main gauche, et ayant tiré une flèche de son carquois avec

Digitized by Google

la main droite élevée. La déesse est habillée d'une tunique légère qui lui descend jusqu'aux pieds; cette tunique a des manches qui lui arrivent presque jusqu'au coude, et est retenue par une double ceinture. A ses pieds, à gauche, un cerf. Pl. IX. m. 8. AE. 6.

Au même cabinet.

66. *ΕΛΕΥΘΕΡΑ(C.* Buste d'Apollon ceint d'un diadême, tourné à droite; devant, une lyre.

Légende indistincte. Même type de Diane; à ses pieds, à gauche, un cerf couché. AE. 6.

Au cabinet de M. le Sénateur Comte de Mannteufel.

67. *ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ.* Buste lauré d'Apollon, tourné à droite, devant, une lyre.

ΧΕΡCO(N)ΗCO . Même type de Diane; à ses pieds, à gauche, un cerf couché. AE. 4½.

Au cabinet Impérial de Russie.

68. *ΕΛΕΥΘΕΡΑ(C.* Buste lauré d'Apollon, tourné à droite; devant, une lyre.

ΧΕΡCO . Même figure de Diane; à ses pieds, à droite, un cerf couché. AE. 6.

Au même cabinet.

69. *ΕΛΕΥΘΕΡΑC* . Buste lauré d'Apollon, tourné à droite; dans le champ, une lyre autrement placée et d'une forme différente.

ΧΕΣΟΝΗCΟΥ . Même figure de Diane; à ses pieds, à droite, un cerf couché. AE. 4.

Au même cabinet.

70. *ΕΛΕ(ΥΘΕ)ΡΑC* . Buste lauré d'Apollon, tourné à droite; devant, une lyre.

Χ)ΕΡΣΟΝΗCΟΥ . Même figure de Diane; à ses pieds, à droite, un cerf couché. AE. 4½.

Au même cabinet.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 13. m. 14.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 5. m. 22.

71. *ΕΛΕΥΘΕΡΑC* . Buste d'Apollon, tourné à droite; devant, une lyre.

ΧΕΡΡΟΝΗΣΣΟΥ . Même figure de Diane. AE. 6¾.

Au cabinet du Comte de Pembrock.

Numism. Ant. Pembroch. Comit. P. II. t. 33. m. 13.
Sestini Descr. Num. Vet. p. 79.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 2.

Digitized by Google

72. *ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ*. Buste d'Apollon tourné à droite, ayant des traits féminins, et les cheveux arrangés à la manière des femmes, dont les tresses tombent sur les épaules; devant, une lyre.
ΧΕΡΣΟΝΗΣΟΥ . Même figure de Diane: à ses pieds, à droite, un cerf couché AE. 6

Au cabinet d'un amateur.

73. *ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ* . Buste lauré d'Apollon, tourné à droite, habillé de la chlamyde; devant, une lyre.
ΧΕΡΣΟ— . Même figure de Diane; à ses pieds, à droite, un cerf couché. AE. 4½.

Au même cabinet.

74. Tête de Diane, ayant un carquois sur l'épaule, tournée à droite.
ΧΕΡ au haut, *ΕΥΡΥΔΑΜ—* Arc et carquois. AR. 3.

Au cabinet de M. le Chev. A. de Hauteroche.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 2. m. 3.

75. Tête laurée de Diane ayant un carquois sur l'épaule, tournée à droite.
ΧΕΡ au haut, *ΜΕΝΕΣΤ* . Arc, carquois et flèche. Pl. VIII. m. 29. AR. 2½.

Au cabinet Impérial de Russie.

76. Buste tourné à droite.
ΧΕΡ. Le caducée; dans le champ, à droite, un monogramme composé des lettres *ΠΑΡ*, ou *ΠΑΡΥ*. Pl. V. m. 10. AE. 6.

Au cabinet de M. de Blaremberg.

77. *ΧΕΡ* . Aesculape la tête tourelée debout, vu de face et regardant à gauche, habillé d'une tunique et d'un manteau, ayant dans la main droite son bâton entortillé d'un serpent; dans le champ, à droite, la lettre *Γ*.
ΕΛ)ΕΥΘΕΡΑΣ . Hygiée debout, presque de face, allant de gauche à droite, donnant à manger à un serpent d'une patère qu'elle tient dans la main gauche. AE. 5.

Au cabinet de l'Académie Impériale des Sciences.
Waxel Rec. de quelqu. Antiqu. no. 52.

78. *ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ* . Même figure d'Aesculape debout.
ΧΕΡΣΟΝΗΣΟΥ . Même figure d'Hygiée debout. AE. 5.

Autrefois au cabinet de M. Cousinery.

Sestini Lett. et Diss. Num. To. IV. 1818. p. 13. m. 15.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 5. m. 24.

Digitized by Google

79. Tête virile nue, tournée à droite.

XEP. Guerrier combattant, tourné à gauche, se couvrant de son bouclier. AE. 1.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 3. m. 10.

80. Sans légende. Guerrier nu, tourné à gauche, la tête couverte d'un casque conique, un genou en terre, caché derrière un grand bouclier appuyé contre son genou gauche, tenant de la main droite sa lance; entre ses pieds, la lettre *T*.

OPONT. Partie antérieure d'un sanglier ailé, tourné à droite, au milieu d'un rond. AR. 3.

Au cabinet de M. le Baron Stanislas de Chaudoir.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 10. m. 1. To. IX. 1820. p. 114. m. 1. tav. III. m. 1.

81. *ꟼƎX* . Même figure du guerrier accroupi, tourné à gauche; entre ses pieds, la lettre *T*. AR. 3.

OPONT . Même type du revers précédent, au milieu d'un rond.

Autrefois au cabinet de M. Cousinery.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 10. m. 1. To. IX. p. 114. m. 1. tav. III. m. 1.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. T. II. p. 1. m. 2.

82. *AT* au haut. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, tenant dans la main gauche les freins, de la droite un fléau, et allant de gauche à droite.

XEP au bas. Guerrier nu, tourné à gauche, la tête couverte d'un casque conique, un genou en terre, caché derrière un grand bouclier appuyé contre son genou gauche, tenant de la main droite sa lance. AE. 5.

Au cabinet Impérial de Russie.

83. *B* au haut. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, allant de gauche à droite.

XEP au bas. Même figure du guerrier nu et accroupi, tourné à gauche. Pl. VI. m. 1. AE. 5.

Au cabin. de Mgr. le chancelier de l'Emp. Comte de Romanzoff.

84. *Δ* au haut. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, allant de gauche à droite.

XEP au bas. Même figure du guerrier nu et accroupi, tourné à gauche. AE. 5.

Au cabinet de l'Académie Impériale des Sciences.

Digitized by Google

85. *ΣΑ* au haut. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, allant de gauche à droite.
ΧΕΡ au bas. Même figure du guerrier nu et accroupi, tourné à gauche. Exemplaire de la plus parfaite conservation. AE. 5
Au cabinet d'un amateur.
Waxel Recueil de quelqu. Antiqu. no. 54.

86. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, allant de gauche à droite.
ΧΕΡ au bas, *Κ* dans le champ à droite. Même figure du guerrier accroupi, tourné à gauche. AE. 5.
Autrefois au cabinet du Lieuten. Gén. de Schmettau.
Lessings Kollektan. zur Literat. I. B. S. 160.

87. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, allant de gauche à droite.
ΧΕΡ au bas, *Μ* dans le champ à droite. Même figure du guerrier accroupi, tourné à gauche. AE. 5.
Au cabinet du Roi, à Paris.
Pellerin. Rec. de Méd. de Peupl. et Vill. To. I. pl. XXXII. m. 2.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. T. I. p. 346. m. 5.

88. Figure dans un char attelé de quatre chevaux galoppans, allant de gauche à droite.
ΧΕΡ au bas, *Ο* dans le champ à droite. Même figure du guerrier accroupi, tourné à gauche. AE. 5.
Au cabinet d'un amateur.

89. Figure dans un char attelé de deux chevaux galoppans, allant de gauche à droite.
ΧΕΡ dans l'exergue, *ΠΑ* au haut. Lièvre courant de droite à gauche. Pl. VIII. m. 24.
Au cabinet Impérial de Russie.

90. *ΣΑ* à droite. Deux masques adossés, vus de profil, dont l'un est imberbe, l'autre barbu et lauré.
ΧΕΡ au bas. Taureau terrassé, assailli par un lion, tourné à droite. Pl. IX. m. 9. AE. 3.
Au cabinet de M. de Psomas.

91. Tête laurée d'homme imberbe, tournée à droite.
ΧΕΡ dans une couronne de lauriers. Pl. VI. m. 2. AE. 3½.
Au cabin. de Mgr. le chancel. de l'emp. Comte de Romanzoff.

92. ——— *ΣΕΒΑΣΤΟΥ* . Tête nue d'Auguste, tournée à droite.
——— *ΕΛ)ΕΥΘΕΡ(ΑΣ*. Tête nue de Jules César. AE. 5.
Au cabinet Impérial de Russie.

*

Digitized by Google

93. *XEP*. Tête laurée d'Auguste, tournée à droite; devant, un bout de l'arc.

Victoire ayant de longues ailes, habillée d'une longue tunique, la tête vue de profil et tournée à gauche, tenant une couronne dans la main droite élevée, une palme dans la gauche, et allant de droite à gauche. Dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. VI m. 3. AE. 3½.

Au cabin. de Mgr. le Chancel. de l'emp. Comte de Romanzoff.

Médailles de Cherson.

1. *XEPCΩNOC*. L'empereur Mauricius et son épouse Constantina, en pieds, représentés dans les mêmes attitudes et avec les mêmes ajustemens qu'on leur a donnés dans les deux médailles décrites dans le I. Mémoire, p. 17. m. 3 et 4.

L'empereur Théodosius en pied, représenté comme il l'est sur les deux médailles citées; à droite, la lettre *M*, et dessus, une croix. Pl. X. m. 26. AE. 9.

Au cabinet d'un amateur.

2. Ancre, ou monogramme composé des lettres *PΩ*. La première lettre est gravée à rebours.

Croix placée sur une élévation formée par deux gradins; dans le champ, à chaque côté, un globe. Médaille un peu différente, et plus petite que celle décrite p. 18. m. 11. Pl. II. m. 22. AE. 2¼.

Au cabinet d'un amateur.

Les deux médaillons, no. 1 et 2, découverts il y a plus de vingt cinq ans aux environs de l'ancienne ville de Chersonèse, sont uniques, du plus beau style et d'une parfaite conservation. Les deux têtes de Diane que l'on voit sur les avers de ces rares médailles. présentent deux effigies de Diane, différentes l'une de l'autre. Le revers de ces deux pièces est marqué du nom d'un magistrat dont l'un est Adon, l'autre Artémidore.

La contremarque que l'on observe sur ces deux médaillons paroît être composée des lettres qui forment le mot *EYΠATOPOΣ*, *d'Eupator*: il se rapporte à Mithradate VI. roi du Pont, qui avoit ce surnom. Dans cette contremarque que portent aussi les deux médailles, no. 4 et 5, l'*O* est soigneusement indiqué comme un petit globe, dans le milieu de la partie supérieure du *P*. Il est probable qu'après que la ville de Chersonèse se fut soumise à Mithradate Eupator, le dernier fit imprimer sur la monnoie courante de la ville

Digitized by Google

cette contremarque renfermant son chiffre. La beauté du style que l'on admire dans ces médaillons, prouve qu'antérieurs à Mithradate, ils ont été frappés dans le tems où les arts du dessin avoient atteint un haut degré de perfection. Les trois petites médailles, no. 3, 4 et 5, dont deux ont la même contremarque, sont exécutées aussi avec beaucoup de goût et datent du même tems.

On est surpris de la variété et de l'élégance qu'on remarque dans la coiffure de Diane sur les médailles de Chersonèse, et entre autres sur celles des nos. 1, 2, 9, 30, et 31.

Il faut rapporter aux mêmes tems qui produisirent les médailles citées en argent, la plupart des médailles en bronze dont les légendes ne donnent pas à la ville de Chersonèse le titre de *libre*, *ΧΕΡCΟΝΗCΟΥ ΕΛΕΥΘΕΡΑC*. Car toutes ces médailles où on lit ces mots *Chersonèse libre*, sont postérieures à l'an 66 avant notre ère, époque où Mithradate fut défait par Pompée, et Chersonèse déclarée ville libre par les Romains [1]. La médaille no. 92 est un des premiers monumens publics, où Chersonèse se soit prévalue de son nouveau titre. Frappée sous Auguste, elle se rapproche de très-près du tems où la ville déclarée libre avoit cessé de l'être.

Pour se faire une idée juste des relations qui existoient entre Chersonèse et les rois du Bosphore et aussi entre cette ville et les Romains, il faut observer qu'après qu'elle fut soumise à Mithradate Eupator, par suite de l'impuissance où elle étoit de résister aux barbares ses voisins, elle resta toujours sous la dépendance des rois du Bosphore [2]. Et aussi Paerisade le dernier, opprimé de la même manière et se trouvant hors d'état de payer aux Scythes l'augmentation du tribut auquel on l'avoit soumis, avoit cédé ses états au même roi du Pont. Celui-ci ayant été vaincu par Pompée, les rois du Bosphore restèrent dans la suite dépendans des Romains [3]. Ainsi Chersonèse déclarée ville libre par ce peuple roi, ne pouvoit l'être dans le fait qu'autant qu'on lui avoit laissé ses loix, son gouvernement et son territoire; mais ses relations avec le Bosphore ne changèrent pas, et elle continua comme auparavant à être dans sa dépendance. C'est ce qui résulte des deux passages de Strabon que j'ai rapprochés dans la note; leur témoignage à cet égard est positif.

Les Romains ont traité différemment les états et villes de la Grèce après qu'ils s'en sont rendus maîtres, suivant qu'ils avoient l'intention ou de les conserver, ou de les anéantir. Ils accordèrent différens privilèges aux villes qu'ils vouloient favoriser: les unes furent déclarées libres, les autres autonomes; celles-ci exemptes

Digitized by Google

d'impôts et de tributs, celles-là amies et confédérées du peuple romain; d'autres enfin reçurent d'autres titres honorifiques. On sait que de pareilles prérogatives étoient ordinairement le partage des colonies romaines[4]. Sur tous ces privilèges d'une utilité plus ou moins réelle, et qui n'ont pas un rapport direct avec nos recherches, on peut consulter les savantes remarques d'Eckhel[5]. Au reste, des villes moins heureuses furent soumises par les Romains à des dynastes, et même des états entiers furent incorporés dans les provinces romaines. Les faveurs dont il a été question étoient quelquefois de courte durée. Ainsi la ville de Rhodes reçut et perdit plusieurs fois le titre de ville libre. Ce dernier titre que se donne sur ses médailles la ville de Chersonèse n'étoit pas accompagné de grands avantages, puisqu'il ne différoit presque pas de l'autonomie. Cette liberté ne consistoit que dans le privilège de conserver ses lois, sa forme de gouvernement, et le district de la ville. Les villes qui jouissoient du titre de ville libre n'étoient pas en vertu de ce titre, exemptes d'impôts et de tributs, et encore moins des prestations auxquelles étoient tenus les alliés des Romains[6]. L'immunité d'impôts et de tributs doit être regardée comme la seule faveur réelle parmi toutes les distinctions que les Romains prodiguoient aux Grecs, et que ceux-ci recherchoient avec empressement[7]. Nous voyons que ce privilège avoit des gradations et qu'il étoit plus ou moins étendu, puisque Jules César, en confirmant à la ville d'Ilium la liberté et l'immunité d'impôts qu'elle tenoit d'Alexandre le grand[8], lui confirmoit aussi l'immunité des prestations auxquelles se trouvoient obligés les alliés des Romains[9], privilèges que Rome avoit accordés à cette ville, déjà du tems de la république[10]. Cela nous prouve qu'alors les villes exemptes d'impôts ne l'étoient pas des prestations mentionnées.

Parmi les médailles de Chersonèse on remarquera que celles en argent, qui toutes sont du tems où la ville jouissoit de son ancienne splendeur, portent des noms de magistrats. De toutes celles que j'ai décrites ici, il n'y a que celles des nos. **48** et **49** qui n'en offrent aucun. Mais on en voit sur les monnoies en bronze appartenant à la même période de prospérité, par exemple, sur celles qui sont décrites aux nos. **8**, **9**, **10**, **14**, **15**, **16**, **33**, **34**, **36**, **39**, et sur celles des nos. **43**, **44**, **45**, **46**. D'autres n'en offrent que les deux ou trois premières lettres, comme les nos. **35**, **37**, **38**, **42**, **83**, **85**, **89**, **90**; quelques unes même les seules initiales, nos. **83**, **84**, **86**, **87**, **88**.

Les médailles sur lesquelles la ville se nomme *Chersonèse libre*

Digitized by Google

n'ont aucuns noms de magistrats. Le no. 22 fait à cet égard une exception, car sa légende est *XEPC ELEY ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΑ*; elle est au cabinet du Duc de Gotha. La même pièce se distingue aussi des autres par sa grandeur, depuis le no. 17 jusqu'au 21, qui ont les mêmes types.

Les noms de magistrats que nous lisons sur les médailles de Chersonèse sont souvent doriques, par exemple Eurydame, Matrodore; ou bien ils ont des terminaisons doriques, comme *ΑΙΣΧΙΝΑ, ΑΠΟΛΛΑ, ΔΙΑΓᴼΡΑ, ΗΡΩΙΔΑ, ΚΛΕΜΥΤΑΔΑ, ΕΥΔΡᴼΜᴼ, ΣΥΡΙΣΚᴼ, ΩΡΕΙᴼ.*

Il faut observer que les médailles des beaux tems de la ville de Chersonèse ont toutes le nom de la ville écrit ou *XEP*, ou *XEPPO*; car *XEPON* n'est qu'une légende incorrecte; tandisque les médailles postérieures substituent un *C* au second *P*. Le dialecte dorique domine dans les premières médailles, comme je l'ai déjà observé relativement aux noms des magistrats. J'ajoute que si nous trouvons dans quelques médailles postérieures *XEPCONHCO*, au lieu de *XEPCONHCOY*, ce n'est qu'une affectation de la manière d'écrire en usage dans des tems plus anciens.

Par rapport à la forme des lettres dans les légendes de nos médailles, on remarque qu'on n'a pas suivi toujours la même. L'un des beaux médaillons en argent porte, par exemple, le nom du magistrat écrit *ΑΡΤΕΜΙΔΩΡᴼY*, tandisque nous trouvons sur le second qui est du même tems, *ΑΔΩΝΟΣ*. Une petite médaille en argent, no. 27, présente le nom d'Artémidore écrit avec les mêmes lettres que sur le médaillon que je viens de citer, mais les médailles no. 26 et 28, quoique du même tems, ont toutes les lettres d'égale grandeur. Nous voyons sur plusieurs médailles qui appartiennent à l'époque de la décadence de Chersonèse, et qui sont au cabinet impérial, le *Ɛ* et le *C*, l'*Є* et l'*E* employés arbitrairement dans le même mot. La légende de la médaille no. 70 est, par exemple, *ΕΛΕΥΘΕΡΑƐ XЄPƐONHCOY*, ou *XEƐONHCOY*, comme nous le trouvons, avec l'omission du *P*, au no. 69. Nous lisons sur la médaille no. 21, *XЄPCONHCCO*; sur celle du Comte Pembrock no. 71, *ΕΛΕΥΘΕΡΑƐ XEPPONHΣΣOY*, si elle a été copiée exactement. Dans les médailles no. 72 et 77 on voit substituée à l'*Y* la lettre *V*; dans celle no. 73, l'*O* remplace, par une faute, le *Θ*; la lettre *N* est incorrectement dessinée dans celles no. 69 et 70. Toutes ces erreurs proviennent de l'ignorance des ouvriers.

Digitized by Google

Si dans le champ des médailles les légendes sont disposées en cercle, les pieds des lettres sont ou tournés vers le centre, ou vers le bord de la médaille. Les anciens ont employé indifféremment l'une et l'autre manière d'écrire. Dans les médailles de Chersonèse celle no. 21, et le revers de la médaille no. 22, ont les lettres disposées de la première manière: celles des nos. 19 et 20, et l'avers du no. 22, ont les lettres écrites de la seconde manière. Il seroit nécessaire de ne pas négliger plus longtems d'indiquer dans les descriptions des médailles quel mode d'écrire y a été adopté.

Les sept médailles des nos. 33 jusqu'à 39 qui ont un griffon et Diane accroupie pour types, sont antérieures à la décadence des beaux-arts dans la ville de Chersonèse. J'observe que la figure de Diane qui dans la médaille du cabinet de Paris paroît être nue à l'exception d'un pan de vêtement qui couvre sa cuisse gauche, et que le dessinateur de Pellerin n'a pas manqué de rendre, a dû paroître singulière aux antiquaires, cette déesse étant toujours représentée modestement habillée. Mais cette singularité n'est qu'apparente, et ne provient que de la conservation imparfaite de cette médaille dans l'exemplaire du cabinet royal de Paris publié par Pellerin. Il est évident en effet par le bel exemplaire no. 36 de la médaille de Pellerin, ainsi que par les nos. 35 et 37 qui sont d'une conservation parfaite, que la figure de Diane porte une tunique fine et légère qui lui descend jusqu'aux genoux, que ses manches arrivent jusqu'à l'origine de la main, et se terminent par un rebord qui ressemble à deux anneaux. Cette tunique est retenue par une double ceinture. Le bel exemplaire de la médaille no. 36 nous apprend, au surplus, par la flèche que la déesse tient dans sa main droite, qu'elle est représentée dans le moment où elle est prête à la décocher. C'est enfin de toutes les sept pièces qui ont le type de Diane accroupie, la seule qui donne à cette déesse un carquois sur l'épaule gauche, attribut qui manque aux six autres.

Une particularité que la conservation médiocre de la médaille de Pellerin n'avoit pas permis d'observer jusqu'à présent dans le costume de Diane accroupie, ce sont les bottines qu'elle porte dans ces sept médailles, ainsi que sur les autres qui la figurent perçant de sa lance un cerf terrassé, no. 3 jusqu'à 7, no. 11 jusqu'à 23. Aucun autre monument de l'antiquité ne nous offre l'exacte et véritable forme de ces bottines crétiques des chasseurs, nommées *ἐνδρόμιδες*, et nous voyons par ces monnoies que cette chaussure particulière à l'île de Crète, où elle avoit été inventée pour garantir les

Digitized by Google

pieds pendant la chasse dans les campagnes et les rochers escarpés de cette île, et que Callimaque[11] ne manque pas de donner à Diane, couvroit le pied entier et montoit jusqu'au genou. Ce que nous ont rapporté de ces bottines doriques Galien[12] et Pollux[13], auteurs bien postérieurs au tems où ont été frappées nos médailles, ne nous instruit pas sur la forme qu'elles avoient dans l'antiquité. Ces auteurs, suivis par le célèbre Böttiger[14], ne parlent que de la forme que ces bottines avoient de leur tems dans l'île de Crète et dans l'Asie mineure, au second siècle de notre ère. A cette époque ce cothurne crétique ne couvroit que la moitié de la jambe, et étoit, par conséquent, beaucoup moins analogue à se destination, que le cothurne ancien. Diane porte des bottines semblables à celles qu'à décrites Galien sur une médaille frappée à Mitylène sous Hadrien[15], et la même déesse les a encore plus courtes dans des médailles d'Abydos[16] et d'Éphèse[17] qui datent du tems de Septime Sévère et de ses successeurs. Le revers d'une belle médaille de Syracuse[18] représente Diane chasseresse portant des bottines qui ne passent que très-peu la moitié de la jambe; mais on voit par les rebords, qu'on les pouvoit rapprocher davantage du genou. La médaille de Mitylène avoit fait croire à Spanhein[19] que les ἐνδρόμιδες de Callimaque n'avoient eu d'autre forme que celle dont parle le médecin de Pergame. Au reste ces bottines étoient faites de cuir, et lacées par devant.

La légende de la médaille no. 36 citée ci-dessus plusieurs fois et que Pellerin avoit publiée le premier, porte *ΕΥΔΡΟΜΟ*, et ce mot ne peut pas être pris pour une épithète de Diane, comme l'ont cru quelques uns. C'est le nom d'un magistrat de Chersonèse, Eudrome, puisque sur les autres médailles qui portent la même figure de Diane accroupie et que j'ai décrites, nous lisons dans l'exergue, non cette légende, mais les initiales du nom de la ville, *ΧΕΡ*; et si l'exergue ne porte aucune légende, les initiales du nom du magistrat de la ville se trouvent dans le champ de la médaille. Ce ne sont que les médailles des nos. 33, 34 et 39 qui portent en très-petits caractères gravés au dessus du griffon, les noms des magistrats Apollas, Horéus, et d'un troisième dont les lettres sont indistinctes; mais reproduites comme j'ai pu les débrouiller. La petitesse de ces caractères a contribué à leur dégradation. J'ai trouvé une médaille semblable à celles que j'ai décrites dans la collection de M. Zoë-Zosimas à Moscou; elle me semble porter au dessus du griffon, comme celle no. 33, la légende *ΑΠΟΛΛΑ*.

Digitized by Google

Les amateurs de l'antiquité auront observé avec plaisir le costume de Diane complet, rendu avec la dernière exactitude dans les belles médailles de la ville de Chersonèse. Ils y auront remarqué une grande variété dans l'ajustement des cheveux de la déesse, ils auront vu tous ses attributs, et quand à son habillement et à sa toilette complette, il ne faut pour cela que réunir les figures de Diane accroupie, et le groupe de Diane perçant de sa lance un cerf terrassé. Ce groupe, si souvent répété, avec plus ou moins d'élégance, sur la monnoie de notre ville, mais rendu parfaitement et avec les plus belles proportions dans la médaille no. 15, a été probablement copié d'après un chef-d'oeuvre exécuté en grand par un très-habile statuaire.

Une différence très-sensible se remarque entre la figure de Diane telle que nous l'observons sur les anciennes médailles de Chersonèse, et celles que nous trouvons sur les monumens des tems postérieurs. Dans les premières nous voyons Artémis ou Diane pure et sans aucune altération: dans les secondes, elle se montre, par les tours qu'elle porte sur sa tête, comme la divinité tutélaire de la ville. Ce n'est plus Diane soeur d'Apollon et déesse de la chasse, car ces tours ne peuvent lui convenir en aucune manière. Si Diane porte dans les premières le seul habillement propre à ses occupations, nous la voyons dans les secondes vêtue d'une longue robe et dans un costume qui ne pouvoit pas lui permettre de parcourir les forêts. Néanmoins elle porte dans ces dernières médailles l'arc et le carquois, dont elle tire une flèche, et elle a un cerf couché à ses pieds.

Les médailles no. 60 et 62 appartiennent à l'intervalle de tems, ou aux années comprises entre les médailles anciennes et celles qui sont postérieures. Diane y porte déjà une longue robe, mais point de tours sur la tête. Il faut rapporter au même tems la médaille en or décrite au no. 61, la seule en or que l'on connoisse de la ville de Chersonèse, et le seul exemplaire qu'on en ait découvert jusqu'à présent. Ce que M. le chevalier Sestini a nommé un *lituus* militaire, n'est probablement qu'un bout de l'arc, tel que nous le voyons à côté d'Apollon sur l'avers de la médaille en bronze n. 62, pl. IX. m. 7, et devant le buste d'Auguste, sur la médaille no. 94, pl. VI. m. 3.

M Millingen a publié la médaille no. 21, dans son très-intéressant recueil de médailles inédites. Il a rendu aux amateurs en numismatique le service de leur donner une figure plus exacte de

Digitized by Google

cette médaille de Chersonèse que n'est celle qu'on trouve dans le musée d'Arigoni. En effet cette dernière est infidèlement dessinée et incorrectement décrite dans cette collection. De son revers on a fait l'avers; la légende du côté qui a le taureau cornupète pour type, est si incorrecte que M. Sestini, n'ayant pas la médaille sous les yeux, a été induit en erreur et a crû que cette pièce est la même que celle qui a été expliquée par Eckhel, et que je réproduis au no. 8; mais elle en diffère entièrement. M. Mionnet a donné de cette même médaille trois descriptions différentes[20], comme il les avoit trouvées dans les ouvrages de MM. San Clemente, Sestini et Millingen.

Dans le cabinet du Comte de Pembrock se trouve la médaille décrite au 71. Elle doit être d'une très-médiocre conservation, puisque le dessinateur a fait de la tête d'Apollon celle d'une impératrice romaine qui, entr'autres raisons, ne pouvoit pas y être placée, à moins qu'elle ne fut accompagnée de son nom. Cette médaille doit être aussi d'une exécution peu finie; elle ressemble sous ce rapport et par le type d'Apollon sur l'avers, à la monnoie décrite au no. 68. A droite du revers de la médaille citée du cabinet de Pembrock, le graveur a indiqué par des traits horizontaux, l'objet qu'il ne pouvoit distinguer. C'étoit justement l'endroit où, sur des exemplaires mieux conservés, se trouve, aux pieds de Diane, le cerf couché. Faute d'avoir sous les yeux un exemplaire mieux conservé de cette médaille, MM. Sestini[21] et Mionnet[22] ont crû que cette tête est celle de Crispine ou de Tranquilline. Par une erreur provenant d'une cause semblable, feu M. Millin[23] croyoit voir la tête de Septime Sévère sur une médaille de Chersonèse. Mais je n'en connois pas d'impériales de cette ville, excepté celles décrites no. 92 et 93, et la pièce décrite par M. Millin est un exemplaire mal conservé des médailles décrites no. 65 et 66.

La déesse représentée sur nos médailles est Diane *Ἀγροτέρα*, *chasseresse*, *Ἐλαφηβόλος*[24], ou *Ἐλλοφόνος*[25], *qui tue des cerfs*. De tous les animaux des forêts, le cerf, comme le plus beau, étoit particulièrement consacré à Diane. On suspendoit son bois aux murs extérieurs de ses temples[26].

Diane assise sur un tronc d'arbre, tenant une flèche dont elle essaye la pointe sur le second doigt de sa main gauche, est un sujet curieux que nous offre l'avers de la médaille no. 25. MM. Sestini et Mionnet donnent la description d'une médaille en bronze du cabinet de M. A. de Hauteroche, répetée ici no. 24 dont le revers

Digitized by Google

présente Diane assise retenant un cerf par le bois. Ces médailles représentent la biche Cérynïtis, ainsi surnommée d'une montagne de l'Arcadie. Elle étoit consacrée à Diane et avoit des cornes d'or [27]. Le poëte Ausone [28] lui donne des pieds d'airain. Dans les monumens de l'antiquité cette biche se trouve à côté de sa maîtresse; on la voit sur ceux qui ont les travaux d'Hercule pour sujet; et la biche qui allaite Téléphe, ainsi que celle que Diane substitua comme victime à Iphigénie, ont été représentées comme celles de nos médailles.

Chersonèse, comme l'atteste Pline [29], se distinguoit de toutes les villes de ces contrées: elle avoit conservé les moeurs et les arts de la Grèce. Le quadrige de l'avers des nos. 82 jusqu'à 88, le bige de l'avers de la petite médaille n. 89, rappellent les courses des chars que Chersonèse donnoit. Les deux masques adossés sur l'avers de la médaille no. 90, indiquent les représentations théâtrales qui avoient lieu pendant les jeux publics, et le revers de la même médaille qui a un taureau terrassé et assailli par un lion, se rapporte aux combats d'animaux qui étoient en usage dans ces fêtes. Cette dernière médaille est exécutée dans le goût le plus parfait. Voilà certainement des preuves d'un grand état de prospérité et de civilisation. Il forme, sans doute, un contraste frappant avec la barbarie dans laquelle on suppose qu'étoient plongés les Tauroscythes qui habitoient la chaîne montagneuse de la Chersonèse-Taurique [30]. Mais ces idées ont probablement leur origine dans les récits exagérés des navigateurs et des amis du merveilleux.

Observons encore que la jolie médaille, no. 89, pl. VIII. m. 24, qui a un bige pour avers, a été gravée dans les livres de Waxel [31], Reuilly et Millin [32], d'après des exemplaires très-mal conservés. Elle est sans légende dans les planches des livres cités, et le lièvre a été pris pour un chien. MM. Sestini [33] et Mionnet [34] n'ont pu faire autrement que de répéter les erreurs de leurs dévanciers.

Les médailles de Chersonèse dont il a été question, et qui ont un quadrige pour avers, portent un guerrier accroupi pour revers. Il est difficile de deviner ce que ce guerrier, un genou en terre, caché derrière son bouclier doit signifier, d'autant plus que l'on ne sauroit trouver aucune relation entre lui et le quadrige de l'avers. Eckhel [35] croyoit que c'est Achille célébrant les jeux à sa fameuse course, erreur adoptée, à mon grand regret, par MM. Sestini [36] et Mionnet [37]. Les beaux exemplaires de cette médaille que j'ai sous

Digitized by Google

les yeux, et principalement celui no. 85, qui est à fleur de coin, et dans lequel on voit toutes les beautés du dessin et tout le fini du travail, prouvent que ce guerrier est barbu, que c'est un homme dans l'âge viril dont le corps n'a point des formes idéales. Par conséquent, ce guerrier ne peut pas représenter Achille, mort dans la fleur de son âge. D'ailleurs il a un casque conique, qu'Achille ne porte jamais dans les monumens de l'antiquité, et qui est l'attribut propre à Ulysse, donné quelquefois à Neptune. Remarquons encore que les villes grecques de l'antiquité ne s'occupoient pas des divinités et des héros appartenans à d'autres villes et contrées, et que la course d'Achille, assez éloignée de notre ville, ne pouvoit avoir aucun intérêt pour les Chersonésites. Mais ce qui achève de prouver que le héros figuré sur les médailles de Chersonèse ne peut pas être Achille, ni avoir aucun rapport avec sa fameuse course, c'est que Pline [38] et les autres auteurs de l'antiquité, ne parlent que des courses célébrées par Achille sur cette langue de terre, et nullement d'exercices tactiques auxquels doit appartenir l'attitude de notre guerrier. Au surplus cette langue de terre, célébre sous le nom de course d'Achille, ne se prêtoit qu'aux exercices de la course, et c'étoit précisement sa forme allongée qui a fait inventer cette tradition. Je suis plutôt porté à voir dans ce guerrier un ancien héros révéré dans la ville de Chersonèse, peut-être son fondateur, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, mais en honneur de qui la ville célébroit peut-être des jeux solemnels, auxquels le quadrige de l'avers de la même médaille paroît faire allusion. Si le lecteur se rappelle que les chefs des colonies qui alloient s'établir en des contrées lointaines étoient regardés comme les fondateurs de ces nouveaux établissemens, et qu'ils jouissoient dans la plupart des villes grecques de l'honneur du culte, l'explication du guerrier accroupi que j'ai proposée ne lui paroîtra pas invraisemblable.

La lettre isolée *M* qui se trouve dans le champ d'une des médailles dont l'avers est un quadrige, no. 87, n'a pas été observée par ceux qui nous en ont donné la description. J'en ai trouvé une empreinte parmi celles de M. Mionnet.

Aucun monument de l'antiquité ne présente si exactement l'attitude inventée par Chabrias, que le revers des médailles de Chersonèse, qui porte le type du guerrier accroupi: c'est ce qui a été observé déjà par Lessing [39]. Cette attitude pouvant être modifiée de plusieurs manières, le graveur du coin, ou le sculpteur dont le

Digitized by Google

graveur avoit peut-être copié l'ouvrage, a choisi celle qui lui a paru la plus avantageuse.

Une médaille en argent dont j'ai cité deux exemplaires, nos. 80 et 81, m'avoit paru suspecte lorsque j'en avois vu la gravure publiée par M. Sestini, puisque le sanglier n'a pas été trouvé jusqu'à présent sur la monnoie de cette ville. Depuis j'ai reçu, par la complaisance de M. le Baron de Chaudoir, l'empreinte de l'exemplaire qu'il possède, et qui diffère de celui cité par M. Mionnet, puisqu'il lui manque la légende *XEP*: mais mes soupçons n'ont pas été pleinement justifiés; pourtant ces deux médailles exigent encore un examen attentif. J'observe en passant que l'exemplaire cité par M. Mionnet ne se trouve pas dans le cabinet royal de Munic; il a probablement fait partie de la collection de M. Cousinery, dont seulement une partie a passé dans celui de S. M. le roi de Bavière[40]. Une autre médaille de Chersonèse, no. 78, qui, d'après M. Mionnet doit aussi se trouver au même cabinet royal de Munic, n'y est pas, sans doute encore par la même cause.

L'explication qu'à donnée Eckhel, un des savans les plus profonds dans la numismatique classique[41], du taureau que nous voyons si souvent répété sur la monnoie de Chersonèse, particulièrement sur les nos. 2, 3, 8 jusqu'à 22, ne me paroît pas satisfaisante. Il croit que ce taureau fait allusion au nom de Tauride ou de Chersonèse-Taurique que porte cette péninsule. Mais cette explication est trop générale: elle seroit applicable, en effet, aux médailles de toutes les autres villes de la Chersonèse qui porteroient des taureaux. Il faut donc la remplacer par une conjecture qui ait plus de rapport avec ce que nous savons de cette ville.

L'avers des médailles no. 87 et 88 manque des deux lettres, que l'on voit sur les autres monnoies qui portent le même sujet, puisque l'ouvrier avoit placé trop haut sur le flan le coin de cet avers.

Il est difficile de dire quelle tête nous offrent les deux médailles en argent, no. 48 et 49. Ce ne peut être ni la tête de Cérès, ni celle de Junon, ou de Vénus, puisque leurs attributs y manquent. Il est plus probable que c'est la tête d'une divinité marine, d'une déesse du second ordre, celle d'une Nymphe: ou peut-être le portrait d'une citoyenne distinguée par ses talens, ou par des bienfaits rendus à sa patrie.

La médaille en argent, no. 48, représente des sujets curieux et nouveaux. Son avers porte une tête vue de trois quarts; le revers,

Digitized by Google

la partie antérieure d'un taureau cornupète. C'est aussi une nouveauté que le caducée qu'offre la médaille no. 76. Il est fâcheux que la médiocre conservation de cette pièce, ne nous permette pas de juger avec précision la tête de son avers.

Parmi les médailles qui font allusion à la fertilité du sol, et à sa situation heureuse au bord de la mer, nos. 47 à 53, 54 à 57, et 89, la pièce marquée no. 57, portant d'un côté un épi entre deux poissons de deux genres différens, de l'autre une charrue, et aussi de la ville de Chersonèse, comme le prouve sa fabrique, quoiqu'elle soit sans légende.

M. Sestini a publié [42] une médaille de notre ville qui me paroît être la même que celle décrite au no. 62. L'exemplaire étoit probablement d'une conservation médiocre; sa légende étoit incomplète, étant *XE*, au lieu de *XEP*. On a eu tort de confondre cette médaille et celle no. 63, avec une de celles qui sont gravées dans la description du voyage en Crimmée de M. Reuilly [43], médaille dont il a été déjà question ci-dessus. Car ni l'une, ni l'autre ne porte la tête de Commode.

La légende d'une médaille, no. 46, incorrectement publiée dans l'ouvrage de San Clemente, *ΠΟΜΙΣ*, a été corrigée par M. Sestini. Ce savant suppose que cette médaille a passé dans le cabinet de M. Tôchon d'Annecy, litérateur distingué et trop tôt enlevé à la science numismatique qui lui doit de si belles découvertes. Il est probable que la légende de la médaille en question est plutôt *XEP* que *KEP*.

Je trouve une tête d'Hercule jeune dans le type de l'avers de la médaille no. 44, portant un diadême rond fait d'une corde. La physionomie d'Hercule et la forme particulière du diadême sont rendues, avec encore plus de précision, dans la médaille no. 43. D'après cette remarque, il faut rectifier la description donnée par M. Mionnet, qui nomme ce type de l'avers *une tête juvenile, diadémée*, et celle de M. Sestini qui l'appele *une tête diadémée d'Apollon*.

Maffei [44] avoit vu à Paris en 1733 une médaille portant la légende *XEP ΕΛΕΥΘΕΡΑC* et le type d'Hygée. C'étoit la médaille décrite ici no. 77, qui a pour type de l'avers Aesculape vu de face et regardant à gauche, tenant son bâton posé à terre.

La tête couronnée de lauriers qu'offre la médaille no. 7, tirée du cabinet du Dr. Hunter, ne me paroît pas représenter Apollon, comme le croient ses éditeurs. C'est plutôt une tête de Diane. On voit des têtes de cette déesse sur plusieurs médailles de Chersonèse; elles sont couronnées de lauriers, et les traits du visage ainsi

Digitized by Google

que l'ajustement des cheveux prouvent évidemment que c'est Diane, et non pas son frère Apollon que l'on a voulu figurer. Telle est, par exemple, la tête de Diane de sa médaille no. 30, et 75, et celle no. 8, qui appartient au cabinet impérial de Vienne, et qui a été décrite par Eckhel. Dans cette dernière l'arc qui se trouve à gauche dans le champ de la médaille a une forme particulière.

On doit compter parmi les médailles très-rares de Chersonèse celles décrites no. 40 et 41, avec une tête de Minerve pour avers, la légende *XEP* et une proue de vaisseau pour revers.

L'avers de la médaille 91 offre une tête d'homme couronnée de lauriers, dont les traits du visage ressemblent à Marc-Antoine. Si la découverte d'autres médailles de cette ville confirmoit l'opinion que ce portrait est réellement celui de Marc-Antoine, on seroit fondé à supposer que ce fut ce triumvir qui gratifia Chersonèse du titre de *ville libre*.

Une autre médaille impériale de Chersonèse no. 93, pl. VI. m. 3, qui, de même que la précédente, fait partie du cabinet de Mgr. le chancelier de l'empire comte de Romanzoff, porte la tête d'Auguste couronnée de lauriers. L'objet placé devant lui n'est pas un *lituus*, mais le bout d'un arc que nous voyons aussi devant une tête d'Apollon sur la médaille, no. 62. pl. IX. m. 9. Le revers de cette dernière pièce porte une figure de Diane, type auquel on a substitué dans la médaille no. 93 une victoire habillée à la manière de Diane d'une longue tunique. Le monogramme de cette pièce no. 93 qui se trouve dans le champ du revers, est le même que porte le revers de la médaille no. 62 déjà citée.

Depuis que j'ai publié une suite de médaille de Cherson [45], ville dont on n'avoit jusqu'alors aucuns monumens numismatiques, j'ai eu connoissance d'une autre médaille en grand bronze de cette même ville, que j'ai décrite ici à la suite des médailles de Chersonèse, no. 1, pl. X. m. 26. Cette nouvelle médaille diffère des deux qui sont expliquées dans mon premier mémoire, no. 3 et 4, par l'orthographe plus juste avec laquelle est écrit le nom de la ville, *XEPCΩNOC*, et parce qu'elle porte sur son revers, à côté de Théodosius, au lieu du *Δ* ou de l'*H*, la lettre *M*.

La médaille de Cherson décrite au no. 2, mérite aussi d'être ajoutée à la suite numismatique de cette ville.

---

1. Plin. Natur. Histor. L. IV. c. 12. s. 26. p. 218. Ed. Hard.
2. Strab. Geogr. L. VII. c. 4. §. 3. p. 393—394. Ed. Tsch: Χερρόνησος

Digitized by Google

——— *πορθουμένη δὲ ὑπὸ τῶν βαρβάρων ἠναγκάθη προστάτην ἑλέσθαι Μιθριδάτην τὸν Εὐπάτορα. — ἐξ ἐκείνου δὴ τοῦ χρόνου τοῖς τοῦ Βοσπόρου δυνασταῖς ἡ τῶν Χερρονησιτῶν πόλις ὑπήκοος μέχρι νῦν ἐστὶ.*

3. Strab. Geogr. L. VII. c. 4. §. 3. p. 394: *Μιθριδάτης —— καὶ τοῦ Βοσπόρου κατέστη κύριος παρ' ἑκόντος λαβὼν Παιρισάδου τοῦ κατέχοντος.* ib. §. 4. p. 398—399: *Παιρισάδης — — ουχ οἷος τε ὢν ἀντέχειν πρὸς τοὺς βαρβάρους, φόρον πραττομένους μείζω τοῦ πρότερον, Μιθριδάτῃ τῷ Εὐπάτορι παρέδωκε τὴν ἀρχὴν· ἐξ ἐκείνου δ' ἡ βασίλεια γεγένηται Ρωμαίοις ὑπήκοος.*

4. Pausan. Achaic. c. XVIII. §. 5. p. 302. Ed. Fac: *ἔδωκε μὲν ἐλευθέροις Ἀχαιῶν μόνοις τοῖς Πατρεῦσιν εἶναι· ἔδωκε δὲ καὶ ἐς τὰ ἄλλα γέρας σφίσιν, ὁπόσα τοῖς ἀποίκοις νέμειν οἱ Ρωμαῖοι νομίζουσι.*

5. Doctr. Numor. Vet. Vol. IV. c. 3. p. 262—270.

6. Strab. Geogr. L. VIII. c. 5. §. 5. p. 193.

Cet auteur dit des habitans de Sparte: *καὶ ἔμειναν ἐλεύθεροι, πλὴν τῶν φιλικῶν λειτουργιῶν, ἄλλο συντελοῦντες οὐδέν.*

7. Gesch. der Ehre der Bilds: in den Denkschrift. der königl. Akadem. der Wissensch. zu München. VI. B. Philol. u. Philosoph. S. 199—200.

8. Strab. Geogr. L. XIII. c. 1. §. 26. p. 309: *ἐλευθέραν τε κρῖναι καὶ ἄφορον.*

9. Id. ib. §. 27, p. 317: *τὴν ἐλευθερίαν καὶ τὴν ἀλειτουργησίαν αὐτοῖς συνεφύλαξε.* Voyez le texte de Pausanias cité note 4.

10. Casaub. not. 3. in Strab. loc. cit. p. 889. Ed. Almelov.

11. Hymn. in Dian. v. 16. p. 52. Ed. Spanh.

12. Comment. in Hippocr. de Articul. p. 644. Ed. Bas.

13. L. III. c. 30. s. 155. p. 350.

14. Die Furienmaske, S. 40.

15. Spanhem. Observ. in Callim. Hymn. cit. p. 138.

16. Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. II. p. 636. m. 51.

17. Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. III. p. 111. m. 372—374.

18. Mionn. Descr. de Méd. To. I. p. 300. m. 786. pl. LXVIII. m. 6.

19. Observat. in Callim. Hymn. in Dian. p. 142—144.

20. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 4. m. 19. 20. 21.

21. Lett. et Dissert. Numism. To. IV. 1818. p. 15.

22. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 5. m. 26.

23. Reuilly Voyage en Crimée, p. 225. pl. II. m. 2.
Sestini Lett. et Dissert. Numism. To. IV. 1818. p. 14—15.

24. Scol. III. ap. Athen. Dipn. L. XV. c. 50. p. 537. Ed. Schw.
Plutarch. Terr. an Aqu. Anim. s. calid. c. IX. p. 920. Ed. Wytt.

25. Callimach. Hymn. in Dian. v. 190. p. 82.
Spanhem. Observ. in Callim. Hymn. cit. p. 258.
Etymol. M. h. v.
Zonar. Lex. h. v. p. 688.

26. Plutarch. Quaest. Rom. c. IV. p. 82.

Digitized by Google

27. Cf. Spanhem. in Callim. Hymn. in Dian. v. 102. p. 203.
Heyne in Apollod. L. II. c. 5. s. 3. p. 145.
Munker in Hygin. Fab. XXX. p. 72—73.
28. Idyll. XIX. v. 4. p. 398. Ed. Souch.
29. Natur. Hist. L. IV. c. 12. s. 26. p. 218.
30. Andron. Rhod. Paraphr. Ethic. Nicom. L. VII. c. 9. p. 321. Ed. Cantabr.
31. Recueil de quelqu. antiquit. trouv. sur les bords de la mer noire; no. XXXV.
32. Reuilly Voyage en Crimée, p. 229. pl. II. m. 8.
33. Lett. e Dissert. Numism. To. IV. 1818. p. 12. m. 7.
34. Descr. de Méd. Ant. Supplém. To. II. p. 4. m. 17.
35. Doctr. Num. Veter. To. II. p. 5.
36. Lett. e Dissert. Numism. To. IV. 1818. p. 10. m. 1 et 2.
37. Descr. de Méd. Ant. Supplém. To. II. p. 4. m. 11.
38. Natur. Hist. L. IV. c. 12. s. 26. p. 217.
39. Kollektan. zur Literat. I. B. s. 160.
40. Sérapis, II. Mémoire, p. 34—35.
41. Numi Veter. Anecd. p. 49.
Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 2.
42. Descr. Num. Veter. p. 78—79. tab. II. n. 10.
Lett. e Dissert. Numism. To. IV. 1818. p. 14—15.
43. Pl. II. m. 2.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Supplém. To. II. p. 5. m. 25.
44. Gall. Antiqu. Select. Epist. XXII. p. 108.
45. Sérapis, I. Mémoire, p. 17—19.

Digitized by Google

XIII.

Médailles choisies de Panticapaeum et de Phanagorie.

En publiant un choix de médailles inédites de Panticapaeum je n'ai pas cru inutile de décrire celles qui étoient déjà publiées. On aura l'avantage de voir rapprochées les unes des autres toutes les pièces qui forment ensemble une classe ou soudivision particulière. Les deux médailles des nos. 1 et 2, inédites et en argent, ont un coryte pour revers. Celles des nos. 4, 5, sont inédites et très-rares. On trouvera, depuis le no. 6 jusqu'à 24, les médailles de Panticapaeum qui ont un lion pour type: depuis le no. 25 jusqu'à 30, six médailles qui ont l'aigle pour revers, et depuis le no. 31 jusqu'à 43 celles qui portent une proue de vaisseau.

Médailles de Panticapaeum.

1. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ, Coryte avec l'arc, placé horizontalement; dans le champ, un monogramme. Pl. IX. m. 11. AR. 4.

Au cabinet d'un amateur.

2. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ. Coryte avec l'arc, tourné à gauche; dessous, une massue, tournée à droite, et un monogramme composé des lettres *ΠΟ*. AR. 3½.

Au même cabinet.

3. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ. Trépied; dessous, la lettre *E* et un monogramme ou lettre indistincte. Pl. IX. m. 12. AR. 3.

Au même cabinet.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. VI. 1804. p. 13. m. 5. tav. I. m. 1.

4. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
Un épi. Pl. IX. m. 14. AR. 3.

Au cabinet de M. de Blaremberg.

Digitized by Google

5. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙ(ΚΑ)ΠΑΙΤΩΝ. Une lyre. Pl. IX. m. 15. AR. 2.

Au cabinet de M. de Stempkovski.

6. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝ au bas. Tête de lion de face, mordant un fer de lance. Pl. IX. m. 16. AR. 2.

Au cabinet d'un amateur.

7. Mufle de lion, vu de face.
ΠΑΝΤΙ au haut. Tête de bélier, vue de profil, tournée à droite; dans un quarré incuse. AR. 2.

Au cabinet du gymnase de Creminez.

Albertrandi Catal. Num. Vet. p. 48.
Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 15.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 6. m. 32.

8. Mufle de lion, vu de face.
ΠΑΝΤΙ au haut. Tête de bélier, vue de profil, tournée à gauche; dessous, un poisson. AR. 2.

Au cabinet de feu M. Tôchon d'Annecy.

Sestini Lett. e Diss. Num. To. IV. 1818. p. 15. m. 1. tav. I. m. 7.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 7. m. 33.

9 Tête imberbe de Satyre, couronnée de lierre, tournée à gauche.
ΠΑΝ placé en triangle. Tête de lion, la gueule ouverte, vue de profil et tournée à gauche. AR. 3½.

Autrefois dans la collection de Mottraye.

Voyag. de la Mottraye, To. I. ch. 20. p. 425. pl. XXVIII. m. 9.

10. Tête imberbe de Satyre, couronnée de lierre, et tournée à gauche.
ΠΑΝ placé en triangle. Tête de lion, la gueule ouverte, vue de profil, et tournée à gauche; dessous, un poisson. AE. 5.

Au cabinet Impérial de Russie.

11. Même avers; un astre dans une contremarque.
Même revers. AE. 5.

Au même cabinet.

12. La même médaille, de fabrique barbare. AE. 5.

Au cabinet du Roi, à Paris.

Pellerin Rec. de Méd. Ant. To. I. pl. XXXVII. m. 8.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 348. m. 13.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. Suppl. To. II. p. 8. note a.

Digitized by Google

13. Avers indistinct.
ΠΑΝ les lettres placées en triangle. Même tête de lion; dessous, un poisson. Revers surfrappé du type du coryte. AE. 5.

Au cabinet Impérial de Russie.

14 Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝ. Tête de lion, la gueule ouverte, tirant la langue, vue de profil, et tournée à droite. AE. 2.

Au cabinet du roi, à Paris.

Peller. Rec. de Méd. To. I. pl. XXXVII. m. 7.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 348. m. 16. pl. LXIX. m. 4.

15 Tête laurée d'Apollon, tournée à gauche.
Tête de lion, la gueule ouverte, tirant la langue, vue de profil, et tournée à gauche. AE. 1.

Au cabinet impérial de Vienne.

16. Tête de Pan ou de Satyre, ayant des oreilles de bouc, vue de trois quarts et tournée à droite.
ΠΑΝΤΙ. Lion vu de profil et tourné à droite, prêt à s'élancer sur sa proie. Pl. IX. m. 13. AR. 3.

Au cabinet d'un amateur.

17. Tête imberbe d'Hercule, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚ. Lion galoppant de gauche à droite. AE. 5¼.

Au cabinet du roi, à Paris.

Millin Monum. inéd. To. I. p. 24. pl. IV. m. 1.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 348. m. 20.

18. Tête imberbe de Satyre, ayant des oreilles de bouc, vue de trois quarts, et tournée à gauche.
ΠΑΝΤΙ dans l'exergue. Lion debout, tourné à gauche, la tête vue de face, mordant une lance qu'il tient avec la patte droite élevée. AR. 2.

Au cabinet Impérial de Russie.

19. La même médaille. AE. 1.

Autrefois dans la collection de Mottraye
Voyage de la Mottraye. To. 1. ch. 20. p. 425. pl. XXVIII. m. 25.

20. Tête de Bacchus couronnée de pampres, tournée à droite.
Lion tourné à gauche, la tête vue de face, mordant une lance qu'il tient avec la patte droite élevée. AE. 3¼.

Au cabinet du roi, à Paris.

Digitized by Google

21. Tête de Bacchus, couronnée de pampres, tournée à droite.
Même type du lion; dans le champ, un monogramme, no. 113 du recueil de M. Mionnet. AE. 4.

Au même cabinet.

Millin Monum. inéd. To. I. p. 27. pl. IV. m. 3.
Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 348. m. 15.

22. Tête de Bacchus couronnée de pampres, tournée à droite.
Lion tourné à droite, la tête vue de face, ayant dans la gueule une lance qu'il tient avec la patte gauche. AE. 4½

Au même cabinet.

23. Tête de Satyre imberbe aux cheveux hérissés, vu presque de face, tournée à gauche.
Lion, ou lionne, à demi couchée, tournée à gauche. AE. 1.

Au cabinet de l'Académie Impériale des Sciences.

24. Tête de Satyre imberbe, tournée à droite.
ΠΑΝΤ - dans l'exergue. Lionne couchée, et tournée, à droite. AR. 2½.

Au cabinet Impérial de Russie.

25. Tête d'Apollon couronnée de lauriers, tournée à droite.
ΠΑΝ dans l'exergue. Aigle aux ailes éployées, vu de face, la tête tournée à gauche. Pl. IX. m. 17. AE. 4.

Au cabinet d'un amateur.

26. Même tête d'Apollon, surfrappée d'un trépied.
ΠΑΝ. Même type de l'aigle, un peu effacé par la contremarque de l'avers. Pl. IX. m. 18. AE. 4.

Au même cabinet.

27. Belle tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ. Aigle aux ailes éployées, vu de face, la tête tournée à droite, placé sur un foudre; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. IX. m. 20. AE. 8.

Au même cabinet.

28. Belle tête d'Apollon, tournée à droite.
Légende effacée. Même type de l'aigle sur un foudre; dans le champ, même monogramme. Pl. IX. m. 19. AE. 8.

Au cabinet de M. de Blaremberg.

29. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ. Même type de l'aigle sur un foudre; dans le champ, même monogramme, mais peu distinct. Pl IX. m. 21 AE. 7.

Au cabinet d'un amateur.

Digitized by Google

30. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚ. Même type de l'aigle sur un foudre; dans le champ, même monogramme. Fabrique médiocre. Pl. IX. m. 22. AE. 7.

Au même cabinet.

31. Tête barbue de Neptune, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙ. Proue de vaisseau, tournée à gauche. Pl. IX. m. 23. AE. 6.

Au cabinet impérial de Vienne.

32. Même tête barbue de Neptune, tournée à droite; au bas, une tête peu distincte dans une contremarque.
ΠΑΝΤΙ. Proue de vaisseau, tournée à gauche. Pl. IX. m. 24. AE. 7.

Au cabinet d'un amateur.

33. Même tête de Neptune, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙ. Proue de vaisseau, tournée à gauche. Médaille surfrappée. Pl. IX. m. 25. AE. 5½.

Au même cabinet.

34. Même tête de Neptune, tournée à droite.
ΠΑΝ. Proue de vaisseau, tournée à droite. Médaille surfrappée; on distingue encore, sur l'avers, la tête imberbe de Satyre et la contremarque de l'astre du coin précédent. Pl. IX. m. 26. AE. 5.

Au même cabinet.

35. Même tête de Neptune, tournée à droite.
Π . . . . Proue de vaisseau, tournée à gauche; au milieu, une tête barbue de Satyre, tournée à droite, dans une contremarque. Pl. IX. m. 27. AE. 6.

Au même cabinet.

36. Même tête de Neptune, tournée à droite; au milieu, une tête barbue de Satyre, tournée à droite, dans une contremarque.
ΠΑΝΤ. Proue de vaisseau, tournée à gauche; dans le champ, au haut, une tête de Minerve, tournée à droite, dans une contremarque un peu effacée par la contremarque de l'avers. Pl. IX. m. 28. AE. 6.

Au cabinet de M. de Blaremberg.

37. Même tête de Neptune, tournée à droite; une tête de Minerve, et une de Satyre, tournées à droite, en deux contremarques.
ΠΑΝΤΙ. Proue de vaisseau, tournée à gauche, devenue indistincte par les deux contremarques de l'avers. Pl. IX. m. 29. AE. 6.

Au cabinet d'un amateur.

Digitized by Google

38. Même tête de Neptune, devenue indistincte par les deux contremarques du revers, qui ont rendu concave la médaille.
ΠΑΝΤΙ. Proue de vaisseau, tournée à droite; au milieu une tête de Satyre tournée à droite, dans une contremarque, surfrappée en partie par une autre ayant une tête de Minerve. Pl. IX. m. 30. AE. 5.

Au même cabinet.

39. Tête laurée d'Apollon, tournée à droite.
———*ΠΑΙΤΩΝ.* Proue de vaisseau, tournée à droite. Pl. IX. m. 31. AE. 3.

Au même cabinet.

40. Tête de femme voilée, tournée à droite.
ΠΑΝ. Proue de vaisseau, tournée à droite. Pl. IX. m. 32. AE. 2.

Au même cabinet.

41. Tête casquée de Minerve, tournée à droite.
-*ΑΝ.* Proue de vaisseau, tournée à droite. Pl. IX. m. 33. AE. 2.

Au même cabinet.

42. Tête imberbe du dieu Lunus, portant un bonnet phrygien, orné d'un astre dans un croissant, tournée à droite.
ΠΑΝΤΙΚΑΠΠΑΙΤΩΝ. Bacchus debout, revêtu d'une courte tunique, et d'une chlamyde dont l'extrémité tombe de son bras droit, tourné à gauche, tenant une grappe de raisin dans sa main droite, et un thyrse orné de bandelettes dans le bras gauche; à ses pieds, une panthère, dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 1. AE. 9.

Au même cabinet.

43. Même tête, mêmes accessoires.
Même légende, même monogramme, et mêmes types. Médaille surfrappée; on voit encore sur l'avers les restes de la légende, et sur le revers une partie du profil de la tête de l'ancien coin. Pl. X. m. 2. AE. 8½.

Au cabinet de l'Académie Impér. des Sciences.

Médailles de Phanagorie.

44. Buste de Diane, avec l'arc et le carquois sur l'épaule, tourné à droite.
ΦΑΝΑΓ. Cerf couché, tourné à gauche; dans le champ, à droite, un monogramme. Pl. X. m. 3. AE. 5.

Au cabinet d'un amateur.

Digitized by Google

45. Tête de Neptune portant un bonnet conique, tournée à droite.
ΦΑ. Arc et flèche. Médaille surfrappée; on voit encore, sur le revers, la tête d'Apollon, et sur l'avers, la légende *ΠΑΝΤΙ* et les bonnets des Dioscures du coin précédent. Pl. X. m. 4.
AE 2¼.

Au même cabinet.

46. Tête de Neptune portant un casque conique, ceint d'une couronne de lauriers, tournée à gauche.
ΦΑΝΑ au haut. Taureau cornupète, allant de droite à gauche; dans l'exergue, un grain de seigle. Pl. X. m. 5 AR. 2¼.

Au cabinet de M. de Psomas.

47. Tête d'Aphrodite Apaturos, tournée à droite, et avec une aile à l'épaule; dans le champ, à gauche, un astre à huit rayons.
ΦΑΝΑΓ-ΡΙΤΩ-. Une branche de palme, tournée à gauche. Pl. X. m. 6. AE. 4.

Au cabinet d'un amateur.

48. La même tête.
Une branche de palme. Médaille surfrappée. Pl. X. m. 7. AE. 7.

Au même cabinet.

49. Tête d'Apollon couronnée de lauriers, tournée à droite.
ΦΑΝΑΓΟΡΙΤΩΝ sur deux lignes. Un thyrse orné de bandelettes; dans le champ, au bas, un monogramme. Pl. X. m. 8.
AR. 3¼.

Au même cabinet.

Je n'aurai que très-peu de remarques à faire sur ces médailles, puisque la plupart ne présentent aucune difficulté.

Quoique la médaille no. 2, pl. IX. m. 12, ait, comme celle de M. de Knobelsdorf, un trépied pour revers, cependant elle diffère beaucoup de celle-ci dans la forme de ce symbole, et par les lettres qui sont au dessous.

Les médailles de Panticapaeum en bronze avec un trépied pour type, ressemblent en tout à celles de Gorgippie qui portent le même emblême. Toutes ont été très-inexactement décrites par ceux qui en ont parlé [1]. Ils y ont vu des gouvernails, et des casques; tandisqu'on n'y trouve qu'un thyrse orné de bandelettes appuyé sur un trépied. Il est possible que la gravure infidèle qu'a donné d'une médaille semblable de Panticapaeum le catalogue de Hunter [2], ait donné lieu à quelques unes de ces erreurs. Le premier et le seul

Digitized by Google

qui ait publié une description juste et exacte de ces médailles de Panticapaeum et de Gorgippie est M. le chevalier Sestini [3].

Quoique sans légende, la médaille no. 3, pl. IX. m. 13 doit probablement appartenir à Panticapaeum.

M. Mionnet a observé que des médailles semblables à celles des nos. 9 et 11, présentent sur le revers, au dessous de la tête de lion, un épi, et non pas nn poisson, comme l'avoient cru MM. Pellerin et Sestini. M. Mionnet veut de même substituer, au dessous de la partie antérieure d'un griffon, qui se voit sur d'autres médailles de Panticapaeum, un épi au poisson qu'y avoient vu Mottraye [4], Paruta [5], Tristan [6], Graverol [7], Beger [8], Montfaucon [9], Hunter [10], Lacombe [11], et M. Sestini [12]. Connoissant ces médailles conservées au cabinet du roi à Paris dont parle M. Mionnet, et en ayant vu beaucoup d'autres exemplaires, je puis assurer que, si l'objet sous la tête de lion, et qui se trouve aussi sous la partie antérieure d'un griffon, paroît avoir quelque ressemblance avec un épi, ce n'est que par la maladresse de l'ouvrier du coin; car c'est toujours un poisson qu'on a voulu y figurer.

J'observe que, parmi les médailles de Panticapaeum qui portent des têtes et des figures de lion, il n'en est qu'une seule, celle no. 17, qui ait ce type comme un emblême d'Hercule. Mais je remarquerai ci-après que cette pièce n'appartient pas à notre ville. Les autres lions sur nos médailles se rapportent à Apollon et à Bacchus.

J'ai répété la description de la médaille no. 17, et j'observe qu'elle n'appartient pas à la ville de Panticapaeum comme l'ont cru MM. Millin et Mionnet; elle est plutôt d'une ville de l'Espagne Baetique nommée Anticaria. Pour se convaincre que cette pièce est d'une fabrique barbare et étrangère à la Chersonèse-Taurique, on n'a qu'à comparer son empreinte dans la collection de M. Mionnet avec les médailles de Panticapaeum et avec la description et la gravure de la médaille en question donnée par Florez [13], Eckhel [14], suivi par M. Sestini [15], est de l'opinion que cette médaille publiée par Florez doit être attribuée à un des rois de la Galatie.

La ressemblance parfaite qui se trouve entre les médailles nos. 18 et 19, dont la première est en argent, la seconde en bronze, pourroit peut-être faire soupçonner une erreur dans l'indication du métal de la part du dessinateur ou du graveur de la dernière qui appartenoit à de la Mottraye. Mais ce soupçon ne me paroît pas

Digitized by Google

assez fondé, vu que nous possédons beaucoup de médailles en bronze de Panticapaeum qui ne sont pas inférieures quant à l'exécution aux plus belles en argent de la même ville, et qu'il est probable que la plupart des types que nous voyons sur les médailles en bronze de Panticapaeum, se sont autrefois trouvés aussi sur celles en argent.

Les anciens employoient comme ornement de plusieurs objets, des têtes de lion mordant un fer de lance, type que nous offrent les médailles en argent no. 6. pl. IX. m. 16, et les nos. 18, 19. Les moyeux d'or des roues du char funèbre d'Alexandre le grand étoient des têtes de lion mordant une lance [16].

Je ne donne que le dessin de l'avers de la médaille no. 27. pl. IX. m. 20. parce que son revers est moins bien conservé.

La médaille no. 33. pl. IX. m. 25, a été surfrappée: l'avers qui porte une tête de Neptune a été imprimé sur le revers d'une pièce marquée d'un aigle semblable à celui no 25. pl. IX. m. 17.

M. Mionnet [17] a donné une description imparfaite de la médaille no. 42. pl. X. m. 1, puisqu'il l'a puisée dans un catalogue mal rédigé et inexact. Le second exemplaire de la même pièce, no. 43. pl. X. m 2, est une médaille surfrappée. Son revers porte le profil d'une tête, type du premier coin; l'avers des traces du revers précédent, et une lettre qu'on voit dessous le nez du dieu Lunus, qui appartenoit à la légende et qui se terminoit par la lettre *N*, conservée dans le champ de la médaille. Ce coin primitif appartenoit peut-être ausssi à la ville de Panticapaeum.

L'avers d'une médaille de Phanagorie, no. 46. pl. X. m. 6, me paroît offrir la tête d'Aphrodite Apaturos, divinité qui étoit en haute vénération au Bosphore asiatique, dont Phanagorie étoit la capitale. Sur cet avers la tête de la déesse est accompagnée d'un grand astre, attribut qui suffit pour la caractériser, et que nous voyons toujours à côté d'Astarté sur les médailles des rois du Bosphore [18], où cette déesse paroît identifiée avec Atergatis, comme je l'ai prouvé dans un des mémoires précédens [19].

---

1. Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 339.
   Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. I. p. 348. m. 19. T. II. p. 332. m. 1. 2. et Supplém. T. II. p. 10. m. 61.
2. Numi Gul. Hunter; p. 224. n. 4. tab. XLI. n. 11.
3. Lett. e Dissert. Numism. To. VII. 1805. p. 29.
4. Voyag. en Eur. Asie et Afr. To. I. ch. 20. p. 425. pl. XXVIII. m. 10.

Digitized by Google

5. Sicil. Numism. tab. VIII. n. 89.
6. Commentair. histor. To. III. p. 83.
7. Dissert. sur une médaille qui porte le nom de Pan.
8. Thesaur. ex Thesaur. Palat. select. c. II. §. 29. p. 200. et Thesaur. Brandenb. To. I. p. 369. n. 1.
9. L'Antiqu. expl. To. I. pl. 226. m. 8.
10. Numi Gul. Hunter; p. 204. n. 3. tab. XLI. n. 3.
11. Musei Britan. Veter. Popul. et Reg. Numi; p. 88.
12. Lett. e Dissertaz. Numism. To. IV. 1818. p. 17. m. 5 e 6.
13. Medalas de las Colonias, Municip. y Pueblos de l'Espana; P. II. p. 633. tabl. LI. m. 6.
14. Doctr. Num. Vet. Vol. I. p. 14.
15. Class. Gener. Geogr. Numism. P. II. p. 1. Lips. 1797.
16. Diodor. Sic. Bibl. L. LVIII. c. 27. p. 279. l. 1.
Mémoir. de l'Acad. des Inscr. To. XXXI. Hist. p. 92. pl. I.
Caylus Abhandl. zur Gesch. und zur Kunst; II. B. S. 349. Taf. I. n. II.
Ste Croix, Examen crit. des Histor. d'Alexandre le Grand; p. 511. et 792.
Quatremère de Quincy, Recueil de Dissertat. sur différ. sujets d'Antiquité; p. 126. pl. I.
17. Descr. de Méd. Antiqu. Supplém. To. II. p. 9—10. m. 58.
18. Sérapis, VII. Mémoire, §. XCI. p. 167.
19. Ibid. §. XCI. p. 168. Voyez Pl. X. m. 27.

Digitized by Google

XIV.

Sur les médailles en bronze qui ont un grand coryte pour revers et qui sont incertaines.

La suite des médailles que je décrirai ici nous offre un phénomène unique peut-être dans la numismatique ancienne. On sait que les médailles comprises sous le nom d'incertaines ne se rencontrent ordinairement qu'en assez petit nombre; mais celles dont il est question ici, sont communes dans les pays qui appartenoient jadis au royaume du Bosphore. Elles se distinguent de toutes celles qui ont été frappées dans la Chersonèse-Taurique, et dans le district asiatique du Bosphore par leur grosseur, par l'uniformité constante et la simplicité de leurs types, et par l'absence de toute légende. Si l'on demandoit quelle raison on a pu avoir de multiplier ces pièces, et de les laisser sans aucune indication de lieu, nous n'aurions rien à repondre. Elles sont au reste d'une belle fabrique et de bon métal.

1. Tête de Bacchus couronnée de lierre, le front ceint d'un bandeau dont les bouts flottent autour du col, tournée à droite.
Coryte avec les courroies qui servoient à le porter; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 10. AE. 8.

Au cabinet d'un amateur.

2. Même tête de Bacchus d'un caractère différent.
Même type; même monogramme. Pl. X. m. 11. AE. 8.

Au cabinet de l'Académie Impér. des Sciences.

Reuilly Voyage en Crimée; p. 327—329. pl. II. m. 6.
Harwood Popul. et Urb. Sel. Num. Graeca; p. XV.

3. La même médaille, plus petite. AE. 6.

Au cabinet d'un amateur.

4. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 12. AE. 6¼.

Au cabinet d'un amateur.

Digitized by Google

5. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, le même monogramme autrement formé. Pl. X. m. 13. AE. 6½.

An cabinet de l'Académie Imp. des Sciences.

6. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à droite, le monogramme de la médaille précédente. Pl. X. m. 14. AE. 6½.

Au cabinet d'un amateur.

7. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme différent. Pl. X. m. 15. AE. 6½.

Au même cabinet.

8. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 16. AE. 7.

Au même cabinet.

9. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 17. AE. 7.

Au même cabinet.

10. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 18. AE. 7.

Au même cabinet.

11. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 19. AE. 6.

Au même cabinet.

12. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, un monogramme. Pl. X. m. 20. AE. 6½.

Au même cabinet.

13. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 21. AE 6.

Au même cabinet.

14. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à gauche, un monogramme. Pl. X. m. 22. AE. 7.

Au même cabinet.

Reuilly Voy. en Crimée; p. 228—229. pl. II. m. 7.

Digitized by Google

15. Même tête de Bacchus.
Même type; dans le champ, à droite, un monogramme. Pl. X. m. 23. AE. 8.

Au cabinet de l'Académie Imp. des Sciences.

16. Tête de Bacchus, un peu différente des précédentes dans l'arrangement des cheveux; dans le champ, à droite, une contremarque portant un astre à huit rayons, a effacé presque tout le visage.
Même coryte; dans le champ, à droite, un astre à huit rayons dans une contremarque; le monogramme, à gauche, se trouve effacé par la contremarque de l'avers. Pl. X. m. 24. AE. 6.

Au cabinet d'un amateur.

17. Tête de Bacchus couronnée de lierre, le front ceint d'un bandeau dont les bouts flottent autour du col; tournée à droite.
Même coryte; monogramme effacé. Médaille surfrappée. Pl. X. m. 25. AE. 7.

Au cabinet de M. le Comte Sévérin Potocki.

Les monogrammes que portent les revers de ces médailles ne peuvent pas nous faire découvrir leur patrie, puisque ce n'est pas toujours le même monogramme qu'on y voit; ce qui devroit être, si ces chiffres indiquoient le nom d'une ville, ou celui d'un chef, ou d'un roi. On peut s'assurer d'après les dessins ajoutés ici, que ces dix monogrammes différens indiquent plutôt des noms de magistrats.

C'est donc par erreur, que l'on a cru trouver dans le monogramme des médailles no. 13 et 14, pl. X. no 21 et 22, l'indication de la ville de Pharnacia [1], et dans celui des nos. 1, 2, et 3, pl. X. m. 10 et 11, le nom de la ville de Tyra. Car indépendamment de la raison qui prouve que ces monogrammes expriment des noms de magistrats, ces chiffres admettent plus d'une explication. Par exemple si M. Harwood [2] a cru voir dans celui des nos. 1, 2 et 3, le mot de *ΤΥΡΑΝΩΝ*, on pourroit y trouver également les mots de *ΤΑΥΡΩΝ*, de *ΦΑΝΑΓΟΡΙΤΩΝ* et d'autres encore.

Des monnoies d'Asandre, dont il a été question dans un des mémoires précédens [3], no. 9 et 11, pl. VIII. m. 7 et 8, frappées sur deux médailles ayant la tête de Bacchus et le grand coryte pour types, ainsi qu'une médaille d'Asandre no 10 [4], décrite ici, no. 16, pl. X. m. 25, surfrappée des types de nos médailles, prouvent évidemment que les médailles dont nous nous occupons sont du tems d'A-

Digitized by Google

sandre. Il est à désirer que des découvertes postérieures nous éclaircissent sur la patrie de ces monnoies.

Quant au bandeau dont le front de Bacchus est ceint, il faut observer que l'on n'en remarque sur nos médailles qu'un seul bout flottant sur le col. L'artiste regardoit probablement l'autre bout comme appartenant au côté gauche du buste.

Nous voyons sur nos médailles, que l'on a réuni à cet étui de l'arc, nommé coryte, le carquois, ou l'étui des flèches.

De tous les monogrammes que portent nos médailles, celui qui est gravé sur celles des nos. 1, 2 et 3, est le plus commun. Mais celles qui ont été surfrappées, ou qui portent des contremarques sont infiniment rares. De ce nombre est la médaille no. 16. pl. X. m. 24, unique jusqu'à présent, et ayant un astre à huit rayons dans une contremarque, qui lui a été imprimée sur l'avers et sur le revers à Panticapaeum.

Je n'ai pas cité la médaille décrite par M. Mionnet [5], car je doute si son monogramme a été dessiné exactement.

---

1. Note de M. Millin sur les médaill. de M. Reuilly; voy. Voyage en Crimée par Reuilly; p. 229. pl. II. m. 7.
2. Harwood Popul. et Urb. Sel. Num. Graeca, p. XV.
3. Mémoire XI. p. 322, et p. 326.
4. Mémoire XI. p. 322, et p. 326.
5. Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 334. m. 8. pl. XV. C. mon. 1362.

Digitized by Google

XV.

D'une médaille incertaine nouvellement découverte, et de quelques médailles décrites dans le mémoire VII.

J'ai publié dans le premier mémoire de ce recueil *) une médaille en argent très-curieuse à cause de ses types, que l'ouvrier avoit exécutée sans burin, en se servant de poinçons droits et sémicirculaires. La médaille en bronze que je donne ici porte des types du même genre. En voici la description:

Dans le milieu, une élévation qui doit représenter une tête d'homme tournée à droite; elle est entourée de traits sémicirculaires et de traits droits, pour indiquer les cheveux.

Homme debout, vu de face, tenant de ses mains une lance; dans le champ, à gauche et à droite, une croix; le tout entouré de traits sémicirculaires. Pl. X. m. 32. AE. 4.

Au cabinet d'un amateur.

Ces deux médailles très-rares ont été trouvées dans la péninsule de Taman, et il est très-probable qu'elles ont été frappées par une des peuplades scythes connue sous le nom de Maeotes. Peut-être sont-elles des Sindes, peuple qui paroît avoir été plus en contact avec les Grecs que les autres Maeotes.

Les deux croix que l'on remarque sur le revers, s'y trouvent pour remplir le champ, ou peut-être ont une signification qui nous est inconnue. Ce sont des ornemens qui n'ont ici aucun rapport avec le christianisme: car il n'y a pas de doute que nos deux monnoies aient été frappées dans la Sarmatie asiatique, lorsque cette contrée étoit soumise aux rois du Bosphore. Si elles avoient été faites par une peuplade qui eut embrassé le christianisme, après l'extinction de la dynastie sauromate, elles auroient été exécutées dans un goût moins barbare et ressembleroient plus ou moins aux monnoies byzantines. Au reste, elles ont été découvertes à deux différentes époques, ensemble avec d'autres médailles de Panticapaeum et des rois du Bosphore, et ne peuvent par conséquent, appartenir à aucun siècle du moyen âge.

Digitized by Google

J'ai fait dessiner sur la planche X. plusieurs médailles du Bosphore Cimmérien, dont il a été fait mention dans le mémoire VII. de ce recueil.

Les deux médailles de Cotys I. dont l'une a les lettres *MH* pour revers, m. **29**, l'autre la figure de la Victoire, m. **28**, ont été citées au §. CVIII. p. **187**.

Une médaille de Sauromate IV. dont le revers porte Astarté assise et, devant cette déesse, un petit génie ailé, l'amour, qui tient un flambeau, a été expliquée au §. XCI. p. **168**. Depuis la publication du mémoire VII. j'ai acquis d'autres exemplaires de la même médaille, où le sujet du revers est différemment traité.

On trouvera au §. CXVII. p. **199—200**. la description des deux médailles de Sauromate III. dont les revers présentent la chaise curule dans une très petite dimension, et mêlée parmi les autres présens d'une moindre valeur. Elles sont gravées aux nos. **30** et **31**.

---

*) I. Mémoire, p. **12**. m. **5**. pl. II. m. **5**.

XVI.

D'une médaille en bronze très-précieuse de Sauromate III. roi du Bosphore-Cimmérien.

La médaille dont il s'agit est unique et une des plus remarquables dans la suite des médailles du Bosphore. En voici la description.

Légende effacée. Buste de Sauromate III. ceint d'un diadême et tourné à droite.

Buste de Trajan couronné de lauriers, tourné à droite; dessous, les lettres *MH*. pl. X. m. 9. AE. 7.

Au cabinet d'un amateur.

Quoique l'avers manque de légende, la physionomie du roi nous prouve néanmoins que cette médaille est de Sauromate III. La tête de Trajan qu'offre le revers a les mêmes traits que nous présentent les médailles en or de Sauromate III. qui portent les époques *ЄϹT*. an 395 [1], *T*. an 400 [2], *ΔT*. an 404 [3], et qui ont été frappées pendant le règne de cet empereur. Dans toutes les têtes qu'on voit sur les médailles déjà citées, la ressemblance est aussi imparfaite qu'elle l'est dans le revers de notre médaille en bronze. Mais la comparaison du dernier portrait avec celui des trois médailles en or que j'ai mentionnées démontre que les quatre têtes de Trajan ont été exécutées d'aprés un seul et même original. Sous le rapport de la ressemblance on trouvera beaucoup plus exacts les portraits de cet empereur gravés sur les médailles postérieures de Sauromate III. avec les années *HT*. an 408 [4], et *ΓIT*. an 413 [5].

On ne connoissoit pas pour le tems qui s'est écoulé entre Cotys I. et Sauromate IV. une seule médaille en bronze qui eut au revers la tête d'un empereur romain; par cette raison celle que j'ai produite ici est extrémement remarquable.

Cette même monnoie est aussi la seule dans toute la suite du Bosphore, qui présente, au lieu d'une date, au dessous de la tête de l'empereur, les lettres *MH*. On voit, il est vrai, au cabinet impérial, une médaille inédite de Sauromate IV. dont le revers porte, au milieu d'une couronne de chêne, les lettres *MH*, au dessus desquelles se trouve une petite tête de Septime Sévère couronnée de lauriers, tournée à droite; mais mon observation n'en est pas moins

*

Digitized by Google

exacte, puisque dans ce revers le portrait de Septime Sévère n'est qu'un accessoire.

Observons encore que la première médaille connue en bronze du Bosphore marquée d'une époque, est de Sauromate IV. Elle porte la date *BϤΥ*. an 492, et la tête de Septime Sévère, devant laquelle est un globe [6].

Puisque la rare médaille dont j'ai donné la description est de Sauromate III. les amateurs en numismatique apprendront avec plaisir qu'il existe du même prince une médaille qui recule de cinq ans le commencement de son règne, dont la plus ancienne date connue étoit l'an *ЄϤΤ*. ou 395. Voici la description de cette médaille:

BACIΛЄѠC CAΥPOMATOΥ. Buste de Sauromate III. ceint d'un diadême, et tourné à droite.

ϤΤ. Tête de Domitien couronnée de lauriers, et tournée à droite; dessous, la date, l'an 390. AV. 4½.

La dernière date de Rhescuporis III., prédécesseur de Sauromate III., étant l'an *AΠΤ*. 381, que nous offre une médaille en or du cabinet royal de Munic, publiée par M. Sestini [7], mais oubliée par MM. Eckhel [8] et Mionnet [9]; il s'en suit qu'il existe un intervalle de neuf ans entre la dernière médaille de Rhescuporis III. et la première de Sauromate III. Des nouvelles médailles qu'on découvrira peut-être dans la suite, nous éclairciront comment cet intervalle doit être partagé entre les deux souverains.

---

1. Pellerin Recueil de Méd. de Rois; p. 34. pl. IV. m. 2.
   Eckhel Doctr. Num. Veter. Vol. II. p. 378.
   Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. II. p. 372. m. 71.
   Visconti Iconogr. Grecque; To. II. p. 360—361.
2. Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. II. p. 372. m. 72.
3. Vaillant Numi Praestant. To. II. p. 124.
   Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 59.
4. Vaillant Numi Praestant. To. II. p. 124.
   Havercamp Allgem. Hist. III. D. t. VIII. m. 3.
   Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 59. pl. II m. 6.
   Mionn. Descr. de Médaill. Ant. To. II. p. 372. m. 74.
5. Pellerin IIIe Suppl. au Rec. de Médaill. p. 1.
6. Khevenh. Reg. Veter. Num. p. 164. t. III. n. 9.
   Eckhel Catal. Mus. Caes. Vindob. P. I. p. 135. n. 1. et Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 379.
7. Descr. Num. Veter. p. 240.
8. Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 377.
9. Descr. de Médaill. Ant. To. II. p. 371.

Digitized by Google

XVII.

Das königliche Schloss des Bosporus und die Stadt Gargaza auf der taurischen albinsel.

Der Gegenstand dieser Abhandlung, das königliche Schloss des Bosporus und die Stadt Gargaza, beide auf der taurischen Halbinsel, wird einzig und allein von Diodor von Sicilien erwähnt, in der Erzälung dessen was sick unmittelbar nach dem Tode Pärisades I. zugetragen hat [1]. Ohne dieses merkwürdige Bruchstück aus der frühern Geschichte der Könige des kimmerischen Bosporus würden wir von dem ehemaligen Vorhandensein beider Orte nichts wissen. Die Schwierigkeiten die sich den Erdbeschreibern neuer Zeit in der Bestimmung beider Orte entgegenstellten, haben sie sämmtlich abgehalten irgend eine Aufklärung darüber zu geben, oder sie auch nur zu versuchen. Auch war ohne genauere Kenntniss der taurischen Halbinsel, und ohne in derselben unternommene Reisen, mit der Absicht das bis jezt Dunkle zu erhellen, nichts hierin zu thun.

Die kürzeste und sicherste Weise den Leser in den Stand zu setzen, die Aufgabe nach der vorhandenen Erzälung zu fassen, ist, diese Nachricht des Diodor übersezt mitzutheilen.

«Nach dem Tode Pärisades», meldet Diodor, «bekriegten sich seine Söhne, Satyrus, Eumelus, und Prytanis, unter einander, wegen der Obergewalt. Dem Satyrus, als dem ältesten, hatte der Vater die königliche Würde überlassen. Allein Eumelus, der sich mit einigen der benachbarten Barbaren befreundet, machte ihm den Thron streitig. Satyrus, dieses vernehmend, zog ihm mit einem starken Heere entgegen, ging über den Fluss Thapsis, stellte, als er dem Feinde nahe gekommen, die Wagen, auf denen er seinen bedeutenden Vorrath an Lebensmitteln mit sich genommen hatte, um das Lager, ordnete die Krieger in Schlachtordnung, indem er, nach der Weise der Skythen, in der Mitte seinen Platz nahm. Es waren mit ihm ausgezogen nicht mehr als 2000 hellenische besoldete Krieger, eben so viel thrakische, 20,000 an skythischen Hülfsvölkern, und nicht weniger als 10,000 Reiter. Dem Eumelus stand Ariopharnes, König der Thrakier, bei, mit 20,000 Reitern, und 22,000 zu Fuss.

Digitized by Google

Das Gefecht war hitzig; Satyrus, umgeben von auserlesenen Kriegern, begann mit dem ihm in der Mitte der Schlachtordnung entgegenstehenden Ariopharnes ein Reitergefecht und, nachdem von beiden Seiten viele gefallen waren, nöthigte er den König der Thrakier zum Weichen, verfolgte und tödtete er die Fliehenden. Bald darauf aber, als er hörte, sein Bruder Eumelus behaupte auf dem rechten Flügel die Oberhand, und seine Miethvölker seien zum Weichen gebracht, verfolgte er die Fliehenden nicht weiter, kam den Zurückgeschlagenen der Seinigen zu Hülfe und, zum zweitenmale Ursache des Siegs, schlug er das ganze feindliche Heer, und legte dadurch offenbar an den Tag, ihm gebühre, sowohl wegen der Geburt als wegen seiner Tapferkeit, das Reich seines Vaters.»

«Ariopharnes aber und Eumelus flohen mit ihrem geschlagenen Heere auf das königliche Schloss. Dieses lag am Flusse Thapsis, der es umfloss, und durch hinlängliche Tiefe den Zugang zur Burg sehr erschwerte. Sie war von schroffen Felsen und dichter Waldung umgeben; durch leztere hatte man zwei Zugänge angebracht. Der eine mit hohen Thürmen und Vormauern befestigt, führte in die Burg selbst. Der zweite mit hölzernen Schutzwerken versehen, lag an der andern Seite im Sumpfe; die Wohnungen waren daselbst über dem Wasser auf Pfälen errichtet. Da nun dieser Ort von allen Seiten so gut befestigt war, verheerte Satyrus anfänglich die feindliche Gegend, und verbrannte die Dörfer, aus denen er viele Gefangene und sehr viele Beute mit sich nahm. Als er aber hernach versuchte, durch den Eingang ins königliche Schloss gewaltsam einzudringen, verlor er an der Vormauer und vor den Thürmen viel Mannschaft, und zog sich zurück. Hierauf nun griff er den Eingang an der Seite des Sumpfes an, kam in den Besitz der hölzernen Vertheidigungswerke, plünderte sie, sezte über den Fluss, und begann die Waldung niederzuhauen, durch welche allein man ans Schloss gelangen konnte. Während man nun hieran unermüdet arbeitete, gerieth der König Ariopharnes in ängstliche Besorgniss, man könne die Vestung mit Gewalt nehmen, und kämpfte mit äusserster Kühnheit, weil einzig und allein im Siege Rettung noch zu erwarten war. Die Bogenschützen stellte er auf beide Seiten des Weges am Eingange; durch sie verwundete er, ohne Mühe, diejenigen welche die Waldung niederhieben, da sie, wegen des dichten Gehölzes, weder gegen die abgeschossenen Pfeile sich schützen, noch sonst vertheidigen konnten. Die Leute des Satyrus hatten, drei Tage lang, die Waldung niederhauend um sich einen Durchgang zu verschaffen,

Digitized by Google

muthig alle Beschwerden, mit Mühe ertragen. Am vierten näherten sie sich der Mauer, erlitten aber, überwältigt von der Menge der Pfeile und Wurfspiesse, und wegen der Enge des Ortes, grossen Verlust. Doch drang Meniskus, der Anführer der Söldner, ausgezeichnet durch Einsicht und Kühnheit, durch den neugehauenen Weg, und griff die Mauer an, aufs lebhafteste mit den Seinigen kämpfend, ward aber von der Mehrzahl derer die einen Ausfall thaten zurückgedrängt. Allein sobald Satyrus den Meniskus in Gefahr sah, kam er ihm eiligst zu Hülfe, bestand den Ausfall der Feinde ohne zu weichen, ward aber von einem Wurfspiess in den Arm verwundet; zog, übel durch diese Wunde zugerichtet, in sein Lager zurück, und starb in der folgenden Nacht, nachdem er nur neun Monate, nach seines Vaters Pärisades Tode, die königliche Würde besessen hatte. Meniskus, der Anführer der Miethkrieger, hob nun die Belagerung auf, führte sein Heer in die Stadt Gargaza, und brachte von da den Leichnam des Königs über den Fluss nach Pantikapäum, zum Bruder des Satyrus, Prytanis. Dieser veranstaltete ihm ein äusserst prächtiges Begräbniss, sezte ihn in der königlichen Gruft bei, begab sich schnell nach Gargaza und übernahm daselbst das Heer nebst der königlichen Gewalt.»

«Eumelus suchte nun wegen eines Theils des Königreichs mit ihm zu unterhandeln. Prytanis ging jedoch darauf nicht ein, hinterliess in Gargaza eine Besatzung, kam nach Pantikapäum zurück, und befestigte sich in der königlichen Gewalt. Während dieser Zeit nahm Eumelus, dem die Barbaren beistanden, Gargaza und mehrere der andern kleinen Städte und Flecke. Den ihm mit seinem Heer entgegen ziehenden Prytanis besiegte er in einer Schlacht, schloss ihn innerhalb der Landzunge an der mäotischen See ein, und zwang ihn Verträge einzugehen, durch welche er dem Eumelus seine Krieger übergab und aus dem Königreiche sich zu entfernen versprach. Prytanis inzwischen, als er nach Pantikapäum, dem immerwährenden Hoflager der Könige des Bosporus gekommen war, versuchte von neuem sich der königlichen Gewalt zu bemächtigen. Allein er ward überwältigt, floh nach Kepi, und ward daselbst getödtet.»

Wir finden in dieser kurzen Geschichte der Söhne und Nachfolger des Pärisades den Gegenstand unserer Untersuchung, das königliche Schloss des Bosporus, und die Stadt Gargaza; das erstere gewiss nicht oberflächlich beschrieben, die zweite zwar nur im Vorbeigehen erwähnt, jedoch nicht ohne einige Hinweisung auf ihre Lage.

Digitized by Google

Was in Hinsicht des königlichen Schlosses auffällt, ist dass Diodor diesen Ort nie anders als τὰ βασίλεια, den königlichen Pallast, nennt, obgleich es keinem Zweifel unterworfen ist, dass er ausserdem noch einen andern Namen besessen hat.

Wenn Diodor, im Anfange seiner Erzählung, von Barbaren spricht[2], mit denen Eumelus sich verbunden hatte, so ist unter diesem Ausdrucke wahrscheinlich nur der König der Thrakier Ariopharnes, den er selbst alsbald nennt, gemeint; denn die Griechen welche die Halbinsel von Pantikapäum inne hatten, konnten die Thrakier mit Recht für Barbaren ansehen. Von Pärisades I. bis um die Zeit des Mithradates Eupator, waren die Thrakier die Nachbarn der Skythotaurier. Anfangs mochten die leztern nur wenig Land hinter der Landzunge von Taphrä in Besitz gehabt haben. Aber bald hatten sie ihr Gebiet, erst bis zum Borysthenes, und dann weiter bis zum Tyras und Istrus erweitert[3].

Unser königliches Schloss war, um das was Diodor davon sagt zusammen zu fassen, von steilen Felsen umgeben[4]; welche Worte, wie sich aus der Erzälung der Kriegsvorfälle, und aus meinen unten folgenden Bemerkungen, ergiebt, so zu verstehen sind, als wenn Diodor deutlicher gesagt hätte: die Burg lag auf einem hohen Felsen, mit steiler und schroffer Seitenwand umgeben.

Der ganze Fels war mit undurchdringlicher Waldung auf allen Seiten rings umher eingefasst. Dieser Waldkranz musste von bedeutender Tiefe und von nicht geringem Umfange sein. Denn um sich einen schmalen Weg durch denselben zu bahnen, musste Satyrus drei Tage lang, und wahrscheinlich eben so viele Nächte, seine Krieger mit Anstrengung die Bäume fällen lassen, und konnte sich erst am vierten Tage der Aussenmauer nähern.

Zwischen dem Felsen und der Waldung lief, nicht weit vom Fusse der Vestung entfernt, eine Mauer, wie sichs voraussetzen lässt, mit Vertheidigungswerken und Thürmen, um den Feind, wenn er durch die Waldung gedrungen, zurückzutreiben, und um ihn zu verhindern, die schroffen Seiten des von der Mauer nnd der Waldung eingeschlossenen Felsens zu ersteigen. Auch waren viele andere Vesten der Alten, ausser der Hauptmauer welche die Burg einschloss, noch mit besondern Mauereinfassungen umgeben; theils in die Runde, theils mit solchen welche den Weg von oben bis in die Ebene hinab auf beiden Seiten einschlossen, oder sich mit den Mauern der am Fusse des Berges gelegenen Stadt verbanden. Zum Beispiele dient Pergamus, welches selbst am Abhange des Felsens

Digitized by Google

mit zwei Mauerumkreisen versehen war [6]. Wie fest die Aussenwerke des Schlosses des Bosporus am Haupteingange sein mussten, erhellt daraus, dass Satyrus, obgleich mit höchster Anstrengung und mit einem ansehnlichen Heere an dieser Seite kämpfend, dennoch zurückgetrieben wurde, und blos an einer andern vordringen konnte.

Um den Wald lief der Thapsis, ein Fluss von hinlänglicher Tiefe um den Feind aufzuhalten. War die Seite wo sich der einzige Zugang befand, der auf den Fels führte, auch vom Thapsis umflossen, so konnte die Brücke, im Fall eines Angriffs sehr leicht weggenommen werden. Uebrigens war die Nähe des Thapsis ein grosser Vortheil der Lage dieser Burg; ein Vortheil der im Alterthume für sehr wichtig gehalten wurde. Das schön befestigte Schloss von Agrigent lag an zwei Flüssen [6].

Diese Veste hatte nur zwei Zugänge. Ein einziger führte auf den Felsen auf dem sich die königliche Burg befand. Die oben erwähnten gemauerten Aussenwerke und Thürme, die um den ganzen Bergfelsen liefen, schüzten auch diesen Zugang, und waren hier nöthiger und wichtiger als anderswo. Satyrus der anfänglich die Veste von dieser Seite erstürmen wollte, wurde mit grossem Verluste zurückgeschlagen, und fand es rathsamer den Angriff von dieser Seite aufzugeben, um ihn von einer andern zu versuchen.

Da der alte Schriftsteller, aus dem Diodor seine Erzälung entlehnte, von unserer königlichen Burg spricht, nicht um von ihr eine vollständige Ortsbeschreibung zu geben, sondern uns nur so viel davon meldet, als nöthig war die Kriegsvorfälle zu verdeutlichen, so muss man einiges, hie und da, errathen. So ist es, zum Beispiel, sehr wahrscheinlich, dass auf der Seite wo der einzige Zugang auf die königliche Burg führte, weniger Waldung war, zumal da an der Aufgangsseite das nahe Ufer des Meeres keinen tiefen Wald zuliess, und für den König und sein Gefolge ein hinlänglich breiter Weg bis unten auf die Ebene sich befand. Wäre dieses nicht der Fall gewesen, so hätte Diodor gewiss berichtet, wie Satyrus, als er den Sturm von dieser Seite begann, gar grosse Mühe und Arbeit gefunden habe, das dichte Gehölz niederzuhauen, so wie es nachher, als er den zweiten Zugang bestürmte, ausführlich gemeldet wird. Die Anlage guter und starker Aussenwerke und Thürme von Stein haben also hier den Mangel an dichter und gehörig tiefer Waldung hinlänglich ersezt. Diodor meint die Mauern am Aufgange zur Burg, und begreift sie unter dem Worte *τὸ προτείχισμα* [7]. Ueberhaupt waren bei den uralten Vesten der Griechen, wozu auch die-

Digitized by Google

ses königliche Schloss des Bosporus zu rechnen, das Mauerwerk am Eingange derselben meistens doppelt so dick als das übrige des Gemäuers.

Der zweite Zugang war an einer andern Seite, welche ein Sumpf, der mit dem Flusse Thapsis in Verbindung stand, befestigte. Die Vestungswerke und Thürme hatte man hier von Holz gebauet, sie ruheten über dem Wasser auf Pfälen. Hinter diesen Vertheidigungswerken waren, wie sich aus Diodor's Erzälung ergiebt, Häuser für die Krieger und andere dem Heere unentbehrliche Leute, gleichfalls hölzern und auf Pfälen erbauet. Als Satyrus den Sumpf erstürmt hatte, liess er diese Werke und Häuser plündern. Diese Seite welche vornemlich der Sumpf befestigte, war eigentlich für eine zweite, oder für eine Neben-Vestung, anzusehen. Man konnte diese, wie es Satyrus erzwang, eingenommen haben, ohne dadurch mit einiger Wahrscheinlichkeit hoffen zu dürfen, sich auch des königlichen Schlosses zu bemächtigen. Inzwischen darf man nicht zweifeln, dass nach dieser Sumpfseite hin ebenfalls eine Verbingung zwischen der hohen Felsenburg zu den steinernen Aussenwerken herab, und von leztern, mittelst eines schmalen Fusssteiges, durch den Wald, und von da an den Fluss, zur hölzernen Sumpf-Veste Statt fand. Man weiss, dass bei den Alten überhaupt Sümpfe zum Schutze der Vestungen benuzt wurden. Die Akropolis von Orchomenus in Arkadien war, während des Winters, durch einen Sumpf geschüzt [8]; das Schloss Tichos, auf dem Vorgebirge Araxus, umgab ein tiefer Sumpf der mit dem Meere in Verbindung stand [9]; ein ähnlicher Sumpf scheint zur Befestigung von Thespiae beigetragen zu haben [10].

Bevor man die ehemalige Lage beider Orte, der königlichen Burg des Bosporus und der Stadt Gargaza, und fürs erste jener, in der taurischen Halbinsel ausfindig zu machen versucht, muss vorher bestimmt werden, wie weit sich zur Zeit Pärisades I. das Königreich des Bosporus erstreckte, und innerhalb welches Bereichs also beide Orte gelegen haben müssen. Ausser der genauern Bestimmung dieser Gränze in den alten Erdbeschreibern, unterstützen uns hier die auf der Halbinsel Taman gefundenen Denkmäler aus der Zeit der Herrschaft Pärisades I. die von sehr grossem Werthe sind. Das erste von ihnen ist die schöne Aufschrift welche auf Veranlassung seiner Gemalin, Komosarye, gesezt wurde, als sie die Bildsäule des Pärisades und ihre eigene ihren Schutzgottheiten, dem Anerges und der Astara, widmete [11]. Das zweite Denkmal ist die Inschrift des

Digitized by Google

Xenoklid [12], des Posis Sohn, welche auch dadurch höchst merkwürdig wird, dass sie den König Pärisades Leucons Sohn nennt, wodurch wir die völlige Gewissheit erhalten, dass die eben erwähnten Denkmäler, eben so wie ein drittes, von Mestor, Sohn des Hipposthenes, errichtet, unter Pärisades I. gegraben worden sind. Ein viertes Denkmal ist vor kurzem in der Gegend des alten Pantikapäum entdeckt worden, Phanomach, Aufseher des Tempels des Apollo, hatte es errichtet [13].

Die eben angeführten trefflichen Urkunden aus Pärisades I. Zeit lehren uns, dass das Reich des Bosporus sich, gegen Westen hin, nicht weiter als bis Theodosia, diese Stadt mit eingerechnet, erstreckte. Zum Ueberflusse sagt dasselbe uns ausdrücklich Strabo [14], indem er hinzusezt [15]: dass das westliche Ende des Hafens von Theodosia die Gränze der Besitzungen der Bosporaner und Taurier, oder die Gegend gewesen wo, nach der Inschrift des Phanomach die *ΤΕΡΜΟΝΕΣ ΑΚΡΟΙ ΤΑΥΡΩΝ* sich befanden. Die ganze südliche gebirgige Gegend oder Küste am Pontus Euxinus, die alsbald vom Hafen von Theodosia nach Westen hin, bis nahe an die kleine Chersonesus, nemlich bis etwas über den *συμβόλων λιμὴν*, in einer Länge von 1000 Stadien sich erstreckt [16], war von den Tauriern [17] besezt, einem skythischen [18] Seeräuberei treibenden [19], durch rohe Sitten und Grausamkeit [20], vornehmlich gegen die an ihrer Küste Gestrandeten. welche es einer bei ihnen verehrten Göttin zum Opfer dargebracht haben soll [21], bekannten Volke, nach welchem das ganze Ufer die taurische Seeküste hiess [22]. Aber auch noch sehr weit in die Breite erstreckte sich das Gebiet dieser Taurier, oder Skythotaurier; denn ihnen gehörte, ausser der gebirgigen Seeküste, das ganze daran stossende sehr bedeutende flache und sehr fruchtbare Land, bis an die Landenge oder den Eingang der Halbinsel hinauf, und von da weiter bis zum karkinitischen Meerbusen [23]. Demnach waren sie Herren der Halbinsel, von ihrer östlichen Gränze am Gebiete des Bosporus an, bis an das Ufer des Meeres nach Westen. Dieser ganze Landstrich der Skythotaurier hiess Klein-Skythien [24], die Halbinsel aber ward bald die taurische, bald die skythische, genannt [25].

Plin bemerkt, da wo er von den Besitzungen der Skythotaurier spricht [26], dass lezteres Gebiet gegen Morgen an das der satarchischen Skythen stiess. Weil Plin, wie es scheint, nicht blos von seiner, sondern von einer ältern Zeit spricht, so mögen diese Satarchen ungefähr von der Gegend des heutigen Sudag an, bis zum westli-

Digitized by Google

chen Arme des Hafens der zu den Zeiten des Plin schon verfallenen und verlassenen Stadt Theodosia[27], ihre Sitze gehabt haben. Nach Mela[28] erstreckten sich die Besitzungen dieses Volks nördlich an der Gränze des Bosporus hinauf, bis an die Mäotis, und von da gegen Abend hin. Von welcher Zeit an diese Satarchen die erwähnten Wohnsitze eingenommen, ist unbekannt. Ich zweifle aber gänzlich, dass Peyssonnel's Meinung[29] über die satarchischen Skythen, und über den Ursprung ihres Namens, gegründet sei.

Da wir nun so genau die westliche Gränze des Gebietes des Bosporus angegeben finden, weit genauer als es mit vielen andern Reichen geschehen ist: so wissen wir zugleich, innerhalb welches Landstriches die königliche Burg des Bosporus, und die Stadt Gargaza, gelegen haben müssen. Man darf nur vom westlichen Ende des Hafens von Theodosia eine Linie nach Norden ziehen, westlich der Landzunge die den Siwasch von der mäotischen See trennt, welche Diodor in seiner oben mitgetheilten Erzälung genau bezeichnet, und hinter einem kleinen Theile des nach Westen sich wendenden Busens des Siwasch; und die Gränzen des bosporischen Reichs auf der taurischen Halbinsel, und also der Raum innerhalb dessen beide Orte sich befunden haben müssen, ist bestimmt. Denn zur Festsetzung der angegebenen nördlichen Gränze nöthigt uns in der Erzälung des Diodor der Umstand, dass Eumelus den Prytanis innerhalb der Landzunge einschloss[30]; sie musste folglich sich noch auf dem königlichen Gebiete befinden, weil die Heere nicht ungestraft die Gränzen des Gebietes der Taurier würden überschritten haben. Diese Gränzlinie beträgt, die südliche Landspitze des Hafens von Theodosia mit eingerechnet, gegen 150 Stadien, oder gegen 30 Werst. Dies war demnach die Gränze des bosporanischen Reichs auf der taurischen Halbinsel zu Pärisades I. Zeit. Dass späterhin dieses Gebiet in viel engere Gränzen eingeschlossen, aber nicht sehr lange darauf ausserordentlich vergrössert worden war, soll unten bewiesen werden.

Eine dunkele Nachricht des Strabo[31], wo er von der Landzunge spricht welche die taurische Halbinsel mit dem festen Lande verbindet, hat zu mancherlei Irrthümern Gelegenheit gegeben. Am Anfange spricht der genannte Schriftsteller von der Breite dieser Landenge, welche er auf 40 Stadien sezt, eine Angabe welche mit den 8½ Wersten, die ihr jezt gegeben werden, übereinstimmt. Allein Strabo fügt hinzu: «andere setzen die Breite dieser Landzunge auf 360 Stadien.» Eine Behauptung ohne Sinn; denn wie kann die Breite

Digitized by Google

dieses Ortes bald 40, bald 360 Stadien betragen? Es ist offenbar, dass Strabo hier die Breite jener Landzunge mit der Länge der Landzunge von Arabat verwechselt hat, welche die Mäotis, oder das asofsche Meer, vom Siwasch, oder dem faulen Meere, trennt, und die sich ganz in der Nähe der Landenge von Taphrä befindet. Dass aber die von Strabo, oder in seiner Quelle, angegebene Breite von 360 Stadien nichts anders als die Länge der Zunge von Arabat ist, und beide Orte mit einander verwechselt worden, folgt unwidersprechlich aus desselben Schriftstellers Bemerkung [32], wo er sagt, Hypsikrates melde, Asander habe der Halbinsel Landzunge, die an der mäotischen See liege, und 360 Stadien betrage, mit einer Vertheidigungsmauer versehen. Das was Strabo hier *τὸν ἰσθμὸν τῆς Χερρονήσου τὸν πρὸς τῇ Μαιώτιδι* nennt, kann nichts anders als die Landzunge von Arabat sein. Die Länge von 360 Stadien trifft ziemlich mit ihrem Inhalte nach neuen Messungen überein, nach denen sie nur um 25 Werste grösser ist. Asander hatte seine Mauer durch zehen Thürme auf jedem Stadium befestigt, weil er einsah, dass ohne diese Maasregel, die Mauer und der Graben bei Taphrä sein Gebiet nicht gegen feindliche Einfälle von der Nordseite her schützen könne. In neuer Zeit ist man in die Krimm mehr als einmal über diese Landzunge feindlich eingedrungen, weil die Unwissenheit der Tataren sie unbefestigt gelassen hatte [33]. Dass Strabo unter der Benennung der Landzunge der mäotischen See durchaus nicht eine Gränzscheidung der Halbinsel von Pantikapäum, in der Richtung vom Pontus Euxinus zur Mäotis, verstehen konnte, folgt schon daraus, weil geraume Zeit vor Asander, wie unten bemerkt werden wird, die vormalige Gränze des Bosporus, von Theodosia an bis zur Landzunge des Siwasch, nicht weiter Statt fand, weshalb also in Strabo's viel späterm Bericht nicht weiter von der alten Gränze die Rede sein kann.

Strabo kann in der hier angeführten Stelle nur von der beträchtlichen Landzunge bei Arabat sprechen. Der gelehrte Verfasser eines vortrefflichen Werks über die alte Erdbeschreibung scheint ungewiss zu sein [34], ob er die 360 Stadien auf Asanders Mauer, oder auf jenen vom Kaiser Konstantin erwähnten Graben ziehen solle. Nach seiner Meinung lief Asanders Graben und Mauer von Arabat nach Theodosia. Ich wende aber hiergegen ein, dass dann diese Mauer nicht 360 Stadien, sondern kaum 150 würde lang gewesen sein. Zweitens, würde Strabo den Isthmus zwischen Theodosia und Arabat nicht die Landenge am mäotischen Meere haben

Digitized by Google

nennen können; vielmehr würde er sie die Landenge zwischen dem Pontus Euxinus und der Mäotis geheissen haben. Drittens, würde zu Asanders Zeit, wegen der damals nicht weiter bestehenden alten Gränzscheidung des Bosporus, diese Mauer theils überflüssig, theils unstatthaft gewesen sein. Da Hr. Mannert seine Meinung über den von Konstantin Porphyrogenitus erwähnten Graben in seiner zweiten Ausgabe berichtigt hat, so erinnere ich, um zu beweisen, dass Strabo diesen Graben nicht gemeint haben könne, nur soviel, dass wenn Hr. Mannert, wie es scheint, in seinen Worten: «die Länge «der östlichen Halbinsel von dem Walle bis zur bosporischen Meer-«enge beträgt 9 geographische Meilen oder 360 Stadien», eine Mauer in dieser Richtung verstehet, die folglich dieselbe sein müsste die Asander gebauet und befestigt haben soll; ich ihm unmöglich Recht geben kann, weil eine solche Richtung ganz zwecklos gewesen sein und allem entgegenstehen würde, was uns alte Geschichte und Erdbeschreibung davon lehren; wenn man auch nicht in Anschlag bringen wollte, dass die deutlichen Ueberreste der Mauer mit Thürmen, die man irrig dem Asander zuschreibt, ferner der alsbald zu erwähnende Graben der Skythen, uns offenbar beweisen, dass diese und alle andern Gränzbestimmungen des Bosporus, dem Wesen der Sache gemäss, eine Richtung von Süden nach Norden erhalten hatten.

Auch ist Asanders Befestigungsmauer der Landzunge des Siwasch, durchaus nicht zu verwechseln[35] mit den Spuren einer Mauer und eines Grabens auf der Halbinsel von Kertsch, welche auf des hochverdienten Pallas Karte angegeben sind[36]. Denn alles was der Meinung entgegenstand, Asanders Mauer habe von Arabat nach Kaffa gereicht, ist auch dieser Vermuthung entgegen, und jene alsbald wieder zu erwähnende Mauer rührt gewiss aus einer frühern Zeit her.

Eben so wenig ist es wahrscheinlich[37], dass die Sklaven der Skythen welche sich ihren zurückkehrenden Herren entgegensezten, die erste Anlage zu jener Befestigung von Arabat nach Kaffa sollten gemacht haben. Man muss vielmehr vermuthen, dass ihre Arbeit eine blos für den Augenblick bestimmte Schutzwehr gewesen. Merkwürdig ist es aber, dass die Richtung dieses Grabens der Skythen gleichfalls von Süden nach Norden ging[38]. Auch folgt aus dieser Erzälung, dass die Skythen welche die Unternehmung nach Medien versucht hatte, den östlichen Theil der Halbinsel bewohnten, und ein ganz verschiedener Stamm von denen sein mussten, welche sich im westlichen Theile angesiedelt hatten.

Digitized by Google

Uebrigens waren bei den Griechen Mauern zur Gränzscheidung grösserer und kleinerer Besitzungen, zuweilen mit Befestigungen und Thürmen, sehr üblich. Hierzu gehören: die Mauer welche an einer Landenge das Gebiet der Stadt Chersones, oder die kleine Halbinsel, von der grossen, der Krimm, abschnitt: die Mauer und der Graben bei Taphrä, welche den Haupteingang in die Krimm schützten: eine Mauer welche die Landenge von Kyzikus durchschnitt [39]: die beiden Mauern welche die Landenge von Korinth, theils vom Peloponnes, theils vom festen Lande absonderte [40]: ferner die lange Mauer welche ganz Pamphylien einschloss, so dass diese ganze Landschaft, theils vom Meere, theils von der Mauer umgeben war [41], welche, wie uns ein aufmerksamer Reisender berichtet [42], von fester und sehr schöner Bauart war; sie mochte, wo es der Ort bedurfte, mit besondern Befestigungen und Thürmen versehen sein [43], und es ist nicht unwahrscheinlich dass, wie dieser Reisende vermuthet, le Bruyn [44] einiges von den Ueberresten dieser Bauwerke gesehen. Doch scheint es ein Irrthum zu sein, wenn jener glaubte, dass diese Mauern und Thürme ein Werk der Lykier gewesen sind, um sich von den Pamphyliern zu trennen. Auch ist noch zu bemerken, dass das Gebiet der alten Stadt Chersones überall mit den Grundmauern, welche die Grundstücke und Wohnplätze der Bürger von einander trennten bedeckt ist, einer Gewohnheit zu Folge, deren Spuren auch sonst überall in Griechenland wahrzunehmen sind [45].

Ueberhaupt lassen sich die Gränzen des bosporischen Gebietes auf der taurischen Halbinsel für vier bestimmte Zeiträume mit zuverlässiger Genauigkeit angeben. Im ersten Zeitraume, der wahrscheinlich mit der Verwaltung der Archäanaktiden anhebt, und Pärisades I. und seiner Nachfolger Zeiten in sich begreift, erstreckte sich dieser Staat, wie oben erwiesen ward, gegen Abend hin, bis zu einer vom westlichen Arme des Hafens von Theodosia, etwas westlich hinter der Landzunge des mäotischen oder vielmehr des faulen Meeres gezogenen Linie. Ein tiefer Graben in derselben Richtung war unter dem Kaiser Diokletian gleichsam eine natürliche Gränze zwischen den Chersoniten und dem Bosporus; die Stadt Kaffa wird wenigstens als solche namentlich aufgeführt [46], und wenn hier die Landzunge der Mäotis nicht genannt ist, so darf uns dieses nicht abhalten, sie mit Gewissheit als die Nordgränze jenes Grabens anzunehmen, weil Konstantin eines schiffbaren Grabens gedenkt, auf dem man im vierten Jahrhundert aus der Mäotis in den Pontus Euxinus gelangte, und welcher, um so kurz als möglich zu sein,

Digitized by Google

gerade mit jener Gränze Eine Richtung hatte[47]. Von der Gränze des europäischen Bosporus in diesem ersten Zeitraume spricht Strabo nie: er gedenkt blos der Gränzen die von mir dem zweiten und dritten Zeitraume angewiesen werden. Strabo meint offenbar die Gränze des zweiten Zeitraumes in den Worten[48]: «vormals besassen die Herren des Bosporus nur sehr wenig Land an der Mündung der Mäotis und um Pantikapäum, bis nach Theodosia hin.» Strabo hätte auf keinen Fall von dem Gebiete des Bosporus als von einer so unbedeutenden Besitzung sprechen können, hätte es sich damals, wie vorher, bis an die Landzunge der Mäotis, und von da bis Theodosia herab erstreckt. Während des Zeitraums von 170 Jahren, aus dem die Namen der Könige des Bosporus unbekannt geblieben, und wenigstens von der Geschichte nicht genannt worden sind, kam dieser Staat, durch die beständigen Kriege mit den skythischen Völkerschaften, und durch ihre immer steigende Erpressungen, nach und nach so sehr in Verfall, dass Pärisades der Lezte seine Besitzungen, unfähig sie weiter zu vertheidigen, an Mithradates Eupator abtrat[49]. Es ist offenbar, dass in dieser Zeit, in welcher der europäische Bosporus völlig von den Barbaren entkräftet und unterdrückt worden war, leztere sich das Gebiet der Halbinsel von Pantikapäum, bis nahe an diese Stadt zugeeignet hatten, und dass Strabo von diesem zweiten Zeitraume der Geschichte des Bosporus spricht. In denselben Zeitraum gehört auch der Ursprung des Grabens, durch den das Gebiet dieser Könige gar sehr verkleinert worden war, von dem noch deutliche Spuren vorhanden sind, und den man irrig für Asanders Befestigungsmauer hat halten wollen. Mithradates Eupator besiegte und demüthigte die Skythen und ihren König Skilurus; von dieser Zeit fängt der dritte Zeitraum der bosporischen Geschichte an, der glänzendste von allen, was den Umfang und die Ausdehnung ihres europäischen Gebietes betrifft; aber nicht zu vergleichen mit dem erstern, in Hinsicht des Handels und Verkehrs, des Wohlstandes und Reichthums. Von Mithradates Eupator ungefähr an, gehörte dem Bosporus die ganze Ebene der Halbinsel bis ans westliche Ufer des Meeres[50]. War es Mithradates nicht allein gewesen der dem Bosporus diese grosse Ausdehnung, wie es jedoch wahrscheinlich, verschafft hatte, so hatte doch er dazu den Grund gelegt, und Pharnakes und Asander hatten das Werk vollendet. Was noch mehr ist; auch die Verhältnisse der südlichen Felsenküste zum Bosporus wurden zum Vortheile des leztern verändert. Denn Strabo giebt dieses deutlich genug zu ver-

Digitized by Google

stehen, wenn er vom Hafen von Theodosia sagt[51]: «*vormals* war er die Gränze zwischen dem Gebiete der Bosporaner und Taurier.» Es ist zu bedauern, dass Strabo uns nichts Genaueres über die an der Seeküste Statt gefundene Veränderung, und über die Erweiterung des Gebietes der Könige, ihrer Nachbarn, hinterlassen hat. Endlich, als der durch das Kriegswesen der Römer in Griechenland und im ganzen Morgenlande zerstörte Handel und Verkehr, und die Verhältnisse der Könige des Bosporus mit den einwandernden wilden Völkern, und mit Cherson, einer Stadt welche späterhin von Constantinopel unterstüzt wurde, von neuem den gänzlichen Verfall dieses Königthums verursacht hatten; war die Ebene der Halbinsel in den Besitz von Cherson gelangt, und die Gränze der beiderseitigen Besitzungen war die frühere geworden, nämlich ein von der Landzunge der Mäotis bis nach Kaffa herabgezogener Graben[52]. Mit diesem vierten Zeitraume endet auch die Geschichte dieser Könige sowohl, denn sie werden von den Schriftstellern des Alterthums nicht weiter erwähnt, als auch die Folge ihrer Münzen.

Untersuchungen wie die gegenwärtige würden, wenn sie Orte in manchen andern Gegenden, vornemlich grösserer Länder der alten Welt, beträfen, meistens zu sichern, wenigstens zu sehr wahrscheinlichen Aufschlüssen führen, sobald als der Lauf nicht unbedeutender Flüsse, wie nach Diodor's Beschreibung der Thapsis gewesen zu sein scheint, zu Hülfe genommen werden kann. In der taurischen Halbinsel aber sind Angaben vom Laufe der Flüsse uns weit weniger, als jede andere Nachricht über örtliche Beschaffenheit von Nutzen. Denn hier ist der Lauf der Bäche und Waldströme höchst unsicher. Fliessende Wasser, die im Sommer kaum den Namen von kleinen Bächen verdienen, werden im Herbste und Winter reissende Ströme. Die Veränderlichkeit ihrer Wassermenge wird zugleich zur Ursache dass, je nachdem die Gewässer von der einen oder andern Seite stärker oder schwächer zufliessen, der Strom dadurch seinen Lauf verändert, und dass wenn der eine Landeigenthümer seine Fläche vermindert sieht, sein Nachbar, auf kürzere oder längere Zeit, Zuwachs erhält. Diese Wandelbarkeit der Bergströme, sowohl in Hinsicht ihrer Wassermenge als ihrer Richtung, welche neuere Reisende gleichfalls in Griechenland[53], Kalabrien[54], und Sicilien[55] bemerkt haben, musste auch schon im Alterthume, als die Gebirge der Südseite mehr bevölkert und besser als jezt mit Bäumen und Gärten versehen waren, vorhanden sein, und war damals vielleicht noch grösser und bemerklicher als jezt. Ferner konnten zuweilen

Digitized by Google

stärker wirkende Ursachen, eingestürzte und hemmende Felsenmassen, oder die Begierde einen Bergstrom zur Bewässerung von Anlagen oder zu andern Zwecken allein zu benutzen, sehr leicht einem Waldbache in verschiedenen Zeiten verschiedene Richtungen geben, auch Flüsse merklich verkleinern. Clarke und Gell führen von diesem allen Beispiele auch aus andern Gegenden der alten Welt an [56]. Mehr aber noch als dieses musste der nach und nach eintretende Mangel an Bäumen und Waldungen auf dem flachen Lande der Krimm, eine Veränderung im Laufe mancher Flüsse, ja selbst das Verschwinden einiger derselben auf der Halbinsel von Pantikapäum zur Folge haben. Jezt haben nur noch die südlichen Gebirge ihre Waldung behalten, und es ist gar nicht wahrscheinlich, dass die Ausrottung aller andern Wälder erst seit der Herrschaft der kriegliebenden, Feld- und Garten-Bau weniger achtenden Tataren [57] sollte Statt gefunden haben; nein, bald nachdem Strabo schrieb, scheint der Anbau in der taurischen Halbinsel vernachlässigt worden zu sein. Da also vor unserer Zeitrechnung die grosse Ebene derselben auf das vollkommenste bebauet, auch mit den schönsten Baumgärten geziert war, und der Ertrag ihres Getreidebaues jezt beinahe unglaublich zu sein scheint; da ferner selbst Mithradates Eupator zu Pantikapäum die Baumzucht befördert hatte [58]: so folgt dass, Statt der in mehrern Gegenden der Krimm jezt bemerkbaren Verminderung der Wassermenge, vormals sehr viel mehr Bäche und grössere Ströme vorhanden sein mussten, die, indem sie sich mit andern verbanden, Flüsse bildeten von denen jezt kaum eine Spur noch vorhanden ist, weil nach und nach fast aller Anbau der Ebene aufgehört hat, und an die Stelle von Ueberfülle an Bewohnern, seit Jahrhunderten, eine grosse Verminderung derselben getreten ist. Hieraus lässt sich ferner erklären, wie nach einem Zeitraume von 2000 Jahren, weder Bette noch sonst ein deutlicher Ueberrest von manchen Flüssen weiter vorhanden sein kann. Inzwischen mangelt es jezt der Krimm, so wie der Halbinsel von Kertsch, auch im Sommer nicht an Wasser, nur können die Gewässer keine bedeutenden Flüsse bilden, weil jeder Bach sehr schnell sein Ziel, das nahe Ufer des Meeres, erreicht [59]. Uebrigens hat in Attika, und in ganz Griechenland, die Ausrottung der Waldungen denselben nachtheiligen Erfolg auf Bäche und Flüsse gehabt [60], und auch Sicilien besitzt seinen Reichthum an Waldungen, der es im Alterthume schmückte, nicht mehr; einige seiner Flüsse gleichen daher jezt unbedeutenden Bächen [61].

Digitized by Google

Die hier vorgetragenen Bemerkungen erklären, aus welchen Ursachen Flüsse die von den Alten erwähnt werden, aus einer Gegend in der Krimm verschwunden sind; sie erklären, warum innerhalb der dem Bosporus angehörigen Gränzen in Europa, durchaus kein Fluss, nicht einmal ein etwas bedeutender Bach anzutreffen ist, der für den Thapsis gehalten werden könnte. Im Alterthum sehr berühmte Flüsse, wie der Ilissus [62] und der Kephissus [63] in Attika, der Ismenus [64] in Böotien, der Skamander [65] der Ebene von Troja, und viele andere [66], sind entweder sehr klein und unbedeutend geworden, oder gänzlich verschwunden, wie der Inachus auf dem argolischen Gebiete, schon zur Zeit des Lukian [67]. Auch bemerkt lezterer, indem er von der Hinfälligkeit aller irdischen Dinge spricht, dass Städte, sogar Flüsse, eben so wie die Menschen, ihr Ende erreichen und aufhören zu sein. Andere Ursachen als die eben angezogenen, mögen die neuerlich erst wahrgenommene Verminderung der grossen Ströme des Kaukasus, des Kyrus und des Phasis, bewirkt haben [68].

Wegen des Mangels an fliessendem Wasser zweifelte Peyssonnel [69], dass am karkinitischen Meerbusen vormals die Städte vorhanden gewesen, welche von den Erdbeschreibern dahin verlegt werden. Wahrscheinlich aber waren dieses nur Ortschaften oder Dörfer; gegen ihr ehemaliges Dasein indess, ist kein Grund zu zweifeln vorhanden.

Statt also am Thapsis des Diodor einen Führer zu finden, der die Entdeckung der königlichen Burg, und der Stadt Gargaza erleichterte, sind wir vielmehr gezwungen, erst durch die Lage, die man dem Schlosse fast mit Gewissheit, der Stadt aber mit der grössten Wahrscheinlichkeit beilegen muss, den vormaligen Lauf des Thapsis zu errathen.

Die königliche Veste des Bosporus, als den merkwürdigen Ort, von dem allein wir nähere Bestimmung besitzen, suchen wir nun zuerst auf. Wendet man sich von Kertsch, dem alten Pantikapäum, nach Westen hin, so zeigt sich weder in der Ebene, an deren Ende die vormals türkische Vestung Arabat liegt, noch südlich gegen Theodosia hin, wo sich noch Hügel und Anhöhen, als Schluss der südlichen Gebirgskette finden, auch nicht ein felsiger Hügel, oder einige steinige Anhöhen, auf die man Diodor's Zeichnung, auch nur unvollkommen oder theilweise, anwenden könnte. Denn wenn auch der Lauf der Flüsse sich in der Halbinsel gänzlich verändert haben mag, so müssten doch Spuren der Bergveste, oder doch wenigstens

Digitized by Google

der freistehende Grundfelsen vorhanden sein, hätte sie Pantikapäum westlich gelegen.

Die Burg der Könige des Bosporus muss daher südlich von Pantikapäum gesucht werden. Waren die Versuche, den Thapsis irgendwo auf dem ganzen europäischen Antheile des bosporischen Königreichs, und die Veste auf dessen Westseite zu entdecken, fruchtlos; so erreichen wir auf die befriedigendste Weise unsern Zweck, wenn wir aus Kertsch gegen Süd-West hin uns wenden. Noch in grosser Entfernung von der Seeküste, die sich östlich von Theodosia bis an die Landspitze Takil-Burun zieht, wo vormals Akra lag, bemerkt man einen hohen einzeln stehenden Berg, der sich durch seine Tafelfläche, die ihn gleichsam als eine den breiten Gipfel völlig bedeckende Steinplatte, mit sich vom Felsen in lothrechten Linien absetzender Dicke, auszeichnet. Dieses ist der von Kertsch 45 Werste entfernte *Opuk*, ein einziges grosses Felsenstück. Die Gestalt dieses Berges ist zu sehr eigenthümlich und auszeichnend, als dass die alten Erdbeschreiber ihn hätten übersehen und nicht erwähnen wollen. Um so befremdender ist es, dass, wegen seiner Lage ausserhalb der gewöhnlich befahrenen Poststrassen, er von keinem einzigen Reisenden beschrieben und von Pallas kaum erwähnt worden ist. Strabo gedenkt seiner, gleich nachdem er vom Berge Trapezus, dem heutigen Tschatyr-Dag, dem höchsten Berg in der Krimm, gesprochen, in folgenden Worten [70]: «ein anderer Berg, der kimmerische, gehört auch zu dieser taurischen Bergreihe; er ist so genannt von den vormals im Bosporus herrschenden Kimmeriern. Von diesem Berge Kimmerius hat der ganze kimmerische Meerbusen, das heisst die Fahrt bis zur Mündung der Mäotis, ihren Namen erhalten.» Strabo, der nur das Wichtigste aufzeichnete, zählt diesen Berg Kimmerius zur Gebirgskette der südlichen Küste, nachdem er den gar weit von jenem entfernten Trapezus erwähnt hat. Deswegen aber darf man nicht glauben, der Kimmerius sei ein mitten in der Gebirgskette liegender Berg, und nicht vielmehr die lezte östliche Spur dieser Gebirge gewesen. Hätte Strabo nicht den grössten Berg im Gebiete des europäischen Bosporus, den Opuk, gemeint, wie hätte er von ihm sagen können, er habe seinen Namen von den vormals im Bosporus herrschenden Kimmeriern erhalten, und nach diesem Berge habe der kimmerische Bosporus seinen Namen bekommen? Er lag also im Gebiete des Bosporus, und muss daher der Berg sein, der jezt Opuk heisst. Würde jemand einwenden wollen: Strabo könne, gerade weil er die Benennung des kim-

Digitized by Google

merischen Bosporus von ihm ableite, irgend einen nördlich von Pantikapäum gelegenen Berg gemeint haben; so erinnere ich dass, in diesem Falle, er seinen Berg nicht leicht zur taurischen Gebirgsreihe hätte rechnen können, und dass Strabo hier nicht den kimmerischen Bosporus erwähnt, sondern vielmehr ausdrücklich den ganzen Busen, der bei Akra anhebt, in dessen Nähe der Opuk sich befindet. Zudem trifft man auf jener von mir mehrmals, und in allen Richtungen bereisten Gegend, zwar Hügel und felsige Anhöhen, aber keinen einzigen grössern oder sonst ausgezeichneten Berg. Eben so wenig habe ich auf meinen Reisen in der Krimm, so viel ich auch von keinem Reisenden beschriebene, vormals befestigt gewesene Felsen und Berge, zuweilen in den anmuthigsten Umgegenden, um die Lage anderer Orte zu vergewissern, untersucht habe, irgend einen Berg oder Felsen gefunden, der mit Diodor's Schilderung übereinstimmte: obgleich des Bosporus königliche Bergveste einzig und allein nur innerhalb der alten Gränze des Bosporus gelegen haben kann. Auch die bald zu erwähnende von einem alten Schriftsteller angegebene Entfernung zwischen dem Berge Kimmerius und Pantikapäum, beweist es.

Neben diesem Berge Kimmerius lag vormals die Stadt Kimmerium, zu deren Erbauung der gute Ankerplatz des Ufers, der die Schiffe vor den Westwinden schützte [71], Veranlassung gegeben haben mag. Die Stadt hatte vom Berge den Namen erhalten. Aus dem was uns die Geschichte der Hellenen lehrt, ist es sehr wahrscheinlich, dass anfänglich der Berg Kimmerius, vielleicht ehe er ganz geebnet, die Akropolis einer sehr alten Niederlassung war. Neue Wohnsitze Suchende liessen sich immer zuerst auf hohen Bergen und Felsen, der Sicherheit wegen, nieder. Bei zunehmender Volksmenge breitete man sich dann in der die Anhöhe umgebenden Ebene aus, welche man aber in Zeiten des Verfalles wieder verliess, um den weniger zugänglichen Berg zu bewohnen.

Man darf mit Grund vermuthen, dass unter den Vesten der taurischen Halbinsel, welche in des Mithradates zweiten Kriege gegen die Römer, dem Beispiele das Phanagoria gegeben hatte folgend, vom Könige des Pontus abgefallen waren, die er aber auch erst vor dem Ausbruche des Krieges erobert hatte [72], sich auch dieses ausgezeichnete Schloss der Könige des Bosporus befunden hatte.

Ich glaube der Felsenburg des Borporus in einem Schriftsteller gedacht zu finden, in dem man ihre Erwähnung am wenigsten vermuthet hätte, nämlich in einem alten Ausleger des Demosthenes.

Digitized by Google

Er sagt[73]: «Theodosia ist ein Ort der nahe an den Skythen liegt, bei dessen Belagerung Satyrus starb.» Dieselbe Bemerkung wird im Wörterbuche des Photius mitgetheilt[74]. Da es nun gar sehr unwahrscheinlich ist, dass Satyrus I. bei der Belagerung von Theodosia geblieben sei, Satyrus II. aber an der Wunde, die er bei dem Sturme der unweit Theodosia gelegenen Veste des Bosporus erhielt, starb; so ist es im Gegentheil sehr einleuchtend, dass der Ausleger des Demosthenes, oder der Schriftsteller aus dem er geschöpft, beide Orte mit einander verwechselt hat, und dass in dieser Erzälung nicht Satyrus I. sondern Satyrus II. gemeint sei. Uebrigens findet sich diese Nachweisung nur in einer Münchener Handschrift, fehlt aber in den andern Scholien, und auch in denen die den Namen des Ulpian führen.

Die eben berührte Verwechselung des Schlosses des Bosporus mit der nicht weit von ihr entfernten Stadt Theodosia, liefert einen gar nicht verwerflichen Nebenbeweis, dass jenes auf dem Berge vormals lag, der jezt Opuk heisst. Denn wäre jenes Schloss nicht auf diesem Felsberg errichtet gewesen, wie hätte man es mit Theodosia verwechseln können?

Einige Schriftsteller über die taurische Halbinsel[75], haben geglaubt, die vormals blühende Stadt Eski Krim stehe auf der Stelle des alten Kimmerium. Diese Voraussetzung nöthigte sie, den Berg Kimmerius in die Nähe von Eski Krim zu rücken. Aber aus beiden ganz falschen und mit nichts unterstüzten Behauptungen würde folgen, dass die von dem unbenamten Periplus[76] angegebenen Entfernungen zwischen Pantikapäum und unserm Berg Kimmerius, so wie zwischen lezterem und Kazeka, unrichtig seien. Allein diese Entfernungen, auf die ich oben den Leser verwies, sind vom alten Erdbeschreiber richtig angegeben worden. Denn die 250 Stadien zwischen Pantikapäum und Kimmerium geben 50 Werst, also nur 5 mehr als jezt auf diesen Weg gerechnet werden; und nur ein kleiner Unterschied findet in der Entfernung des Flecken Kazeka von Kimmerium Statt, weil die angegebenen 180 Stadien 35 Werst ausmachen, da dieser Weg jezt nur auf 30 berechnet wird. Auf die Lage der heutigen sehr verfallenen Stadt Eski Krim lassen sich diese Entfernungsweiten ganz und gar nicht anwenden, da der Weg von lezterer nach Kertsch 560 Stadien, oder 112 Werst, der Weg aber von Kazeka nach Eski Krim mehr beträgt als 320 Stadien, oder 64 Werst. Hieraus folgt, dass Eski Krim nicht die alte Stadt Kimmerium gewesen sein kann. Uebrigens darf man sich

Digitized by Google

nicht wundern über kleine Verschiedenheiten von 15 bis 25 Stadien, oder von 3 bis 5 Werst, die sich so oft zwischen den alten Angaben und den in neuer Zeit ausgemessenen Entfernungen bemerken lassen. Denn die Entfernungen die man im Strabo und den meisten alten Erdbeschreibern findet, beruhen nicht auf genauen Ausmessungen, sondern nur auf ungefähren Schätzungen[77], und daher müssen zwischen ältern und neuen Angaben immer kleine Abweichungen sich zeigen.

Ein noch grösserer Irrthum war es, dass Peyssonnel[78] den Berg Kimmerius in der Anhöhe zu finden glaubte, die hart an Kara Su gelegen ist, in einem Hügel von dem man zwar die Stadt übersieht, der aber im übrigen für völlig unbedeutend zu halten, und daher nie von einem alten Schriftsteller erwähnt werden konnte. Ueberhaupt ist Peyssonnel in seinen Angaben und in dem Aufsuchen alter Orte, nicht sehr glücklich; weil er weniger den Ortsbeschreibungen der Alten, und den von ihnen angegebenen Entfernungen folgt, als vielmehr nach Willkühr entscheidet, indem er nicht selten erzwungenen Aehnlichkeiten zwischen den tatarischen und den griechischen Benennungen sich hingiebt.

Das genaue Zusammentreffen der Entfernung, welche der oben genannte alte Erdbeschreiber zwischen Pantikapäum und Kimmerium angiebt, mit der Länge des Weges von Kertsch zum Opuk, dient zur Bestätigung dessen, was ich von dem alten Namen und der Geschichte dieses merkwürdigen Felsens vorgetragen habe.

So wie es Diodor von dem königlichen Schlosse berichtet, hat auch der ganz frei stehende Opuk nur einen Zugang, durch den man auf seinen flachen Gipfel gelangen kann. Dieser Aufgang ist an seiner Ostseite. Dasselbe fand bei den meisten der Vesten des Alterthums Statt, und Polybius[79] erinnert von einer sehr berühmten, von Agrigent, dass ihre Akropolis nur einen Zugang habe. Am Opuk beschüzte vormals eine anderthalb Faden dicke Mauer den Aufgang, damit man sich dem Felsen und seinem Zugange, weder vom Meere, noch zu Lande von der Südseite her, nähern könne. Trümmern dieser Wand und ihre ununterbrochen, südlich gekrümmt, dem Meerufer zulaufende Grundmauer haben sich erhalten. Diese Mauer, welche von aussen aus grossen Steinen gebauet, und im Innern mit kleinen und Mörtel ausgefüllt war, gehört spätern Zeiten an. wo man diese Burg zum leztenmale in Vertheidigungsstand gesezt hatte. Allein dieselbe Mauer ist, in derselben

Digitized by Google

Richtung, gewiss schon im entferntesten Alterthume vorhanden gewesen; jedoch war sie damals gewiss aus sehr viel grössern Steinen erbauet. Die vorhandenen Ueberreste vieler und uralter Bergschlösser der Griechen beweisen diese Voraussetzung. An vielen derselben hatte man sich nicht begnügt den Gipfel mit festen Mauern einzuschliessen, sondern zwei eben so dicke Mauern fassten beide Seiten des Weges vom Gipfel bis herab in die Ebene, oder an das Ufer des Meeres ein. Die jezt zerstörte Akropolis von *Trözen* auf einem steilen Felsen, nach welcher sich von der See aus zwei dicke Mauern, an der Landseite von zwei runden Thürmen vertheidigt, hinzogen, alles von kyklopischer Bauart aus vielseitig behauenen Steinen [80], und mehrere andere am Schlusse dieser Schrift erwähnte Vesten des Alterthums, dienen hier zum Beispiele. Den Vorschriften alter Baumeister gemäss [81], war unsere Mauer denjenigen, welche zur Veste hinauf stiegen, zur linken Hand. Die linke Seite des feindlichen Kriegers, welche das Schild bedeckte, musste folglich der Mauer zugekehrt; seine rechte unbeschirmte Seite aber den Pfeilen und Wurfspiessen der Belagerten ausgesezt sein.

Steigt man den Aufgang hinan, so gelangt man an die Stelle des ehemaligen Thores einer äussern Befestigung, an dessen linke Seite die eben erwähnte Mauer anstösst. Es sind grosse über einander gelegte rohe Felsmassen, durch welche dieser nicht breite Eingang gehet. Der Stein welcher oben den Eingang bedeckte, oder die Oberschwelle, fehlt. Steigt man von hier auf einem steilen Wege höher, so gelangt man endlich auf die wie eine Tafel, durch Menschenhände, völlig geebnete Oberfläche des Felsens, die in der Richtung von Osten nach Westen, eine und eine halbe Werst, in den breitesten Stellen aber, von Norden nach Süden, gegen eine halbe Werst Breite hält. Auf gleiche Weise hatte man die Fläche des Felsens der Akropolis von Athen, und einiger andern Bergvesten, in uralten Zeiten geebnet [82], an manchen andern aber [83], wie zu Mykenä [84], es unterlassen, wo folglich die Mauer den unebenen Umrissen des Gipfels folgte. Hohe und steile einzeln stehende Felsen waren der schicklichste Ort für Festungen, und an solchen Stellen, wo der Abhang entweder nicht steil genug befunden wurde, oder wo Vertiefungen das Erklimmen zu erleichtern schienen, ward dem Mangel durch Kunst abgeholfen. Man bemerkt diese Nachhülfe am Felsen der königlichen Burg des Bosporus, und unter andern an dem der Veste von Agrigent. Am leztern sind nicht allein die Stellen sichtbar, wo der Fels der Seitenwand geeb-

Digitized by Google

net werden musste, sondern auch seine Lücken an den Seiten, welche man mit ungeheuern Steinmassen ausgefüllt hat[85].

Zur linken, gleich am Anfange der Fläche des Opuk, bemerkt man eine hohe aus dem Grundfelsen sich erhebende Felsenecke von lebendigen Schichten und Lagen des Kalksteines, dem man seine eckige Gestalt gegeben hat, um daran und darauf einen viereckigen Thurm zu bauen, den man mit der ausgehauenen Felsenecke vortheilhaft verband. Ein ähnlicher Thurm stand zur rechten Hand, wie man aus den noch vorhandenen Spuren sieht; er ist aber, da sich der Grundfelsen hier vielleicht nicht hinlänglich erhob, ganz auf der flachen Grundtafel erbauet gewesen. Zwischen diesen beiden Thürmen befand sich vormals der Eingang zur Ebene des Gipfels. Auf solche Weise, wie am Thurme zur linken geschehen, hat man im frühsten Alterthume den lebendigen Fels mit dem Mauerwerke zuweilen verbunden, dem er zur Grundmauer diente. Kämpfer, Niebuhr, und Ouseley[86], haben bemerkt, dass der Grundfelsen auf dem die Ueberreste von Persepolis stehen, gleichfalls hie und da in den Mauerbau gezogen worden ist. So ist auch die südliche Mauer von Agrigent[87], und die Mauer zwischen Tyche und Neapolis zu Syrakus[88] aus dem lebendigen Felsen gehauen, den man mit dem Baue aus grossen Werkstücken verbunden hat. Am leztern Orte, in der Neapolis, sind die Sitzreihen des uralten Theaters und des Amphitheaters, an einigen Stellen wo der Fels nicht zureichte, aus ungeheuern Werkstücken gemauert, welche jezt kaum vom Felsen zu unterscheiden sind, alles andere aber war in den lebendigen Felsen gehauen[89]. Ausserdem findet man in den Trümmern dieser Stadt noch viele Ueberreste von andern Umkreismauern, und von Theilen ganzer Gebäude, welche sämmtlich aus dem Grundfelsen gehauen sind[90]. Ich übergehe die Graben welche Festungen umgaben, die unterirdischen Gänge, Brunnen, Bäder, Wasserbehälter, Wasserleitungen, Treppen, und die Kellergeschosse öffentlicher Gebäude und vieler Wohnhäuser, zu Syrakus, Taormina, und andere Städte von Sicilien[91]; ferner viele Theater auf der genannten Insel, und über ganz Griechenland zerstreuet, welche sämmtlich in den lebendigen Fels gehauen sind. Von allen diesen Werken gehören nur die Theater nicht in die Zahl uralter Denkmäler der Baukunst. Denn weil sie auf keine andere Art so schnell, so wenig kostbar, und von so grosser Dauer konnten errichtet werden: so behauptete das Aushauen in Felsen bis in spätere Zeiten den Vorzug vor dem gewöhnlichen Aufbau[92]. Zu den riesenhaf-

Digitized by Google

testen Arbeiten in Felsen gehören die uralten unterirdischen Gänge zu Persepolis[93], deren Zahl, Ausdehnung und Zweck bis jezt unergründet ist.

Thürme, wie eben am Schlosse des Bosporus bemerkt wurden, waren überhaupt ein wesentliches Stück der alten Befestigungskunst, das schon im höchsten Alterthume üblich war. Aristoteles[94] schreibt ihre Erfindung den Kyklopen zu, und wir finden sie in vielen Ueberresten kyklopischer Baukunst[95].

Der Gipfel des Berges Kimmerius war bestimmt die dicken Befestigungsmauern nebst ihren Thürmen, gleichsam als Einfassung der schon geebneten Fläche aufzunehmen. In seinem Innern umschloss dieser Bezirk die königliche Wohnung, die des Anführers der Krieger, und seiner Untergebenen, nebst allen dazu gehörigen Nebengebäuden für den König und seine Leibwache, die Vorrathshäuser und Wasserbehälter. Es ist zu verwundern, dass man auf diesem Felsen keine tief ausgehauenen Gruben zur Aufbewahrung des Wassers, des Getreides, und anderer Nahrungsmittel findet, dergleichen man auf dem Gipfel vieler anderer Vesten antrifft. Unsere Fläche enthielt endlich noch die Wohnungen der Besatzung, welche wahrscheinlich, nach der Art anderer von den Alten beschriebener Burgen, sich an die äussere Mauer, welche die Fläche bekränzte, anlehnten. Fast überall bildet die Ebene mit dem schroff und steil zugehauenen Felsen einen rechten Winkel. Weil diese gerade Linie bis zu einer gewissen Entfernung von oben herab läuft, von da aber der Fels nach und nach unten breiter wird, so glaubt man, wie oben bemerkt wurde, den Berg mit einer besondern Tafel bedeckt zu sehen. Gegen Süden ist der Fels am steilsten; er ist hier vom Ufer des Meeres nur anderthalb Werste entfernt. An dieser Seite zieht sich, gegen Westen zu, eine tiefe und schroffe Schlucht, und eben so gegen Westen laufen die Felswände des Opuk steil und schroff in die Tiefe. Wie bemerkt wurde, geht an der Eingangsseite der Weg nicht übermässig steil hinab, und sie musste überhaupt mehr und stärker befestigt sein als die ebengenannten. Auch die Nordseite ist weit weniger steil als die Süden und Westen zugekehrten.

Man hat auf diesem Berge eine schöne und weite Aussicht; gegen Abend das Meer bis gegen die Landspitze Tasch-Katschik, wo vormals Kazeka stand; gegen Morgen das Meer, die Wohnplätze der dem Bosporus vormals unterworfenen Völkerschaften bis an die Berge der Tscherkessen jenseit des Kuban, oder den Anfang der

Digitized by Google

Kaukasischen Gebirge. Grundrisse und Ansichten dieses Berges und seiner Umgegend werden künftig die hier gegebene Beschreibung noch mehr verdeutlichen.

Die ersten Arbeiten an diesem Berge rühren aus den entferntesten Zeiten her. Einiges mag auch späterhin das Werk griechischer Einwanderer gewesen sein. Das wenige was von den alten Mauern noch übrig, ist von kyklopischer Bauart. Was aber auch für Veränderungen diese Bergveste betroffen haben mögen, so scheint es doch nicht dem geringsten Zweifel unterworfen zu sein, dass das vollendete Ganze, wie es unter Pärisades I. sich zeigte, ein Werk der königlichen Archonten des Bosporus war. Da die Geschichte dieses Staats keines andern festen Schlosses dieser Könige gedenkt, so ist es gar nicht unwahrscheinlich, dass das auf einigen Münzen dargestellte prächtige Schloss des Tiberius Julius Rhescuporis [96] dasselbe ist, das auf dem Berge Kimmerius lag.

Eine so vortheilhafte Lage als die des Berges Opuk konnte unmöglich lange unbenutzt geblieben sein. Man darf daher mit Gewissheit annehmen, dass fast alle Völker welche seit Pärisades im abwechselnden Besitze der Halbinsel von Pantikapäum gewesen, auf die in der Halbinsel fast einzige Lage dieser Burg Rücksicht genommen haben. Der in sehr entfernter Zeit mittelst grosser Werkstücke trefflich errichtete Befestigungsbau, der vielleicht in Hinsicht der grossen Steinmassen noch vollkommener war als der, den wir auf der Erzmünze des T. J. Rhescuporis sehen, mag schon im Alterthume zertrümmert, und in der Folge mehr als einmal erneuert und ersezt worden sein, dergestalt dass von dem ersten und ursprünglichen Befestigungsbau kaum noch wenig Ueberbleibsel in der oben erwähnten zum Eckstein zugehauenen Felsenecke, und vielleicht in den auf einander gelegten grossen Felsstücken an den Seiten des Eingangs, noch vorhanden sind.

Ueberreste aus den spätesten Zeiten in denen der Opuk zum leztenmale befestigt worden war, sind: das von der ans Meer hinlaufenden Mauer Vorhandene; ferner ein Theil des Eingangsgemäuers, und das auf der Ebene des Gipfels, und unten am Berge herum zerstreute kleine Gestein. Verschwunden sind alle Mauern, Gebäude und hohen Thürme der Felsenfläche. Verschwunden ist die in einiger Entfernung vom Berge herumlaufende Befestigungsmauer. Verschwunden ist mit dem Walde der Fluss und der Sumpf, der die Burg und zugleich die hölzerne Veste an der Westseite beschüzte. Nur der Felsen, dessen Zerstörung einen Aufwand ausser-

Digitized by Google

ordentlicher Kräfte würde verlangt haben, ist vorhanden, und stimmt vollkommen mit Diodor's sorgfältiger Beschreibung überein. Höchstwahrscheinlich sind die Steine der Mauern, die zulezt den Felsen befestigten, nebst denen der alten Stadt Kimmerium, die am Fusse desselben lag, zum Aufbau von Kaffa gebraucht, oder späterhin von den Türken weggeschafft worden.

Der Palast des Königs und die Wohnungen für die nöthige Besatzung sowohl, als für eine grosse Anzahl anderer Krieger, hatten hinlänglichen Raum auf dem flachen Gipfel, und diese Streitkräfte konnten nöthigenfalls durch Krieger aus der unten im Sumpfe angelegten Veste, die sich der Strickleitern bedienten, verstärkt werden. Aus den von Diodor erwähnten, von wohlhabenden Landleuten bewohnten Dörfern und Flecken[97] der schön angebauten Umgegend, konnte sich der Ort sehr schnell und leicht mit allem, was er brauchte, versehen. Da der Thapsis der vormals, wenigstens zum Theil, die Vestung umfloss, an den Sumpf der Westseite stiess, und dessen Austrocknen verhinderte, von örtlichen Ursachen vernichtet worden, so hat sich nach und nach auch dieser Sumpf verloren. Jedoch würde man, wegen der daselbst niedrigen Meeresufer und der in der Nähe befindlichen Salz-Seen, ihn mit wenig Mühe und Aufwand wiederherstellen können, durch Mittel deren man sich wahrscheinlich schon im Alterthume dazu bedient hatte.

Eine kurze Uebersicht der vornehmsten griechischen Bergvesten aus dem entfernten Alterthume wird zur richtigen Beurtheilung der unsrigen beitragen, und ist in dieser Hinsicht nichts weniger als überflüssig.

Zu den ältesten Burgen gehört die argolische *Tiryns*; ihr Grundriss gleicht einem Schiff, dessen Vordertheil nach Norden gekehrt ist. Sie ist wegen des uralten, rohen, kyklopischen Mauerbaues, und der innerhalb der Mauern angebrachten spitzig gewölbten Gänge, zu den merkwürdigsten zu zählen, die man kennt. Diese Veste lag auf einem 50 Fuss hohen Fels. Der Raum, den oben die Mauer einschliesst, beträgt 244 yards in der Länge, 54 in der Breite. Im Innern gegen Süden befindet sich ein Brunnen. Die Mauer der Einfassung ist 21 Fuss dick, an einigen Stellen 25; ihre Höhe an den am besten erhaltenen Stellen ist 43 Fuss, und mag vormals 60 Fuss betragen haben; einer ihrer Thürme ist 43 Fuss hoch und hält 20 ins Gevierte. Die rohen Steine der Aussenseite sind gewöhnlich 3 bis 7 Fuss lang, die längsten 9 Fuss 4 Zoll. Die Thore, deren das Schloss drei hatte, verjüngen sich nach oben zu. Die eine an der

Digitized by Google

Ostseite bestehet aus ungeheuern Blöcken; die Oberschwelle aus einem Stück ist 50 Fuss 6 Zoll lang. Die Thüre bestand aus einem Stück, und drehte sich, da sie in der Mitte der Schwelle oben und unten befestigt war. Die spitzig gewölbten Gänge im Innern der Mauer, von denen nur wenig sichtbar, weil der grösste Theil derselben noch verschüttet ist, sind 5 Fuss 5 Zoll breit, und in ihrem gegenwärtigen Zustande 12 Fuss hoch. Zwei dieser Gänge, durch eine Mauer von 5 Fuss getrennt, laufen immer neben einander hin, und da die beiden äussern Mauern gleichfalls jede 5 Fuss halten, so ergiebt sich daraus die Dicke der ganzen Mauer von 25 Fuss. Jede Lage dieser Mauern bestehet aus einem 5 Fuss breiten Steine [98].

Eines der ältesten Schlösser war *Larissa*, die Akropolis von Argos. Sie ist auf einem einzeln stehenden sehr hohen und sehr steilen Fels erbauet, der von der äusserst schwer zugänglichen Stadt umgeben war, welche ein Dreieck bildete, und wie viele uralte griechische Städte zwar oben auf dem Felsen, doch unterhalb der Veste lag. Das wenige was an der Mauer, die um die Akropolis sich zieht, alt ist, gehört, nach Hn. Dodwell, dem zweiten Stile zu, und bestehet aus wohl zusammen gefügten vielseitigen Steinen. Nirgends findet sich eine Spur der rohen tirynthischen Bauart. Aus den alten Unterlagen, auf denen die neue Akropolis gebauet ist, ergiebt sich, dass die alte vormals mit runden und viereckigen Thürmen versehen war. Die Aussicht auf diesem jezt ganz verlassenen Schlosse ist weitreichend, aber wegen der Höhe des Felsens, weder schön noch malerisch [99]. Ein anderer Reisender rühmt die Aussicht [100], wahrscheinlich weil er sie in einer günstigern Beleuchtung als jener sah.

Aus einem eben so hohen Alterthume als Tiryns rührt die Burg von *Mykenä*. Ihre Mauern sind an der Ostseite wie die von Tiryns, in der frühsten kyklopischen Bauart, aus ungeheuer grossen, rohen, und unbehauenen Steinen, deren Zwischenräume mit kleinen ausgefüllt waren, erbauet [101]. An der Südseite aber sind die Steine auswendig zwar wenig oder gar nicht behauen, jedoch aus fest, genau und ohne alle Zwischenräume auf einander liegenden vieleckigen Steinen von verschiedener Grösse errichtet [102]. Der um die griechischen Alterthümer sehr verdiente Hr. Gell vermuthet, dass jener Theil der Mauer, und vornehmlich das Löwenthor, das so sehr der ägyptischen Bauart ähnlich, in Europa das vorzüglichste Denkmal der kyklopischen Baukunst ist; dass aber das übrige der Mauer, worunter er vielleicht den südlichen Theil meint, später

Digitized by Google

entstand und das Werk der Einwohner war. An der Südseite sollen sich Spuren eines ein wenig über die Mauer hervortretenden Thurmes finden. Ueberall erregen die ungemein grossen Steine des Gemäuers Erstaunen; zu den Grundmauern aber sind kleinere Steine verwendet worden [103]. Beinahe der ganze innere Raum der Burg, vom Löwenthore bis zu dem ihm entgegengesezten, ist von einer Mauer durchschnitten, in welcher gewölbte Gänge, wie zu Tiryns, vermuthet werden, so dass die Veste zum wenigsten von drei Einfassungsmauern vertheidigt war [104]. Eine der grössten Merkwürdigkeiten, nicht allein dieser Burg, sondern unter den Denkmälern alter Baukunst überhaupt, ist das Thor von Mykenä, welches auf beiden Seiten mit einer 50 Fuss hervortretenden Mauer versehen, die aus ungemein grossen länglich viereckigen Steinen gebauet ist. An vielen Orten sind die Steine genau über einander gestellt, so dass hier die Fugen von drei oder vier Lagen einen senkrechten Strich bilden, welches dem Ganzen ein sonderbares und barbarisches Ansehen giebt. Die obere Thürschwelle bestehet aus einem Stein von 15 Fuss Länge, und 4 Fuss 4 Zoll Höhe. Der dreieckige Stein auf dem die Löwen gearbeitet, ist 11 Fuss 6 Zoll lang, 9 Fuss 8 Zoll hoch, und 2 Fuss dick. Die Höhe des Thores mag, wenn der Grund vom Schutte gereinigt, 13 bis 14 Fuss betragen. Die Löwen oder Löwinnen, an denen blos der Schweif auf eine dieser Thierart fremde Art gebildet ist, sind das einzige noch aus dem Heldenzeitalter der Griechen vorhandene Denkmal der Bildhauerkunst [105]. Der vorher am Löwenthore bemerkte Vorsprung der Mauer findet sich auch am zweiten Thore an der Nordseite, zu welchem der Weg hinauf äusserst steil ist. Der Eingang zu diesem Thore ruhet auf angeseztem Mauerwerk. Wie das Löwenthor bestehet dieses aus zwei aufgerichteten grossen Steinen, auf denen die obere Thürschwelle, ein einziger grosser Stein, liegt. Die Weite des Thores beträgt unten 5 Fuss 11 Zoll, oben 5 Fuss 4 Zoll [106].

Sehr berühmt in alter und neuer Zeit ist *Akrokorinth*, das Schloss von Korinth. Die senkrechte Höhe des Felsens auf dem sie liegt, berechneten die Alten auf 3½ Stadien, allein der Weg von der Ebene auf den Gipfel betrug, wegen der Krümmungen, 30 Stadien. Auf der obersten Spitze stand vormals ein kleiner Tempel der Venus. Die Veste besizt Ueberfluss an Wasser, und war von mehr als einer Mauereinfassung umgeben. Die Nordseite des Felsens ist am steilsten; am Fusse derselben lag vormals die Stadt, welche 40 Stadien im Umfange hatte; sie war von einer Mauer umgeben,

Digitized by Google

welche zugleich die Burg in sich schloss, dergestalt dass der ganze Umkreis der Stadt sich auf 85 Stadien belief. Im Alterthume war diese Veste nicht zu erobern, und nur durch Verrath ihre Einnahme möglich gewesen. In neuerer Zeit würde ein ihr südwestlich gelegener Fels ein solches Unternehmen sehr erleichtern. Um diese Burg unsern Zeiten gemäss zu vervollkommnen, müssten beide Bergspitzen in die Befestigung gezogen werden [107].

Nebst Korinth gehört das auf einer sehr hohen gegen Nordwest gerichteten Felsenspitze liegende Schloss von *Nauplia* zu den vorzüglichsten der alten Welt. Beide werden noch jezt für die wichtigsten Orte zum Besitz des Peloponnes gehalten. Gegen Süden hängt der Fels mit andern Anhöhen zusammen, wodurch die Festigkeit dieser Burg nicht vermehrt wird. Ein Weg von 500 in den Felsen gehauenen Stufen führt auf den Gipfel. Die Ueberreste der uralten Mauer bestehen aus vielseitig behauenen Steinen [108].

Ithome lag auf einem einzeln stehenden sehr hohen, oben flachen Felsen; ihre Mauern und Thürme waren vortrefflich erbauet. Diese Fläche bildet ein längliches Viereck, ist höher als die von Korinth und liegt in einer bezaubernden Gegend [109]. Blos an einigen Stellen haben sich Spuren der Grundmauern, und hie und da einige Ueberreste der Mauern erhalten, welche aus grossen, wohl behauenen und sorgfältig verbundenen, aber unregelmässigen Steinen, mit spitzigen und stumpfen Winkeln, bestehen [110]. Die Alten glaubten, dass diese Veste, vereint mit dem Besitze von Akrokorinth, allein die Herrschaft über den Peloponnes sichern könne [111]. Die Stadt Messene schloss Ithome in ihrer Mitte ein und war selbst mit festen Mauern umgeben [112].

Viel Aehnlichkeit mit Ithome besizt die auf einem hohen an den Seiten steilen, oben flachen und freistehenden Felsen gebaute Akropolis von *Orchomenus* in Arkadien, nur war der leztern Fels viel niedriger. Die Bauart der 7 Fuss dicken Mauern, welche an einigen Stellen noch wohl erhalten sind, rund herum am Rande der Fläche des Gipfels verfolgt werden können, und mit viereckigen Thürmen versehen waren, ist, in den ältesten Theilen derselben, die rohe tirynthische. Im Winter steht diese Burg in Wasser und Sumpf [113].

Die Veste von *Orchomenus* in Böotien nahm die Spitze eines steilen hohen Berges ein. Ihre Mauern zogen sich von der Ebene bis oben hinauf, bildeten hier ein ungleichseitiges Dreieck, dessen spitziger Winkel den Gipfel des Felsens erreichte und einschloss,

Digitized by Google

der mit einem fast viereckigen festen Thurme von sorgfältiger Bauart umkränzt ist. Im Innern dieser Burg befindet sich ein grosser in den Felsen gehauener Wasserbehälter. Ein und neunzig in den Felsen gehauene Stufen, von gegen 6 Fuss Breite, führen auf den Gipfel und zum Thurm, der schwer zu erobern war, und eine vortreffliche Aussicht gewährte. Die Mauern um den Gipfel sind viel älter als die des Thurmes. In jenen bemerkt man drei verschiedene Style zu bauen; die Bauart mit vieleckigen Steinen ist vorherrschend, und die tirynthische zeigt sich nur an einigen Stellen; sie halten 7 Fuss in der Dicke. Wenigstens zweimal sind sie grösstentheils eingerissen, und eben so vielmal wieder ausgebessert worden. Hr. Gell bemerkt von der Stadtmauer, sie bestehe auswendig aus schönen grossen Steinen, ihr Inneres aber enthalte kleinere ohne Mörtel wohl zusammen gefügte. Es scheinen der Thore drei, auf jeder Seite des Dreiecks eines, gewesen zu sein. Das eine südliche noch erhaltene ist oben schmäler als unten; zwei Steine bilden die Oberschwelle [114].

Die Akropolis von *Athen* ist in unzählichen Hinsichten das erhabenste Denkmal des Alterthums. Die Höhe ihres Felsens beträgt ungefähr 150 englische Fuss; die Länge seiner Fläche von Süd-Ost nach Nord-West 1150 Fuss; die grösste Breite in der Mitte nicht über 500 Fuss; der Umkreis der Mauern die um die Fläche sich ziehen beträgt 2500 Fuss. Die untern Lagen dieser Mauer sind alt, der obere Theil derselben aber ist neuere Arbeit. Man hält dafür dass die Mauer an der Südseite von Kimon herrührt, die an der Nordseite von den Pelasgern. Es ist jedoch wahrscheinlicher, dass der ganze alte Mauerbau das Werk der leztern war, denen man die kyklopischen Werke beilegt [115]. Uebrigens besass dieses Schloss kein trinkbares Wasser, und war überhaupt nie ein fester Ort gegen feindliche Anfälle [116]. Seit Perikles die Propyläen erbauet, waren diese der einzige Aufgang zur Akropolis. Nicht weit von jenen hat man kürzlich in den Felsen gehauene Stufen entdeckt, welche wahrscheinlich dem frühern Eingange zugehörten [117].

Ausgezeichnet war *Tichos* an der Gränze des Gebietes von Elis, von Hercules gegründet. Sie lag in einem tiefen Sumpfe, war aus grossen unbehauenen Steinen erbauet, von denen der grösste in den vorhandenen Ueberresten 7 Fuss lang ist; die Mauern hatten 30 Ellen Höhe. Im Umkreise hält diese Akropolis nur 1½ Stadium. Der innere von der Mauer umgebene Raum ist gegen 40 Schritte

Digitized by Google

breit und dreimal so lang. Diese Veste hatte nur einen Eingang der See gegenüber; an ihm ist die Mauer 15 Fuss dick. An der entgegengesezten dem Lande zugewandten Seite, läuft vom Gipfel des Felsens eine Mauer bis in den Sumpf hinab. Ein sehr beschwerlicher, sich um den Felsen windender Weg führte hinauf [118].

Ein schönes auf einem sehr steilen Felsen gelegenes Schloss war das von *Pharsalia* in Thessalien. Seine an vielen Stellen wohlerhaltenen Mauern hatten das Doppelte der gewöhnlich in Griechenland üblichen Breite, nämlich 15½ Fuss. An Mauern von gewöhnlicher Breite sind die Lagen entweder aus einem grossen Steine, oder aus zweien und ohne Zwischenraum in der Mitte. Mauern von doppelter Dicke, wie die von Pharsalia, bestehen auswendig aus sehr grossen Steinen, und sind inwendig mit kleinern Steinen, Erde und Mörtel ausgefüllt. Die Mauer dieser Burg ist, nach Hn. Dodwell, vom dritten und vierten Styl; sie hatte vormals zwei Eingangsthore. Eine runde Hölung die in den Fels gehauen sich im Innern der Burg befindet, mag vielleicht eher zur Aufbewahrung von Lebensmitteln gedient haben, als zu einer Schatzkammer, wie die von Mykenä und Orchomenus waren [119].

Erwähnung verdient ferner: das Bergschloss von *Naupaktus* in Lokris. Die Stadt stand auf der Seite eines einzeln gelegenen Hügels. Ihre Mauern bildeten ein gleichschenkliches Dreieck, dessen schmale Seite am Fusse des Hügels erbauet, die Spitze aber oben das Schloss einfasste. Drei Mauern laufen über die Breite des Dreiecks hin; sie unterstüzten das Mauerwerk auf dem die Häuser und die Burg standen [120]: die Burg von *Karitena* in Arkadien, welche auf einem einzeln stehenden, hohen, und oben flachen, gegen Anfälle sehr festen, Felsen lag [121]: die von *Daulis* in Phokis. Leztere lag auf einem sehr hohen und von allen Seiten sehr steilen Felsen und hatte nur einen Eingang. Ein Theil ihrer Mauer ist von einer Bauart welche Hr. Dodwell für die zweite hält, nämlich aus vielseitig behauenen und sorgfältig vereinten Steinen. Die Mauer welche den Gipfel einfasst, und die von viereckigen aus der Mauer hervorstehenden Thürmen vertheidigt war, mag zweimal zerstört worden sein, daher gehört das meiste dem dritten und vierten Styl an [122]. Eben so müssen genannt werden; die Veste von *Chäronea*, deren Schloss auf einem steilen Felsen lag, dessen Mauern mit viereckigen, an einigen Stellen wohl erhaltenen Thürmen versehen waren, die nach ihrer Bauart, in die Zeit vor dem Einfalle der Makedonier gehören sollen [123]: die Schlösser von *Lebadea* in Böo-

Digitized by Google

tien[124], von *Delphi*[125], von *Epidaurus* auf einer kleinen Landzunge des argolischen Gebietes[126], von *Sparta*[127], von *Eleusis*[128], und das von *Amphissa*, jezt Salona, in Lokris, welches in der Mitte der Stadt einen hohen schroffen Felsen in einer bezaubernden Gegend einnahm. Drei Zeitalter sind in seinem Mauerwerke zu erkennen: nämlich der zweite alte griechische Styl, aus wohl verbundenen vielseitig behauenen Steinen, der byzantisch griechische, und der türkische[129].

Die drei lezten kyklopischen Bauarten bemerkt man an der um den Gipfel der Burg von *Panopeus* in Phokis laufenden Mauer, und Steine von 12 Fuss Länge, aber nur wenig vielseitig behauene. Die aus der Mauer hervortretenden Thürme sind aus jüngerer Zeit als die Mauern; einige von ihnen sind von vortrefflicher Arbeit, mit nach oben sich verjüngenden Thüren und Fensteröffnungen, und an verschiedenen Stellen bemerkt man in den Felsen gehauene Stufen an ihren Eingängen. Die Burg hatte zwei Thore, von denen das östliche aus ungeheuer grossen Steinen in Dodwell's drittem Style gebauet ist. Zwei in den Felsen gehauene Brunnen befanden sich im Innern derselben[130].

Merkwürdig ist die Veste von *Lepreus* in Elis, welche durch eine Queermauer in zwei Theile geschieden war. Ihr Mauerwerk rührt aus drei verschiedenen Zeitaltern her. Die Mauern sind aus vielseitig behauenen Steinen errichtet; von den viereckigen Thürmen aber sind einige aus unregelmässigen, andere aus rechtwinkligen viereckigen Steinen erbauet. Einer der Thürme an dem man eine schmale Fensteröffnung bemerkt, hat sich noch fast völlig erhalten, desgleichen zwei Thore von der gewöhnlichen viereckigen Gestalt[131]. Den genannten sind noch hinzu zu fügen die Mauern und Schlösser einiger uralten hetrurischen Städte, wie *Populonia*[132], *Volaterra*, zu dem der hinauf führende Weg 15 Stadien betrug[133], *Cora*, *Norba*, *Signia* und *Alatrium*[134].

Zu den vornehmsten Bergschlössern auf den griechischen Inseln gehören die im Meere liegenden Felsen von *Korkyra*, auf denen schon im Alterthume die Akropolis der Insel stand. Bis auf den heutigen Tag zählt man diese beiden Schlösser zu den festesten und berühmtesten[135]. Gleichfalls ausgezeichnet sind die Vesten von *Tenos*[136] und *Delos*[137], die auf sehr hohen Felsen lagen; die von *Siphnos*[138], von *Skyros*[139], von *Julis* auf der Insel Kea[140], von *Ithaka*[141], von *Syra*, welche die Gestalt eines Zuckerhutes hatte[142]. Einige alte und merkwürdige Bergvesten auf *Kreta*[143] sind bis jezt

Digitized by Google

von Reisenden kaum flüchtig angezeigt worden, aber gänzlich ununtersucht geblieben.

Von den vielen uralten Schlössern in Sicilien, einer Insel deren Städte meistens auf hohen Felsen erbauet waren, haben sich leider kaum einige Grundmauern, in den Felsen gehauene Treppen, unterirdische grosse Gewölbe und Aushölungen zu allerlei Zwecken erhalten. Denn was Menschenhände nicht zerstört hatten, vernichteten wiederkehrende Erdbeben. Keine von diesen Burgen war im Alterthume wegen ihrer Festigkeit so berühmt als *Agrigent*. Diese schon oben erwähnte Veste lag auf einem hohen steilen Felsen, den seine schroffe Wand von der einen Seite schüzte: von der andern führte aus der Stadt ein schmaler sich um den Fels windender Weg auf den Gipfel, den drei oder vier Mann gegen eine feindliche Macht vertheidigen konnten [144]. Die Mauer welche wie es scheint, einen Theil des Felsens bis zum Gipfel, und den vorzüglichsten Theil dieser schönen Stadt einschloss, war theils aus dem lebendigen Fels gehauen, theils aus grossen Werkstücken gebauet [145]. Auf dem Gipfel standen die Tempel der Minerva und des Zeus Atabyrius. Polybius zählt zu den Vertheidigungsmitteln der Stadt zwei Flüsse, von denen der eine, der Akragas, den Felsen von der Mittagsseite, der Hypsas aber an der Abendseite umfloss. Eben so wenig ist von den ausserordentlichen Schlössern zu Syrakus, von *Euryalus*, das auf einem sehr steilen Felsen lag, dessen Gipfel ein Dreieck bildete, und ungefähr hundert Schritte im Umkreise hielt [146], von *Labdalum* [147], und von andern Vesten [148], noch wiederzuerkennen. Die Einfassungsmauern von Labdalum waren aus ungeheuern Steinen erbauet, von denen einige 19 Palmen lang und 9 bis 10 breit sind. Das grösste Erstaunen erregen die über einander ausgehauenen unterirdischen Gänge, Gemächer und Pferdeställe [149].

Als Beispiele der vorzüglichsten Denkmäler der alten Befestigungskunst im asiatischen Griechenlande werden von Hamilton [150] und andern die, meist auf sehr hohen Felsen gelegenen, Schlösser genannt, welche hier zu erwähnen sind, obgleich von vielen, zum Theil durch Erdbeben zerstörten, nicht viel mehr als der Fels auf dem sie vormals ruhten, vorhanden ist. Merkwürdig ist die Burg von *Pergamum*, die in ihrer Lage und Gestalt einige Aehnlichkeit mit Athen besitzen soll. Sie hatte mehr als einen Aufgang; ihr freistehender, gleich einer Tannzapfe spitzig zulaufender Fels war oben zu einer Fläche von acht Ackern Ausdehnung geebnet, und an drei bis vier Orten mit Lagen von ungeheuern Granitblöcken verstärkt

*

Digitized by Google

und vergrössert. Aehnliche aufgemauerte Wälle sollen am Felsen der Schlösser von Assus und Antiochia am Orontes sich finden. Zu Pergamum fassten zwei Mauerumkreise das Ganze am Abhange des Berges ein, von denen der äussere aus der Zeit nicht lange nach Lysimach herrühren mag [151]. Der eben genannte König, der vorher seinen beträchtlichen Schatz an Gold und Silber einer sehr starken Veste, *Tirtizis*, die auf einem Vorgebirge Thrakiens lag, anvertraut hatte [152], schaffte ihn in der Folge auf das Schloss von Pergamum, woselbst Philetärus, nachheriger König von Pergamum, diese neuntausend Talente, erst für Lysimach, späterhin als sein Eigenthum, zwanzig Jahre hindurch bewachte [153].

Ferner sind zu nennen: die auf einem hohen, auf allen Seiten beinahe senkrecht mit dem Meissel behauenen, Felsen von zwei Absätzen gelegene Veste von *Assus*. Drei über einander am Felsen angebrachte Befestigungsmauern sind so gebauet, dass zwischen ihnen und dem Felsen ein leerer finsterer Raum gelassen ist; auch standen auf ihnen vormals Tempel und Gebäude [154]: die auf einem steilen Felsen des Tmolus von einem der Vorfahren des Krösus angelegte Veste von *Sardes*, welche zu Alexanders des Grossen Zeit eine dreifache Mauer umgab [155]; die von *Ephesus*, die von *Magnesia am Mäander* [156], die von *Myus* [157], von *Jasus* [158], und das sich, durch seinen steilen und fast unzugänglichen Felsen von Entsetzen erregender Höhe, auszeichnende Schloss von *Priene*. Sein Gipfel ist flach und breit, und mit einer alten Mauer aus vielseitig behauenen Steinen umgeben, nur an der Seite nicht, die der Ebene zugewandt ist [159].

Es verdienen Erwähnung: die Vesten von *Kerasus* [160] im Pontus, und die von *Kyzikus* [161] in Mysien, deren leztere sich auf einem Hügel befindet, und vormals von einer 20 englische Fuss dicken Mauer umgeben war, die sich von oben bis auf die Ebene herab zog und dann die Landenge vom festen Lande trennte: ferner das Schloss von *Sagyltum* [162], gleichfalls im Pontus, welches auf der Spitze eines sehr hohen, steil und gerad aufsteigenden Felsens lag, der mit Quellen reichlich versehen war. Die Könige des Pontus hatten sich dieses Ortes mehrmals mit Vortheil bedient. Hier fand Arsakes seinen Untergang, der sich gegen des Königs Statthalter aufgeworfen und nach der Obergewalt getrachtet hatte. Er gerieth in die Hände der Söhne des Pharnakes, nicht durch Einnahme der Burg, sondern von Hunger und Durst überwältigt, weil er sich ohne Vorrath von Lebensmitteln hinauf begeben, und Pompejus die

Digitized by Google

Wasserquellen, sowohl hier als auf ähnlichen Felsen dieser Landschaft, hatte verstopfen lassen. Gleichfalls müssen berührt werden: die von Strabo genannte Burg von *Laerte*[163] in Kilikien, deren Fels die Gestalt einer weiblichen Brust hatte, und das auf dem höchsten Berge Kariens erbauete Schloss *Phönix*[164].

Berühmt wegen seiner Stärke war das Schloss *Maride*, jezt Mardin genannt, im östlichen Mesopotamien[165], das auf dem Gipfel eines sehr hohen fast senkrecht steilen Felsens lag. Von der Nordseite gelangt man durch einen schmalen in den Felsen gehauenen Fusssteig, der sich zwischen Felsen und Abgründen wie eine Schraube windet, hinauf. Ein zweiter Weg, von der Südseite, ist zwar etwas bequemer, aber doch sehr steil und gegen 1½ englische Meile lang. Die Ebene des Gipfels ist schmal und lang, und von ihrer vormaligen Befestigung sind blos Trümmern noch vorhanden. Hier befindet sich eine Quelle des vortrefflichsten Wassers; ausserdem aber sammelte man auch Regenwasser. Die Mauern welche die Stadt, die an der Südseite des Felsens in der Gestalt eines halben Mondes gebauet, umgeben, haben 2½ Meilen im Umkreise, und schliessen zugleich die Veste auf der Höhe mit ein[166]. Hr. Kinneir bemerkt dass die Veste Maride aufs genaueste denen von Tokat und Amasia ähnlich sei[167]. Hieraus würde folgen, dass Maride zwei Schlösser auf zwei besondern Felsenspitzen besessen habe.

Neocaesarea im Pontus welche für das heutige Niksar gehalten wird, ist von beiden Seiten von dem Strom Schauma Mawdschi Su umflossen. Der Felsen ist zwar nicht ausserordentlich hoch, aber die Veste die er trägt, sehr stark. Der ganze Gipfel ist mit Mauern und ihren acht- und viereckigen Thürmen besezt. Das Schloss ist verlassen und verfallen, die Stadt aber aus Stein sehr gut gebauet, und die Gegend reich an Korn und Früchten[168].

Durch ihre vollkommene und äusserst feste Lage ist im Pontus sehr merkwürdig Osmandschik, was d'Anville für *Pimolis* hält. Die Veste liegt auf der Südwest-Seite eines ungeheuer hohen, ganz einzeln stehenden Felsens, an dessen Wurzel der Halys fliesst. Zwischen beiden liegt der Fahrweg[169]. Am Fusse des Felsens führt eine prächtige Brücke von 15 Bogen die Bajazed II. erbauet, über den Fluss.

Theodosiopolis, jezt Hassan Kala genannt, wird für eines der festesten Schlösser von Armenien gehalten. Es liegt auf der Spitze eines sehr hohen und von drei Seiten so steilen Felsen, dass dem Feinde jeder Zugang unmöglich ist. Die Veste welche die ganze

Digitized by Google

Gegend beherrscht, und nach Nordost gekehrt ist, fasst oben eine zweifache Mauer mit Thürmen ein. Die Stadt ist an der steilen Wand des Felsens an der Südostseite gebauet. Auch sie ist von dicken doppelten Mauern, zwischen denen 50 Schritt Zwischenraum, umgeben. Jede der Mauern hat ihr besonderes Thor, und beide sind von hohen Thürmen beschüzt. Hart an dem äussern Thore fliesst ein Strom, der sich weiter hin mit dem Araxes verbindet [170].

Die Burg *Colonia* in Kappadokien, jezt Kayla Hissar, liegt in einer tiefen und engen Schlucht auf einem fast senkrecht steilen Felsen von ungeheuerer Höhe, auf dessen Spitze man auf einem schmalen Fusssteige gelangt. Den hohen Gipfel besetzen die Befestigungswerke, Mauern mit acht- und viereckigen Thürmen, welche von der Ostseite jeden Zugang dem Feinde unmöglich machten. An der Südseite des Felsens fliesst der Thermodon, und das Dorf liegt an der entgegen gesezten Seite des Felsens [171].

Kara Hissar, die schwarze Festung, das alte *Tyana* in Kappadokien, liegt auf einem ausserordentlich hohen Felsen, welcher dem des Schlosses von Edinburg gleicht, nur zum wenigsten zweimal höher ist. Den ganzen Gipfel nehmen die Befestigungswerke ein, und auf der äussersten Spitze gegen Norden liegt die Veste. Am Fusse der Westseite ist die Stadt erbauet, welche von allen Seiten offen ist. Paul Lucas sah hier die Trümmern prächtiger Gebäude und Tempel. Hart an der Stadt fliesst der Strom Owidmisch Tschai [172]. Wenn auch vieles an diesen Vesten von sarazenischer und türkischer Baukunst sein sollte, welches gewiss der Fall ist, so leidet es doch keinen Zweifel, dass bei genauerer Untersuchung man theils in der Anlage, theils im Mauerwerke und in den Thürmen, Uebereste der alten griechischen Baukunst finden würde.

Nicht so alt als viele der hier beschriebenen Vesten, aber wichtig durch den Erbauer, den Zweck und die Vorzüge ihrer Lage und Einrichtung, war jene im Pontus, genannt *der Neue Ort*. Dieses Schloss lag auf einem schroffen und festen Felsen, und war von Kabira kaum 200 Stadien entfernt. Auf dem Gipfel befand sich eine reiche Quelle, und der Fuss des einzeln stehenden Felsens, war durch einen an der Wurzel desselben strömenden Fluss, und durch eine tiefe Schlucht befestigt. Die Höhe des Gipfels übertraf alle Vorstellung, seine Eroberung schien unmöglich zu sein. Der von den Römern nur an einigen Stellen zerstörte Mauerbau auf diesem Gipfel, erregte Bewunderung. Die ganze den Felsen umge-

Digitized by Google

bende Gegend war wasserlos, mit so dichtem Gesträuch und Waldung besezt, so sehr ungleich und bergigt, dass innerhalb 120 Stadien sich keine feindliche Macht nähern konnte. Hier hatte Mithradates Eupator die kostbarsten und seltensten Stücke seines Schatzes niedergelegt, den dieser grosse, für Kunst und Wissenschaft so eifrige Fürst, während einer langen Reihe von Jahren gesammlet hatte, und welche nachher von Pompejus im Tempel des Jupiter Capitolinus geweihet wurden [173]. Strabo nennt zwar den Erbauer dieser Veste nicht, es ist aber höchst wahrscheinlich, dass sie ein Werk des genannten Königs war.

Wegen eines besondern Ereignisses berühmt war vormals der Berg *Itabyrius* in Judäa, und ist es noch jezt. Das Schloss das auf dem Gipfel dieses kegelförmigen Berges erbauet war, gehört auch, wegen der Höhe des leztern, die nach genauen Messungen 14 bis 15 Stadien, oder nach neuern Angaben gegen 500 Faden beträgt, zu den sehr merkwürdigen. Der Weg der auf den Gipfel führte wird, wegen der Krümmungen, auf 30 Stadien berechnet. Die Tafelfläche des Gipfels hielt 26 Stadien, nach einer neuern Bestimmung zwei Drittheile einer französischen Meile. Auf allen Seiten ist der Berg mit Bäumen bewachsen; Quellen mangeln ihm und Regenwasser aus in den Felsen gehauenen Wasserbehältern tränkte vormals seine Besatzung [174]. Die dicke Umkreismauer und die Thürme der Fläche waren hart am Rande des schroffen Abgrundes aus grossen Steinen aufgeführt. Trümmern von ihr haben sich erhalten, und Ueberreste sehr dauerhaft errichteter Gebäude sind auf der Oberfläche zerstreuet. Reisende des siebenten und achten Jahrhunderts können die Schönheit dieses Berges und der ganzen Umgegend nicht genug rühmen. Von der Fläche des Gipfels hat man eine der schönsten und reichsten Aussichten. Man übersiehet nach Süden hin die Ebene Esdrelon, eine Reihe von Thälern und Bergen welche sich bis nach Jerusalem ziehen: wendet man sich gegen Osten, so hat man zu seinen Füssen das Thal des Jordans, den See Tabarie, der sich im Kessel eines Vulkans zu befinden scheint, und die hohen Gebirge, welche die Ufer beider begränzen; weiter hinaus verliert sich der Blick in den Ebenen von Hauran: kehrt man sich nach Norden, so übersieht man die Berge des Antilibanon, Kasbeya und Kasmie, dann die fruchtbaren Ebenen von Galiläa; gegen Westen, den Karmel und das mittelländische Meer [175]. Ob der Itabyrius der Berg Tabor, oder der Ort der Verklärung gewesen, ist nicht entschieden. Da indessen die Bewohner von Palästina den

Digitized by Google

beschriebenen Berg von jeher für den Tabor gehalten haben, so ist er stets von Pilgern und frommen Wanderern besucht worden.

Eine besondere Beachtung verdienen Amasia, Komana, beide im Pontus, Kumania auf dem Kaukasus, und Antiochia am Orontes in Syrien; theils weil einige derselben Statt eines zwei Schlösser hatten, theils weil mehrere von ihnen auch sonst durch die seltene Sorgfalt und den grossen Aufwand von Kräften und Mitteln mit denen sie errichtet waren, und durch andere Eigenheiten sich auszeichneten.

Strabo beschreibt seinen Geburtsort, *Amasia*, in folgenden Worten [176]. unsere Stadt liegt in einer grossen und tiefen Schlucht, durch welche der Iris Strom fliesst. Sie erregt Erstaunen und Bewunderung, weil Einsicht und örtliche Beschaffenheit zugleich eine Stadt und Veste gebildet haben. Ein hoher, steiler, und schroffer Felsen erhebt sich vom Ufer des Flusses, und eine Mauer läuft unten am Ufer des Flusses hin, an dem die Stadt gebauet, und zieht sich auf beiden Seiten bis gegen die Spitzen in welche der Fels oben getheilt ist, und die mit festen Thürmen versehen sind. In diesem Umkreise befinden sich der Palast des Königs und die königlichen Begräbnisse. Die beiden Gipfel verbindet ein sehr schmaler Kamm, zu dem der Weg fünf oder sechs Stadien beträgt, man mag nun vom Ufer des Flusses oder von der Seite der Vorstädte hinaufsteigen. Vom Kamme zu den Gipfeln führt ein anderer, ein Stadium betragender steiler Aufgang, der durch keine feindliche Gewalt zu nehmen ist. Das Wasser kann dieser Veste nicht abgeschnitten werden, weil zwei Gänge ins Innere des Felsens gehauen sind, von denen der eine herab zum Flusse, der andere zum Kamm oder zum Verbindungsfelsen führt, (auf dem sich eine Quelle befindet). Zwei Brücken leiten über den Fluss, von denen die eine aus der Stadt in die Vorstadt, die andere aus lezterer in die Umgegend führt. Denn an dieser Brücke endigt sich der hohe Felsenberg. Ein anfangs schmales Thal das nachher breiter wird läuft vom Flusse an, und bildet die das Tausenddorf genannte Ebene. Bis so weit, Strabo. Man hatte von Amasia, diesem in so vielerlei Hinsichten merkwürdigen Orte, bis jezt weder eine Abbildung, noch vor Hn. Morier's Reise [177] eine nur etwas genauere Beschreibung. Doch ist nun in Sir Robert Ker Porter's Reise diesem Mangel abgeholfen worden. Denn ausser den schönen und genaueren Darstellungen der alten persischen Denkmäler, von denen man vorher nur einen höchst unvollkommenen Begriff hatte, ent-

Digitized by Google

hält dieses vortreffliche Werk einen Schatz anderweitiger Bemerkungen, die zur vollständigern Kenntniss von Persien, Georgien, Babylon und Armenien dienen, nebst wichtigen Nachrichten über griechische Städte, begleitet von schönen Ansichten. In der Zeichnung von Amasia welche Hr. Porter gegeben[178], die wegen der Missgunst der Türken nur verstohlen, eine englische Meile ausserhalb der Stadt, entworfen ist, erhält man eine Ansicht von der Südwest-Seite der Stadt, wo man zugleich im Vorgrunde dieses reizenden mit den schönsten Gärten und Hainen geschmückten Thales, vor dem zweiköpfigen Felsen einen kleinern bemerkt, an dem sich ein Theil der Stadt hinzieht. Im Mittelgrunde bemerkt man etwas von der Vorstadt, welche jenseits des Flusses, oder zwischen dem Flusse und den Felsen lag. Der grösste und vorzüglichste Theil der Stadt ist an der südöstlichen Seite des Felsens erbauet. Da nun diese Ansicht von Amasia die Nachricht die Strabo von seiner Geburtsstadt giebt, nicht verdeutlicht, weil auf ihr weder die beiden Schlösser nebst dem Kamm der unten beide Felsenspitzen verband, noch der Ort wo sich die königlichen Begräbnisse befanden zu sehen sind, so wandte ich mich an Hn. Porter, und bat ihn um einige Aufklärung meiner Zweifel. Er hatte die Gefälligkeit sie mir zu geben, begleitet von einer Zeichnung der Südost-Seite, welche er auf dem Posthause nur flüchtig entwerfen konnte, woselbst die beiden Felsen mit ihren Schlössern und die Eingänge zu den Grabmälern sich ihm gegenüber befanden[179]. Die an dem südlichen Theile des Felsens gelegenen hat, an der Stelle von wo die Ansicht genommen, der Betrachtende zur linken, die an dem nördlichen, zur rechten Hand. Hierdurch ward ich in den Stand gesezt, theils die von Strabo gegebene Beschreibung von Amasia mit ihrem heutigen Zustande zu vergleichen, theils die Lage der von Hn. Porter beschriebenen Grabmäler noch mehr zu verdeutlichen.

Aus dem Anblicke der von der Südost-Seite genommenen Zeichnung von Amasia ergiebt sich, dass der Iris, jezt Yekil Irmak genannt, wie Strabo berichtet, nicht weit vom Fusse des Felsens dahinfliesst, und dass Amasia am entgegengesezten Ufer des Flusses, der hier ungefähr 160 Fuss breit ist, sich befand. Es erhellet ferner aus ihr und aus dem mir ertheilten Grundrisse der Stadt nebst Nachrichten über sie, dass der Fluss sich dem nördlichen Theile des Felsens zubiegt. So wie Strabo zwei Brücken nennt, die über der Iris geschlagen waren, so hat auch jezt Amasia nicht mehr als

Digitized by Google

zwei. Diejenige welche aus der Stadt jenseits auf die Grabmäler führt, kann mit Wahrscheinlichkeit für diejenige gehalten werden, welche Strabo zuerst erwähnt, weil die Vorstadt nur zwischen dem linken Ufer des Flusses und dem Felsen, von dessen Fusse sie wahrscheinlich einen Theil einnahm, gelegen haben kann. Eben so trifft Strabo's Angabe der Lage der zweiten Brücke genau mit derjenigen überein, welche jezt die andere, der ersten südlich gelegene Brücke hat. Denn sie befindet sich gerade da, wo der Felsen in die Ebene sich senkt, und über sie konnten die Vorstädter in das von Strabo erwähnte sich gegen Süden erweiternde Thal gelangen. Hr. Porter fand übrigens die Bauart der ersten Brücke so schön, dass er nicht zweifelt sie sei dieselbe von welcher Strabo spricht, und mithin neunzehen Jahrhunderte alt.

Eine sehr erwünschte Auskunft über den Ort den an diesem Felsen der Palast des Königs mit seinen Nebengebäuden, und die königlichen Begräbnisse einnahmen, oder das was Strabo den Bezirk, περίβολος, nennt, ertheilt die neue Zeichnung. Dieser Bezirk lag nämlich ungefähr auf der Mitte des Felsens, vom Fusse desselben an gerechnet bis zum Kamm der die beiden Felsenspitzen an ihrer Wurzel verbindet. Da nach Strabo's Bericht die Mauer an den Seiten des Felsens sich an die Gipfel hinauf zog, so war dieser Felsenabsatz an den Seiten wirklich eingefasst und vertheidigt. Zudem war er, ausser der Mauer unten am Fusse des Felsens und am Ufer des Iris, noch durch eine Queermauer mit Thürmen deren Grundmauern sich noch jezt verfolgen lassen, und welche sich auf des Felsens Mitte hinzog, geschüzt [180]. Die Gräber dieses Felsens sind von ältern Reisenden nicht einmal erwähnt worden; denn Tavernier [181] spricht blos von einigen in den Felsen gehauenen Kammern, in denen damals einige Derwische wohnten, woraus man siehet dass er sie nicht besucht hatte. Einer der neuern Reisenden, Hr. Kinneir [182], erwähnt sie zwar als merkwürdige Denkmäler, aber seinen Worten nach zu urtheilen, sah er sie eben so wenig in der Nähe als alle Reisende welche diese Gegend früher gesehen hatten. Hr. Morier besuchte und beschrieb sie flüchtig; Hr. Porter aber ist der erste der uns davon eine ganz umständliche und deutliche Beschreibung gegeben hat [183]. Unmittelbar über der Brücke, welche aus der Stadt führt, gelangt man an den Fuss des Felsens und auf einen steilen gepflasterten Weg, der zuweilen durch einige in den Felsen gehauene Stufen unterbrochen ist. Häuser und andere Gebäude machen den schmalen Weg beschwerlich. Von hier aus

kommt man ohne Hinderniss auf einen höhern Theil des Felsens, oder den Absatz. Hier findet man niedriges Gemäuer alter Gebäude, und die oben schon erwähnten untersten Steinlagen der vormaligen Mauer nebst ihren Thürmen: ferner unter den Grundmauern anderer Gebäude auch die eines Bades, das aber eine jüngere Anlage zu sein scheint als die der Mauer mit den Thürmen. An dieser Stelle übersieht man die drei an der Nordseite des Felsens und die zwei an der Südseite eingehauenen Gräber. Wendet man sich von da zur linken, oder gegen Süden, so steigt man einen 20 bis 30 Schritte hohen Weg hinauf, kommt durch einen in den Felsen gehauenen Gang von 6 bis 8 yards Länge, dessen Eingang vormals mit Gitterwerk verschlossen gewesen, wie man aus den an den Seiten und oben und unten gemachten Hölungen für die eisernen Stäbe sieht. Aus diesem finstern Gange gelangt man wieder ins Freie auf ein Stück des weit hervorstehenden Felsens, das ungefähr 6 Fuss breit, und aus der Seite des Felsens gehauen ist, auf dessen Höhe eine eingehauene Leiter führt. Die Seite am Abgrunde ist durch eine kleine Brustwehr geschüzt, welche man einige Fuss hoch, beim Aushauen des Fusssteigs zwischen dieser Brustwehr und der Seite des Felsens, hatte stehen lassen, wo der Aufgang mehr als gewöhnlich steil ist, und den eine nicht lange Folge eingehauener Stufen erleichtert. Ist man nun gegen 20 yards hinaufgestiegen, so gelangt man, nach einigen niedrigen gehauenen Stufen, auf eine breite Fläche, und von da zum Eingang des ersten Grabmales, welches 17 oder 18 Fuss tief in den Felsen gehauen ist. Man hat hier den Felsen, der das Grabmal bildet, auf eine ganz besondere Art von der ihn umgebenden Felsmasse abgelöst und ihm die Gestalt eines freistehenden Bogengewölbes gegeben, indem sich zwischen dem leztern und dem umgebenden Felsen von allen Seiten ein ausgehauener leerer Raum von 4 Fuss Breite befindet. Die Höhe des ausgehölten Bogens beträgt 35 Fuss, und die Breite des abgelösten Felsens der das Grab enthält, 25 Fuss. Das Innere dieses Grabmales bildet ein in den Felsen gehauenes gewölbtes Zimmer, das geräumig genug ist, einen grossen Sarkophag aufzunehmen. Dass dieser Ort dazu bestimmt war, erhellt aus einer zu diesem Behufe in der Mitte des Fussbodens angebrachten Vertiefung. Eine oben gerade Thüre, 5 Fuss hoch und 3 breit, führte zu diesem Gemach. Auch hier bemerkt man Spuren eines vormaligen Gitters, welches die Thüre verschloss, nämlich in den Felsen gebohrte Löcher für die eisernen Stangen. Wenn man diesen Ort verlässt

Digitized by Google

und auf dem oben erwähnten Felsenvorsprung 20 yards weiter gehet, gelangt man an ein zweites dem ersten ganz ähnliches Grabmal. Diejenigen Grabmäler, welche an der nördlichen Seite des Felsens liegen, sind eher noch tiefer gehauen als die der südlichen Seite. Vor Alters mag der Zugang durch welchen man zu ihnen gelangte, eine breite und prächtige Treppe gewesen sein, und überhaupt scheint diese Reihe von Grabmälern nach den vortrefflichsten und schönsten Zeichnungen ausgeführt zu sein. Allein das lezte Grabmal zur rechten ist das einzige was einen Giebel hat; sein Portal ist mit der ausgezeichnetsten Sorgfalt ausgehauen und weniger beschädigt als die übrigen. Auch sein Inneres ist von allen das geräumigste; aber die Aussenseite aller dieser Grabmäler ist auf schändliche Art verstümmelt, so dass man nicht einmal die Ordnung ihrer Bauart erkennen kann. Inzwischen werden am Abhange des Berges Bruchstücke von der Steinart des Felsens gefunden, Stücke von Friesen und Architraven, welche den Giebeln und Eingängen dieser Grabmäler, oder den übrigen an dieser Stelle vormals erbauten Tempeln, schönen und prächtigen Gebäuden mögen gehört haben. Etwas mehr nördlich bemerkt man an demselben Felsen zwei andere Grabmäler, welche aber weniger hoch liegen als die eben beschriebenen; an dem einen findet man am Eingange sorgfältige Verzierungen. Dem Schlossfelsen gegenüber, an der andern Seite des Flusses oder an der Stadtseite, sieht man auch zwei eben so in den Felsen gehauene Grabmäler; so dass im Ganzen die Zahl derselben, die Hr. Porter vom Hauptfelsen aus entdeckte, sich auf neun belief. Es ist nöthig zu erinnern, dass die Begräbnisse an der südlichen Seite dieses Schlossfelsens in einem weit einfachern Geschmack angelegt sind, als die an der nördlichen. Hr. Porter vermuthet daher, dass jene älter sind als diese, und dass jene auf Befehl der Satrapen unter den frühern Königen von Persien eingehauen worden, und eine Nachahmung der königlichen Grabmäler zu Nakschi Rustem sind. Die Könige des Pontus der nachfolgenden Zeit mögen dann diese Denkmäler für sich zur lezten Ruhestatt gewählt haben; die prächtiger ausgeführten aber hält unser verdienter Reisender für das Werk der stolzen Könige des Pontus um Mithradates Eupator's Zeit. Furcht von den misstrauischen Türken verhinderte ihn, die griechischen Inschriften innerhalb der Stadt Amasia abzuschreiben, auch die verfallenen Schlösser auf den beiden Spitzen zu besuchen [184], woselbst, wie man Hn. Morier berichtete [185], Inschriften und Werke der Bildhauerei zu sehen sein sollen.

Digitized by Google

Die Quelle welche, wie aus Strabo's Worten zu folgen scheint, sich auf dem Kamme der Felsen befand, wird auch von Tavernier [186] erwähnt; er sezt sie etwas unbestimmt in die Mitte des Felsens. Obgleich Strabo nur zweier ins Innere des Felsens gehauener, von aussen unsichtbarer Wege gedenkt, von denen der eine von der Felsenspitze bis auf den Kamm herab, der andere von der Spitze des Felsens bis ganz unten zum Fluss hinläuft: so ist es doch sehr wahrscheinlich, dass Strabo dieses von jeder der zwei Spitzen verstehen will, und dass sich folglich an unserer Veste vier solcher zu unserer Zeit mit Recht das grösste Erstaunen erregender Wege befanden, von denen zwei von den Felsspitzen auf den Felskamm, zwei von den Spitzen zum Fluss herabführten. Denn man kann nicht annehmen, dass Strabo was er von den verborgenen Wegen sagt, blos von der höhern südlichen Seite verstehe, weil er in seiner Beschreibung des Felsens der Befestigung beider Spitzen gedenkt, die etwas niedrigere nördliche folglich nicht als weniger bedeutend als die südliche betrachtet. Solchen Untersuchungen günstigere Zeiten, denen man jezt entgegensehen darf, werden hierüber und über vieles andere befriedigende Aufschlüsse geben. Eine ausserordentliche Zierde der Stadt war der Iris. Mit einem lauten in den Felsen wiederhallenden Geräusch ergiesst er sich aus höheren Gegenden in das enge Thal. In frühern Zeiten führte ihn, wie die vorhandenen Ueberreste beweisen, oder wie ich vermuthe, vielleicht nur einen Theil desselben, eine in die Felsenwände eingehauene sich um sie herumwindende Wasserleitung, in einer Ausdehnung von wenigstens 5 englischen Meilen [187], vielleicht auf den Landsitz und Garten eines der Könige des Pontus, oder eines der frühern persischen Satrapen.

Uebrigens ist Amasia auch darum merkwürdig, weil sie, wie das königliche Schloss des Bosporus, wie Arxata und die alsbald zu nennende Masada, einen Palast für den König in sich schloss.

Der Maler Houel, ein sehr aufmerksamer Beobachter, beschreibt uns eine verborgene Treppe, denen ähnlich, welche von den beiden Felsenspitzen zu Amasia an den Iris herabführten. Er fand nämlich auf seiner Reise durch Sicilien, im Val di Noto bei *Spaccaforno* [188], einen einzeln stehenden Felsen von beinahe 50 Ellen Höhe, der auf allen Seiten mit Wasser umgeben ist. Seine Lage macht es wahrscheinlich, dass er im frühen Alterthume ist bewohnt und für eine sichere Zuflucht gehalten worden. Mittelst einer sehr sorgfältig und schön ins Innere des Felsens gehauenen Treppe,

Digitized by Google

konnte man ohne gesehen zu werden, Wasser aus der Quelle am Fusse des Felsens schöpfen. Man glaubt dass dieser Felsen vormals mit einer ganz in der Nähe, aber viel höher gelegenen Burg in Verbindung gestanden habe. Eine nicht weniger schöne ins Innere eines Felsens gehauene Treppe, gleichfalls bestimmt um unbemerkt Wasser aus einer an seinem Fusse befindlichen Quelle zu schöpfen, gehörte vormals zur Veste von *Kasmene* [189] in Sicilien, einem Orte der wegen seiner Lage am Meere beständigen Ueberfällen ausgesezt war.

Die Trümmern eines alten Felsenschlosses, welches zur Vertheidigung der von Griechen und Römern mehrmals erwähnten *Pforten des Kaukasus* diente, *Kumania* [190], jezt Dariela genannt, und deren Ueberbleibsel am westlichen Ufer des Terek noch auf einem unersteiglichen Felsen liegen, verdienen wegen des hohen Alterthumes dieser Veste, und wegen ihrer wichtigen Bestimmung hier genannt zu werden. Hr. Porter hat uns davon eine schöne Zeichnung geliefert [191]. Es sind von diesem Schlosse nur wenige Spuren übrig geblieben, weil bei der Anlage der neuen Strasse nach Georgien ein Theil der Felsen auf dem sie stand weggesprengt wurde. Hier ist das Thal kaum 60 Faden breit, und mit Entsetzen verursachenden hohen und steilen Felsen an den Seiten umgeben [192]. Im Alterthume war hier der Durchgang des Kaukasus durch feste Thüren und mit Eisen beschlagene Balken wie mit Riegeln verschlossen [193]. Auch sahe man an der Westseite, noch vor nicht langer Zeit, Ueberreste von der Queermauer, welche diesen Durchgang verschloss und ungefähr 40 Faden Breite hatte [194]. Vorhanden sind noch auf der Spitze eines sehr hohen Felsens die Trümmern eines viereckigen sehr festen Thurmes und einer sehr dicken aus grossen Steinen errichteten Mauer, die den Thurm und einen Raum einfasste der für eine Besatzung von einigen hundert Mann hinlänglich war. An allen Orten wo die benachbarten Felsen scheinen dem Feinde vortheilhafte Plätze zum Angriff zu gewähren, bemerkt man die Trümmern von Aussenwerken. Hinter dem Thurme ist mit unendlichem Aufwande von Kräften eine Wasserleitung in den Fels gehauen, um die Besatzung zu versorgen. Die leztere und der Umstand, dass der Bereich der Veste die Pferde und das Vieh der Besatzung hinreichend nähren konnte, verbieten an die Möglichkeit der Auffindung eines vortheilhaftern Ortes für die Kaukasischen Pforten zu denken. Eine in den Felsen gehauene Treppe führte vom Thurme bis zum Ufer des Flusses hinab, und unterhielt wahr-

Digitized by Google

scheinlich eine Verbindung mit unten angelegten Befestigungen [195]. Auch an der Ostseite des Terek waren vormals Treppen von dem Felsen herab zum Fluss gehauen [196]. Die von Ptolemäus [197] erwähnten *sarmatischen Pforten* scheinen dieselben mit den kaukasischen gewesen zu sein.

Oestlich den kaukasischen setzen einige die *albanischen Pforten*, deren Lage bis jezt noch nicht zuverlässig ausgemittelt worden ist. Strabo [198] beschreibt sie auf eine Art welche auf die Vermuthung zu führen scheint, dass sie nicht von den kaukasischen oder sarmatischen verschieden gewesen sind, und dass sie die albanischen hiessen, weil man durch sie aus Sarmatien nach Albanien gelangte. Auch liesse sich denken, der nördliche Eingang dieser Felsenschlucht habe den Namen der kaukasischen oder sarmatischen, der südliche hingegen in Albanien den der albanischen Pforten gehabt. Den Schriftstellern des Morgenlandes zu Folge haben die Sassanidischen Könige die albanischen Pforten befestigt, und mit einer Mauer von drei oder vier hundert Schritt geschüzt [199]. Genauere Untersuchungen der kaukasischen Gebirge von dieser Seite, werden künftig lehren, ob jene Vermuthung gegründet sei. Sehr berühmt sind die *kaspischen Pforten* an der nördlichen Gränze der Parther, südlich dem kaspischen Meere [200]. Es ist ein acht Stadien langer von Menschenhänden in den Fels gehauener Weg, kaum für einzelne Wagen breit genug, auf dessen beiden Seiten die hohen wie von Brand geschwärzten Felsenwände den Einsturz drohen. Die ganze Gegend ist in einer Ausdehnung von 28 Stadien wasserlos. Angehäufte von den Felsen fliessende salzige Wasser machen den engen Durchgang beschwerlich. Ueberdies erlaubt die Menge von Schlangen nur im Winter diese Gegend zu betreten. Von Norden her war dieses Thor lange Zeit der einzige Weg nach Persien und Indien [201]. Westlich diesen Pforten gab es noch zwei andere, von denen die einen bei Langer Kunan, nicht weit von der kaspischen See, die zweiten zu Pyle Rudbar, nördlich von Kaswin gelegen [202], von denen die leztern auf Macdonald Kinneir's Karte von Persien angegeben sind. *Ibertsche Pforten*, ein sehr enges von steilen Felsen eingeschlossenes Thal, welches aus Kolchis nach Iberien führte, die wir bei den Alten nicht erwähnt finden, liegen zwischen dem Berge Dschuman Taw bei dem die Wohnplätze der Suanen anfangen, und dem Elborus [203]. Auch soll es in dem Lande der Suanen mehre ähnliche enge und befestigte Felsenthore geben [204]. Strabo gedenkt zweier *armenischer Pforten* welche nach Iberien führten, von denen die

Digitized by Google

einen am Kyrus und der befestigten Stadt Harmozike, die andern in derselben Gegend am Artagus und der befestigten Stadt Seusamora lagen [205]. Zu nennen sind noch die *medischen Pforten* durch die man über das Gebirge Zagrus aus Assyrien nach Medien kam [206], jezt der westliche Eingang in Kurdistan, den man in Hn. Porter's Reise genau beschrieben entdeckt [207], als eine schmale Oeffnung der Gebirgskette von 50 yards Breite. Von den hohen abhangenden Felsenwänden des Eingangs an bis herab, sieht man die Ueberreste einer starken Mauer welche den ganzen Durchgang verschloss, vormals mit festen Anlagen besezt, und unten mit starken Thüren versehen war. Der diesen medischen Pforten entgegengesezte Ausgang aus dem heutigen Kurdistan nach Irak bei Taschi Katun, wird durch einen in den Felsen gehauenen bogenartig gerundeten Durchgang von mehr als 600 Schritt Länge gebildet [208]. Erwähnung verdienen die *persischen* oder die *susischen Pforten*, welche aus Medien nach Susiane leiteten [209]. Eben so wie alle genannten gehörten die *kilikischen Pforten* den weit verbreiteten vielfach benamten Aesten des Kaukasus an; sie führten aus Kappadokien nach Kilikien [210], und unter demselben Namen der *kilikischen Pforten* waren die mehr gegen Osten gelegenen bekannt, durch die man aus Kataonien nach Kilikien auf einem 20 Stadien langen sehr engen und steilen Wege kam, der an beiden Seiten mit hohen und unzugänglichen Felsen besezt war, von denen am Ende eine Mauer herablief, an der sich die Thüren befanden [211]. Auch werden *amanische Pforten* genannt [212], bei denen es aber nicht unmöglich ist, dass es dieselben waren welche unter dem Namen der kilikischen bekannt und eben erwähnt sind. Von den *syrischen Pforten* lagen die *nördlichen* zwischen Issus und Alexandrien [213]; die *südlichen* beschrieb Pococke als einen in den Fels gehauenen Weg, an dessen Ende er die Grundmauern eines Thurmes oder Thores fand [214]. Die *Pforten Pamphiliens* durch die man aus Lykien kam, sind von den auf uns gekommenen Schriftstellern der Alten nicht erwähnt, aber in neuer Zeit entdeckt worden, obgleich der Reisende der davon spricht nichts weiter als Ueberreste einer Mauer aus grossen gehauenen Werkstücken, zwischen zwei ganz nahe an einander liegenden hohen Felsen sah [215], wo sich aber gewiss vormals feste Pforten befanden. Endlich sind noch hinzuzufügen einige merkwürdige Länderthore im Pontus, welche uns ein aufmerksamer Reisender beschrieben hat. Auf dem Wege von Tokat nach Amasia kommt man in ein tiefes und enges Thal, welches sich drei Stunden weit mit einem un-

Digitized by Google

gleichen und höchst beschwerlichen Wege hinzieht, worauf man zum Schlüssel dieser Gegend gelangt, den man die *pontischen Pforten* nennen könnte. Dieser Durchgang zwischen zwei geraden und steilen Felsenwänden ist offenbar von Menschenhänden von unten bis zu seiner sehr bedeutenden Höhe ausgehauen, aber nicht über einige Fuss breit. Ein paar starke Thüren mögen vormals diese Pforten verschlossen haben [216]. Einige Stunden weiter auf demselben Wege bringen den Wanderer zu einem zweiten Thorweg von vier Fuss Breite, dessen zwei Felsenwände wenigstens 90 Fuss hoch sind. Sogleich am Ausgange läuft der Weg in eine so enge, schroffe und ungeheuer tiefe Schlucht im steilsten Zickzack gerade hinab, dass das Tageslicht über den Köpfen der Reisenden ihnen nicht viel mehr als ein langer Strich erscheint [217]. Weil alle diese im Alterthume berühmten Pforten durch feste Schlösser vertheidigt wurden, da sie ohne leztere beinahe zwecklos gewesen wären, so mussten sie hier erwähnt werden. Nicht alle sind in neuer Zeit von Reisenden gesehen worden; aber sie verdienen ins künftige aufgesucht und beschrieben zu werden. Höchst wahrscheinlich enthält der unzugängliche Theil des Kaukasus noch eine Anzahl solcher Denkmäler der alten Befestigungskunst [218].

Ein schönes Bild hat Hr. Porter von Tokat, dem alten *Komana* im Pontus, geliefert [219], ein Ort von dem man bis jezt nicht einmal eine Beschreibung besass; denn die in Tournefort's Reise nebst seiner Abbildung geben keinen deutlichen Begriff [220] und Strabo sagt gar nichts von der Lage der Stadt. Wenn man in der neuen Abbildung den Felsen mit zwei Spitzen von Komana, nebst den hohen Ueberresten der Vertheidigungsschlösser, wenn man ferner den von einer Mauer beschüzten Kamm zwischen beiden Felsenspitzen erblickt, so ist man erstaunt, wie sehr in diesen Stücken die Ansicht der Beschreibung gleicht die Strabo von Amasia giebt. Die Ansicht vom heutigen Tokat unterscheidet sich jedoch durch die Abwesenheit der Grabmäler, und durch eine schlankere Gestalt der beiden Felsen, welche vormals ihrer Bestimmung völlig entsprechen konnte. Dagegen besitzen die Felsen von Amasia viel mehr vom Ausdruck riesenhafter Stärke als die von Komana. Amasia ist auch viel fester als jene Stadt, bei welcher zwar der eine sehr hohe Felsen gewaltig steil, der zweite niedrigere aber von mehr als einer Seite dem Feinde zugänglich ist.

Wegen seiner befestigten zwei Felsenspitzen war *Antiochia am Orontes* der eben beschriebenen Burg von Amasia ähnlich. Diese durch

Digitized by Google

die ausserordentliche Schönheit ihrer Lage, durch Reichthum und Wohlleben, und die Nähe des bezaubernden Haines Daphne, berühmte von Seleukus gegründete Stadt, lag auf einer schmalen vom Flusse Orontes begränzten Ebene, und zog sich von da an den sehr hohen Bergfelsen hinauf, den sie bis an seine zweifachen Gipfel einnahm. Die noch vorhandene Einfassungsmauer umschloss, nach der Abendseite hin, den auf der erwähnten Ebene bis an den südwestlich fliessenden Orontes gebauten Theil der Stadt; gegen Norden einen beträchtlichen Theil der flachen und bewohnten Gegend, und gegen Morgen zogen sich ihre beiden Enden bis an die Gipfel der zwei Felsen im steilen Zikzak hinauf, welche sie völlig in sich schlossen. Dieser Umkreis der Mauer hält mehr als eine und eine halbe Meile nach Volney's Angabe, aber nach andern wird der Umfang der Stadt auf zwei und eine halbe geographische Meilen berechnet. Die Mauer war sehr dick, und durch 70 bis 80 Schritte von einander entfernte Thürme vertheidigt. Von den beiden Felsspitzen war die südliche die höchste; auf ihrem sehr hohen und steilen Gipfel lag das nicht zu erobernde Schloss. Am Kamm zwischen den beiden Felsen zog sich eine ausserordentlich hohe Mauer hin, welche sie verband, den Aufgang vom Kamme aus verhinderte, und zugleich als Wasserleitung diente [221]. Die alten aus grossen Werkstücken vortrefflich gebaueten Mauern und Thürme haben sich an sehr vielen Stellen sehr wohl erhalten, mögen aber in verschiedenen Zeiten ausgebessert worden sein. An einigen Orten bestehen sie aus ungeheuern Werkstücken und Felsenmassen; an andern ist der innere Raum zwischen den grossen regelmässigen zugehauenen Steinen mit kleinen Steinen und Kalk ausgefüllt. Auch die Höhe und Dicke der Mauern ist sehr verschieden. Eine Strecke lang tragen sie noch viele runde schön gewölbte Thürme; hin und wieder sind sie bis auf den Grund zerstört; dann erschienen sie abermals ganz erhalten, am obern Rande mit einer Art Tragstein versehen. Das Thal des Orontes ist auch noch jezt eine sehr schöne höchst liebliche Gegend. Nordöstlich von Antiochia liegt der See *Ufrenus* der dreissig englische Meilen im Umkreise hält, in welcher sich viele Inseln mit Trümmern von Tempeln und Schlössern befinden sollen [222].

Artaxata in Armenien besass eine Veste welche den berühmtesten des Alterthums beigezählt werden muss, weil Hannibal, einer der grössten Feldherren alter und neuer Zeit, ihr Urheber war. Denn als Hannibal aus Karthago geflohen war, soll er sich zum

Digitized by Google

König Antiochus von Syrien begeben haben, nach fehlgeschlagener Hoffnung aber nach Armenien zum Artaxates gegangen sein, und, so erzählt Plutarch, ihm viele weise und nüzliche Rathschläge gegeben haben. Hier fand Hannibal, so lautete die Sage, einen äusserst vortheilhaft gelegenen Ort den man völlig übersehen hatte, zeichnete für denselben den Entwurf zu einer Stadt, zeigte ihn dem Könige der sehr darüber erfreut ihn ersuchte die Aufsicht über die Ausführung dieser neuen Anlage anzunehmen, wodurch denn diese schöne Stadt und Festung entstanden sei [223]. Nach Strabo's Bericht war sie in der Ebene des Araxes erbauet, und der Sitz der Könige Armeniens. Sie lag, fährt Strabo fort, gleichsam auf einer Halbinsel, weil der Strom sie fast von allen Seiten umfloss [224]. Man muss nun diesen obschon nur flüchtigen Abriss von Artaxata mit der Lage der Ueberreste einer alten Stadt am Dorfe Ardeschir in der Ebene des Araxes vergleichen, die Hr. Porter umständlich beschrieben hat, und die er für die Stelle des alten Artaxata hält. Dieser Platz den Artaxata vormals als sie zum leztenmale zerstört wurde einnahm, ist gegen 9 englische Meilen von Eriwan entfernt, mag eine und eine halbe englische Meile im Umkreise betragen, ist von doppelten Mauern mit Thürmen die kaum 20 Fuss von einander entfernt sind, und von einem Graben eingefasst. Der Boden ist mit Bruchstücken von Ziegeln bedeckt, und von den Einfassungsmauern der Stadt haben sich Trümmern an der Ost- und Südseite erhalten. Aber nur an der Westseite sieht man grosse Haufen des zerstörten Mauerwerks liegen. Ueberhaupt aber ist alles aus grossen viereckigen an der Sonne getrockneten Ziegeln errichtet gewesen. Im Innern der Stadt an der Nordseite erhebt sich ein breiter auf 100 Fuss hoher kegelförmiger Hügel, auf dessen Ostseite ein noch höherer zu sehen ist, der vormals oben mit Mauern eingefasst war, und dessen Durchmesser 90 Schritte beträgt. Die Westseite der Stadt ist durch den Gurnei der nahe an der äussern Stadtmauer fliesst geschüzt, überdies noch durch einen breiten Graben, der von Westen sich nach Norden und Osten zog, und an der Südseite den Hügel der Veste von der Stadt abschnitt [225]. Bei Vergleichung dieser Ortsbeschreibung mit Strabo's Worten bemerkt man jedoch eine Schwierigkeit welche sich der Meinung, die Gegend um Ardeschir habe vormals dem berühmten Artaxata gehört, entgegenzustellen scheint. Nämlich Ardeschir liegt nicht am Araxes sondern am Gurnei, und lezterer berührt dies Gebiet nur von der Abendseite. Inzwischen verschwindet dieser anscheinende Widerspruch, wenigstens zum

Digitized by Google

Theil, wenn man von dem genannten aufmerksamen Reisenden hört, dass auf dem ganzen Raume, vom Bezirke der ehemaligen Stadt an bis an das Ufer des Araxes, Spuren vormaliger Gebäude und zerstreute Ziegel wahrzunehmen sind, wodurch theils das was Strabo von der Lage der Stadt an dem Ufer des Flusses bemerkt, theils die Nachricht des Tacitus[226] von der grossen Ausdehnung der Stadt, bestätigt wird. Nur die Hauptsache bleibt unentschieden nämlich ob diese der Stadt zugeschriebene Stelle vom Araxes wirklich auf drei Seiten umflossen ist. Ist dieses der Fall, so lagen die Mauern der Stadt gewiss hart am Ufer. Da aber in der Folge die Stadt vielmals muss zerstört worden sein, hatten sich die Einwohner mehr nördlich nach der Veste hin angebauet, und neue Mauern um den verengerten Bezirk gezogen, weil ihre Volksmenge und ihr Wohlstand sich bedeutend vermindert hatte. Dass die doppelten Mauern deren Spuren man jezt bemerkt, aus später Zeit herrühren, bewiesen die ungewöhnlich nahe an einander gerückten Thürme. Es leidet keinen Zweifel, dass Artaxata nach den Zeiten des Nero mehr als einmal zerstört und wieder hergestellt worden sein muss. Wäre dieses nicht der Fall gewesen, so würde man in ihren Trümmern die Ueberreste schöner römischen Baukunst antreffen, weil Nero dem Tiridates zum Wiederaufbau der von den Römern zerstörten Stadt römische Künstler und Arbeiter gegeben hatte[227]. Allein hier entdeckt man keine; sie haben sich aber in dem hohen und abgelegenen Arxata, das Tiridates zugleich mit Artaxata hatte wiederherstellen lassen und das daher seinen Namen, Thron des Tiridates, fortdauernd besizt, in Menge erhalten. Ein vortheilhaftes Zeugniss dass Ardeschir das alte Artaxata gewesen, giebt ferner die ausgezeichnete Lage seiner Akropolis, und Hn. Porter's Bemerkung[228]. dass in dieser Gegend um den Araxes kein einziger Ort zu entdecken sei der für die Lage dieser Stadt schicklich befunden werden könne. Zudem lehrt der von ihm gegebene Grundriss von Artaxata dass der Gurnei, der an der Abendseite der obern Stadt und des Schlosses floss, zugleich mit dem Graben der um die leztere gezogen war, nicht wenig zu ihrer Festigkeit beitrug.

Auch Hn. Morier, der diese Gegend viele Jahre vor Hn. Porter besuchte, fiel es auf, dass die Stelle welche jezt für das alte Artaxata gehalten wird, mit der Beschreibung die Strabo von der Lage die er der Stadt gegeben hat nicht überein trifft[229]. Er bemerkt dabei, dass der Araxes auf 10 englische Meilen von diesem Orte

Digitized by Google

entfernt sei. Ob nun gleich die angegebene Entfernung des Flusses von der streitigen Stelle keinen hinreichenden Grund giebt, die bisherige Meinung in Zweifel zu ziehen, da andere Hauptstädte Asiens wohl noch ausgedehnter waren und, wie oben schon bemerkt wurde, alles darauf vielmehr beruht, ob der Araxes den ehemaligen Bezirk der Stadt, wie Strabo es verlangt, einschliesst; so könnte doch eine Behauptung des Hn. Monteith auf die sich Hr. Morier bezieht, man finde zwischen dem Orte wo der Arpatschai sich mit dem Araxes vereint und der Vestung Abbas Abad eine merkwürdige Krümmung des Araxes, die eine Halbinsel bildet gerade so wie Strabo sie beschreibt, die gegen die Landseite 60 yards breit sei, und überdies mit der Beschreibung die Moses von Chorene von der Lage unserer Stadt gegeben, übereintreffe, manchen vielleicht nicht ganz verwerflich scheinen. Aber ich erinnere dagegen, dass da wir von dieser bezeichneten Gegend des Araxes weder Maase noch Grundrisse besitzen, wir folglich nicht wissen können ob der vom Flusse auf drei Seiten eingeschlossene und der an der vierten durch eine Landenge mit der Ebene zusammenhängende Raum Spuren alter Gebäude trägt oder nicht; ferner ob er hinlänglich gross für eine der bedeutendsten Städte Armeniens ist, welches wenn man von der geringen Breite der Landenge von 60 yards schliessen darf, schwerlich der Fall zu sein scheint; da ferner nichts von einer Akropolis, einer in der Ebene sehr nothwendigen Sache, gesagt ist, wenn auch der Gründer der Stadt sein Augenmerk vornehmlich auf die Befestigung durch den Araxes sollte gerichtet haben: man sich schwerlich befugt finden dürfte, dieser Versetzung von Artaxata in eine von der des Hn. Porter's verschiedene Gegend seinen Beifall unbedingt zu geben. Zudem kann der in der alten Geschichte so unzuverlässige Moses von Chorene, auf den man sich beruft, hier keinen Ausschlag geben, und macht vielleicht die neue Angabe um so verdächtiger. Inzwischen ist zu wünschen, dass künftige Reisende die Ebene des Araxes, wegen der Lage von Artaxata, von neuem untersuchen möchten. Dass übrigens Hannibal Veranlassung zum Bau von Artaxata gegeben, wird uns von Plutarch nur als eine Sage mitgetheilt; Strabo hingegen berichtet dasselbe als eine Thatsache. Es ist nicht unwahrscheinlich dass, als Hannibal einsah, Antiochus sei nicht der Mann der sich mit Erfolge den Römern entgegenstellen können, er sich nach Armenien begab, um die Kräfte dieses Staats in Augenschein zu nehmen. Dass Nepos dieser Reise nicht gedenkt, beweist nichts, denn wie vieles hat sich

Digitized by Google

überhaupt ereignet, von dem uns die Geschichte keine Meldung gethan hat.

Nicht weit von Artaxata lagen die Felsenschlösser *Babyrsa* und *Olane*, denen die Könige Armeniens Tigranes und Artabasdes ihre Schätze anvertraut hatten [230]. Die Trümmer einer alten Veste, welche auf einem hohen Felsen in dieser Gegend gelegen, und Byrs genannt wird [231], mag wohl dem alten Babyrsa angehören.

Nordöstlich von Eriwan kommt man nach einer Reise von vier Stunden, auf einem sich allmälig immer mehr erhebenden Boden, in ein ausserordentliches, Erstaunen und Verwunderung erregendes Thal [232], Beim ersten Blick glaubt man sich in eine Riesenstadt der grauen Vorwelt versezt, weil die zum Theil verwitterten Gipfel der in mehren Absätzen, jeder von drei bis vierhundert Fuss, in die Höhe schiessenden ganz nahe an einander stehenden Basaltfelsen das Ansehen verfallener Gebäude gewähren [233]. Zwischen diesen fast senkrechten, an ihrem Fusse sich beinahe berührenden Felsen, presst sich der reissende Gurnei-Strom hindurch. Auf dem Gipfel eines dieser Felsen liegen die Trümmer welche in der Landessprache Takt i Tiridate heissen, Ueberreste eines festen Schlosses für dessen Erbauer der König Tiridates gehalten wird. An der Nordseite hängt dieser einem Vorgebirge ähnliche Felsen mit andern Bergen zusammen, aber die Absätze der Südseite laufen senkrecht hinab, und jeder derselben ist wenigstens drei bis vierhundert Fuss hoch. Unter dem Vorgebirge ziehen sich die Ost- und Westseiten in stufenweisen Abhängen hinunter ins Thal. Um zu ersetzen was dadurch an Festigkeit verloren gieng, hat man Mauern mit Thürmen gezogen, und sie aus sehr grossen schön verbundenen Stücken des Felsens errichtet. In der Absicht die Nordseite des Gipfels zu schützen, hatte man sie durch eine Mauer die einen Halbkreis bildete dessen Enden an die Abgründe von Osten und Westen anstiessen, von der angränzenden Fläche getrennt. Man bemerkt jezt nur die Spuren eines Einganges, unweit des zweiten östlichen Thurmes, und wahrscheinlich war er der einzige. Auf dem Raume den diese Mauern des Vorgebirges einschlossen, der von Süden nach Norden 100 yards, und von Westen nach Osten ungefähr 120 beträgt, lag der königliche Palast der ein Viereck von 28 Fuss einnahm, und auf einer besondern 8 Fuss hohen Fläche die aus geglätteten sorgfältig verbundenen Steinen erbauet war, dessen Trümmern sich durch Säulen, Capitäle, Architrave und Friese bemerkbar machen. Der Durchmesser der schönen Säulen

Digitized by Google

von zusammengesezter Ordnung, mit fast an jeder verschiedenen Verzierungen, betragt 27 Zoll. Ausser diesen Trümmern des viereckigen prächtigen Gebäudes, finden sich noch auf derselben Fläche Haufen von zerstörtem Mauerwerk einfacher Häuser[234], auch Grundmauern die sich nach Osten und Westen hinziehen, ihre Steinhaufen aber enthalten keine Verzierungen[235]. Hinter dem Vorgebirge und seiner Mauer gegen die Ebene der Bergkette hin, befinden sich die Ueberreste einer Stadt, vertheidigt durch Mauern und Thürme die einen viereckigen Raum von 1000 yards einnehmen, und deren Grundmauern man verfolgen kann. Im Innern entdeckt man Spuren langer Strassen und noch hohe Trümmer von fünf Kirchen aus späterer Zeit. Ich bin überzeugt, dass der hier beschriebene merkwürdige Ort die Stadt *Arxata* ist, welche nach Strabo[236] an der Gränze von Atropatene, mithin Artaxata nordöstlich lag, in welcher Richtung sie der genannte sorgfältige Reisende auch entdeckte. Hr. Porter ist ungewiss ob das Gebäude auf dem Vorgebirge ein Palast oder ein Tempel vormals gewesen. Das leztere ist ihm wahrscheinlicher, weil der Raum, den das Gebäude eingenommen für eine königliche Wohnung zu klein sei. Diesen Grund wird jeder zureichend finden. Von der andern Seite aber ist es gleichfalls sehr unwahrscheinlich, dass dieses kleine, viereckige, auf allen vier Seiten mit kunstreich verzierten Giebeleingängen versehene Gebäude einen Tempel habe vorstellen können. Der Name dieses Ortes Takt i Tiridate, Thron des Tiridates, veranlasst allerdings zu glauben, dass er von seiner ersten Errichtung an, wegen seiner hohen schönen und gesunden Lage den Königen Armeniens für die heissen Monate im Sommer zum Aufenthaltsorte gedient habe, um sich aus dem Geräusche des in der Ebene gelegenen und sehr bevölkerten Artaxata dahin zurückzuziehen. Wo sich aber auf diesem Felsen der Palast des Königs befand; ob nicht die vielen Gebäude des Bezirks auf der Nordseite ursprünglich vom leztern abhingen; und welche Veränderungen in nachfolgenden Zeiten mit allen diesen Anlagen und deren Bestimmungen vorgefallen sind, dürfte jezt schwer sein zu errathen. Als Arxata von Tiridates unter Nero's Herrschaft, wie der römische Geschmack seiner Werke der Baukunst lehrt, wieder von neuem hergestellt wurde, da sie vielleicht zugleich mit Artaxata zerstört worden war, musste sie, wie vorher, ein sehr beliebter Aufenthaltsort der Könige von Armenien sein. Arxata wird übrigens von den in der alten Geschichte höchst unzuverlässigen armenischen Schriftstellern, und sehr oft in neuen

Digitized by Google

Reiseberichten, für Artaxata gehalten, und mit dieser verwechselt. Allein Artaxata, eine Stadt von ungemein weitem Umfange hätte nicht innerhalb des eingeschränktern Mauerbezirks von Arxata Raum gefunden. Ferner konnte die Festigkeit der Akropolis von Artaxata wohl Veranlassung zur Sage gegeben haben, Hannibal habe dazu die Zeichnung entworfen, wenn auch dieser grosse Mann niemals in diese Gegenden gekommen sein sollte. Arxata hingegen musste zwar immer für eine in ihrer Art einzige, für unvermuthete Angriffe gut genug befestigte königliche Burg, aber nie für eine fast unüberwindliche Veste gelten, weil um dieses sein zu können ihr gar zu vieles mangelte.

Sonderbarkeiten anderer Art bietet uns der See *Arsesa*, jezt Orumieh im alten Armenien, in einem steilen und völlig freistehenden Felsen von beinahe 1000 Fuss Höhe dar, der im Winter auf einige hundert yards vom Ufer in der See liegt und jezt Gurtschi Kaleh heisst. Auf seinem Gipfel lag vormals ein altes festes Schloss, dem in spätern Zeiten Haluko Khan seine Schätze anvertrauet hatte, und welches nachher ein Rettungsort für die Bewohner der Umgegend ward, um den Räubern aus den Gebirgen zu entgehen. An drei Seiten läuft dieser Fels senkrecht herab, aber nicht an der vierten Nordwest zugewandten, ist aber auch hier hinreichend steil um keinem Ueberfall ausgesezt zu sein. An der Wurzel des Felsens von dieser Seite ist ein tiefer Graben gehauen der mit der See in Verbindung steht, und welcher den Zugang während der trockenen Witterung verwehrt. Ein einziger äusserst beschwerlicher und enger in den Felsen gehauener Weg führt auf den Gipfel, dessen Anblick überrascht und Verwunderung abnöthigt über die örtlichen Vorzüge, welche man durch Kunst vervollkommnet hatte. An einigen Stellen hat man Spalten und Risse des Gipfels durch grosse Felsenstücke ausgefüllt, und innerhalb dieses Bezirks grosse Theile der Häuser aus hervorstehenden Theilen des Grundfelsens errichtet. Man hatte tiefe viereckige Gruben zur Aufbewahrung der Lebensmittel in den Fels gehauen. An der östlichen Seite der Fläche zeigt sich die weite Oeffnung eines tiefen Brunnens, an dessen Umkreis man die Einschnitte der Seile und Ketten, mittelst welcher das Wasser geschöpft wurde, bemerkt. Wendet man sich nach Norden, und klettert man mit Händen und Füssen gegen 200 Fuss am Felsen hinab, so gelangt man an zwei Höhlen deren weite Oeffnungen durch das Ansetzen fester Mauern verengert worden sind, in der Absicht um den Fels unmittelbar über den Höhlen zu

Digitized by Google

verstärken, und um zugleich das schöne kühle Wasser, welches stets von der obern Felsenseite herabtröpfelt, in diesen Behältern rein zu erhalten. Dicke Feigenbäume auf dem schmalen Felsenstreife vor den Höhlen beschatten den Eingang [237].

Das Schloss einer andern armenischen Stadt, *Charsa*, jezt Kars, gehört dem entfernten Alterthum an. Denn wenn Amurath III. sie in vollkommenen Vertheidigungsstand, in dem wir sie jezt sehen, gesezt hat, so stellte er nur das früher wahrscheinlich besser Vorhandene wieder her, wobei er aber zugleich vieles dem Geschmacke seiner Zeit gemässe hinzufügte. Die Stadt Kars nimmt die Seite eines ungemein hohen Felsens ein, auf dessen Gipfel gegen Osten hin die sehr alte Veste erbauet war, welche Mauern umgaben, die den Ungleichheiten des Gipfels folgten. Die Mauern der Stadt ziehen sich nach Osten und Westen auf der Ebene in gerader Richtung hin, und laufen dann an zwei Seiten des Felsens hinauf, bis sie den Gipfel und seine hohen Thürme erreichen [238].

Masada, mit der ich die Uebersicht der vornehmsten Vesten des Alterthums beschliesse, lag nicht weit vom todten Meere auf einem sehr hohen Felsen von bedeutendem Umfange, der von allen Seiten mit tiefen schroffen Schluchten umgeben war, deren Grund das Auge von oben nicht erreichte. Er war völlig unzugänglich; nur an zwei Orten fanden sich, an jedem ein beschwerlicher Aufgang. Der eine war an der Morgenseite, von dem asphaltischen See her; der andere an der Abendseite war leichter zu ersteigen. Jener hiess die Schlange, wegen seiner sehr geringen Breite, und seiner ununterbrochen fortlaufenden Windungen. Denn er ward oft von den hervorstehenden Felsecken gehemmt und unterbrochen, und musste daher sich oft nach einer und derselben Richtung mehrmals wenden, um sich dem Ziele langsam zu nähern. Man konnte dabei nur einen Fuss vor den andern setzen. Ausgleiten brachte sicheres Verderben, denn zu beiden Seiten öffneten sich ungeheure Schlünde, die auch dem Kühnsten Entsetzen verursachten. Wenn jemand diesen gefahrvollen, 30 Stadien langen Weg zurückgelegt hatte, gelangte er auf den Gipfel, auf keine Spitze, sondern auf eine ebene Fläche, auf welcher zuerst der Oberpriester Jonathas ein Gebäude für eine kleine Besatzung angelegt, und es Masada genannt hatte. Der König Herodes hatte nachher mit grossem Eifer und Bemühen die Einrichtung dieser Burg vollendet und vervollkommnet. Er bauete um die 7 Stadien im Umkreise haltende Fläche eine Mauer aus weissem Marmor, 12 Ellen hoch und 8 Ellen dick, die mit 37

Digitized by Google

Thürmen von 50 Ellen Höhe versehen war, mittelst welcher man in die an der ganzen innern Seite der Mauer erbaueten Wohnzimmer und Gebäude gelangen konnte. Den Gipfel, den fruchtbare und fette Erde bedeckte, hatte der König zum Anbau bestimmt, damit wenn von aussen keine Lebensmittel zu haben wären diejenigen nicht Mangel litten welche ihr Schicksal dieser Veste anvertrauet hatten.

In der Gegend des westlichen Aufganges, etwas gegen Norden hin, und etwas unterhalb der Mauern des Gipfels, hatte der König Herodes für sich einen Palast erbauet, dessen Mauer hoch und fest war, welche vier 60 Ellen hohe Eckthürme vertheidigten. Die Verzierung der Zimmer, der Säulengänge und Bäder war mannigfaltig und kostbar. Die Decken wurden überall von Säulen aus einem Stücke getragen; Wände und Fussböden waren mit bunten Steinen ausgelegt. Sowohl oben in der Festung, als tiefer um den königlichen Palast und an der Mauer, hatte er grosse Wasserbehälter in den Felsen hauen lassen, damit es nicht an Wasser, eben so gut wie das aus Brunnen geschöpfte, mangeln möchte. Aus dem Palaste führte ein in den Felsen gehauener, von aussen unsichtbarer Weg auf den Gipfel. Die schon erwähnten äussern Wege die auf die Fläche führten, waren für den Feind fast ganz unbrauchbar. Denn der östliche war ihm wie bemerkt worden, wegen seiner Beschaffenheit, unzugänglich; den westlichen Weg aber hatte der König, wo er am schmälsten war, durch einen grossen Thurm befestigt, der von dem Gipfel nicht weniger als 1000 Ellen entfernt, unmöglich umgangen, und nicht leicht genommen werden konnte, weil der Weg selbst für die Besatzung äusserst schwer zu besteigen war [239].

Die Römer eroberten diese Veste, indem sie ein, hinter dem Thurme der den westlichen Weg schüzte, sehr hervorstehendes und breites Felsenstück das nur 300 Ellen niedriger war als Masada benuzten, um es mittelst hinaufgeschaffter Steine und Erde bis zur Höhe von Masada zu bringen, und den Belagerungsthurm darauf zu errichten [240]. Bei der Einnahme fand sichs, dass auf der Veste 960 Köpfe gewesen, an Männern, Weibern und Kindern, welche sich sämmtlich, einer den andern getödtet, die zulezt nachgebliebenen aber vorher die Häuser angezündet hatten. Blos zwei Frauen und fünf Kinder waren am Leben geblieben [241]. Hier fanden die Römer einen ungeheuern Vorrath von Getreide, Wein, Oel, von allerlei Arten von Hülsenfrüchten, und von Datteln angehäuft, welcher sehr lange Zeit für die Belagerten würde hinreichend gewesen sein. Die

Digitized by Google

Schönheit und die vollkommene Erhaltung aller dieser beinahe vor hundert Jahren hier niedergelegten Dinge, die ganz eben gereiften glichen, erregten Erstaunen und Verwunderung. Die reine Luft auf diesem hohen Gipfel mag davon die Ursache gewesen sein. Ueberdies wurden hier noch allerlei Arten von Waffen für 10,000 Mann unverarbeitetes Eisen, Kupfer und Blei gefunden, welches alles Herodes angeschafft und zu grossen Unternehmungen bestimmt hatte. Der ebengenannte König soll dieses Schloss für sich, als eine Zuflucht in zwei möglichen Gefahren errichtet haben. Die erste: die Juden möchten ihn seiner Würde entsetzen, und einen von denen an seine Stelle wählen die vorher geherrscht hatten. Die zweite und weit grössere: es möchte der Königin Kleopatra von Aegypten endlich gelingen, den M. Antonius zu überreden ihn, den König, zu tödten, und sie mit dem Königreiche der Juden zu beschenken[242].

Da hier oftmals von der frühesten Bauart der Griechen, welche schon die Alten die kyklopische nannten, die Rede gewesen ist; so finde ich für nöthig, der Aufführung der vornehmsten Denkmäler dieser Kunst, und einiger zwar spätern, aber doch mit ihnen verwandten und sonst merkwürdigen, eine Bemerkung beizufügen. Es hatten nämlich, am Anfange des neunzehnten Jahrhunderts, einige achtungswerthe Gelehrte mit grosser Vorliebe Untersuchungen über die kyklopische Baukunst und ihre Werke begonnen. Künstler wurden, wie man in öffentlichen Blättern las, nach Italien und in andre Länder gesandt, um diese kostbaren Ueberreste des Alterthums zu zeichnen. Wenn man nun auch vielleicht sich von der einen Seite viel zu grosse Hoffnungen von der Ausbeute dieser Arbeiten sollte gemacht haben; wenn von der andern ebenfalls einige Missgriffe dabei Statt gefunden hätten; so würde es doch ein Verlust für die Wissenschaft sein, wenn dieser nicht erheblichen Gründe wegen, der gesammlete Schatz von Zeichnungen kyklopischer Denkmäler und vielartigen Mauerbaues, welcher in so vielen Hinsichten sehr nüzliche und wichtige Aufschlüsse geben würde, vergessen und nicht öffentlich mitgetheilt werden sollte. Es ist wahrscheinlich, dass Hr. Dodwell in einem neuen Werke einen grossen Theil dieser Erwartung erfüllt hat.

Indem ich nun zum Schloss der Könige des Bosporus zurückkehre, bemerke ich dass, meinem Zwecke gemäss, die Beantwortung der Frage: wo lag vormals die Stadt Gargaza? noch rückständig ist. Diodor von Sicilien, der einzige alte Schriftsteller der dieser Stadt gedenkt, giebt nur sehr wenig Auskunft von ihr. Inzwischen ist

Digitized by Google

dieses Wenige zu benutzen, um durch Schlüsse auf wahrscheinliche Vermuthungen zu kommen. Gargaza wohin sich Meniskus, der den Oberbefehl über des Königs Satyrus Söldner führte, gezogen hatte als er nach Satyrus Tode die Belagerung der Burg aufgab, kann nicht südlich von Pantikapäum gelegen haben. Denn wäre dieses der Fall gewesen, so würde Diodor, dem es in seiner Erzälung vom Kriege der drei Söhne des Pärisades gar nicht an einer gewissen Umständlichkeit mangelt, nicht unterlassen haben zu melden, dass Satyrus auf seinem Heerzuge gegen die Veste des Bosporus, Gargaza die vornehmste Stadt nach Pantikapäum auf der europäischen Seite seines Reichs, entweder berührt habe oder nicht weit von ihr vorbeigezogen sei. Da er aber ihrer bei dieser Gelegenheit gar nicht gedenkt, und wir bald darauf in seinem Berichte lesen, dass während der Zeit als Prytanis Gargaza verlassend sich nach Pantikapäum gezogen hatte, um seine Herrschaft in dieser Hauptstadt des Bosporus zu befestigen, Eumelus Gargaza eingenommen, darauf den ihn angreifenden Prytanis geschlagen, und ihn innerhalb der Landzunge des mäotischen Sees eingeschlossen hatte[243]: so folgt offenbar, dass Gargaza westlich von Pantikapäum gelegen haben müsse. Die hier erwähnte und von Diodor deutlich bezeichnete Landzunge kann keine andere sein, als die welche den Siwasch von der mäotischen See trennt, und Gargaza kann nur westlich von Pantikapäum gelegen haben. Hätte Gargaza eine andere Richtung zu eben genannter Stadt gehabt, wie hätte Prytanis den grossen Fehler begehen können, sich nach verlorner Schlacht in diese Gegend zurückzuziehen? Um sich zu erklären, wie Prytanis an den Ort seines Untergangs gelangte, muss man vermuthen, dass Eumelus der gegen seinen Bruder aus Pantikapäum auszog, sich Gargaza schon sehr genähert hatte, ehe Prytanis ihm seine Krieger entgegenstellen konnte, und dass Eumelus dem geschlagenen Heere des Prytanis die Flucht nach Süden hin abschnitt, und es dadurch nöthigte die Landzunge zu betreten, woselbst er es einschloss, weil sie an ihrem Ende entweder von des Eumelus Kriegern oder von denen eines seiner Bundesgenossen besezt war. Pantikapäum, die erste Stadt des europäischen Bosporus, war die Vormauer dieses Staats gegen mögliche Anfälle von Osten. Den Bosporus schüzte in Süden die königliche Burg. Es war aber noch nothwendiger auch im Westen eine Schutzwehr gegen so mächtige Feinde an der Gränze, wie die Taurier oder Skythen, zu haben, und diese war die von mehren kleinen Städten und Niederlassungen umgebene Stadt Gargaza[244], von der

Digitized by Google

sich zwar, wie von so vielen andern Städten, nicht die geringste Spur erhalten hat, die aber in der Nähe der vormals türkischen Festung Arabat, nur ein wenig mehr westlich, gelegen haben muss.

Es sind endlich noch einige Bemerkungen über den in der taurischen Halbinsel vormals nicht unbedeutenden Thapsis Strom mitzutheilen. Satyrus ging, als er auszog um seinen Bruder Eumelus anzugreifen, sich folglich nach Westen wendete, über diesen Fluss. Derselbe Strom umfloss die südlich gelegene königliche Veste, oder wenigstens einen grossen Theil derselben. Von Gargaza aus führte Prytanis den Leichnam seines Bruders Satyrus über den Thapsis, um ihn nach Pantikapäum zu bringen. Diesen Angaben zu Folge scheint der Thapsis in den nordöstlichen Anhöhen über Pantikapäum seinen Ursprung gehabt, sich von dort südöstlich der Landspitze Kasa Burun zugewendet und von da zum Berge Opuk seinen Lauf genommen zu haben, um sich alsdann ins Meer zu stürzen. Befand sich, wie auszuführen hier durch schwerlich zu entkräftende Beweise versucht wurde, des Bosporus königliche Burg auf dem Berge Opuk, und lag meinen triftigen Schlüssen zu Folge Gargaza in der Nähe der Landzunge des Siwasch: so dürfte dem Thapsis durchaus kein ânderer Lauf als dieser zugeschrieben werden. In einem so sehr bevölkerten und so vortrefflich angebauten Lande wie die taurische Halbinsel, die zur Zeit des Leukon und seines Sohnes Pärisades, durch ihren ausgebreiteten Handel mit Getreide so sehr berühmt war, dessen Grösse jezt beinahe unglaublich erscheint, mussten Ströme ein wichtiger und sehr erwünschter Besitz sein, um deren Brauchbarkeit zu befördern man ihrem Laufe alle Hindernisse aus dem Wege räumte, ihr Bette vertiefte und sie durch Einleiten kleiner Gewässer verstärkte. Aehnliche Sorgfalt hatte Athen auf seinen Ilissus verwendet[245].

Sehr irrig wollten Barbeyrac[246] und Wesseling[247] den Thapsis in Psathis umwandeln. Denn der Psathis hatte nach Ptolemäus[248], wo die Lesart jedoch zweifelhaft ist, seinen Lauf in Asien und floss in die Mäotis von der Ostseite her. Der Thapsis aber musste, eben so wie die Burg des Bosporus und die Stadt Gargaza, auf der europäischen Seite des Bosporus gelegen haben, weil in Diodor's Erzählung Pantikapäum als der Ort von wo die Kriegsbewegung bald anhob, bald endete, einigemal, nie aber die Ueberfahrt über den Bosporus erwähnt wird, die viel wichtiger gewesen sein würde als die über den Thapsis, deren er jedoch mehr als einmal gedenkt. Da endlich einer Landenge der Mäotis, worunter keine andere als

Digitized by Google

die des Siwasch verstanden werden kann, in Diodor's Bericht Erwähnung geschiehet, im ganzen Bereich aber des asiatischen Bosporus kein zur königlichen Veste schicklicher Ort gefunden wird, so fällt das Unzulässige von Barbeyrac's und Wesseling's Namensveränderung, von selbst in die Augen.

Ein anderer Fehlgriff des Barbeyrac ist es, dass er glaubte, die Veste des Bosporus könne die Stadt Auchis gewesen sein, und dass er den Krieg der drei Brüder nach Asien verlegte. Dasselbe gilt von des Ortelius und Wesseling's [249] Zweifel, ob nicht Gargaza dieselbe Stadt sei, die Ptolemäus [250] Gerusa nennt. Denn auch dieser Ort lag in Asien neben dem Psathis, und darf deshalb nicht in unserer Untersuchung erwähnt werden. Die Orte Gerusa und Auchis nebst dem Flusse Psathis gehören eben so wenig hieher, als der ausserhalb des damaligen Gebietes des europäischen Bosporus fliessende Salgyr.

Ich räume gern ein, dass in dieser von mir vorgetragenen Beantwortung der Fragen, betreffend die vormalige Lage der königlichen Burg des Bosporus, der Stadt Gargaza und des Laufes des Thapsis Stromes, immer die grosse Schwierigkeit auffällt, dass diese Darstellung nur dann wahrscheinlich gefunden werden kann, wenn man sich die Voraussetzung gefallen lässt, dass der Thapsis ein Strom war, der jezt ganz verschwunden ist. Die Voraussetzung seines vormaligen Daseins mag allerdings manchen auffallend und gewagt scheinen obgleich, wie bemerkt wurde, Griechenland davon mehr als ein Beispiel liefert. Inzwischen habe ich durch Nachforschen von allen Seiten mich überzeugt, dass so schwierig und gewagt die Annahme von dem Verschwinden des vormaligen Thapsis scheinen mag, das Räthsel doch nur auf diese einzige Art zu lösen ist. Denn wenn man den Thapsis anderswo als im Gebiete des Bosporus suchen wollte, so würden sich grosse und ganz unübersteigliche Hindernisse in den Weg stellen.

Wollte man zum Beispiel annehmen, der Salgyr sei im Alterthume Thapsis genannt worden, so würde daraus folgen:

1) dass die Gränze des Bosporus gegen Westen zu Pärisades I Zeit, beinahe die ganze Ebene der taurischen Halbinsel in sich geschlossen hätten, da doch die Ebene nach Herodot den königlichen Skythen, dem angesehensten Stamme des skythischen Volkes, welche Strabo Taurier nennt, gehörte. Aber eine solche Ausdehnung würde

2) wenn sie auch den alten Erdbeschreibern nicht geradezu entgegenstünde, schon aus einer andern Hinsicht unzulässig sein,

Digitized by Google

weil dann dieses Gebiet von Süden aus durch die Tauroskythen, von Norden her aber, über die Landenge welche die Halbinsel mit dem festen Lande verbindet, durch die königlichen Skythen, theils von jeder dieser Völkerschaften einzeln, theils von beiden zugleich, hätte bedrohet und der westliche Theil von dem östlichen abgeschnitten werden können. Erwägt man ferner:

3) dass der Thapsis die königliche Burg umfloss; der Salgyr aber, der nicht weit von Sympheropol in einer malerischen Gegend entspringt, und seinen Lauf erst nördlich, dann nordöstlich nimmt, auf seinem ganzen Wege keinen Hügel, und also noch viel weniger einen Berg oder Felsen berührt, wie der hätte sein müssen auf dem das königliche Schloss gelegen war, und dass kein ähnlicher Berg oder Fels sich auf der ganzen Ebene die er durchfliesst befindet: so kann der Thapsis auch schon aus dieser Nebenursache nicht der jetzige Salgyr sein. Dieselbe Bemerkung muss auch auf den Kara Su und alle übrigen noch weniger bedeutenden Ströme und Bäche der Ebene angewendet werden. Auch darf und kann es niemand in den Sinn kommen zu glauben, dass die königliche Burgveste unweit der südlichen Bergkette, oder gar an derselben gelegen, eine Lage welche die wilden und kriegerischen Tauroskythen nie würden haben bestehen lassen, die aber die Burg gehabt haben müsste, wenn sie von einem der Gewässer der Ebene hätte umflossen sein sollen, weil sie sämmtlich aus den südlichen Gebirgen entspringen, aber in der Ebene selbst weder Berge noch Felsen anzutreffen sind.

4) Wenn man der eben bemerkten Gegengründe ungeachtet einen der Ströme, die von der südlichen Bergkette herab durch die Ebene der Krimm nach Norden hin ihren Lauf nehmen, für den Thapsis halten wollte an dem die königliche Burg des Bosporus lag, so würde daraus nothwendig folgen, dass Gargaza gleichfalls in der Ebene der Halbinsel, und diesem Flusse westlich sich befand; denn Meniskus ging aus Gargaza über den Thapsis, um nach Pantikapäum zu gelangen. Allein beide Annahmen lassen sich unmöglich mit den Begebenheiten des Kriegs vereinen. Wie Diodor berichtet ging Satyrus, um seinen Bruder Eumelus zu bekriegen, über den Thapsis, das Heer des Eumelus musste folglich westlich und in einiger Entfernung vom Flusse gestanden haben. Aber wie hätte Eumelus so unklug sein können, sich hinter den durch die Burg so schön befestigten Fluss zu ziehen, und sie seinem Feinde Preis zu geben? Es ist eben so wenig möglich, dass der wohlgerüstete Eumelus sollte zugelassen haben, dass ihn Satyrus, nachdem er über

Digitized by Google

den Thapsis gesezt, im Rücken angreifen konnte, und dass er ihn nicht vielmehr sollte gehindert haben über den Fluss zu gehen, der ja durch die Burg in seiner, des Eumelus, Gewalt war. Denn wenn dieses Schloss in der Ebene der Halbinsel gelegen hätte, so wäre es entweder von Satyrus oder von Eumelus vor der Schlacht mit den nöthigen Kriegern besezt gewesen. Wäre dieses von Seiten des Eumelus geschehen, so würde dieser seinen Bruder Satyrus verhindert haben über den Fluss zu gehen, um ihn, den Eumelus, anzugreifen: hätte aber Satyrus die Burg vor der Schlacht besezt gehabt, so würde sie dem geschlagenen Eumelus nicht haben zum Zufluchtsorte dienen können. Während der Zeit dass Prytanis mit dem Leichnam des Satyrus aus Gargaza nach Pantikapäum fuhr, befand sich Eumelus in der königlichen Burg, und unterhandelte unmittelbar darauf mit Prytanis. Hätte nun Pantikapäum, die königliche Burg, und Gargaza in der Richtung von Osten nach Westen gelegen, wie konnte Prytanis den Leichnam aus Gargaza über den Thapsis bringen, ohne sich einem feindlichen Anfalle von Seiten des Eumelus auszusetzen, der durch die Burg den Strom der sie umfloss in seiner Gewalt hatte? Wie hätte er nach dem Begräbnisse über den Thapsis sicher nach Gargaza zurückkommen und das Heer übernehmen können, da er wieder über den Fluss, und also über das Gebiet der ausgezeichnet vertheidigten Burg gehen musste?

5) Der Thapsis floss, wie aus mehren Stellen des Diodor in seiner oben mitgetheilten Erzählung erhellt, zwischen Pantikapäum und Gargaza. Nimmt man nun den Salgyr, oder einen andern Strom der Ebene, für den Thapsis, so würde man genöthigt sein, Gargaza westlich von Sympheropol zu rücken, und somit das Gebiet des Bosporus fast bis ans westliche Ende der taurischen Halbinsel auszudehnen; welches mit allem was wir von der Erdbeschreibung dieses Landes wissen, und wovon oben ausführlich gehandelt worden, im grellsten Widerspruche stehen, und eine völlig zu verwerfende Meinung sein würde. Der Bosporus hat sich bis zu des Mithradates Eupator Besiznahme dieses Königreichs nie über die Ebene der Halbinsel erstreckt. Hätte Pärisades I. sich einige der skythischen Völkerschaften unterworfen gehabt, so würde er gewiss nicht unterlassen haben, sich als König derselben auf seinen Inschriften zu nennen. Allein es ist ausgemacht, dass dasjenige vollkommen gegründet, und von Herodot bis Strabo bekräftigt wird, was Xenophon[251] ausdrücklich bemerkt: «die Skythen in Asien sind fremder Herrschaft unterworfen; die Skythen in Europa aber sind

Digitized by Google

frei, und nie jemand anders als ihren eigenen Königen unterthänig gewesen.» Nicht weniger gewiss ist es ferner, dass die europäischen Besitzungen des Bosporus, bis zu Mithradates Eupator, sich nach Westen nie über einen geraden von Arabat nach Theodosia gezogenen Strich erstreckten.

Dieses ist die Beantwortung einer Frage die bis jezt ununtersucht geblieben war. Die Veste, der Strom, und die Stadt werden nur im Kriege der drei Thronbewerber genannt. Daher grossentheils die Schwierigkeit dieser Untersuchung. Ortbeschreibungen und Landkarten leisten in solchen Nachforschungen wenig Hülfe. Sollte jemand eine bessere Lösung dieser Aufgabe bekannt machen, so werde ich nicht anstehen die hier versuchte für unzureichend zu erklären.

---

1. Diod. Sic. L. XX. c. 22—24. p. 421—423. Ed. Wessel.
2. Id. ibid. c. 22. p. 421. I. 54.

Unter den Barbaren die Diodor erwähnt, sind auch die Skythen zu verstehen. Sie und die Thrakier hatten in diesem Brüderkriege die Skythen dem Satyrus, die Thrakier dem Eumelus, Hülfsvölker geliefert, und scheinen überhaupt oft mit dem Bosporus in Berührung gestanden zu haben. Als Eumelus nach dem Tode seiner Brüder ihre Frauen, Kinder und Freunde tödten liess, entrann seinem Schicksal der noch sehr junge Pärisades, des Satyrus Sohn, der sich zum König der Skythen Agarus flüchtete (Diod. Sic. L. XX. c. 24. p. 423. I. 65).

3. Strab. Geogr. L. VII. c. 4. §. 5. p. 401—402. Ed. Tschuk.
4. Diod. Sic. L. XX. c. 23. p. 421. I. 94: *περιείχετο δὲ κρημνοῖς μεγάλοις.*
5. Id. ibid. c. 23. p. 422. I. 26.

Das hier gebrauchte Wort *τεῖχος* könnte zwar auch sich auf die Mauer beziehen welche oben den Gipfel einschloss. Doch war diese von den unten Kämpfenden zu sehr entfernt. Daher ist es viel wahrscheinlicher, dass dieses Wort eine unten um den Fels laufende Mauer bedeutete, weil auch andere feste Plätze der Alten mit dergleichen Umkreismauern am Fusse der Felsen versehen waren. Auch würden diese Mauern noch öfter um die Wurzel der Felsen gezogen worden sein, wären nicht die meisten von ihnen von ihren Städten umgeben gewesen, welche sogar sehr oft bald grosse Theile der steilen Felsen einnahmen, bald ganz auf denselben, obgleich unterhalb der Festung, gebauet waren. Eine und dieselbe Mauer schloss dann zuweilen die Stadt und die Veste zugleich ein, und war bald unten auf der Ebene allein, bald wie an den meisten Städten in der Ebene und auch an den Seiten des Felsens erbauet. Das Schloss war übrigens ausserdem mit einer besondern festen Mauer und Thürmen umgeben.

6. Polyb. Hist. Rel. L. IX. c. 7. §. 27. p. 147.

Digitized by Google

7. Diod. Sic. L. XX. c. 23. p. 422. I. 6.

8. Dodwell's Classic. Tour through Greece; Vol. II. ch. 12. p. 426.

9. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 8. p. 312—313.

10. Gell's Itinerary of Greece; p. 119.

11. Sérapis, VII. Mémoire; §. LV. p. 127—128.

12. Sérapis, ibid. §. XV. p. 95.

13. Descr. d'une Médaille de Spartocus du cabin. de Mgr. le chancelier de l'empire comte de Romanzoff; p. 59.

Voy. Sérapis, X. Mém. p. 64—65.

14. L. VII. c. 4. §. 5. p. 401: *πρότερον δ' εἶχον ὀλίγην μὲν τὴν πρὸς τῷ στόματι τῆς Μαιώτιδος καὶ τῷ Παντικαπαίῳ μέχρι Θεοδοσίας τῶν Βοσπορίων τύραννοι.*

15. L. VII. c. 4. §. 4. p. 397: *καὶ λιμένα ναυσὶ καὶ ἑκατὸν ἐπιτήδειον. Οὗτος δὲ ὅρος ἦν πρότερον τῆς τῶν Βοσποριανῶν καὶ Ταύρων γῆς.* Dieselbe südliche Gränzbestimmung in der Gegend von Theodosia hatte schon vor Strabo Herodot (L. IV. c. 3. p. 289. I. 39) angezeigt, als er von dem Graben den die Skythen gezogen hatten, um sich ihren zurückkehrenden Herren zu widersetzen, bemerkt: *τάφρον ὀρυξάμενοι εὐρέαν κατατείνουσαν ἐκ τῶν Ταυρικῶν οὐρέων ἐς τὴν Μαιῶτιν λίμνην*: denn das von Strabo genauer bemerkte südliche Ende des Grabens lag da, wo sich die südliche Gebirgsreihe endigt. Uebrigens ist zu bemerken, dass Herodot blos von einem Graben, aber von keiner Mauer spricht. Leztere konnte nur nachher entstehen.

16. Strab. L. VII. c. 4. §. 3. p. 395: *ἡ Ταυρικὴ παραλία χιλίων που σταδίων τὸ μῆκος, τραχεῖα καὶ ὀρεινὴ, καὶ καταιγίζουσα τοῖς Βορέαις ἵδρυται.*

17. Plin. Nat. Histor. L. IV. c. 12. §. 26. p. 218. Ed. Hard: *Iugum ipsum Scythotauri tenent. Clauduntur ab occidente Cherroneso.*

18. Strab. L. VII. c. 4. §. 2. p. 393. et §. 5. p. 401.

19. Strab. L. VII. c. 4. §. 2. p. 393.

20. Mela de Sit. Orb. L. II. c. 1. p. 131. Ed. Gron: *Tauri Iphigeniae et Orestis adventu maxime memorati, immanes sunt moribus, immanemque famam habent, solere pro victimis advenas caedere.* — Id. L. I. c. 19. p. 105. I. 48: *Pontus olim ex colentium saevo admodum ingenio Axenus dictus.* — Strab. L. VII. c. 3. §. 6. p. 355—356: *καὶ καλεῖσθαι Ἄξενον, διὰ τὸ δυςχείμερον καὶ τὴν ἀγριότητα τῶν περιοικούντων ἐθνῶν, καὶ μάλιστα τῶν Σκυθῶν ξενοθυτούντων καὶ σαρκοφαγούντων, καὶ τοῖς κρανίοις ἐκπώμασι χρωμένων.* — Andronic. Rhod. Paraphr. Ethic. Nicomach. L VII. c. 9. p. 321. Ed. Cantabr: *ἡ οἷς ἥδοντο οἱ ἀπηγριωμένοι περὶ τὸν Πόντον ἄνθρωποι, οἱ μὲν ἰχθῦς ὠμοὺς ἐσθίοντες, καὶ κρέα ὠμὰ, οἱ δὲ δανείζοντες τὰ τέκνα ἀλλήλοις εἰς εὐωχίαν.* Cf. Ethic. Eudem. L. VII. c. 5. p. 343.

21. Eurip. Iphig. in Taur. v. 38—40.

Diod. Sic. L. IV. c. 44. p. 288. I. 41. ib. Wessel, et c. 45. p. 288—289.

Athenagor. Legat. pro Christian. c. XXVI. p. 304. Ed. cum Justini Opp. Paris cur. Maran.

Theophil. adv. Autolyc. c. IX. p. 343—344. Ed. Maran.

Digitized by Google

Tatian. Orat. adv. Graec. c. XXIX. p. 267. D. Ed. Maran.
Clem. Alex. Coh. ad Gent. c. III. p. 38. I. 36. Ed. Pott.
Euseb. Praep. Evang. L. IV. c. 16. p. 157. Ed. Viger.
Lactant. Divin. Instit. L. I. c. 21. p. 92. Ed. Lebr. et Dufr.
Athanas. Orat. in Gent. c. XXV. p. 24. A. Ed. Montefalc.

War diese Sitte wirklich an der Küste der taurischen Halbinsel herrschend, so ist es nur von dem entferntern Alterthum zu verstehen. Menschenopfer waren übrigens auch im alten Gallien (Strab. L. IV. c. 4. §. 5. p. 61. Sopat. ap. Athen. L. IV. c. 51. p. 125), bei den Nabatäern in Arabien (Diod. Sic. L. III. c. 43. p. 210. I. 11), bei einem Stamme der Inder, welche letztere die Fremdlinge opferten und hernach verzehrten (Bardesan. ap. Euseb. Pr. Ev. L. VI. c. 10. p. 275. B.) und bei einigen andern Völkern (Casaub. in Strab. I. c. p. 303) üblich.

22. Man vergleiche die Aussage des Strabo in der 16. Anmerk.

23. Strab. Geogr. L. VII. c. 4. §. 6. p. 401—402: *τὴν δὲ πλείστην μέχρι τοῦ ἰσθμοῦ καὶ τοῦ κόλπου τοῦ Καρκινίτου, Σκυθικὸν ἔθνος, Ταῦροι· καὶ ἐκαλεῖτο ἡ χώρα αὕτη πᾶσα, σχεδὸν δέ τι καὶ ἡ ἔξω τοῦ ἰσθμοῦ μέχρι Βορυσθένους, μέχρα Σκυθία· διὰ δὲ τὸ πλῆθος τῶν ἐνθένδε περαιουμένων τὸν δὲ Τύραν, καὶ τὸν Ἴστρον, καὶ ἐποικούντων τὴν γῆν, καὶ ταύτης οὐκ ὀλίγη μικρὰ προσηγορεύθη Σκυθία· τῶν Θρακῶν τὰ μὲν τῇ βίᾳ συγχωρούντων, τὰ δὲ τῇ κακίᾳ τῆς χώρας. ἐλώδης γάρ ἐστιν ἡ πολλὴ αὐτῆς* — Id. L. VII. c. 4. §. 6. p. 402: *τῆς δὲ Χερρονήσου, πλὴν τῆς ὀρεινῆς τῆς ἐπὶ θαλάττῃ μέχρι Θεοδοσίας, ἥ γε ἄλλη πεδιὰς καὶ εὔγαιός ἐστι πᾶσα, σίτῳ δὲ καὶ σφόδρα εὐτυχής.*

Das skythische Volk, die Taurier, welches nach Strabo's Bericht die Ebene der Halbinsel inne hatte, wird von Herodot (L. IV. c. 20. p. 289. I. 9. et 14) königliche Skythen genannt; er giebt ihnen den Graben der Skythen in der taurischen Halbinsel zur Ostgränze. Wenn aber späterhin dieser bis zu Mithradates Zeit mächtige Stamm nicht weiter als bedeutend erwähnt wird, und seine Wohnplätze von Strabo (L. VII. c. 3. §. 17. p. 384.) sehr weit von der taurischen Halbinsel entfernt nach Norden verlegt sind, so waren diese Wanderungen, gleich den von Strabo anderswo (p. 401—402) berührten, die Folgen von den Siegen des Mithradates, durch welche das Gebiet der Könige des Bosporus so sehr vergrössert worden war.

24. Strab. L. VII. c. 4. §. 6. p. 402.

25. Man vergleiche die 30. Anmerkung.

26. Nat. Histor. L. IV. c. 12. §. 26. p. 218: *Iugum ipsum Scythotauri tenent. Clauduntur ab occidente Cherroneso, ab ortu Scythis Satarchis.*

27. Arrian. Peripl. Pont. Eux. p. 20. Ed. Huds.
Anonym. Peripl. Pont. Eux. p. 5. Ed. Huds.
Scymn. Chii Fragm. v. 89—90. p. 48. Ed. Huds.

28. De Situ Orb. L. II. c. 1. p. 124. Ed. Gron. et Tschucke in Mel. I. c. p. 13.

Den Hauptbeweis liefert Stephanus von Byzantium (V. *Τάφραι.*) welcher, nachdem er von dem skythischen Graben an der Mäotis gesprochen,

Digitized by Google

unmittelbar hinzusezt: *ταύτην τὴν χώραν κατοικῆσαι Σατοργαίους.* Es folgt daher aus den mit einander verbundenen Zeugnissen des Plinius und des Stephanus, dass die Satarchen von Süden oder vom westlichen Arme des Hafens von Theodosia aus, bis nördlich an die mäotische See, einen Strich Landes längs der Westgränze des Bosporus einnahmen. Uebrigens rechnet Plinius an einem andern Orte (Nat. Hist. L. VI. c. 7. s. 7. p. 307. I. 16), so wie Solinus (Polyh. c. XV. p. 25. F. et Salmas. Exerc. c. XLIX. p. 693. a. B.) die Satarchen zu den Mäoten, weil sie früher in der taurischen Halbinsel gesessen, späterhin aber, nachdem sie. wie die königlichen Skythen, von Mithradates aus derselben verjagt worden, sich nördlich gezogen, und gegen Nordost, am Ufer der Mäotis niedergelassen hatten.

29. Observat. sur les Peupl. Barbar. p. 202—204.

30. Diod. Sic. L. XX. c. 24. p. 422. I. 53.

31. L. VII. c. 4. §. 1. p. 391: *Ἐνταῦθα δ' ἐστὶν ὁ ἰσθμὸς, ὁ διείργων τὴν Σαπρὰν λεγομένην λίμνην ἀπὸ τῆς θαλάττης, σταδίων τεσσαράκοντα, καὶ ποιῶν τὴν Ταυρικὴν καὶ Σκυθικὴν λεγομένην Χερρόνησον· οἱ δὲ τριακοσίων ἐξήκοντα, τὸ πλάτος τοῦ ἰσθμοῦ φασίν.*

32. L. VII. c. 4. §. 6. p. 404: *Καθάπερ Ἄσανδρον ποιῆσαί φησιν Ὑψικράτης, ἀποτειχίσαντα τὸν ἰσθμὸν τῆς Χερρονήσου, τὸν πρὸς τῇ Μαιώτιδι, τριακοσίων ὄντα καὶ ἑξήκοντα σταδίων, ἐπιστήσαντα πύργους καθ' ἕκαστον σταδιον δίκα.*

33. Tott, Mémoires sur les Turcs et les Tatares; III. Part. p. 66: *Ce n'est aussi qu'en passant un petit bras de mer marécageux, pour gagner la tête d'une langue de terre très-étroite qui prolonge parallèlement la côte orientale de la Crimée, que les Russes y ont pénétré dans la dernière guerre. Cette route avoit déjà été tentée avec succès dans les campagnes de 1736 et 1737, par le général Munic; mais cela n'a point inspiré aux Tatares le devoir et les moyens de se garantir désormais d'un pareil malheur, en défendant la naissance de cette langue de terre, où la moindre résistance auroit suffi pour arrêter leurs ennemis.*

34. Geograph. der Griech. und Röm. IV. Th. S. 292—293. Zweite Ausg. Der Hr. Verfasser hat diesen Band in der neuen Ausgabe mit seltenem Fleisse und grosser Einsicht überarbeitet, und den Freunden der alten Weltkunde ein vorzügliches Werk geschenkt.

35. Ebendas. S. 288. Anmerk. n. Zw. Ausg.

36. Bemerk. auf ein. Reise in die Südl. Statthaltersch. des russ. Reichs; II. B. und des Atlas dritte Karte.

Engelhard's und Parrot's Reise in die Krim und den Kaukasus; I. Th. S. 65. taf. I. A.

37. Mannert's Geogr. der Gr. und Röm. IV. Th. S. 287. Zw. Ausg.

38. Herodot. L. IV. c. 3. p. 281, I. 39. Ed. Wessel: *οἱ ἐπεί τε ἔμαθον τὴν σφετέρην γίνεσιν, ἠντιοῦντο αὐτοῖσι κατοῦσι ἐκ τῶν Μήδων. καὶ πρῶτα μὲν τὴν χώρην ἀπετάμοντο, τάφρον ὀρυξάμενοι εὐρέαν, κατατείνουσαν ἐκ τῶν Ταυρικῶν οὐρίων ἐς τὴν Μαιῶτιν λίμνην, ἥπερ ἐστὶ μεγίστη.* Cf. c. 20. p. 289. I. 9.

Stephan. Byzant. v. *Τάφραι.*

Digitized by Google

Obgleich Herodot in diesen Stellen auf das deutlichste gesagt hat, der Graben den die Söhne der blinden Skythen gezogen, habe sich von Süden nach Norden erstreckt, so beging doch Larcher den Irrthum in einer Anmerkung zu seinem französischen Herodot (T. III. p. 412. note 3. Sec. ed.) zu glauben, dieser Graben habe seine Richtung von Osten gegen Westen gehabt, und er sei derselbe, der zu Taphrā, in der Gegend des heutigen Perekop, die taurische Halbinsel vom festen Lande abschneidet. — Das Land das an den Graben der Skythen stiess, gehörte dem angesehensten Stamme dieses Volks, der sich die königlichen Skythen nannte, alle übrigen Stämme für ihn unterworfen hielt und, ausserhalb jenes Grabens, die ganze Ebene der Halbinsel bis an die Gebirge der Tauroskythen besass (Herod. L. IV. c. 20. p. 289. I. 6). An einer andern Stelle (c. 100 p. 327. I. 88) sagt Herodot: die Skythen nehmen das Land ein, das dem kimmerischen Bosporus westlich liegt. Da der Bosporus den östlichen Theil der taurischen Halbinsel ausmachte, so konnten die Skythen diesen Theil an der Meerenge nicht besitzen (Geograph. d. Gr. u. R. IV. Th. S. 124). Auch kann Herodot unter Χερσόνησος ἡ τραχέη (Ib. c. 100. p. 326. I. 69.) nicht den östlichen Theil der Halbinsel an der Meerenge gemeint haben (Geograph. d. Gr. u. R. Ebendas.), weil diese Gegend eben so wenig rauh und felsig ist als die kleine Halbinsel der Stadt Chersonesus. Unter jenem Ausdrucke konnte Herodot nichts anderes verstehen als die felsige Südküste Tauriens.

39. Pococke's Descript. of the East; Vol. III. B. 2. ch. 21. p. 114.

Sestini, Lettere odeporiche; To. I. lett. 2. p. 19.

40. Diod. Sic. L. XI. c. 16. p. 416. I. 27. ib. Wessel. Die Länge der Mauer betrug 40 Stadien.

Hamilton's Remarks on the Forteress. of anc. Greece; s. Archaeologia; Vol. XV. p. 324.

Clarke's Trav. in var. Countr. of Europ. Asia and Afr. Vol. III. ch. 18. p. 742—743 et 751—752.

41. Squire's Remarks relating to the Military Architect. of anc. Greece; s. Walpole's Memoirs relat. to Europ. and Asiat. Turkey; p. 316.

42. Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure; L. IV. ch. 2. p. 395: *Quoique dominée des deux côtés par des rochers à pic, qui laissent à peine entre eux un étroit passage, la gorge que nous gravissons s'élève elle même rapidement au dessus de la plaine. Dans le défilé le plus reserré de cette gorge et sur les deux côtés de notre route, sont de hauts massifs en pierres de taille; débris encore existans d'une muraille qui unissoit les bases des deux montagnes opposées et fermoit les défilés par lesquels on communiquoit de la Lycie à la Pamphylie. Cet ouvrage conserve encore, comme tous ceux des anciens, un caractère de luxe et de solidité. De distance à autre, sont des restes d'anciens édifices. Corneille le Bruyn a fait mention dans son ouvrage de ces diverses ruines. Malgré les descriptions des auteurs anciens, les limites entre la Lycie et la Pamphylie étoient assez indécises. Les débris de cette muraille placée au centre du défilé des montagnes par où l'on débouche*

Digitized by Google

dans les plaines de la Pamphylie, peuvent indiquer l'une de ces limites, entre les montagnes dont elles défendoient l'entrée, où doit avoir commencé le Mylias et les confins de la Pamphylie.

43. Ibid. pag. 396: *A droite de cette route sont les ruines d'un château fort, dont une tour s'est conservée entière. Il paroît que sa destination, comme celle des ouvrages que nous avons observés la veille, étoit d'interdire, en tems de guerre, l'entrée de la province aux habitans de la Pamphylie. Les passages sont si difficiles, qu'il y suffiroit d'une poignée de soldats pour arrêter une armée entière.*

44. Voyage au Levant; ch. LXXV. p. 393. de l'éd. in Fol.

45. Gell's Argolis; p. 76.

Zu den Beispielen ähnlicher Bezirk- und Länderabtheilungen durch Mauern gehört die Mauer, welche die thrakische Chersonesus vom festen Lande abschnitt (Xenoph. Hist. Gr. L. III. c. 2. p. 122. Ed. Mor. Diod. Sic. L. XIV. c. 38. p. 672—673. ib. Wess. Plin. N. H. L. IV. c. 11. s. 18. p. 204. I. 13). Zu ähnlichen Denkmälern ausserhalb Griechenland sind folgende zu zählen: die medische Mauer nicht weit von Babylon, aus Backsteinen die mittelst Asphaltes verbunden waren (Ker Porter's Trav. Vol. II. p. 283—284). Ihre Dicke betrug 20 Fuss, die Höhe 100 Fuss; sie erstreckte sich über eine Breite von 20 Parasangen (Xenoph. Exped. Cyr. L. II. c. 4. §. 12. p. 112. Ed. Schn.): ferner die von Demetrius Kantemir im Kaukasus entdeckten Mauern, welche vornehmlich von Norden nach Süden in einer Länge von 40 bis 50 Werst, aber an einigen Stellen von Osten nach Westen sich ziehen; bald wohl erhalten und mit Trümmern und mit Schlössern versehen, an vielen Stellen aber verfallen sind. Die Dicke dieser Mauern und die der Steine beträgt nur eine Arschin, leztere haben drei Arschinen Länge, und sind auf das schönste ohne Mörtel und ohne Eisen mit einander verbunden (Bayer de Muro Caucas. in Comment. Acad. Petrop. To. I. p. 428. 429. 430. tab. XVII. et in Opuscul. a Klotz. edit. p. 96. 97. 98. tab. VII). Die Richtung der alten Mauern von Derbent lässt sich noch jezt verfolgen, so wie die Grundmauern derjenigen, welche von der Veste an nach Westen zu, über die höchsten Gebirge sich hinziehen sollen (Ker Porter's Trav. Vol. II. p. 520). Es ist die Mauer gemeint welche in einer Länge von 60 französischen Meilen Mingrelien vor Einfällen von Norden her vormals schüzte, und welche man auf der Landkarte die Lamberti's Berichte von Kolchis oder Mingrelien beigefügt ist (Voy. Recueil de Voyag. au Nord; T. VII. p. 136) angegeben findet. Olearius bemerkt (Voyage en Moscow. Tatar. et Perse; L. VI. p. 1042) dass diese Mauer vom kaspischen Meere bis zum schwarzen gereicht habe, 3 Fuss dick, an manchen Stellen noch bis gegen 7 Fuss, an andern nur 2 Fuss hoch, und an andern völlig eingerissen sei. Wenn auch einer der Sasanidischen Könige Derbend befestigt hat (Yakouti trad. par de Guign. Voy. Notic. et Extr. des Mss. To. II. p. 507—508.) so ist doch jene lange Mauer wahrscheinlich aus viel ältern Zeiten. Auch ist Kantemir's Bericht von ihrer Bauart ganz verschieden von dem des Yakouti, woraus man siehet, dass lezterer altes und

Digitized by Google

neues Mauerwerk unter einander wirft. Die grosse Mauer von Schina ist hier nicht zu vergessen.

46. Constant. Porphyrog. de Administr. Imp. c. LIII. p. 148. Ed. Paris: *Χερσωνῖται — ἐνίκησαν τὸν Σαυρόματον καὶ ἐδίωξαν, θήσαντες καὶ ὁροθεσίας ἐν τῷ αὐτῷ λεγομένῳ Καφᾷ ἐν ᾧ τόπῳ πολεμήσαντες τὸν Σαυρόματον ἐνίκησαν· ἐν ᾧ καὶ ὅρκους ἐπετέλεσεν ὁ αὐτὸς Σαυρόματος καὶ οἱ σὺν αὐτῷ ὑπολειφθέντες, τοῦ μηκέτι αὐτοὺς χάριν πολέμου ὑπερβαίνειν τὰς μεταξὺ αὐτῶν τεθείσας ὁροθεσίας. — Μετὰ χρόνους τινὰς ἕτερος Σαυρόματος ἀναστὰς καὶ σὺν αὐτῷ πλῆθος ἀνδρῶν ἐκ τῆς Μαιώτιδος παρετάξατο πόλεμον κατὰ τῶν Χερσονητῶν, καὶ παρελθὼν τὰς μεθ' ὅρκον τεθείσας ὁροθεσίας ἐν τῷ Καφᾷ ὑπὸ τοῦ πρώτου γενομένου Σαυρομάτου, τοῦ μηδένα ποτὲ ἐπιχειρῆσαι τῶν Βοσπορανῶν πολέμου χάριν ταύτας ὑπερβῆναι, κ. τ. λ.*

47. Id. ibid. c. XLII. p. 113. C: *ὁ δὲ κόλπος τῆς Μαιώτιδος — ἐν ᾧ καὶ σούδαν οἱ παλαιοὶ ποιούμενοι διεβίβασαν τὴν θάλασσαν μέσον ἀποκλήσαντες πᾶσαν τὴν Χερσῶνος γῆν, καὶ τῶν κλιμάτων, καὶ τὴν Βοσπόρου γῆν· — ἐκ δὲ τῶν πολλῶν ἐτῶν κατεχώσθη ἡ αὐτὴ σούδα, καὶ εἰς βάσος ἐγένετο πολύ, καὶ οὐκ εἰσὶν ἐν αὐτῷ πλὴν δύο ὁδοί, ἐν αἷς οἱ Πατζινακῖται διέρχονται πρός τε Χερσῶνα καὶ Βόσπορον καὶ τὰ κλίματα.*

Es ist hier zu bemerken, dass wenn die südwestliche Gränze des Bosporus erwähnt wird, der westliche Arm des Hafens von Theodosia zu verstehen ist, weil Theodosia den Königen des Bosporus gehörte, und der Hafen dieser Stadt als die westliche Gränze ihrer Besitzungen von Strabo genannt wird. Spricht man aber von dem schiffbaren Graben, der mit dieser Gränze im Ganzen einerlei Richtung hatte, so muss man dabei nicht vergessen, dass dieser Graben um wenigstens 50 Stadien kürzer als die Gränze gewesen sein muss, weil des Grabens südliches Ende, dem Wesen der Sache gemäss, nicht dem westlichen Arme des Hafens sich zuwenden sondern, um so kurz als möglich zu sein, nur in der Gegend des östlichen Armes sich endigen konnte. Ueberdies würde, hätte sich der Graben westlich der Stadt gezogen, sein südliches Ende ungeheure Arbeit wegen des bergigen und felsigen Ufers verursacht haben, und deutliche noch vorhandene Spuren würden diese Richtung beweisen.

48. Man vergleiche die 14. Anmerkung.

49. Strab. L. VII. c. 4. §. 3. p. 394. et §. 4. p. 398—399.

50. Strab. L. VII. c. 4. §. 8. p. 406: *καὶ νῦν ὑπὸ τοῖς τῶν Βοσποριανῶν βασιλεῦσιν, οὓς ἂν Ῥωμαῖοι καταστήσωσι, ἅπαντά ἐστιν.* Id. ibid. §. 5. p. 401: *Ἔχουσι δ' αὐτὴν (τὴν μεγάλην Χερρόνησον) οἱ τοῦ Βοσπόρου δυνάσται κικακωμένην πᾶσαν ὑπὸ τῶν συνεχῶν πολέμων.*

51. L. VII. c. 4. §. 4. p. 396: *Οὗτος δὲ ὅρος ἦν πρότερον τῆς τῶν Βοσποριανῶν καὶ Ταύρων γῆς.*

Die grossen Besitzungen welche unter Pärisades I. dem Königreiche des Bosporus in Asien gehörten, scheinen zur Zeit als Strabo (L. C. p. 398—399) schrieb sich sehr vermindert zu haben.

52. Man vergleiche die 14, 15 und 51 Anmerkung.

Digitized by Google

53. Clarke's Trav. in various Countr. Vol. IV. ch. 3. p. 78.

54. Bartels Briefe üb. Kalabr. u. Sicil. I. B. 7. Br. S. 226.

55. Bartels Briefe üb. Kalabr. u. Sicil. III. B. 24. Br. S. 6—7. 29. Br. S. 352—353.

Münter's Nachricht von Neap. und Sicil. S. 368.

56. Travels thr. var. Countr. Vol. III. ch. 13. p. 558.

Gell's Topogr. of Troy and its Vicinity; p. 79.

57. Peyssonnel, Traité sur le Commerce de la Mer noire; To. I. p. 5—6. et Observat. sur les Peupl. Barb. p. 6.

58. Plin. Natur. Hist. L. VI. c. 32. s. 59. p. 24. I. 3.

59. Tott. Mémoir. sur les Turcs et les Tatar. To. IV. 96—97.

60. Dodwell's Classic. Tour thr. Greece; Vol. I. ch. 14. p. 475—476.

61. St. Non, Voyage Pittor. de Napl. et Sic. To. IV. ch. 9. p. 201.

Grass Sicilische Reise; I. Th. S. 23. 95. u. 193.

62. Chandler's Trav. in Greece; ch. XV. p. 79.

Pouqueville, Voyage de la Grèce; To. V. ch. 107. p. 72.

Gell's Itinerary of Greece; p. 97 et p. 128.

Alles was Clarke (Trav. Vol. III. ch. 13. p. 558—559) aus la Guilletière (p. 263). Chandler's Bemerkungen entgegensezt, sagt wenig, und beweist nichts.

63. Chandler's Trav. in Greece; ch. XII. p. 110.

Pouqueville, Voy. de la Grèce; To. V. ch. 107. p. 72.

64. Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. II. ch. 6. p. 223.

Gell's Itineray of Greece, p. 140.

65. Gell's Topogr. of Troy and its Vicinity; p. 48. 50. pl. XVIII.

66. Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. II. ch. 3. p. 68—69.

67. Charon sive Contemplant. c. XXIII. p. 522—523. Ed. Reiz: *ἀποθνήσκουσι γὰρ καὶ πόλεις, ὥσπερ ἄνθρωποι· καὶ τὸ παραδοξότερον, καὶ ποταμοὶ ὅλοι. Ἰνάχου οὖν οὐδὲ τάφρος ἐν Ἄργει ἔτι καταλείπεται.*

Dasselbe soll Scipio bei Karthago's Zerstörung gesagt haben (Appian. L. VIII. de Reb. Pun. c. 132. p. 493): *ὅτι καὶ πόλεις καὶ ἔθνη καὶ ἀρχὰς ἁπάσας δεῖ μεταβαλεῖν, ὥσπερ ἀνθρώπους, δαίμονα, κ. τ. λ.* (Cf. Schweigh. Adnotat. p. 496).

68. Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. I. p. 112—113.

69. Peyssonnel, Observat. sur les Peupl. Barb. p. 6—7.

70. L. VII. c. 4. §. 3. p. 396: *Ἐν δὲ τῇ ὀρεινῇ τῶν Ταύρων καὶ τὸ ὄρος ἔστιν ὁ Τραπεζοῦς· — καὶ ἄλλο δ' ἐστὶν ὄρος Κιμμέριον κατὰ τὴν αὐτὴν ὀρεινήν, δυναστευσάντων ποτὲ τῶν Κιμμερίων ἐν Βοσπόρῳ· καθ' ὃ καὶ Κιμμερικὸς κόλπος καλεῖται τοῦ πορθμοῦ πᾶν, ὁ ἐπέχει τὸ στόμα τῆς Μαιώτιδος.*

71. Scymn. Chii Fragm. p. 48. v. 91—93. Ed. Huds.

Pallas Bemerk. auf ein. Reise in die südl. Statthalt. des russ. Reichs II. Th. S. 342.

72. Appian. Bell. Mithr. c. CVIII. p. 806. I. 77. Ed. Schw: *Ὅσα δ' ἐγγὺς ἦν φρούρια, ἀρτίληπτα τῷ Μιθριδάτῃ γενόμενα, πρὸς τὴν θερμουργίαν τῶν Φανα-*

Digitized by Google

γορίων ἀφίστατο τοῦ Μιθριδάτου, Χερρόνησός τε καὶ Θευδοσία, καὶ Νύμφαιον καὶ ὅσα ἄλλα περὶ τὸν Πόντον ἐστὶν εὔκαιρα ἐς πόλεμον.

73. Scholiast. Codic. Bavar. in Demosth. Orat. in Lept. To. II. Opp. p., 79. Ed. Reisk.

Wolf in der Ausgabe dieser Rede zieht irrig die bemerkte Stelle auf Satyrus I. (p. 256), den sie nicht meint.

74. Lexicon, p. 70. v. *Θευδοσία.* Ed. Herm.: *Θευδοσία, χωρίον κείμενον ἐγγὺς Σκυθῶν, ὁ πολιορκῶν Σάτυρος ἐτελεύτησεν.*

75. Pallas Bemerk. auf ein. Reise durch die südl. Statthalt. des russ. Reichs; II. Th. S. 257.

Diese falsche Meinung haben mehre andere angenommen, irre geleitet durch die neue Benennung dieses Ortes.

76. Anonym. Peripl. Pont. Eux. p. 5. I. 8. Ed. Huds.

77. Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. I. Pref. p. VIII.

78. Observat. sur les Peupl. Barb. p. 104. et 107.

79. Histor. Rel. L. IX. c. 17. §. 6. p. 148.

80. Chandler's Trav. in Greece; ch. I. p. 213 et 216.

81. Vitruv. de Architect. L. I. c. 5. p. 11. I. 5. Ed. de Laet.

82. Zu den Felsen von der weitesten Ausdehnung, welche geebnet wurden um grossen Werken der Baukunst zum Grund zu dienen, gehört derjenige auf dem man die Pyramiden erbaute. Ferner der, auf dem man die prächtigen persischen Bauwerke zu Tschil Minar errichtet hat. Auf den dazu geebneten Felsenflächen hatte man, am zulezt genannten Orte, jedoch vorher, aus ungeheuern und sorgfältig behauenen und geglätteten Steinen, regelmässige Tafeln oder Erhöhungen von grossem Umfange aufgeführt, welche den Gebäuden zur Unterlage dienten (Ouseley's Travels in var. countr. of the East and Pers. Vol. II. ch. 11. p. 234. Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. I. p. 582).

83. Squire's Remarks relating to the milit. Archit. of anc. Greece; s. Walpole's Memoirs relat. to Europ. and Asiat. Turkey; p. 231: *These fortifications were generally placed on a rugged height naturally difficult of access; walls with square or round towers at intervalls were continued along the irregular contour of the hill.*

84. Gell's Argolis; p. 42. pl. XII.

85. Pancrazi, Antichità Sicil. Vol. I. p. 55. tav. III. f. 4. p. 61. tav. V. f. 4. 6. Vol. II. c. 2. p. 103.

86. Niebuhr's Reisebeschr. nach Arab. II. Th. S. 143.

Ouseley's Trav. in the East, partic. in Persia; Vol. II. ch. 11. p. 253—254.

Auch sind einige der oben (Anmerk. 82.) erwähnten erhobenen Flächen auf die man zu Persepolis grosse Gebäude aufgeführt hat, blos aus dem rohen Fels gehauen (Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. II. p. 341).

87. Polyb. Hist. Rel. L. IX. c. 17. p. 147. Ed. Schw.

Kephalides Reise durch Ital. u. Sicil. I. Th. 52. k. S. 269.

Digitized by Google

Sayve, Voyage en Sicile en 1820—1821; To. I. p. 186.

88. Bartel's Briefe über Kalabr. u. Sicil. III. Th. 25. Br. S. 124.

Münter's Nachr. von Neap. und Sicil. S. 364.

Kephalid. Reise durch Ital. u. Sicil. II. Th. 5 K. S. 35.

Auf dem hohen Schlosse Gurtschin Kaleh sind ganze Theile von Häusern aus dem lebendigen Fels gehauen (Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. II. p. 594).

89. St. Non, Voyage Pittor. de Napl. et Sic. To. IV. ch. 12. p. 284.

Houel, Voyage Pittor. de Sicile, Malte et Lipari; To. III. ch. 31. p. 83. pl. CLXXXV. et CLXXXVI.

Bartel's Briefe üb. Kalabr. u. Sicil. III. Th. 25 Br. 8. 89.

Münter's Nachr. v. Neap. u. Sicil. S. 361.

Kephalid. Reise d. Ital. u. Sicil. II. Bd. 4. K. S. 25.

Eben so hat man am Fels der hohen Veste Gurtschin Kaleh am See Orumieh in Armenien die Spalten und Risse mit Felsenstücken ausgefüllt (Ker Porter's Trav. Vol. II. p. 594).

90. Houel, Voyage Pitt. de Sic. Malte et Lip. To. III. ch. 30. p. 71.

Sestini, Lettere scr. dalla Sicil. e dalla Turchia; To. III. Lett. 5. p. 179.

Bartel's Briefe üb. Kalabr. u. Sicil. III. Th. 25 Br. S. 116. 124.

91. Pancrazi, Antichità Sicil. Vol. II. p. 101—102. tav. XVIII. XIX.

Houel, Voy. Pittor. de Sic. Malte et Lip. To. IV. ch. 35. p. 5—6. pl. CCXXII.

Bartel's a. a. O. S. 224. und 30 Br. S. 412.

Münter's Nachricht. üb. Neap. u. Sicil. S. 338. 343. 352. 358. 361. 364. 366. 368—369. 464—465. 466.

Sestini, Lett. scr. dalla Sicil. e dalla Turch. To. II. Lett. 2. p. 54. Ta. V. Lett. 19. p. 188.

Kephalides Reise d. Ital. u. Sicil. II. Bd. 5. K. S. 45.

Sayve, Voyage en Sicile; To. I. p. 160—161.

92. In Burckhard's Lebensbeschreibung (Travels in Nubia; p. L.) wird in einem seiner Briefe ein ganz aus dem Felsen ausgehauenes Amphitheater erwähnt, das er zu Petra, der Hauptstadt von Arabia Petrāa gefunden. Dass hier ein Irrthum obwalte beweist desselben Verfassers genauere Beschreibung der genannten Stadt (Travels in Syria and Holy Land, p. 427), woselbst blos von einem Theater die Rede ist. Ich zweifle dass jemals Amphitheater, wie bekannt Schauspielhäuser von römischer Erfindung, in Felsen gehauen worden sind. Das von Syrakus ist es nur zum Theil und war nicht gross. Man vergleiche Münter's Nachrichten von Neapel und Sicilien, S. 340, und die hier in der 90 und 91 Anmerkung angezogenen Schriftsteller.

93. Chardin, Voyage en Perse; To. II. p. 169—171. p. 189.

Ouseley's Trav. in var. Countr. of the East, part. Persia. Vol. II. p. 273.

Morier's Second Journey in Persia, Armen. and Asia min. ch. V. p. 77.

Hieher gehören auch die zu Persepolis in das Innere des Felsens gehauenen dunkeln Gänge oder Wasserleitungen (Morrier's Journey thr. Persia,

Digitized by Google

Armen. and Asia Minor; ch. VII. p. 131. and Second Journ. thr. Pers. etc. ch. V. p. 78.); und zwei tief in den Felsen gearbeitete Brunnen oder Wasserbehälter zu Tahrie, welche so geräumig sind, dass hundert Pferde darinnen Raum haben würden (Morier's Journey thr. Pers. etc. ch. IV. p. 51).

94. Apud Plin. Natur. Hist. L. VII. c. 56. p. 413. I. 16.

95. Clarke's Trav. in var. countr. Vol. IV. ch. 3. p. 88.

Innerhalb der Thürme der Vesten führte eine Treppe auf ihre Gipfel. Hatten die Thürme Fensteröffnungen, so waren sie in ein oder mehre Geschosse getheilt, dergleichen Macdonald Kinneir (Journey thr. As. Min. Armen. and Koordist. p. 105—106) antraf. Obgleich leztere nur aus spätern Zeiten herrührten, so folgt doch daraus nicht, dass diese Bauart im entfernten nicht üblich gewesen sei. Diese Geschosse dienten den eingeschlossenen Kriegern um sich gegen die Feinde zu vertheidigen. Thürme welche nicht hohl, sondern völlig von oben bis unten mit Mauerwerk ausgefüllt sind, finden sich an dem auf einem beträchtlichen, eiförmigen Hügel angelegten, jezt zum Theil verfallenen, Schlosse einer Stadt in Kurdistan, deren alter Name völlig unbekannt ist, und welche jezt Takt i Solomon genannt wird. Diese Thürme stehen sehr nahe an einander. Mauern und Thürme sind aus gehauenen Steinen errichtet, und der grösste Theil der Stadt hatte vormals den Hugel eingenommen (Ker Porter's Trav. in Georg Persia, etc. Vol. II. p. 557—558).

96. Sérapis; VII. Mém. Append. p. 227—228. m. 29.

97. Diod. Sic. L. VII. c. 23. p. 422. I. 3.

Strabo sagt von der ganzen Gegend, von Pantikapäum an bis gegen Süden ans Ufer des Meeres hin (L. VII. c. 4. §. 4. p. 327): *Χώρα πᾶσα σιτοφόρος, κώμας ἔχουσα.*

98. Strab. L. VIII. c. 7. §. 11. p. 230.

Pausan. Corinth. c. XXV. §. 7. p. 273. Achaic. c. XXV. §. 3. p. 331. Boeot. c. XXXVI. §. 3. p. 115. Ed. Fac.

Gell's Argolis; p. 55—58. pl. VII. XV. XVI. XVII.

Dodwell's Class. Tour thr. Gr. Vol. II. ch. 6. p. 248—252.

Clarke's Trav. in var. Countr. Vol. III. ch. 15. p. 650.

Herr Dodwell spricht in der hier angezogenen Stelle (p. 251) von ähnlichen Gängen in folgenden Worten: «*Others of a similar kind are found in the most ancient Cyclopian cities of Greece and Italy. The remains of some are observed at Argos, and others are seen amongst the ancient cities of Cora, Norba, Signia, and Alatrium in Italy, the walls of which resemble those of Tiryns, Argos, and Mycenae.*» Da aber das, was der um das Alterthum sehr verdiente Verfasser über die unterirdischen Gänge zu Argos sagt (Vol. II. ch. 6. p. 216), nicht solche wie die zu Tiryns beschreibt, weil die zu Argos nicht im Innern der Vertheidigungsmauern angebracht sind, worin gerade die Seltenheit derer von Tiryns bestehet; so ist man genöthigt zu zweifeln, ob Gänge wie die zu Tiryns in den von ihm genannten Städten Italiens wirklich anzutreffen sind. Hr. Dodwell sezt hinzu: «*The finest Cyclopian remains in Greece*

Digitized by Google

are the walls of Tiryns and Mycenae; but they are both inferior to the more gigantic Cyclopian structures of Norba, in Latium, which was an Pelasgian colony. Several other Pelasgic cities, whose wonderful ruins still remain in the montainous districts of the Volsci, the Hernici, the Marsi, and the Sabini, exhibit walls of equal strength and solidity with those of Argolis.»

Mit den spitzig gewölbten Gängen innerhalb der Mauern von Tiryns sind zu vergleichen die Thüröffnungen unterirdischer Mauern zu Mesalongion, deren Abbildung Hr. Pomardi geliefert hat (Viagg. nella Grecia; To. I. c. 3. p. 38. tav).

99. Gell's Argolis: p. 155. pl VII. XVIII. XX. and
Gell's Itinerary of Greece; p. 252.
Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. II. ch. 6. p. 217—220.
Pomardi Viagg. nella Grecia; To. II. c. 27. p. 114—115. tav.
Avramiotti, alcuni cenni critici sul Viaggio di Chateaubriand; p. 56.
Gell's Narrat. of a Journ. in the Morea; p. 395: *The fortifications are on the foundations of the walls of Larissa, and perhaps nothing exists which bears so imposing a character as this archaic fortress of the earliest civilized inhabitants of Greece. No other city could have produced such an effect as Argos extending from that lofty summit to the plaine. The whole ressembled not a little the situation of Naples, though the sea is more distant.*

100. Gell's Itinerary of Greece; p. 252.

Auch in Hinsicht der Mauern scheint Hr. Gell von Hn. Dodwell abzuweichen.

101. Gell's Argolis; p. 35. pl. XIV. f. 2.
Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. II. pl. Specimens of anc. walls in Greece; f. I.

102. Gell's Argolis; pl. XIV. f. 1.
Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. vol. II. pl. Spec. of anc. walls in Greece. f. 2.

103. Gell's Argolis; p. 40—41.

104. Gell's Argolis; p. 42. pl. XI.

105. Gell's Argolis; p. 36. pl. VIII. IX. X.
Dodwell, alcuni Bassirilievi della Grecia; tav. I.

106. Gell's Argolis; p. 42. et 151. pl. XI.

Ich bemerke hierbei, dass die Anwendung sehr grosser Steine in Werken der Baukunst nicht immer Beweise des hohen Alterthums sind. Denn so sind zu der zweiten Lage der Mauern des Sonnen-Tempels zu Balbek, aus den Zeiten des Antonin, an der West-Seite ungeheure Steine von 28 bis 30 Fuss Länge und gegen 9 Fuss Dicke, verwendet worden. Ueber dieser Lage befinden sich an der Nordwestecke drei Steine welche allein eine Länge von 175½ Fuss einnehmen, von denen der erste 58 Fuss 7 Zoll, der zweite 58 Fuss 11 Zoll, der dritte 58 Fuss Länge, und alle 12 Fuss Dicke, hatten. Sie bestehen aus einem weissen Granit, sind ohne Mörtel, aber so fest verbunden, dass, wie zu Persepolis, kein Messer in ihre Fugen eingebracht werden kann.

Digitized by Google

In einem der Brüche welche diese Steine lieferten, fand Volney einen nur erst an drei Seiten behauenen Stein von 69 Fuss 2 Zoll Länge, 12 Fuss 10 Zoll Breite, und 13 Fuss 3 Zoll Dicke (Voyage en Syrie et en Egypte; To. II. ch. 29. p. 127—128).

107. Strab. L. VIII. c. 8. §. 21. p. 264—266. c. 7. §. 8. p. 171.

Liv. L. XLV. c. 28. p. 862. Ed. Drak: *Arx in immanem altitudinem edita, scatet fontibus.*

Plin. Nat. Hist. L. V. c. 4. s. 5. p. 192: *Medio hoc intervallo quod isthmon appellavimus, applicata colli habitatur colonia Corinthus, antea Ephyra dicta, sexagenis ab utroque litore stadiis, e summa sua arce, quae vocatur Acrocorinthus, in quo fons Pirene, diversa duo moria prospectans.*

Stat. Theb. L. VII. v. 105—107. p. 261. Ed. Barth:

Iam pronis Gradivus equis Ephyraea premebat
Litora, qua summas caput Acrocorinthus in auras
Tollit, et alterna geminum mare protegit umbra.

Spon et Wheler, Voyage de Dalmat. de Grèce et du Levant; To. II. p. 229—231.

Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. II. ch. 5. p. 187—188. pl.

Clarke's Trav. in var. Countr. Vol. III. ch. 15. p. 645.

Hughes's Trav. in Sicil. Greece and Alb. Vol. I. p. 237. pl.

Pouqueville, Voyage de la Grèce; T. IV. ch. 104. p. 22—23: *Son élévation, que Strabon estime à trois stades* (322 *toises*) *est enveloppée au couronnement, d'un rempart bastionné et crénelé, circonscrit par une enceinte beaucoup plus ancienne formée d'assises que je crois être en maçonnerie pelasgique.*

Es scheint als wenn die Griechen zuweilen verlegen waren, ob sie einen schön gelegenen hohen Fels durch einen Tempel verherrlichen, oder ob sie ihn als Schutz einer Gegend, zuweilen einer ganzen Landschaft, befestigen sollten. Daher kam es, dass manche Vesten in ihrem Mauerbezirk ein oder mehre Tempel in sich fassten. Weil Bergspitzen überhaupt den Göttern heilig waren, so soll man die Felsburgen vornehmlich dem Schutze des Zevs empfolen geglaubt haben (Aristid. Hymn. in Iov. p. 5—6. Ed. Jebb). Sehr gesucht ist aber was Aristides (Or in Minerv. p. 10 et 12) bemerkt, Athene aus dem Haupte des Zevs geboren, sei darum die Göttin hoher Bergschlösser gewesen.

108. Gell's Argolis; p. 89. 91—92. pl. XIX. XX. XXI.

Dodwell's Classic. Tour thr. Gr.; Vol. II. ch. 6. p. 247.

Gell's Narrative of a Journ. in the Morea; p. 397. Es wird hier bemerkt, dass die Veste nur einen, aber sehr beschwerlichen, Zugang von der Ostseite habe, von drei Seiten uneinnehmbar sei, und dass Mangel an Lebensmitteln allein sie zur Uebergabe nöthigen könne. Sie habe vortreffliche in den Fels gehauene Behälter der Lebensmittel, in denen sie sich eine sehr lange Zeit frisch erhalten sollen, wodurch sie folglich denen der unten erwähnten Burg Masada ähnlich gewesen waren.

Digitized by Google

109. Pausan. Messen. c. XXXI. §. 5. p. 569. et c. XXXIII. §. 1. p. 576.
Dodwell's Classic. Tour thr. Gr. Vol. II. ch. 9. p. 360—362.
Pouqueville, Voy. de la Grèce; To. V. ch. 140 p. 94—95.

110. Dodwell's Class. Tour thr. Gr. L. c. p. 359—360.

111. Plutarch. Arat. c. L. p. 591. Ed. Reisk.
Strab. L. VIII. c. 7. §. 8. p. 171

112. Strab. L. C.
Pouqueville, L. C.

113. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 11. p. 426—427.
Gell's Narrative of a Journ. in the Morea; p. 370. pl.

Die Stadt Orchomenus hatte eine vortreffliche Lage an der Seite des Berges; sie bildete ein Dreieck, von dem jede Seite eine halbe englische Meile in der Länge betrug. Die Spitze stiess an das Schloss.

Von *Phencus* in Arkadien bemerkt Pausanias (Arcad. c. XIV. §. 4. p. 391) dass es auf einem von allen Seiten schroffen Felsen liege. Auch Hr. Dodwell (l. c. p. 438) erwähnt den von allen Seiten schroffen Felsen von Pheneus, umständlicher aber Hr. Gell (Narrat. of a Journ. in the Morea; p. 379—380) welcher bemerkt, dass das Schloss auf einem sehr hohen und spitzigen Fels lag, auf dem man noch den ganzen Umfang der ehemaligen Mauern verfolgen kann.

114. Dodwell's Class. Tour; Vol. I. ch. 8. p. 229—230. pl.
Dodwell's Views in Greece; Vol. I. pl. 5.
Pomardi, Viaggio nella Grecia; Vol. I. c. 8. p. 91. tav.
Gell's Itinerary of Greece; p. 162.
Avramiotti, alcuni Cenni crit. sul Viagg. di Chateaubr. p. 65.
Pouqueville, Voy. de la Grèce; To. V. ch. 144. p. 146.

115. Dodwell's Class. Tour; Vol. I. ch. 10. p. 306. ch. 12. p. 361. pl.

116. Dodwell's Classic. Tour; Vol. I. ch. 11. p. 357.

117. Dodwell's Classic. Tour; L. C. p. 302—303.

118. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 8. p. 312—313.

Von *Kerynia* in Achaia bemerkt Strabo (L. VIII. c. 8. §. 5. p. 308) dass sie auf einem hohen Felsen lag.

119. Dodwell's Class. Tour; Vol. II. ch 4. p. 120—121. pl.
Pomardi, Viagg. nella Grecia; To. II. c. 20. p. 47—48. tav.

Merkwürdig ist auch ein im Thale Tempe sich erhebender ungeheurer Fels, der oben vormals befestigt war (Dodwell's Class. Tour; Vol. II ch. 3. p. 112. pl. p. 116). Ueberdies vergleiche man die Abbildung von Tempe in Pomardi's Werke (Viaggio nella Grecia; Vol. II. c. 20. p. 44).

120. Wheler's Journey into Greece; B. IV. p. 299.
Dodwell's Class. Tour; Vol. I. ch. 4. p. 128.

Alle Städte der Griechen welche an die Seite hoher Berge oder Felsen gebauet waren, mussten eine dreieckige Gestalt erhalten. Hr. Gell bemerkt daher (Narrative of a Journey in the Morea; p. 26), dass er leztere oft an alten Städten Griechenlands gefunden habe.

Digitized by Google

121. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 17. p. 380—381. pl.
Pouqueville, Voy. de la Grèce; To. V. ch. 144. p. 147.
Gell's Narrative of a Journ. in the Morea; p. 120: *The castle Karitena proudly seated on a rocky summit, in the centre of the most enchanting scenery imaginable.*

122. Liv. L. XXXII. c. 18. p. 632: *Daulis, quia in tumulo excelsa sita est, nec scalis, nec operibus, capi poterat.*
Dodwell's Classic. Tour; Vol. I. ch. 7. p. 204—205.
Gell's Itinerary of Greece; p. 172.

123. Clarke's Trav. in var. Countr. Vol. IV. ch. 5. p. 140.
Dodwell's Classic. Tour; Vol I. ch. 7. p. 220—221. pl.
Pomardi, Viagg. nella Grecia; To. I. c. 8 p. 29. tav.

124 Clarke's Trav. in var. Countr. Vol. IV. ch. 4. p. 118. p. 135.

125. Chandler's Trav. in Greece; ch. LXVII. p. 264.
Hamilton's Remarks on the Fortress. of anc. Greece; Archaeolog. Vol. XV. p. 321.

126. Gell's Argolis; p. 113. pl. XXIV.
Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 7. p. 263.

127. Dodwell's Classic. Tour. Vol. II. ch 11. p. 404.

128. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 16. p. 584.

129. Hamilton's Remark's on the Fortress. of anc. Greece; s. Archaeolog. Vol. XV. p. 322.
Dodwell's Classic. Tour; Vol. I. ch. 5. p. 147. pl.
Pomardi, Viaggio nella Grecia; To. I. p. 51. tav. p. 52. tav.

130. Dodwell's Classic. Tour; Vol. I. ch. 7. p. 208—209.

131. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 9. p. 347.

132. Strab. L. V. c. 2. § 6. p. 133: *Τὸ δὲ Ἠοπλώνιον ἐπ' ἄκρας ὑψηλῆς ἵδρυται κατεῤῥωγυίας εἰς τὴν θάλασσαν, καὶ γεῤῥονησιζούσης.*

133. Strab. ib. p. 132—133: *Τῶν δὲ Ὀυολατεράνων, ἡ μὲν χώρα κλύζεται τῇ θαλάττῃ. Τὸ δὲ κτίσμα ἐν φάραγγι βαθείᾳ λόφος ἐστὶν ὑψηλὸς περίκρημνος πάντῃ, τὴν κορυφὴν ἐπίπεδος, ἐφ' ᾗ ἵδρυται τὸ τεῖχος της πόλεως· ἡ δ' ἐπ' αὐτὴν ἀνάβασις, πεντεκαίδεκα σταδίων ἐστὶν ἀπὸ τῆς βάσεως, ὀξεῖα πᾶσα καὶ χαλεπή.*

134. Dodwell's Classic. Tour; Vol. II. ch. 6. p. 251.

135. Dodwell's Classic. Tour; Vol. I. ch. 2. p. 37. pl.
St. Sauveur, Voyage dans les Iles et possess. Venit. To. I. c. 2. p. 18—19.

136. Dapper, Descr. des Iles de l'Archip. p. 266. pl.

137. Wheler's Journey into Greece; B. I. p. 58.
Dapper, Descr. des Iles de l'Archip. p. 372.

138. Choiseul-Gouffier, Voyage Pittor. de la Grèce; To. I. pl. 8. p. 14.

139. Choiseul-Gouffier, Voy. Pitt. de la Gr. To. I. pl. 39. p. 77.

140. Hamilton's Rem. on the Fortress. of anc. Greece; s. Archaeolog. To. XV. p. 321—322.

Digitized by Google

141. Gell's Geography and Ant. of Ithaca; ch. V. p. 40. pl.
Dodwell's Classic. Tour; Vol. I. ch. 2. p. 66.

142. Clarke's Trav. in var. Countr. Vol. III. ch. 11. p. 428—429.
Choiseul-Gouff. Voy. Pitt. de la Gr. To. I. pl. 16. p. 49—48.

Ungern vermisst man in diesem Buche eine auch nur flüchtige Beschreibung so vieler von dem Verfasser kaum erwähnter Bergschlösser, von denen er doch Abbildungen liefert. Man vermisst sie vornehmlich bei den Schlössern von Melos (pl. IV. p. 9—10), von Sikinus (pl. IX. p. 17—18), von Santorin (pl. XVI. p. 33. pl. XIX. p. 36—37); aber auch bei vielen andern.

143. Tournefort, Voyage du Levant; To. I. Lettre 2. p. 23.
Drapper, Descr. des Isl. de l'Archip. p. 412. 413. 414.

144. Polyb. Histor. Rel. L. IX. c. 17. p. 147—148: *Ἡ δὲ τῶν Ἀκραγαντίνων πόλις οὐ μόνον κατὰ τὰ προειρημένα διαφέρει τῶν πλείστων πόλεων, ἀλλὰ καὶ κατὰ τὴν ὀχυρότητα, καὶ μάλιστα κατὰ τὸ κάλλος καὶ τὴν κατασκευήν. Ἔκτισται μὲν γὰρ ἀπὸ θαλάττης ἐν ὀκτωκαίδεκα σταδίοις, ὥστε μηδενὸς ἀμείρους εἶναι τῶν ἐκ ταύτης χρησίμων. Ὁ δὲ περίβολος αὐτῆς καὶ φύσει καὶ κατασκευῇ διαφερόντως ἠσφάλισται. κεῖται γὰρ τὸ τεῖχος ἐπὶ πέτρας ἀκροτόμου, καὶ περιῤῥῶγος, ἡ μὲν αὐτοφυῶς, ἡ δὲ χειροποιήτου· περιέχεται δὲ ποταμοῖς. ῥεῖ γὰρ αὐτῆς παρὰ μὲν τὴν νότιον πλευρὰν ὁ συνώνυμος τῇ πόλει, παρὰ δὲ τὴν ἐπὶ τὰς δύσεις καὶ τὸν λίβα τετραμένην ὁ προσαγορευόμενος Ὕψας, ἡ δ' ἄκρα τῆς πόλεως ὑπέρκειται κατ' αὐτὰς τὰς θερινὰς ἀνατολὰς· κατὰ μὲν τὴν ἔξωθεν ἐπιφάνειαν ἀπροσίτῳ φάραγγι περιεχομένη, κατὰ δὲ τὴν ἐντὸς μίαν ἔχουσα προσοδὸν ἐκ τῆς πόλεως.*

Diodor. Sic. L. IV. c. 78. p. 321. I. 79: *Πόλιν ἐπὶ πέτρας οὖσαν πασῶν ὀχυρωτάτην κατεσκεύασε, καὶ παντελῶς ἐκ βίας ἀνάλωτον· στενὴν γὰρ καὶ σκολιὰν τὴν ἀνάβασιν αὐτῆς φιλοτεχνήσας, ἐποίησε δύνασθαι διὰ τριῶν ἢ τεττάρων ἀνθρώπων φυλάττεσθαι.*

145. Pancrazi, Antichità Siciliane; Vol. II. p. 52. tav. II.
St. Non, Voyage Pitt. de Napl. et Sic. To. IV. ch. 9. p. 201. pl. LXXX.
Houel, Voyage Pitt. de Sic. Malte et Lip. To. IV. ch. 41. p. 64—65.
Hughes's Trav. in Sic. Greece etc. Vol. I. ch. 1. p. 23—24.
Kephalid. Reise durch Ital. u. Sic. I. Th. 52 k. S. 296.
Grass Sicil. Reise; II. Th. S. 410.

Auch der schnell reisende Seume (Spaziergang nach Syrakus; I. Th. S. 185) gedenkt der Stärke und Festigkeit der alten Mauern von Agrigent.

146. Bartels a. a. O. III. Th. 25 Br. S. 114—119.
Münter a. a. O. S. 372—373.

147. Bartels a. a. O. III. Th. 25 Br. S. 120—123.
Münter a. a. O. S. 367—370.

148. Bartels a. a. O. III. Th. 25 Br. S. 86. 30 Br. S. 439.

149. Münter a. a. O. S. 369—370

150. Hamilton's Rem. on the Fortr. of anc. Greece. S. Archaeologia, Vol. XV. p. 319.

151. Aristid. Or. de Concord. p. 519—520.
Dallaway, Constantinople anc. et mod. To. II. ch. 6. p. 113.

Digitized by Google

Choiseul-Gouff. Voy. Pitt. de la Grèce; To. II. p. 32—33.
Richter's Wallfahrt. im Morgenl. XLVI. S. 488—489.

152. Strab. L. VII. c. 6. §. 1. 437.

153. Strab. L. XIII. c. 4. §. 1. p. 454—457.

154. Hamilton's Remarks, L. C. p. 319.
Choiseul-Gouffier, Voy. Pitt. de la Grèce; To. II. p. 86—87. pl. 9. 10.
Richter's Wallfahrt. im Morgenl. XLIV. S. 465—468.

155. Peyssonnel, Observat. sur les Peupl. Barbar. p. 340. pl. IV.
Chandler's Trav. in Asia Minor; ch. LXXV. p. 252

156. Pococke's Descr. of the East; Vol. III. B. 2. ch. 4. p. 54.
Dallaway, Constantinople anc. et mod. To. I. p. 312.

Von der äusserst wichtigen Lage von Ephesus, als Schutzvestung der Gegend gegen Anfälle, theils von Ionien her, theils von den Städten des Hellespont und aus Europa überhaupt, spricht auch Polybius (Ap. Suid. v. *Εὐκαιρία*).

157. Chandler's Ionian Antiqu. P. II. ch. 6 p. 27. pl. XXXIII.
Chandler's Trav. in Asia Minor; ch. LIII. p. 171. ch. LVIII. p. 199.
Hamilton's Remarks; L. C. p. 319.

158. Choiseul-Gouff. Voy. de la Grèce; To. I. p. 163. pl. 103.

159. Chandler's Trav. in Asia Minor; ch. XLVIII. p. 161.
Hamilton's Remarks; L. C. p. 319.

160. Tournefort, Voyage au Levant; To II. Lettre 17. p. 98.

161. Pococke's Descr. of the East; Vol. III. B. 2. ch. 21. p. 114.

162. Strab. L. XII. c. 3. §. 38. p. 144—145.

163. Strab. L. XIV. c. 4. §. 3. p. 680.

Eben so vergleichen Polybius (L. V. c. 70. §. 6. p. 365) den Itabyrius, und Synesius (Or. I. de Provid. p. 94. C.) einen Berg um Thebä mit der Gestalt einer weiblichen Brust.

164. Strab. L. XIV. c. 2. §. 4. p. 593.

165. Ammian. Marcellin. L. XIX. c. 9. p. 241. Ed. Gron.
Tavernier, Six Voyag. To. I. L. 2. ch. 14. p. 187.

166. Otter, Voy. en Turqu. etc. To. II. ch. 37. p. 266—267.
Niebuhr's Reise nach Arab. II. Th. S. 391—394. Taf. 47.
Macdonald Kinneir's Geogr. Memoir of the Persian Empire; p. 264. and
Journey thr. Asia Minor, Armen. and Koordist. p. 433.

167. Geograph. Memoir of the Persian Emp. p. 264. note.

168. Aus einer handschriftlichen Nachricht welche ich durch die Gefälligkeit des Hn. Porter erhielt.
Ker Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. Vol. II. p. 700.
Die unten genannte Reise sagt nur wenig von diesem Orte.
Morier's Journey thr. Pers. Armen. etc. XVII. p. 342.
Mann. Geogr. d. Gr. und. Röm. VI. Th. 2. H. S. 474.

169. Nach einer Zeichnung und einer handschriftlichen Nachricht von demselben berühmten Reisenden.
Ker Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. Vol. II. p. 716.

Digitized by Google

D'Anville, Geogr. Anc. abrégée: p. 99

Morier's Journ. in Pers. etc. XVIII. p. 351: *From an eminence of the road we first discovered the rock of Osmanjik, forming a stricking point amid the green and lively scenery of the plain. On this aspect no part of the town of Osmanjik appears, except a few houses on the skirts of the rock. The bridge, indeed, which leads out of the place is a conspicuous object in the view. On a nearer approach, that which as a distance appeared an immense black mass is found to be broken into several detached heights, all of the same species of stone, and all originally connected by the art of man into one impregnable fortress.*

Wenn das gegründet wäre was die Bewohner von Mazaka in Kappadokien, vorher *Caesarea am Argäus* genannt, erzählen (Macdon. Kinneir's Journey thr. As. Min. Arm. and Koordist. p. 105—106), Tiberius habe auf des Berges Argäus Gipfel eine Veste erbauet: so würde diese leztere die von allen am höchsten gelegene gewesen sein. Allein in einer solchen Höhe ist nie eine Burg erbauet worden, weil sie nicht anders als völlig zwecklos und unbrauchbar gewesen sein würde.

170. Nach einer handschriftlichen Nachricht von demselben.

D'Anville, Geogr. Anc. abr. p. 116.

Ker Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. Vol. II. p. 662.

Dieses Schloss ist von drei Seiten unüberwindlich. Innerhalb der Mauern, oben an der Nordwestseite des Felsengipfels liegt das Schloss. Die Mauern und Thürme sind von so vortrefflicher Bauart, dass sie nur vom ersten Erbauer herrühren können.

171. Nach einer Zeichnung und Nachricht von demselben.

Ker Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. Vol II p. 695.

Mannert's Geogr. der Gr. und Röm. VI. Th. 2 H. S. 312.

172. Nach einer Zeichnung und Nachricht von demselben.

Ker Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. p. 688.

Paul Lucas, Voyage dans la Grèce, l'As. min. la Macéd. et l'Afrique; To. I. ch. XIX. p. 143.

Mann. Geogr. der Gr. und Röm. VI. Th. 2 H. S. 263.

173. Strab. L. XII. c. 3. §. 31. p. 126—127.

Ich zweifle dass der von Tournefort (Voyag. To. II. Lettre 31. p. 170—171. beschriebene und in einem Kupferstich gelieferte Ort Chonak oder Kuleisar genannt, diese Festung sein könne, wie Hr. Mannert (Geogr. der Gr. u. Röm. VI. B. 2 H. S. 474—475) vermuthet. Denn weder ist der Fels hoch genug, noch hat seine ganze Gestalt und Lage grosse Festigkeit. Es giebt der hohen und festen Berge in diesen Gegenden sehr viele, und Hr. Porter (Trav. Vol. II. p. 665) sagt von ihnen: *the whole land is one series of frighsfull chasms and insulated rocky fortresses.* Man wird daher künftig, wenn es leichter sein wird das Innere dieser Landschaften zu untersuchen, noch viele neue Entdeckungen an's Licht fördern.

174. Polyb. Histor. L. V. c. 70. p. 365. Ed. Schw.

Joseph. Bell. Iudaic. L. IV. c. 1. §. 8. p. 267. Ed. Hav.

Digitized by Google

175. Relandi Palaest. ex Mon. illustr. L. I. c. 51. p. 245—246.
Maundrell, Voyage d'Alep à Jerusalem; p. 190—193.
Thevenot, Voyage au Levant; ch. XV. p. 482—483.
Pococke's Descr. of the East; Vol. II. ch. 16. p. 64—65. pl.
Hasselquist's Reise nach Paläst. S. 179—180.
Bachiene's Beschr. von Paläst. I. Th. 1. B. 7. K. S. 252—253.
Volney, Voyage en Syr. et en Eg. To. II. ch. 29. p. 117—118.
Burckhardt's Trav. in Syria etc; p. 333—335.
Light's Trav. in Egypt. Nubia, Holy Land, Mount Libanon and Cyprus; ch. V. p. 199—202.
Richter's Wallfahrt. im Morgenl. IX. S. 61.
Wilson's Trav. in Egypt. and the Holy Land, Turkey, Greece etc.; ch. XXIII. p. 235—237. p. 221. pl.

176. Strab. L. XII. c. 3. §. 39. p. 145—147.

177. Morier's Journey thr. Persia, Armen. etc. ch. XVIII. p. 349.

178. Travel's in Geogr. Pers. etc. Vol. II. p. 713. pl. LXXXII.

179. Ibid. p. 107.

180. Ibid. p. 108.

181. Tavernier, six Voyages en Turqu. en Perse et aux Indes; To. I. ch. 2. p. 10.

182. Macdonald Kinneir's Journey thr. Asia Min. Armen. and Koordist. p. 556. and
Geograph. Mémoir of the Pers. Emp. p. 264. note.

183. L. C. p. 708—712.

184. L. C. p. 707.

185. Morier's Journey trough Pers. Armen. and Asia Minor; ch. XVIII. 349.

186. Tavernier, six Voyag. en Turqu. en Perse et aux Indes; To. I. L. I. ch. 2. p. 9—10: *Du côté du levant sur une haute montagne on voit une forteresse, où l'on peut avoir d'autre eau que celle de la pluie que l'on conserve dans une citerne. Au milieu de la montagne on trouve une belle source d'eau.*
Busbequii Legatio Turcica; Ep. I. p. 69—70. Ed. Colon. Agripp. 1592.
Was Busbeck (p. 69.) von Amasia erzählt, widerspricht den Bemerkungen des Strabo nicht, wie Casaubonus dafür hielt (In Strab. L. C. p. 839. not. 6. Ed. Almel.) Otter (Voyage en Turqu. et en Perse; To. II. ch. 46. p. 334.) und Hr. Sestini (Viaggio di Constantinop. a Bassora; c. IV. p. 42.) haben diese merkwürdige Veste nicht genauer untersucht.

187. Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. II. p. 706.

188. Voyage Pittor. de Sicile, de Malte et de Lipari; To. IV. ch. 35. p. 4: *Cet escalier est de la plus belle exécution: je n'ai pas descendu jusqu'au pied, parce qu'il est rempli de gravois. Le haut de cet escalier est à 16 toises au dessus du sol: il a 24 toises de pente, 4 pieds 9 pouces de large, 5 pieds 6 pouces du rampant des marches au rampant du plafond, mesurés à angle droit: les marches ont un pied de giron et huit pouces de hauteur. On croit que cet escalier dépendoit du château de Hypsa dont on a fait avec le tems le nom d'Ispica, ou cavée fendue.*

*

Digitized by Google

189. Ibid. To. IV. ch. 35. p. 10. pl. CCX: *Il a trois pieds et demi de large. Les marches ont environ 7 pouces de haut sur 13 de large. Cet escalier a été plus long, mais on l'a raccourci en abbaissant le rocher où il commence; ce qui l'a diminué considérablement. Vers le haut il est environ à 6 pieds loin de la face verticale du rocher, et au bas il est en à 12 pieds.*

190. Plin. Natur. Hist. L. VI. c. 11. §. 12. p. 309: *Portae Caucasiae, magno errore multis Caspiae dietae, ingens naturae opus montibus interruptis repente. ubi fores obditae ferratis trabibus, subter medias amne diri odoris fluente, citraque in rupe castello, quod vocatur Cumania, communito ad arcendas transitu gentes innumeras: ibi loci terrarum orbe portis discluso, etc.*

191. Travels in Geogr. Pers. etc. Vol. I. pl. III.

192. Klaproth's Reise in den Kaukas. und nach Georg. I. B. 31. K. S. 671—673.

Engelhardt's und Parrot's Reis. in die Krimm und den Kaukas. I. Th. S. 159—160. 163.

193. Plin. L. C.

194. Tagebuch einer Reise im Jahre 1781 unternommen von Mosdok nach dem innern Kaukasus; in Pallas neuen nordischen Beiträg. VII. B. S. 49.

Klaproth a. a. O. S. 671.

195. Porter's Trav. in Georg. etc. Vol. I. p. 71—72. pl. III.

196. Klaproth a. a. O. S. 671.

197. Geogr. L. V. c. 12. p. 133. tab. III. Ed. Mont.

198. Strab. L. XI. c. 3. §. 5. p. 415—416: *Ἐκ δὲ τῶν πρὸς ἄρκτον Νομάδων, ἐπὶ τριῖς ἡμέρας, ἀνάβασις χαλεπή· καὶ μετὰ ταύτην ποταμία στενὴ ἐπὶ τοῦ Ἀράγου ποταμοῦ τεττάρων ἡμερῶν ὁδὸν ἔχουσα ἐφ' ἕνα· φρουρεῖ δὲ τὸ πέρας τῆς Ἀλβανίας, διὰ πέτρας πρῶτον λατομητὴ εἴσοδος, εἶτα διὰ τέλματος, ὃ ποιεῖ ὁ ποταμὸς ἐκ τοῦ Κανκάσου καταπίπτων.*

Harduin verwechselt (In Plin. N. H. L. VI. c. 11. §. 12. p. 309. not. 7.) die kaukasischen mit den albanischen Pforten.

199. Ste. Croix. Voyag. Histor. et Géogr. dans la pays entre la mer Noire et la mer Casp. p. 135. note 4 et 5 de l'éd. in 4.

Die Meinung des Verfassers, Peter der Grosse sei auf seinem Zuge nach Derbend durch diese Pforten gegangen, ist nicht gegründet. Auch folgt dieses nicht aus den Worten des Bell d'Antermony (Voyag. To. III. p. 231), auf die er sich beruft.

200. Dionys. Alex. Perieg. v. 1039. p. 92. Ed. Huds.

201. So beschreibt Plinius (Nat. Hist. L. VI. c. 14. S. 17. p. 312) die kaspischen Pforten. Man vergleiche damit:

Solin. Polyh. c. XLVII. p. 54.
Eustath. in Dionys. Perieg. v. 1034. p. 277. Ed. Huds.
Mann. Geogr. der Gr. u. Röm. V. Th. 2. H. S. 175—176.
Morier's sec. Journ. thr. Pers. etc. ch. XXIII. p. 365—366.
Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. I. p. 366—367.

Neuere Untersuchungen haben uns eine genauere Kenntniss der kaspischen Pforten geliefert. Viel brauchbares haben Kirch (De Port. Casp. in

Miscell. Berolin. To. IV. p. 84—103), den Anquetil du Perron (Recherch. sur les migrat. des Mardes; voy. Mémoir. de l'Acad. des Inscr. To. XLV. p. 127—129) und Sainte Croix (Examen des Hist. d'Alex. p. 687—692. et p. 862.) nicht ohne Missverständnisse und nicht ohne Beimischung unrichtiger Behauptungen, benuzten, und Morier, der selbst diese Gegend besuchte, bemerkt. Es ergiebt sich aus jenen Vorarbeiten die Wahrscheinlichkeit, dass von Norden her der Eingang dieser Pforten sich am Dorfe Firus Ko befand Von da gelangte man, nach Morier's Karte, auf dem südlich gerichteten beschwerlichen Wege von ungefähr vier deutschen Meilen, zum Ausgang, an eine enge aber lange Felsenschlucht, oder an die Gebirge, die Polybius Labos nennt, die jezt Ser Dere Kor, oder Kawar, heissen. Diesen Weg beschreibt Plinius, ausführlicher aber erzählt uns Polybius (Rel. L. X. c. 28—31. p. 251—259.) die Mühseligkeiten welche auf diesem Pfortenwege Antiochus mit seinem Heere zu bekämpfen hatte, theils wegen der steilen gefahrvollen Wege an sich, welche der Feind durch Felsenstücke und eine grosse Menge hingeworfener Bäume noch schwieriger gemacht hatte, theils wegen der überall an vortheilhaften Orten aufgestellten zahlreichen Krieger. Antiochus überwand alle diese Hindernisse, brauchte aber acht Tage um vom südlichen Eingange zum nördlichen Ausgang zu gelangen. Morier hat einen Theil dieses kaspischen Durchganges beschrieben. Er bemerkt (l. c. p. 365): *At about six miles from Firouz Koh, the Muzanderan road leads over the mountains, to the left, and that of Khorasan, to the right. Nearly at their separation, is a stupendous pass, formed by two masses of rock, rising opposite to each other, about one hundred and fifty to two hundred feet in height, with a narrow channel at their bases about twenty or thirty paces in breadth, part of which is occupied by a stream and part by the road. The pass in its various turns may be about three hundred paces in length; but it is neither so narrow nor so remarkable, considered as a natural curiosity, as those of Sawachi.* Dass Alexander der Grosse nicht durch die ganzen kaspischen Pforten gedrungen, sondern blos durch den mittäglichen Theil gegangen, von da aber östlich einen kürzern und bequemern Weg gewählt habe, wird aus den Worten des Arrianus (De Expedit. Alex. L. III. c. 20. p. 228) wahrscheinlich, wie schon dem Anquetil einleuchtete, der aber daraus den falschen Schluss zog, Antiochus könne nicht durch die kaspischen Pforten gegangen sein.

Was Ste Croix (Exam. p. 691.) von zwei Auswegen bemerkt, welche sich gegen die Mitte der kaspischen Pforten hin befinden sollen, von denen der östliche nach Parthien, der westliche nach Hyrkanien geführt hätte, ist nicht ganz richtig. Den östlichen mag Alexander genommen haben; dass aber Antiochus einen westlichen eingeschlagen habe, davon findet sich nirgends ein Beweis. Es ergiebt sich vielmehr aus Polybius dass er den geraden Weg bis zum heutigen Firus Ko verfolgt habe. Auch hat Kirch niemals behauptet, wie Ste. Croix ihm Schuld giebt, weder dass die beiden Wege, der des Alexander und der des Antiochus, zwei ganz verschiedene und besondere Strassen oder Pforten gewesen, denn vielmehr Anquetil (L. C. p. 129.) beging diesen Fehler, noch dass sich in diesem Durchgange westlich ein Weg vom

Digitized by Google

geraden trennte. Da Antiochus von Hekatompylos aus Parthien nach Hyrkanien ziehen wollte, so wundert man sich, dass er nicht, wie Alexander, den von Osten nach Westen gehenden Weg wählte, sondern durch die kaspischen Pforten, vom südlichen Eingange bis zum nördlichen Ausgange zog: denn warum hätte er sich weiter westlich ans heutige Kaswin begeben sollen, um durch diese Pforten zu gehen, die, wie es aus des Olearius Bericht erhellet, wenigstens eben so beschwerlich waren als die kaspischen? Auch Kirch (l. c. §. V. p. 94.) ward irre geleitet; indem er, vielleicht von Olearius (l. c. p. 996.) verführt, die von keinem bewährten Schriftsteller genannten hyrkanischen Pforten ganz östlich auf seine Karte setzen liess.

Ein zweiter Irrthum des Ste. Croix entstand dadurch, dass er glaubte (Exam. p. 691.) Olearius spreche von den kaspischen Pforten, der doch nicht durch diese, sondern durch die bei Pyle Rudbar gezogen ist. Dieser Reisende meldet (l. c. p. 996.) dass, nachdem er durch eine sehr enge Felsenschlucht gegangen war, er zur linken Hand die nach Ardebil führende Landstrasse, rechts aber den höchst beschwerlichen Weg ins Gebiet von Gilan fand. Er wählte den leztern, den er in der unten wiederholten Stelle beschreibt. Auf dem Verfolge seiner Reise kam Olearius, nicht weit von der Bai Kisilagatsch, durch die oben erwähnte Felsenschlucht Lenger Kunan (l. c. p. 1015.), die aber, verglichen mit Pyle Rudbar, nicht sehr bedeutend zu sein scheint. Hätte sich Ste. Croix nicht auf Anquetil's Auszüge verlassen, die jedoch die Reise des Olearius nicht erwähnen, und sowohl leztere als Kirch's Abhandlung sorgfältiger verglichen, so würde er theils manchen Irrthum vermieden, theils gefunden haben, dass Olearius nicht durch die kaspischen Pforten, sondern durch die jezt Pyle Rudbar genannten gegangen sei (Voyage en Mosc. Tartar. et Pers. L. VI. p. 998), und dass Kirch (l. c. p. 94. infr.) ausdrücklich bemerkt, Olearius sei nicht durch die kaspischen Pforten gezogen. Ste. Croix theilt bei dieser Gelegenheit aus der Reise des Olearius eine Beschreibung mit, welche ich hier ausführlicher wiederholen will, um einen Begriff von den Pforten bei Pyle Rudbar zu geben. Der Reisende sagt nemlich (Voyage en Moscow. L. VI. p. 997. pl): *Ce chemin est le plus dangereux et le plus effroyable qui soit peut-être au monde, et que nous avions rencontré dans tout notre voyage. Il est taillé dans une montagne qui n'est qu'un seul rocher, et tellement escarpé qu'on a eu bien de la peine à y faire un chemin, et encore a-t-il fallu y suppléer par de la maçonnerie qu'on y a fait comme en l'air aux endroits où le roc manquoit; il est si étroit qu'à peine les chameaux ou chevaux y peuvent passer l'un après l'autre. A la main gauche ce roc sembloit pousser son sommet jusqu'aux nues, et il se déroboit à la vue. A la droite il s'ouvroit un abyme horrible, dans lequel la rivière se faisoit passage avec un bruit qui n'étonnoit pas moins l'oreille que ces précipices éblouissoient la vue et faisoient tourner la tête.*

Zu den erhabensten und schönsten Felsenpforten gehören die, welche Morier (l. c. p. 363—364. pl.) beschreibt. Sie heissen jezt Sawatschi und liegen nordöstlich von Firus Ko; man kann sie als Eingang und Ausweg eines und desselben besondern Durchganges betrachten. Morier bemerkt: *The moun-*

Digitized by Google

tains to the north, nord-east, and nord-west of the valley of Firouz Koh, have a particular hard appearance, being composed of nothing but bare rock. On a N. E. bearing, through these mountains, there are two passes which are great natural curiosities, and which well repaid the trouble we took to visit them. We rode for about eight miles in the plain, and leaving a small village on the left hand, we came to the foot of mountains without any apperture. On approaching nearer we perceived a dark and narrow passage, extending from the foot to the summit of the mountains as if it had been rend asunder, which on entering we found about six or ten feet wide, extending about hundred paces. The mountain on each side rose at least two or three hundred feet over our heads, whilst a stream of the purest and coldest water generally filled up the rood between the bases. Having quitted this, we entered upon a small open valley, trough which meandered this beautifull stream; and about a mile further, we again entered a pass similar to the former, but still more extraordinary. Water oozed from the highest summits, falling in small showers, whilst on both sides were large natural excavations and refreshing grottoes. The Persians, who generally are indifferent to the sublime and the picturesque, were here all extacy and astonishment. The King who had breviously pointed out the place, had said, «Go, see the wonderfull work of God.» Having traversed the second pass, we ascended a steep declivity, with the stream roaring in occasional cataracts through a very contracted bed, and come to another gorge more open than the others, on the rocks of which we saw large flocks of mountain goats, jumping from one crag to another over the most awfull precipices in a manner truly astonishing.

202. Ste. Croix, Voyages Histor. et Géogr. p. 138. et
Examen des Histor. d'Alexandre, p. 691.

203. Klaproth's Reise in den Kauk. etc. I. Th. S. 525—526.

204. Ebendas. S. 526.

205. L. XI. c. 3. §. 5. p. 416.

206. Strab. L. XI. c. 12. §. 8. p. 561—562.

207. Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. II. p. 445—446.

208. Ste. Croix, L. C. p. 130—131. note 4.

209. Strab. L. XV. c. 3. §. 6. p. 205.

210. Ptolem. Geogr. L V. c. 5. p. 137.
Mann. Geogr. d. Gr. u. Röm. VI. Th. 2 H. S. 175—176.

211. Diod. Sic. L. XIV. c. 20. p. 665.
Xenoph. Anab. Cyr. L. I. c. 2. §. 21. p. 19. Ed. Schn.
Mann. Geogr. d. Gr. u. Röm. VI. Th. 2 H. S. 236.

212. Strab. L. XIV. c. 3. §. 18. p. 713.

213. Strab. L. IV. c. 3. §. 19. p. 715.

214. Plin. Nat. Hist. L. V. c. 22. §. 18. p. 265.
Pococke's Descr. of the East; Vol. II. ch. 20. p. 174.
Mann. Geogr. der Gr. und Röm. VI. Th. 1. H. S. 486.

215. Man vergleiche die in der 41, 42 und 43 Anmerkung angeführten Nachrichten.

Digitized by Google

216. Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. Vol. II. p. 704—705.

217. Ibid. p. 705—706.

Amasia westlich kam derselbe Reisende am Dorfe Hadschi an einen andern riesenhaften Felsenpass, Daraki Derbent genannt (Ibid. p. 715).

218. Conf. Bayer de Muro Caucas. in Comm. Acad. Petrop. To. I. p. 425. et in Opusc. a Klotz. edit. p. 94.

219. Porter's Trav. in Georg. etc. Vol. II. p. 702—703. pl. 86.

220. Tournefort, Voyage du Levant; To. II. Lettre 21. p. 173.

221. Lib. Or. XI. Antioch. p. 350. I. 1. et p. 350—352. Ed. Reisk.

Iakouti trad. par de Guignes. Voy. Notic. et Extr. des Mss. de la Bibl. du Roi; To. II. p. 472. c. 18.

Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie mineure; ch. VII. p. 117—118. et p. 121.

Mann. Geogr. der Gr. u. Röm. VI. Th. 1 H. S. 467—473.

Macdon. Kinneir's Journey thr. Asia Min. Armen. and Koordist. p. 153—159.

Durch seine hohe Lage eine der schönsten Vesten des Alterthums, merkwürdig durch zwei hohe Felsenspitzen, und dadurch ähnlich denen von Amasia, Komana, und Antiochia am Orontes, ist *Schamachia* im vormaligen Schirwan, das unter der glorreichen Herrschaft des Kaisers Alexander mit Russland vereint worden ist. Die zwei Spitzen sind von ausserordentlicher Höhe, die eine trägt noch die Ueberreste des alten Schlosses. Weit bis zum Kamm zwischen den Spitzen, zog sich die alte sehr grosse Stadt hinauf. Ihre wohlerhaltenen Trümmer sind jezt mit dichtem Gebüsch bewachsen, und dadurch fast unsichtbar. Kämpfer liefert von diesem Orte und seiner Umgegend eine wohlerhaltene Abbildung (Amoenit. Exot. Fascic. II. relat. 10. §. 4. p. 432); Macdonald Kinneir (Geograph. Memoir on the Pers. Emp. p. 358.) hat ihn nur flüchtig erwähnt.

222. Richter's Wallfahrt. im Morgenl. XXIX. S. 281—283.

Macdon. Kinneir's Journey thr. As. Min. etc. p. 153. not. †.

223. Plutarch. in Lucull. c. XXXI. p. 296. Ed. Reisk.

Strab. L. XI. c. 13. §. 6. p. 581—582.

224. Strab. ibid. p. 581—582.

225. Ker Porter's Trav. in Geogr. Pers. etc. Vol. II. p. 619—621.

226. Tacit. Annal. L. XIII. c. 41. p. 128. Ed. Brot: *Artaxatis ignis immissus, deletaque et solo aequata sunt; quia nec teneri sine valido praesidio, ob magnitudinem moenium; nec id nobis virium erat, quod firmando praesidio, et capessendo bello divideretur.*

227. Dio Cass. L. LXIII. c. 6. p. 1030. I. 11. Ed. Reim.

228. L. C. p. 621.

229. Morier's Sec. Journ. in Pers. etc. ch. XX. p. 316—317.

230. Strab. L. XI. c. 13. §. 6. p. 582.

231. Morier's Second Journ. thr. Pers. etc. ch. XXII. p. 341.

232. Auch in der Krimm bemerkt man, auf dem Wege von Sudag nach

Digitized by Google

Theodosia, eine Menge einzeln stehender mehr oder weniger verwitterter Kalkfelsen, welche bald verfallenen Gebäuden, bald Menschen, Thieren oder Ungeheuern ähnlich zu sein scheinen. Auf diese Weise mag dem Pausanias und andern Reisenden der Berg Sipylus einer Bildsäule der trauernden Mutter Niobe ähnlich geschienen haben (Att. c. XXI. §. 5. p. 77). Von der Aehnlichkeit des Berges mit der Niobe spricht auch Eustathius (in Dionys. Alex. Perieg. v. 87. p. 130): *φαμένων τινῶν ἀκροτήριον εἶναι Φρύγιον, ἐοικὸς γυναικείῳ προσώπῳ τοῖς πόρρω ἀφεστηκόσιν ἐξ οὗ ὕδωρ ἀίνναον καταῤῥεῖ, ὅπερ ὁ μῦθος εἰς δάκρυον αὐτοματίζει τῇ Νιόβῃ.* Er sezt hinzu: *ὁρῶμεν δὲ καὶ τοὺς τὴν γραφικὴν τέχνην δεινοὺς, εἰς λεόντων μιμήματα, ἢ τοιούτων τινῶν θηρίων προτομὰς, τὰς τῶν ὀρέων ἐκτυποῦντας κορυφὰς, ὡς τῆς ὄψεως τοιαῦτά τινα φανταζομένης καὶ πόρρωθεν.* An der Stadt Botrys in Phönikien stand hart am Meere ein hoher menschenähnlicher Berg, der daher Lithoprosopon hiess; sein durch Erdbeben verursachter Einsturz gab der Stadt einen Hafen (Scylac. Peripl. p. 42. Cedren. Histor. Compend. p. 376. A).

233. Morier's Sec. Journ. in Pers. etc. ch. XXII. p. 339—340. pl.
234. Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. Vol. II. p. 626.
235. Ibid. p. 628.
236. L. XI. c. 13. §. 6. p. 581.
237. Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. II. p. 593—595.
Macdon. Kinneir's Geogr. Mem. of the Pers. Emp. 255.
238. Morier's Sec. Journ. thr. Pers. Armen. etc. ch. XXV. p. 398.
Ker Porter's Trav. in Georg. Pers. etc. Vol. II. p. 646.
239. Ioseph. Bell. Iudaic. L. VII. c. 8. §. 31. p. 424—425. Ed. Hav.
Plin. Nat. Hist. L. V. c. 19. S. 15. p. 262. I. 16.
Reland. Palaest. ex Mon. Vet. illustr. L. III. p. 658. Ed. Nor.
Bachiene hist. und geogr. Beschr. v. Paläst. II. Th. S. 302.
Mariti Viaggi per l'isola di Cipro etc. T. II. c. 9. p. 211—220.

Das zulezt genannte Buch gehört zu den Reisebeschreibungen, welche weitläuftig über die Geschichte der besuchten Länder und Orte sprechen, ohne etwas neues aus eigener Ansicht hinzuzufügen. Man erkennt aus Mariti's Worten, dass er nie Masada sahe.

240. Ioseph. Bell. Iudaic. L. VII. c. 8. §. 5. p. 426—427.
241. Id. ibid. c. 8. §. 6. p. 426—427. c. 9. §. 1. p. 432.
242. Id. ib. c. 8. §. 4. p. 425.
243. Diod. Sic. L. XX. c. 24. p. 422. I. 53.
244. Id. ibid. c. 24. p. 422. I. 50.
245. Gell's Itinerary of Greece; p. 97.
246. Histoire des Anc. Traités; P. I. c. 293. p. 250. note 4.
247. In Diodor. Sic. L. C. p. 422. not. 57.
248. Geogr. L. V. c. 9. p. 130.
249. In Diodor. Sic. L. C. p. 422. not. 57.
250. Geogr. L. V. c. 9. p. 130.
251. Memorab. Socrat. L. II. c. 1 §. 10. p. 68. Ed. Schneid: *Ἐν δὲ τῇ Εὐρώπῃ Σκύθαι μὲν ἄρχουσι, Μαιῶται δὲ ἄρχονται.*

Digitized by Google

XVIII.

Médailles de Pharnace II.

ROI DU BOSPHORE-CIMMÉRIEN.

---

1. Tête diadémée de Pharnace II, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Apollon assis sur un siège et tourné à gauche, tenant dans la main droite une branche de laurier, le coude gauche appuyé sur une lyre; devant lui, un trépied; dans le champ, à droite, la date *ΓΜΣ*, an 243; dessous, un monogramme qui paroît être composé des lettres *ΠΑΣ*. AV. 5.

Au Musée de l'université de Pesth.

Mus. Hedervar. Num. T. I. p. 185. not. tab. XIX. n. 425.

2. Tête diadémée de Pharnace II, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Apollon assis sur un siège et tourné à gauche, tenant dans la main gauche une branche de laurier, le coude gauche appuyé sur une lyre; devant lui, un trépied; dans le champ, à droit, la date *ΕΜΣ*, au 245; dessous, un monogramme composé des lettres *ΠΑΥ* ou *ΠΑΚ*. AV. 5.

Au cabinet Impérial de Vienne.

Froelich ad Num. Reg. Nov. Acces. p. 87. t. III. n. 4.
Num. Cimel. Caes. Reg. P. I. p. 3. n. 7.
Eckhel Catal Mus. Caes. Vindob. P. I. p. 135. n. 1.
Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 366.
Mus. Hedervar. Num. To. I. p. 185. n. 4435.

3. Tête diadémée de Pharnace II, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Même figure d'Apollon assis; dans le champ, la date *ΕΜΣ*, an 245; un monogramme composé des lettres *ΧΕ* (Mionnet monogr. no. 732). AV. 5

Au cabinet du Roi, à Paris.

Mionnet Descr. de Méd. Ant. To. II. p. 362. m. 22.
Visconti Iconogr. Gr. pl. XLII. m. 7. p. 138—140.

Digitized by Google

4. Tête diadémée de Pharnace II, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Même figure d'Apollon assis; dans le champ, la date *ΓΜΣ*, an 246; dessous, un monogramme inexactement dessiné, et composé des lettres *ΠΑΥ*, au lieu de *ΠΑΥ*, ou *ΠΑΚ*. AV. 4½.

Au cabinet royal à Munic.

Eckhel Doctr. Num. Vet. Vol. II. p. 366.

5. Tête diadémée de Pharnace II, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Même figure d'Apollon assis; dans le champ à droite, *ΖΜΣ*, an 247; dessous, la lettre *Δ*. AV. 5.

Aux cabinets de Vienne, et de Gotha.

Morelli Spec. Univ. Rei Num. p. 232. tab. XXIV. n. 1.
Liebe Gotha Numar. p. 10. et 457.
Havercamp. Allg. Hist. III. D. t. 3. n. 1.
Eckhel Catal. Mus. Caes. Vindob. P. I. p. 135. n. 2.
Eckhel Doctr Num. Vet. Vol. II. p. 366.

6. Tête diadémée de Pharnace II, tournée à droite.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΦΑΡΝΑΚΟΥ. Même figure d'Apollon assis; même date et même lettre *Δ*. AR. 5.

Vaillant Achaemenid. Imp. To. II. p. 204.
Havercamp. Allg. Hist. III. D. t. 3. m. 2.
Cary Hist. des Rois du Bosph. p. 32. pl. I. m. 3.

Toutes ces médailles dont je viens de donner la description ont été frappées au Bosphore, royaume dont Pharnace II, fils de Mithradate Eupator, avoit été gratifié par Pompée [1] l'an de Rome 691, l'an 63 avant notre ère. Cary [2] s'est donc étrangement trompé en ecrivant ces lignes: «lorsque Pharnace crut que les guerres intestines qui occupoient les Romains, favoriseroient ses desseins; il fit des incursions dans la petite Arménie et dans la Cappadoce, et s'empara du Pont, où il se comporta en tyran. Alors roi du Bosphore et maître du Pont où avoient régné ses ancêtres, il prit le nom fastueux de grand, et de roi des rois, et fit vraisemblablement frapper la médaille en or qui nous reste et que l'on vient de voir.» Observons que les médailles de Pharnace II. portant les époques *ΓΜΣ*, *ΕΜΣ*, *ΛΜΣ*, *ΖΜΣ*, qui correspondent aux années de Rome 699, 701, 702, 703, ne peuvent appartenir au Pont, puisque Pharnace n'a commencé à faire ses conquêtes que plusieurs années après, vers l'an de Rome 707. On ignore d'ailleurs pourquoi il n'existe

Digitized by Google

pas de ses médailles frappées depuis l'an 691 jusqu'à 699, et depuis 703 jusqu'à 707. On ne connoît non plus aucunes actions de ce roi, depuis son avénement au trône jusqu'à l'expédition qu'il fit au Pont: on est dans l'incertitude, s'il a fait la guerre aux Sauromates et à différentes tribus des Maeotes en Asie, ou s'il s'est occupé de préférence du bonheur et de la prospérité de ses peuples, ce qui auroit été sans doute plus sage. C'est dans les 9e, 11e, 12e et 13e années de son administration du Bosphore comme archonte, et de son règne sur les Maeotes qu'il a fait frapper les médailles marquées de ces époques. L'an 16 et de Rome 707, ou peu de tems auparavant, il s'empara, sans coup férir, de la Colchide, de l'Arménie, de la Cappadoce, d'Amisus, et de quelques autres villes du Pont qui alors étoient regardées comme appartenant à la Bithynie [3]. Le roi Déiotarus, injustement privé de l'Arménie, s'en plaignit à Domitius Calvinus que Jules César avoit chargé de la surveillance de l'Asie et des provinces limitrophes, et celui-ci ne tarda pas à attaquer Pharnace. Mais il fut vaincu [4]. Cette victoire enhardit Pharnace à étendre ses conquêtes, et à se mettre en possession de tous les états qui avoient appartenu à son père Mithradate [5]. Sur ces entrefaites Jules-César, ayant quitté l'Aegypte, vient s'opposer à Pharnace, le battit complètement, et tua ou fit prisonniers presque tous ses guerriers [6]. Pharnace s'enfuit avec mille cavaliers, et arrivé à Sinope il s'y enferma. Jules-César envoya pour le poursuivre Domitius Calvinus qui l'assiégea dans cette ville, Pharnace capitula, rendit Sinope, et reçut la permission de se retirer avec ses cavaliers. Il s'embarqua après avoir tué leurs chevaux, au grand regret de ces guerriers qui lui avoient été fidèles. Il arriva au Bosphore, réunit une troupe de Scythes et de Sauromates, et se mit en possession de Théodosie et de Panticapaeum. Attaqué ensuite par Asandre, à qui il avoit confié le gouvernement pendant son absence, ses cavaliers, faute de chevaux et de savoir combattre à pied, furent vaincus; seul il continua le combat d'une manière distinguée, et fut tué lorsqu'il n'avoit encore que cinquante ans [7].

Tous les auteurs qui parlent de ces événemens s'accordent à les placer durant le sejour que Jules-César fit à Alexandrie. Si donc Pharnace ne s'étoit fait surnommer le grand, et roi des rois qu'après son invasion du Pont, comme le croyoit Cary, il n'en auroit joui que fort peu de tems, et n'auroit pas même eu celui de faire graver ces titres sur sa monnoie. Mais les médailles dont je viens de donner la description, prouvent que Pharnace avoit, assez long-tems

Digitized by Google

avant ses expéditions, adopté ces titres, en suivant l'exemple de Tigrane roi d'Arménie. Il espéroit peut-être pouvoir profiter des troubles qui désoloient alors la ville de Rome, pour se les attribuer définitivement. Peut-être aussi qu'il les avoit adoptés, après avoir soumis plusieurs princes et chefs des Maeotes et Sauromates [8] On doit conclure de ces remarques que les médailles de Pharnace découvertes jusqu'à présent, ont été frappées au Bosphore et non pas au Pont.

J'observe à cette occasion qu'on ne peut pas soutenir, comme le prétend Visconti [9], que Mithradate Eupator ait affecté la domination de la Grèce, et qu'il se soit conformé à l'usage adopté par les rois des dynasties macédoniennes; ni qu'il ait dédaigné par cette raison les titres des despotes de l'orient. Ce prince n'a jamais eu aucune prétention sur la Grèce, et s'il l'a envahie ce n'étoit que pour faire diversion aux attaques des Romains, et en essayant de les engager à quitter l'Asie et le Pont.

Il n'est pas vrai non plus que Mithradate ait pris le titre de grand et de roi des rois, comme le croit l'auteur de l'article de Mithradate dans la Biographie universelle [10]. Car si Mithradate avoit eu cette ambition, les légendes de ses médailles en feroient foi; mais on ne trouve ce titre fastueux sur aucune. Mithradate est un des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention; il étoit grand sous tous les rapports, mais il n'affecta jamais de le paroître, et on pourroit lui appliquer ce qu'Aeschyle [11] a dit d'Amphiaraus:

Οὐ — δοκεῖν ἄριστος, ἀλλ' εἶναι θέλει.

Il est donc évident que Mithradate Eupator n'a jamais adopté ces titres, dont se sont décorés d'autres rois d'un mérite très-équivoque.

L'article de Pharnace II. inséré dans la Biographie universelle [12] offre encore quelques erreurs. Je crois devoir prévenir les lecteurs contre de pareils récits, de crainte qu'ils ne se repandent avec un certain succès parmi les amateurs d'antiquités et dans le grand public, pour lequel cet ouvrage paroît être écrit plutôt que pour les gens de lettres. Au lieu d'une seule expédition faite par Pharnace pendant que Jules-César étoit en Aegypte, et qui fut entreprise et terminée l'an de Rome 707, l'auteur de l'article cité en suppose deux. D'une révolte contre son maître dont Asandre s'étoit rendu coupable, le même auteur en fait deux, sans penser que Pharnace n'auroit pas confié ses états à Asandre une seconde fois après en avoir été déjà ou attaqué, ou trahi. Cette erreur ne se trouve pas

Digitized by Google

à l'article Asandre de la même Biographie universelle [13]; mais il a le défaut d'être trop court et trop insuffisant pour ceux qui voudroient le consulter pour leur instruction.

D'après l'hypothèse de Visconti [14] le type d'Apollon que porte le revers des médailles de Pharnace II. doit se rapporter à la ville de Milet. Après avoir décrit la figure d'Apollon, il ajoute: «le trépied qui est devant la figure est le symbole des oracles; il est propre à ce dieu, et il caractérise plus particulièrement ici Apollon Dydiméen, qui avoit à Milet, ville de l'Ionie, un oracle révéré de tout l'Orient. Panticapée (l'auteur auroit dû dire Panticapaeum) la capitale de Pharnace, ville située sur le rivage européen du Bosphore, étoit une colonie de Milet: c'est donc à Panticapée qu'on a frappé cette médaille, ainsi que presque toutes celles du même roi dont on a connoissance.» Cette conjecture n'a aucune probabilité. Car si les habitans de Panticapaeum n'ont jamais représenté sur aucune de leurs monnoies l'Apollon Didyméen révéré à Milet; si les têtes d'Apollon ne se trouvent pas plus souvent sur la monnoie de Panticapaeum que celles d'autres divinités; si les Olbiens qui étoient aussi une colonie de Milet, laissoient à leur métropole sa divinité didyméenne et adoroient Apollon Ithyporus [15]; si enfin le trépied sur les médailles de cette ville n'offre rien qui puisse nous autoriser à l'attribuer à la divinité milésienne: il n'y a pas de doute que Pharnace a eu d'autres motifs qui l'ont guidé dans le choix du type de ses médailles. Si Pharnace avoit voulu placer Apollon Didyméen sur sa monnoie, il n'auroit pas manqué de faire représenter cette divinité de la même manière qu'elle l'étoit dans son temple à Milet. Mais l'Apollon Didyméen que nous offrent les médailles de cette dernière ville, quelquefois avec son nom *ΜΙΛΗΣΙΩΝ ΔΙΔΥΜΕΥΣ*, n'est pas représenté comme nous le voyons sur les médailles de Pharnace, assis, la partie inférieure couverte de sa draperie, appuyé sur une lyre, et un trépied devant lui; mais on le voit nu, debout, et tenant dans la main droite un arc, et un petit cerf dans la gauche [16]. Par une erreur semblable Millin [17] avoit crû voir sur un tétradrachme de Panticapaeum Apollon Didyméen révéré à Milet.

Le monogramme que l'on trouve sur les médailles 2 et 4, et sur plusieurs autres qui sont d'Asandre, successeur de Pharnace, pourroit peut-être indiquer Panticapaeum [18], capitale du Bosphore Européen.

Digitized by Google

Une médaille de Pharnace II. en argent n. 6. ayant été decrite par Vaillant, Patin, Spanheim, Gessner, Havercamp, Cary et Eckhel, sur la seule autorité de Wolfgang Lazius, et qui a été citée comme antique par Visconti [19], et très-suspecte et on a raison de douter de son authenticité.

Je n'avois donné aucune explication de deux monogrammes dont on voit l'un sur la médaille de Démétrius [20], roi de l'Inde, l'autre sur celle de Spartocus, roi du Bosphore-Cimmérien [21]; je n'avois fait que les indiquer. Malheureusement mon silence est devenu la cause d'une double erreur. Car on a trouvé dans le monogramme de la médaille de Démétrius, l'indication d'une époque qui ne s'y trouve point; et un amateur en numismatique a cru voir, dans celui de la médaille de Spartocus, le chiffre de la ville de Panticapaeum. Mais il se trompe; car les monogrammes ne doivent pas être regardés que dans un seul sens, que démontre le type et la légende de la monnoie. Si on les regardoit d'un autre côté que celui que je viens d'indiquer, on changeroit en même tems la signification de toutes les lettres; le Σ deviendroit tantôt un *M*, tantôt un *W*, le *H* un Ξ etc. S'il étoit permis de tourner ces chiffres à volonté, on en pourroit déduire tout ce qu'on voudroit.

---

1. Dio Cass. L. XXXVII. c. 14. p. 120. Ed. Reim.

2. Hist. des Rois du Bosph. Disc. prél. p. 20 et p. 32.

3. Dio Cass. L. XLII. c. 46. p. 331—332: *ἐπιθυμήσας δὲ πᾶσαν τὴν πατρῴαν βασιλείαν ἀνακτήσασθαι, ἐπανέστη κατ' αὐτὴν τήν τε τοῦ Καίσαρος καὶ τοῦ Πομπηΐου στάσιν. καὶ, οἷα τῶν Ρωμαίων τότε μὲν πρὸς ἀλλήλους ἀσχόλων γενομένων, αὖθις δὲ ἐν τῇ Αἰγύπτῳ κατασχεθέντων, τήν τε Κολχίδα ἀκοντὶ προσηγάγετο, καὶ τὴν Ἀρμενίαν ἀπόντος τοῦ Δηΐοτάρου πᾶσαν· τῆς τε Καππαδοκίας καὶ τῶν τοῦ Πόντου πόλεών τινας, αἱ τῷ τῆς Βιθυνίας νομῷ προσετάχατο, κατεστρέψατο.*

4. Hirt. Bell. Alex. c. XXXIV—XL. p. 808—814. Ed. Oud.
Dio Cass. L. XLI. c. 63. p. 302.
Plutarch. Iul. Caes. c. L. p. 259.
Flor. Rec. Rom. L. IV. c. 2. §. 61—63. p. 695. Ed. Duck.

5. Hirt. Bell. Alex. c. XLI. p. 814: *Pharnaces, rebus secundis elatus, quum de Caesare ea, quae optabat, speraret, Pontum omnibus copiis occupavit; — Pontumque nullo defendente, paternum regnum se recepisse glorians, obtinebat.*

6. Hirt. Bell. Alex. c. LXXVI—LXXVII. p. 844—845.
Dio Cass. L. XLII. c. 47—48. p. 333. L. XLIV. c. 46. p. 411.
Appian. Bell. Civ. L. II. c. 91. p. 299—300.
Plutarch. Iul. Caes. c. L. p. 259—260.
Sueton. Caes. c. XXXVII. p. 83—84. Ed. Burm.
Flor. Rer. Rom. L. IV. c. 2. §. 63. p. 695—696.

Digitized by Google

7. Appian Bell. Mithr. c. CXX. p. 827. I. 24. et Bell. Civ. c. XCI. p. 300—301.

Dio Cass. L. XLII. c. 48. p. 334. I. 35.

8. Appian. Bell. Mithr. c. CII. p. 795. I. 93· *Ὁ δὲ Μιθριδάτης, ἐς τὴν Μαιῶτιν ἐμβαλὼν, ἧς εἰοὶ πολλοὶ δυνάσται.*

9. Iconogr. Grecque; To. II. p. 140.

10. To. XXIX. p. 170.

11. Ap. Plutarch. de Aud. Poet. c. XI. p. 120. Ed. Wytt.

12. To. XXXIV. p. 12—14.

13. To. II. p. 562.

14. Iconogr. Grecque; To. II. p. 140.

15. Serapis, IX. Abhandl. S 272—273.

16. Peller. Méd. des Peupl. et Vill. To. II. p. 76. pl. XVII. m. 39.

Numi Gul. Hunter, p. 204. n. 10.

Mionn. Descr. de Méd. Ant. To. III. p. 167. m. 769. et 774. p. 168. m. 777.

17. Monum. Inéd. To. I. ch. 4. p. 28. pl. IV. m. 4.

Cette médaille n'est pas un didrachme, comme elle est nommée dans le livre cité.

18. J'observe que le graveur des monogrammes de l'ouvrage de M. Mionnet a omis dans le chiffre ou monogramme que portent les médailles de Pharnace, Pl. VII. n. 531. les traits d'en haut qui appartiennent à la lettre Υ ou Κ.

19. Iconogr. Grecqne, To. II. p. 140. note 1.

20. Voyez pl. VIII. m. 1.

21. Voyez pl. IV.

Digitized by Google

Nachhall

VOM

NORDGESTADE DES PONTUS.

EIN SCHREIBEN

an den

HERRN STAATSRATH UND RITTER

H. v. Köhler,

zur Würdigung seiner Beurtheilung der im Jahre 1822, im XX. Bande der Wiener Jahrbücher der Literatur gedruckten Schrift:

ALTERTHÜMER AM NORDGESTADE DES PONTUS.

Von dem Verfasser derselben.

15.

Digitized by Google

Digitized by Google

Raoul-Rochette's, im Jahre 1822, zu Paris herausgegebene Schrift: *Antiquités grecques du Bosphore-Cimmérien* (235 S. in 8), hatte, von Seiten des Akademikers, Staatsraths v. Köhler, eine, in sehr gereiztem Tone abgefasste Kritik veranlasst, die für seinen «Serapis» — eine Sammlung von Abhandlungen antiquarischen Inhalts — bestimmt war, und zuerst in besonderen Abdrücken, mit veränderter Seitenzahl von ihm vertheilt wurde.

Der Druck dieser Recension wurde so eben fertig, als Hrn. v. Köhler meine, im XX. Bande der (Wiener) Jahrbücher der Literatur (Oct.—Dec. 1822, S. 259—351) abgedruckte Anzeige des Raoul-Rochette'schen Werkes zu Gesicht kam. Ich hatte solche unter der Ueberschrift «Alterthümer am Nordgestade des Pontus» gegeben, und die 100 Separat-Abdrücke, welche ich anfertigen liess, erschienen, begleitet von einigen Nachträgen, unter demselben Titel, mit der Jahrzahl 1823.

Dies rief zuvörderst eine kurze, sehr absprechende Erklärung von Seiten Köhlers, in französischer Sprache hervor, der späterhin eine, ebenfalls für den Serapis bestimmte, deutsch geschriebene Abhandlung folgte.

Ergrimmt war Hr. v. Köhler gegen mich zu Felde gezogen und, wie ich glaube, nicht ganz ohne Nutzen für die Wissenschaft, denn in seiner, gegen mich gerichteten Schrift, musste er in manche Erörterungen eingehen, die er früher bei Seite liess. Ueberzeugt, dass ich das von mir gesagte zu vertheidigen im Stande seyn werde, hob ich den Handschuh auf, indem ich seiner Recension den hier folgenden, nur zum Vertheilen bestimmten «Nachhall vom Nordgestade des Pontus» entgegensetzte.

Ich verdanke dieser Erwiederung zahlreiche freundliche Worte und Schreiben von hochverdienten Männern wie *Letronne*,

Digitized by Google

Hase und *Malte-Brun* in Paris, *Böckh* in Berlin, *Gottf. Hermann* in Leipzig, *I. H. Voss* in Heidelberg u. a., — einen Lohn, den ich nie zu erwarten hoffte, und dessen grosser Theil Hrn. Dr. Jos. v. Eichenfeld *) in Wien gebührt, der, nebst andern gründlichen Kennern des Alterthums mich, in Beziehung auf die Inschriften, durch seine Gelehrsamkeit kräftig unterstützte.

Es bleibt nur noch zu bemerken übrig, dass hier, bei Hinweisungen auf die Köhler'schen Abhandlungen, die Seitenzahlen nicht, wie zuerst, sich auf die Separat-Abdrücke, sondern auf die jetzt erscheinende Sammlung («Serapis») beziehen. In betreff meiner «Nordgestade» sind die Seiten-Zahlen der besonderen Abdrücke beibehalten worden; es entspricht die 3-te Seite derselben der 259-sten im XX. Bande der (Wiener) Jahrbücher der Literatur.

Köppen.

St. Petersburg,
den 23. Januar 1850.

*) Die gelehrte Welt verdankt Hrn. Dr. von Eichenfeld eine im Jahre 1836 erschienene Sammlung alter Grammatiker (Analecta grammatica), welche er, in Gemeinschaft mit Dr. Endlicher, aus dem Handschriften-Schatze der k. k. Hofbibliothek in Wien zu Tage förderte.

Digitized by Google

P. T.

So eben habe ich Ihre Beurtheilung meiner «Nordgestade etc.» aus den Händen gelegt. Es ist eine derbe Schrift, der ich jedoch Belehrungen verschiedener Art zu verdanken habe. Das Ganze, ich muss es Ihnen nur aufrichtig gestehen, hat mich im Grunde nicht geärgert; denn wie könnte ich wohl verlangen, dass Sie hätten artiger seyn sollen, als Sie es wirklich sind? Weit entfernt sey es von mir, einen Mann von Ihrem Alter und Ihren Verdiensten kränken zu wollen; aber Sie werden doch selbst einsehen, dass ich genöthigt bin, Ihre Beurtheilung zu beantworten. Erlauben Sie mir daher Ihren, doch hoffentlich wohlgemeinten Angaben, meine, wenigstens für Sie nicht überflüssig scheinenden Berichtigungen entgegen zu setzen.

Als ich im Jahre 1819, mit meinem, jetzt in Irkutsk befindlichen Freunde, Hrn. v. Garishskij zum Kaukasus ging, besuchten wir Stol'noje, wo sich die Ihnen bekannte reiche Sammlung olbischer Inschriften befindet. Dort wurde jede Inscription, welche der Eine von uns copirt hatte, vom Andern mit dem Originale verglichen. Beide thaten wir unser Möglichstes, um genau zu seyn. Von den zwei grösseren Inschriften (dem Psefisma für den Protogenes und dem für Theokles) hatten wir damals, aus Mangel an Zeit, nur einige Zeilen abgeschrieben.

In St. Petersburg fand ich darauf beim Hrn. Collegienrath v. Jermolajew in Papier eingeriebene Facsimile von mehreren jener Inschriften. Diese habe ich zum Ueberflusse noch mit unseren Abschriften verglichen, und solche bei dieser Gelegenheit treu befunden.

Im Jahre 1821, als ich in's Ausland gehend, von Charkow nach Kijew reisete, begab ich mich nochmals nach Stol'noje, um mir dort eine Abschrift vom Psefisma zu Ehren des Protogenes, deren Mittheilung Sie mir versagt hatten, zu verschaffen. Dieses kostete mich einige Tage Zeit, und ich hätte bald mein Leben in der Dessna eingebüsst, die damals eben gefror.

Frühmorgens ging ich zur Arbeit, und war erst in der Nacht gegen drei Uhr mit der Abschrift des Beschlusses fertig. Am nämlichen Tage hatte ich noch die älteren Abschriften von den übrigen Steinen geprüft, und bei dieser Gelegenheit ganz unerwartet gefun-

Digitized by Google

den, dass sich in dem von Ihnen in den Dörpt'schen Beiträgen (1814, Heft 2) edirten Beschlusse für den Theokles, Abschreibefehler eingeschlichen hatten. Von den Hauptstellen besorgte ich mir die nöthigen Facsimile, und nahm solche mit in's Ausland.

Als ich in Wien angekommen war, äusserten mehrere Gelehrte, denen ich diese Inscriptionen mittheilte, den Wunsch, dass ich solche zum Druck befördern möchte. Bei meiner Abreise nach Ungarn liess ich dieselben beim Herrn Kopitar, der sich dafür besonders interessirt hatte. Kaum war ich nach Wien zurückgekehrt, als man mich auf Hrn. Raoul-Rochette's Schrift: «*Antiquités grecques du Bosphore-Cimmérien etc.*» aufmerksam machte, und zugleich mich aufforderte, die genannte Schrift anzuzeigen, bei dieser Gelegenheit aber auch das noch unedirt Gebliebene öffentlich mitzutheilen.

Schon seit einigen Jahren beschäftigte mich die Geschichte von Olbia. Mehrere einzelne Aufsätze über diesen Gegenstand erfreuten sich schon der nachsichtigen Beurtheilung und Billigung einiger der vorzüglichsten Gelehrten Russlands. Unter andern verdanke ich besonders einer hohen, um die Wissenschaften viel verdienten geistlichen Person mehrere Bemerkungen zu dieser Vorarbeit, und ein, als vorzüglicher Beförderer des historischen Forschens gepriesener Magnat, der meine Aufsätze gelesen hatte, erklärte unaufgefordert, dass er bereit sey, die Kosten zum Druck dieser Schrift zu tragen.

Die griechischen Inschriften, welche ich besass, hatte ich meistens eigenhändig copirt, und hatte Keinem die Mittheilung derselben zu danken; ich fand es also selbst nicht unrathsam, meine Ansichten über die Alterthümer des südlichen Russlands und über dessen vorhistorische Zeit Deutschlands gelehrtem Publicum vorläufig zur Prüfung vorzulegen. Der einzige Wunsch, belehrt zu werden, war mein Zweck, als ich darein willigte, die Schrift des Hrn. Raoul-Rochette anzuzeigen. So entstand nun auch der, Ihrer Ansicht nach doppelte und Ihnen unverständliche Titel meiner Arbeit, die also theils eigene Ansichten zu Tage fördern sollte, theils Anzeige einer fremden Schrift seyn musste.

Gern hätte ich die Herausgabe Ihrer Arbeiten abgewartet, aber wie durft' ich wohl auf die Erscheinung derselben rechnen, da Sie solche schon seit dem Jahre 1804 versprechend, uns bis jetzt, nach achtzehn Jahren, noch immer vergebens darauf warten liessen. Forschungen über den Bosporus und dessen Geschichte sind keine vortheilhaften Verlagsartikel, diess brauche ich Ihnen wohl nicht erst zu sagen.

Digitized by Google

Ich ging also zur Arbeit; stellte, so gut es sich thun liess, einen Theil von dem, was ich gesammelt hatte, mit Hinsicht auf die «*Antiquités grecques*» zusammen, und so entstand nun die Schrift, welche Sie Ihrer Beurtheilung unterwarfen.

Welcher aufrichtige Freund der Wissenschaften darf es wohl übel nehmen, dass man seine Arbeit einer Prüfung unterwirft? Welcher nur Halbgelehrte dürfte wohl jemals träumen, dass seine Ansichten die einzig unwiderlegbaren, dass sein Ideengang der einzig richtige sey? Ungeheuchelten Dank weiss ich Ihnen dafür, dass Sie sich die Zeit nahmen, meine Arbeit einer Kritik zu unterwerfen. Nur hätten Sie Ihre Beurtheilung auch mit mehr Schonung unserer beiderseitigen Ehre aussprechen können. Das Resultat Ihrer Arbeit für mich ist, dass ich mich, ohne jemals Ansprüche darauf gemacht zu haben, durch Sie selbst in den Kreis von Männern versetzt sehe, die ich achten gelernt habe. Wenn Sie gegen mich schrieben, warum mussten Sie den Faden der Schmähungen gegen Hrn. Raoul-Rochette wieder anspinnen? Oder wenn Sie nicht glaubten mich gut genug angreifen zu können, ohne auch ihm die schon zum Ueberdrusse gespendeten Vorwürfe nochmals zu wiederholen, warum haben Sie geglaubt mit mir zugleich ein ganzes Heer von todten und noch lebenden Gelehrten, wie Buhle, Chandler, Clarke, Heyne, Kanngiesser, Pallas, Ritter, Stempkowskij, Ukert, Visconti und Waxel, alle die der neuen Lehre Gerechtigkeit widerfahren lassen, alle die Hrn. Raoul-Rochette's Schrift bisher angezeigt haben, wie Arneth, Jomard, Hase, Letronne u. s. w., ja selbst Hrn. v. Blaramberg angreifen zu müssen?

Und glauben Sie dass es damit abgethan sey, wenn man die Angaben und Gründe der Gegner zu verwerfen sucht, ohne selbst neue dagegen aufzustellen? Je strenger, je absprechender der Kritiker ist, um so mehr darf der Beurtheilte von ihm kein bloss negatives Verfahren heischen; er darf mit Recht positive Belehrung fordern. Und wenn man nun alles zusammen nimmt, was Sie seit der Herausgabe der *Antiquités grecques* auf mehr denn zweihundert Seiten gegen den würdigen und so anspruchlosen Oberst v. Stempkowskij, gegen Hrn. Raoul-Rochette selbst, und endlich gegen mich haben drucken lassen, wie sparsam, wie unsicher ist denn am Ende doch die Belehrung, die wir aus allen diesen Streitschriften schöpfen können! Wie wenig lohnend im Vergleiche mit allen den Bitterkeiten, mit welchen Sie, einem jeden Leser zum Aergerniss, so freigebig sind? Wenn Sie hie und da sich genöthigt

Digitized by Google

sahen, Ihre Gegenansicht positiv auszusprechen, haben Sie da auch immer die erforderlichen Belege dafür beigebracht? — Gewiss nur gar zu sparsam.

Wie ganz anders wäre es, wenn Sie, statt dieser 216 Schmähseiten, uns die gewiss interessanten Resultate Ihrer bisherigen Forschungen, wenn auch nur gedrängt, doch erwiesen mitgetheilt hätten. Wie sehr würden Sie dadurch sich selbst mehr Ehre, den Forschern mehr Nutzen gebracht haben.

Unerträglich muss selbst jedem Fremden der anmassende Ton seyn, in welchem Sie von Ihren eigenen Arbeiten sprechen. Wissen Sie denn nicht, dass jeder prüfende Leser vom Hause aus eine Art Gegner des Autors ist, und dass jeder helldenkende Kopf ihm um so weniger Glauben beimisst, je ungestümer er solchen gewaltsam erpressen will.

Meinen Sie denn, dass es überhaupt jemals einen Schriftsteller geben könne, der nicht mehr oder weniger irre? Erlauben Sie mir, dass ich Ihnen aus Ihren eigenen Schriften das Gegentheil, so kurz als möglich, darzuthun suche; und wenn Sie einsehen lernen, dass auch Sie Mensch sind, so geben Sie sich zufrieden, und denken Sie:

Homo sum: humani nihil a me alienum puto.

Nun zur Sache.

Zum Hauptvorwurfe machen Sie mir die vielen Beweisstellen aus den verschiedenen Autoren, die ich anführe. Aber, gesetzt dass diess ein Verbrechen wäre, (was mir doch nicht recht einleuchten will), wo würden Sie mir wohl dreizehn Citate auf einer so weitläuftig gedruckten Seite nachweisen können, wie dieses z. B. der Fall ist auf der hundert und fünften Seite Ihrer Remarques sur un ouvrage intitulé Antiquités grecques etc.? Freilich haben Sie solche in den Text selbst eingeflochten, aber diess möchte ich Keinem rathen, der seinen Leser nicht gewaltsam in der Lectüre stören will. Dass übrigens ich selbst einige stellen der Klassiker falsch citirt oder missverstanden hätte, (wie Sie zuerst in Ihrer französischen Notiz über meine Arbeit behaupteten), möchte Ihnen wohl schwer fallen zu beweisen, da die angeführten Stellen, wie ich solches bisher immer gethan habe, von mir während des Drucks nochmals mit den namhaft gemachten Quellen selbst collationirt wurden. Wo wäre mir's wohl z. B. widerfahren, eine Stelle in Beziehung auf einen männlichen bosporischen Regenten Pärisades anzuführen, wo (im Polyaen VII, cap. 16) nur von einer Frau Parysatis genannt, (der Mutter des Artaxerxes), die Rede ist, wie Ihnen solche

Verwechselung, gleich anderen ähnlichen Ungenauigkeiten, schon Hr. Raoul-Rochette in seinen Antiquités etc. (S. 50 und 53) nachgewiesen hat? Haben Sie nicht selbst in Ihrer letzten gegen mich gerichteten Schrift (Ser. II, 32) eine Stelle aus meinen «Nordgestaden» verunstaltet (mit Weglassung einiger Wörter) excerpirt, und verlangen dann doch noch, dass das von mir gebrauchte Vorwort in den abgeänderten Satz hineinpasse.

Indem Ihnen der Ausdruck Autopsie Stoff zu neuem Aergernisse bietet, suchen Sie mich (Ser. II, 8 u. 32) in Beziehung auf die Sammlung von Alterthümern in Tultschin zu belehren, und behaupten, dass es lächerlich sey, dort ein Museum zu nennen, welches daselbst nie existirte. Würden Sie sich der von Ihnen doch gewiss schon gelesenen Werke besser erinnern, so würde es Ihnen wohl eingefallen seyn, dass der verstorbene Graf Johann Pototzki, selbst in seinen Schriften von einem *Musée de Tulczyn* spricht *), und dass auch Clarke (I, 620 der 3-ten Ausgabe) das nämliche wiederholt. Ist diess also ein Irrthum, so kann solcher nicht mir zugeschrieben werden, da ich mich nie einer Anwesenheit, und also auch nie einer Autopsie in Tultschin selbst gerühmt habe.

Kommt es so sehr auf den buchstäblichen Sinn der Worte an, wie konnten denn Sie z. B. S. 25 ff. sagen, dass Sie die Inschrift des Xenoklid, welche ich zuerst die Ehre hatte Ihnen mitzutheilen, und die sich doch in Akdengissowka befindet, in Taman copirt hätten? Oder sollten die Steine, auf denen diese Inschrift steht, aus der Akdengissow'schen Kirche nach Taman transportirt worden seyn, um dort unter freiem Himmel deponirt zu werden? Dass bei Ihnen nicht die bisweilen wohl fälschlich so genannte Halbinsel Taman, sondern das Städchen dieses Namens zu verstehen sey, scheint das Vorwort «in» zu beweisen.

Endlich, wenn Sie behaupten, dass die Franzosen Recht haben, *Bosphore* zu schreiben, weil das richtigere *Bospore* bei ihnen schlecht klingen würde, «eine Veranlassung, die im Deutschen wegfällt,» so machen Sie da der Sprache Ihres Vaterlandes kein gar grosses Compliment, denn diess ist doch gerade so, als wenn Sie sagten, dass das, was der Franzose nicht brauchen kann, dem Deutschen noch gut genug sey.

---

*) Histoire ancienne du Gouvernement de *Chèrson* etc., à *St. Pétersbourg* 1804. 4. p. 29.

Digitized by Google

Nun sei es mir erlaubt, das flüchtig durchzugehen, was Sie über die von mir mitgetheilten

Münzen

sagen. Gern würde ich Ihnen die erste Bekanntmachung der mir gehörenden Antiquitäten dieser Klasse überlassen haben, wenn ich überzeugt gewesen wäre, dass Sie sich wirklich einmal zu dieser Arbeit angeschickt hätten. Nun hiess es aber noch in Ihrer Schrift: Médailles grecques. *St. Petersburg* 1822. 8, S. 13: «Incertain si les circonstances me permettront de publier bientôt mes recherches sur l'histoire du Bosphore Cimmérien» u. s. w. — Wie durft' ich da länger anstehen mit der Bekanntmachung dessen, was mir der Zufall in die Hände geführt hatte? Sey's auch wenig nur, ich gab es gern, und ohne mir ein Verdienst daraus machen zu wollen, der Prüfung hin. Möge ich immer hie und da geirrt haben in dem, was ich über diese Münzen niederschrieb; ich glaube dennoch nicht Unrecht gethan zu haben, dass ich solche edirte. Und wer wäre denn wohl jetzt schon der Mann, der uns mit unbedingter Sicherheit die bosporische Münzkunde vortragen könnte, da Sie doch selbst, schon zwanzig bis dreissig Jahre mit diesen Münzen umgehend, dennoch weder im Allgemeinen noch im Einzelnen ganz damit im Reinen sind. Hier die Belege dazu aus Ihren eigenen Schriften.

Wenn Sie in Ihrer Schrift: Médailles grecques, S. 40 sagen; «Il n'est pas moins *certain* par des médailles qui sont au cabinet «Impérial de Russie et dans celui de M. le Chevelier Allier de Hau«teroche, que *Sauromate V.* a été Roi du Bosphore pendant les an«nées ZKΦ. 527. HKΦ. 528. et ΘKΦ. 529. D'un autre côté nous «possédons des médailles frappées sous *Cotys III. avec les mêmes dates*,» — wie kann es denn in Ihren gleich darauf erschienenen Remarques sur un ouvrage intitulé Antiquités grecques etc. Ser. I, 147 heissen: «Ce «n'est qu'avec la médaille de l'année suivante HKΦ. 528. que doit com«mencer le règne de *Cotys IV.* parce que cette pièce, aussi bien que «celles avec les dates ΘKΦ. 529. et ΛΦ. 530. sont d'une fabrique «toute différente et présentent un autre portrait. Ces trois dernières dates appartiennent donc *certainement* à un autre roi, à *Cotys IV.*»

Hier werden also die bosporischen Münzen mit den Jahrzahlen 528 und 529 zuerst Cotys III., dann aber Cotys IV. zugeeignet, und das *certainement* der zweiten Angabe senden Sie aus, damit es das *certain* der ersteren schlagen helfe.

Ob folgende Notizen consequenter sind, überlasse ich Ihrer eigenen Beurtheilung.

Digitized by Google

In der nämlichen Schrift (Méd. gr. S. 41 ff.) führen Sie Münzen des Rhescuporis V. an mit den Jahrzahlen 543, 544, 545, 546, 547, 548 und 549. Die beiden letzteren werden hier *les dernières dates de ce Roi* genannt. Dass hier nichts verschrieben sey, beweist schon ebendaselbst (S. 14) Ihre Behauptung: Les médailles de dates postérieures (à celles d'Aréansès, qui portent les dates 550 et 551) *ne sont pas de Rhescuporis V. mais de Rhescuporis VI.* Diesem Letzteren wird nun hier eine Münze vom Jahre 552 zugeschrieben.

Nun aber liest man in Ihrer gegen mich gerichteten Schrift (Ser. II, 22) Folgendes: «Wie wenig endlich jene ganze Wahrnehmung be«deute, erhellt überdies daraus, da andere Münzen Rhescuporis VI., «die ich vor mir habe, die Zahlen *ΘΛΦ. ΜΦ. ΛΜΦ. ΒΜΦ. ΓΜΦ.* «*ΔΜΦ. ΕΜΦ.* (d. i.: 539, 540, 541, 542, 543, 544 und 545) tragen etc.»

Liesse man nun beide Angaben gelten, nach welchen Rhescuporis V. in den Jahren 543—549, Rhescuporis VI. aber in den Jahren 539—545 regiert haben soll, so würde daraus folgen, dass Rhescuporis VI. zum Theil schon der Vorgänger des Rhescuporis V. gewesen sey; was doch nicht in der Natur der Sache liegt.

Aber dieses ist noch nicht genug. In einer dritten Schrift (Remarques etc.; Ser. I, 146) findet sich noch eine dritte widersprechende Angabe. Hier ist die Rede von einer *médaille de Rhescuporis V. l'unique de ce roi, portant la date ΑΛΦ.* 531, und dieser Rhescuporis V., den Sie für einen Mitregenten des Ininthiméyus halten, wird hier (S. 147) unterschieden von Rhescuporis VI., welchem die Münze mit der Jahrzahl *ΣΛΦ.* 536. angehören soll.

Schwer möchte es daher Demjenigen werden, der sich, aus den hin und wieder zerstreuten bestimmten Angaben in Ihren Schriften, zur bequemern Uebersicht eine Tabelle, nach Art der Fröhlich'schen, verfertigen wollte.

Zeugen solche, übrigens jedesmal mit der grössten Ueberzeugung von Ihnen vorgetragene Behauptungen, dass auch Sie, selbst im Ordnen der Münzen noch keineswegs auf festem Grunde stehen, und noch täglich fortarbeiten (wofür natürlich jeder Freund der Wissenschaft Ihnen Dank wissen muss): so darf man um so weniger glauben, dass auch jede von Ihren einzelnen Angaben genau sey. Um nicht gar zu weitläuftig zu werden, will ich hier nur Einiges berichtigen.

Dass die erste der von mir edirten Münzen einem syrischen Seleukus und keinem Leukon angehöre, ist, mit Erlaubniss, durch das, was Sie (Ser. II, 18) sagen, von Ihnen noch keineswegs dargethan.

Digitized by Google

Gerade diese Münze, welche Sie eine von derjenigen Art nennen, die sehr häufig vorkommen, führt Mionnet, der doch das Gewöhnlichste oder Bekannteste auch kennt, nicht auf; und syrische Münzen mit dem Haupte der Pallas und dem geflügelten Blitze zugleich, sind, so viel ich weiss, noch keine vorgekommen. Hier müsste man demnach, um Ihren Worten Glauben beizumessen sich bloss auf die Gestalt und die Arbeit der Münze verlassen, was, doch wohl immer so allein noch kein ganz sicheres Kriterium abgibt.

Gegen das vollgültige Zeugniss meiner Abbildung Nr. 2, für deren Treue schon die Namen Fendi und Stöber bürgen, behaupten Sie (Ser. II, 20), dass die o in der legende dieser Münze des Tib. Jul. Rhescuporis nicht kleiner gestaltet sind, als die übrigen Buchstaben. Sie sind genau so, und eher noch kleiner, keineswegs aber grösser als auf der Abbildung. Wenn Sie diesen Umstand auf keiner (anderen) Münze jenes Königs bemerkt haben, so beweist Ihr Bekenntniss noch nichts gegen die Genauigkeit des von mir mitgetheilten Kupferstichs.

Sie missbilligen ferner die Abbildung der Rückseite von Nr. 3, indem Sie sagen, dass der Thurm am Eingangsthore nicht eckig genug sey. Mein Exemplar dieser Münze ist freilich nicht eines der deutlichsten, und ich theilte die Abbildung desselben besonders in der Absicht mit, um zu beweisen, dass solche in den Antiquités grecques etc. (was auch Sie, bei doch so strenger Prüfung jenes Werkes, unbemerkt liessen) *), wohl nur nach einem Abdrucke, also verkehrt gezeichnet und gestochen wurde. Die Bildsäule zu Pferde, welche Ihrer Meinung nach entweder den König Rhescuporis oder den Kaiser Tiberius abbildet, scheint Ihnen in einen (doch nicht etwa mit polemischen Schriften?) zu Markt reitenden Bauer verwandelt zu seyn. Aber was soll man dazu sagen, wenn Sie in Ihren Remarques etc. (Ser. II, 180) behaupten, dass eben diese Bildsäule zu Pferde in der Luft schwebe (*ne pose sur rien*), und dass es daher unbestimmt bleibe, ob der Künstler solche in der Stadt oder vor dem Thore derselben stehend abbilden wollte? Um dieser Behauptung ihre komische Seite zu nehmen, hätten doch wenigstens ähnliche Beispiele von Künstlermisere beigebracht werden müssen. Auf dem Wege zu meinen folgenden Münzen warnen Sie (Ser. II, 21)

*) Ja Sie nahmen diesen Irrthum selbst in Ihre genauere Beschreibung dieser Münze auf, welche Sie in Ihren, gegen das Werk des Hrn. Raoul-Rochette gerichteten, *Remarques* etc. (Ser. I, 227, unter Nr. 29) gaben.

Digitized by Google

gegen den Gebrauch der bei mir (S. 38) mitgetheilten Folge der Könige des Bosporus. Diese wurde, wie meine Schrift zeigt, hier nur als das Resultat der Forschungen des Hrn. Raoul-Rochette, und zwar nur bedingt, den Lesern vorgelegt. Eine ähnliche aus Ihren Werken aufzustellen, war mir, wie schon gezeigt wurde, der angedeuteten Widersprüche wegen, leider gar nicht möglich, sonst hätte ich mir wohl das Vergnügen gemacht, Ihre Schriften selbst anzuzeigen.

Auch an den Münzen Nr. 4 und 5 haben sie Mehreres auszusetzen. Hier tadeln Sie (Ser. II, 44), dass in der beigefügten kurzen Beschreibung (S. 106) der Stock als Fackel (fax?) angegeben sey. Dass ich selbst eben diese Angabe (welche, wie Sie wohl hätten wissen können, nicht von mir, sondern von Hrn. Mionnet herrührt) nicht für ganz sicher hielt, beweiset schon das dem Worte fax beigefügte Fragezeichen. Sie halten (in Ihren Remarques etc. 110 ff.; Ser. I, 196) eben jenen Stock, nicht ohne Wahrscheinlichkeit, für den elfenbeinernen Stab (scipio eburneus), dessen die Klassiker mehrmals erwähnen. Aber hieraus folgt noch keineswegs, dass der daneben befindliche kleine Kopf bestimmt darauf sitzen müsse, um hier, als Bildniss des regierenden römischen Kaisers (?), die Stelle des früher gebräuchlichen Adlers zu vertreten. Noch keiner von den Belegen aus alten Autoren, welche Sie anführen, bestätigt Ihre Ansicht; auch käme, wenn Sie Recht hätten, das Brustbild nur mit seiner äussersten unteren Spitze auf den Stab zu sitzen, was wohl nicht leicht möglich ist. Die bosporischen Münzen können schon daher nicht gut als Beweise für Ihre Meinung angeführt werden, weil solche eben hier die Untersuchung veranlassen.

Ihre Angaben in Betreff der von mir unter Nr. 6, 7 und 8 gegebenen Münzen des Sauromates kann ich jetzt weder bestätigen, noch verwerfen, so lange Sie uns nicht mit einem, so viel als möglich vollständigen, und endlich einmal zuverlässigen, chronologisch geordneten Verzeichnisse der bosporischen Könige beschenken. Ich weiss bloss, dass Sie denjenigen Sauromates, welchen Cary den IV. nennt (in Ihrem *Med. Gr.* S. 36), für den VII. halten. Sestini, welcher zwar diesen Sauromates den VI. nennt, kennt bisher überhaupt nur VII Sauromates, und sagt, dass es von dem letzten derselben keine Münzen gibt. Wie erwünscht käme uns also ein möglichst vollständiges Verzeichniss der bosporischen Regenten!

Wenn Ihnen (Ser. II, 23) das, was ich, die Meinungen von Eckhel und Creuzer verbindend (S. 42), über den Perseus sage, bloss

Digitized by Google

gefabelt zu seyn scheint, so wundert mich diess nicht, da Sie mir's zwei Mal zum Vorwurf gereichen lassen, dass ich den neueren Ansichten über das Alterthum Gerechtigkeit widerfahren lasse. Und wer könnte wohl auch jetzt noch so kurzsichtig seyn, dass er das Symbolische im Gebiete der Alterthumswissenschaft nicht wahrnehmen möchte?

Was Sie (Ser. II, 44) gegen die unter Nr. 11 von mir mitgetheilte Münze vorbringen, — (die unter Nr. 9 und 10 erfreuen sich Ihrer Beurtheilung nicht), — ist eben so schwankend wie das, was Sie gegen die übrigen einzuwenden haben. Sie sagen hier: «auf der 11. «Münze, die zu den gewöhnlichsten von Panticapäum gehört, «trägt der Kopf des Apollo kein Horn. Das, was der Verfasser dafür «hält (*turgente e fronte cornu uti videtur*, heisst es bei mir, S. «106) — mag vielleicht vom Umprägen herrühren, oder zufällig «entstanden seyn.»

Wem dieses Horn unerklärbar ist, der könnte freilich beim ersten Anblicke der Münze glauben, dass die emporragende Spitze hier nur die Spur eines früher auf der Münze befindlichen Köcher's sey: aber bei näherer Prüfung muss doch wohl diese Ansicht wegfallen. Und warum sollte dem Sonnengotte, als Musagetes, nicht das nämliche Attribut beigelegt werden dürfen, welches auch den Musen selbst zu Theil ward? Dass diess Letztere wirklich der Fall war, bestätigt schon ein, mit Hrn. Professor Welcker's Bewilligung, der Creuzer'schen Symbolik (auf Tab. VI, als Nr. 1) beigefügte Abbildung der Vorderseite eines Sarkofag's, welche Zoega zuerst hatte stechen lassen. Hier, wo der Kampf des thrakischen Königs Lykurgos mit Bakchos vorgestellt wird, kommen die drei Musen der ältesten Tradition (nach Creuzer's Erklärung: Urania, Klio und Kalliope), oder die musenhaften Mören (nach Welcker) vor, mit eben solchen Verzierungen auf dem Kopfe, wie auf meiner Münze. Wenn Einige diess für Federn hatten, so thut solches nichts zur Sache, denn die Vorstellung ist die nämliche, und ihr Daseyn kann nicht geläugnet werden.

Sie kommen (Ser. II, 24) endlich auch auf die Münze von Fanagoria, welche ich unter Nr. 12 lieferte. Dass solche umgeprägt sey, zeigt schon die Abbildung; aber man müsste den Künstler für sehr ungeschickt halten, wenn er unter die frühere Abbildung, welche die Spuren eines Köchers zu verrathen scheint, die Buchstaben *ΦΑΝ* in einer Bogenlinie eingegraben hätte, gerade als wäre es sein fester Vorsatz gewesen, die Weintraube zu umschreiben. Dann sind aber

Digitized by Google

Traube und Lettern beide noch gleichmässig gut erhalten, während von dem Köcher (?) kaum noch etwas zu merken ist.

Nun noch ein Wort über die Gepäpyris, die Gemahlin Sauromates I. In zwei Schriften behaupten Sie nun schon, dass Hr. Raoul-Rochette nicht der erste gewesen sey, welcher dieser Königin ihren rechten Namen wiedergegeben habe. Diess that, sagen Sie, Sestini in seiner Géographie numismatique (?). Ich besitze die von Ihnen namhaft gemachte neueste Florenzer Ausgabe dieser Schrift vom J. 1821. 8., und kann Ihnen sagen, dass Sestini solches noch nicht that; denn wenn man z. B. von einem Stentor sagen würde, er heisse Mentor oder Stentor: so darf man wohl noch nicht behaupten, dass ihm schon mit Bestimmtheit sein rechter Name gegeben sey. Diess ist aber gerade der Fall im Sestini'schen Werke, wo es S. 62 heisst: *Sauromates I. et Pepaepiris vel Gepaepiris Regina.* Der gewaltige Irrthum also, dessen Sie mich (Ser. II, 19) hier beschuldigen, liegt nur in der Flüchtigkeit Ihrer eigenen Bemerkungen. Doch wollte ich alles andeuten, was Sie in dieser Art rügen, so dürfte ich noch längere Zeit hier in Wien verweilen, während ich, auf einer Reise durch Deutschland begriffen, Ihnen nur so kurz als möglich den Grad Ihrer Genauigkeit anzudeuten vermag.

Die chaldäische Gottheit Astara ist bei Ihnen durch das Denkmal der Komosarye mit Recht zu grossen Ehren gekommen. Sie soll es denn auch seyn, welche auf bosporischen Münzen sitzend vorgestellt wird, und die zugleich den Serapis mit in den Kreis der Vorstellungen auf dortigen Münzen gezogen hat. Ein Blick in die ältere Geheimlehre macht dieses gar nicht unwahrscheinlich. Da Sie aber schon einmal so herablassend waren, mir (Ser. II, 27) die gesunde Beurtheilung in Hinsicht auf Ihre so hochgepriesene Astara nicht ganz abzusprechen; so erlauben Sie, dass ich Sie auch noch auf etwas aufmerksam mache, was auf eben jene Vorstellung bezogen werden kann.

Diese thronende Astara hält etwas in der Hand, das Hr. Raoul-Rochette für eine Kugel hielt, während Sie, auf gut erhaltenen Münzen, hierin eine Patera erkannt haben wollen. Da Sie zur Erklärung des Astrums auf jenen Münzen (in den Remarques; Ser. I, 168) selbst zugeben, dass Astara zugleich für den Venus-Stern (auch wohl für die ältere Venus selbst, setze ich hinzu) gehalten worden sey, so dürfte hier vielleicht noch auf eine Stelle in Creuzer's Symbolik (III, 497 der 2. Ausgabe) aufmerksam gemacht werden. Hier,

Digitized by Google

wo von den Vorstellungen auf Vasen gehandelt wird, heisst es: «Selbst die, welche den doctrinellen Faden, der durch diese Schil-«dereien zieht, nicht im mindesten ahneten, und oft für eine Pa-«tera hielten, was ein Spiegel war, mussten doch oft genug ihn «anerkennen. Millin ist schon aufmerksamer auf ihn gewesen. In «einer von ihm (I, p. 118) mitgetheilten Scene verkennt er ihn nicht, «macht aber zugleich die Anmerkung, dass Manche diese Geräthe «für Pateren halten, welches er auch für manche Fälle zugibt; «wo aber Venus vorkomme, und in Bacchischen Scenen, sei es oft «ein Spiegel.» — Ohne hiedurch Ihre Angabe widerlegen zu wollen, halte ich es doch nicht für überflüssig, Sie auf diese Stelle aufmerksam zu machen, da in gewisser Beziehung Dionysos und Venus sich im Grunde doch nur so zu einander verhalten, wie Ihr Serapis zur Astara.

Doch zu viel schon von alle Diesem. Erlauben Sie, dass ich nun zu dem zweiten Gegenstande Ihrer Beurtheilung, zu den

Inschriften

übergehe, und hier mit der grössten, — dem von mir zuerst im J. 1822, in den Wiener Jahrbüchern edirten Psefisma für den Protogenes, — den Anfang mache.

Hier glauben Sie in meiner Abschrift mehrere Irrthümer entdeckt zu haben, die Sie, mit der Ihnen eigenthümlichen Artigkeit, grobe, oder doch grosse Fehler der Nachlässigkeit nennen. Sie haben das volle Recht solche zu rügen, wenn Sie wirklich welche finden, da ich zuerst so frei war, die von Ihnen in dem Beschlusse für den Theokles begangenen Fehler, welche auch Hr. Raoul-Rochette schon ahnete, aber noch unverbessert liess, nachzuweisen.

Ihre Hauptrüge trifft mehrere mit Cursivschrift gesetzte Buchstaben, welche im Jahre 1821, als ich den Stein copirte, verloschen waren, die Sie aber (wohlgemerkt! beinahe zwei Jahrzehnde früher) noch unbeschädigt wollen gefunden haben. Steine, die in wenigen Augenblicken zersplittert seyn können, dürfen doch auch wohl mit der Zeit hie und da abgerieben werden. Genug, dass das Fehlende tadellos ergänzt wurde. Daher ist, was Sie in dieser Hinsicht in 23 Bemerkungen *) fälschlich anführen, nicht zu brauchen. Nur einmal (I, 30) retteten Sie mit Recht die Ehre des hier am Schlusse der

*) Namentlich: I, 1, 15, 31, 34, 37, 44, 47, 49, 51, 55, 74, 79, 80, 88, 91, 92; und II, 1, 2, 3, 19, 23, 25, 77.

Digitized by Google

Zeile noch bestehenden Buchstaben *E*, welcher bei mir durch einen Druckfehler in einen kleinen Cursiv-Buchstaben verwandelt wurde.

Gegen Ihre Behauptung muss ich dabei bleiben, dass in I, 39 der letzte Buchstab dieser Zeile ein *N*, und kein *M* ist. Bei I, 52 fand ich die Spuren des *C* am Ende der Zeile noch eben so deutlich, wie bei II, 13 die des *I*; in beiden Fällen bedurfte es also keiner überflüssigen Worte.

Noch werfen Sie mir vor, dass *A* und *Λ* fast in jeder Zeile verwechselt sind. Diess ist falsch. Sie werden wohl bisweilen ein *A* für ein *Λ* angesehen haben, nicht aber dort, wo ein *Λ* stehen soll, ein *A* gefunden haben. Den Grund, warum das Erstere möglich ist, würde ich, wenn es Ihnen beliebt hätte noch schärfer zu prüfen, nicht nöthig haben hier aus einander zu setzen. Sie würden bemerkt haben, dass in meiner Schrift für das Griechische verschiedene Lettern genommen werden mussten, und dass bisweilen, aus Mangel an griechischen Versalien, noch ein lateinischer Buchstab neben den Griechischen zu stehen kam. Drei hiesige Typografien leisteten Verzicht auf den Druck der Inschriften, und als sich endlich doch noch eine fand, die, in Verbindung mit noch einer anderen, diese Arbeit übernahm, musste man froh seyn, dass alles noch so zu Stande gebracht werden konnte. Wenn also hie und da einem *A* der mittlere Strich abzugehen scheint; so kann diess der gründliche Beurtheiler keineswegs eine Verwechselung des *A* mit dem *Λ* nennen. Dieser würde sich und dem Leser dann auch Alles erspart haben, was von Ihnen in noch sechs neuen Bemerkungen (gegen I, 25, 51, 71; und II, 18, 53 und 61) beigebracht wird. Wieder nur ein einziges Mal ist Ihre Rüge gegründet, denn hier hat sich in II, 52 wirklich aus Versehen *ΑΛ* für *ΛΛ* eingeschlichen.

Zwei Mal (I, 23 und 59) wollen Sie für *ΙΕΡΕΩCΙΤΟΔΕΙΑC* meiner Abschrift, auf dem Steine *ΙΕΡΕΩCCΙΤΟΔΕΙΑC* gefunden haben. Aber sollten Sie nicht beim Abschreiben unvermerkt das *C* verdoppelt haben, weil Sie, als Hellenist, das an sich Richtigere dachten? Spricht nicht für die Treue meiner Abschrift das II, 89 vorkommende, von Ihnen unangefochtene *ΑΥΤΩΝΟΜΙCΑC* für *ΑΥΤΩΝΝΟΜΙCΑC*? *).

*) Obgleich die Inschrift hier defect ist, so lässt sich doch so viel abnehmen, dass hier *αὐτῶν* verstanden werden müsse, da weder der Dativ Singularis, wegen des mangelnden Jota subscriptum, das in der ganzen Inschrift niemals weggelassen worden, Statt haben, noch weniger der Dualis, und am allerwenigsten ein dorischer Genitiv angenommen werden kann. (Diese, wie

Digitized by Google

Aber warum rügen Sie ferner nicht die Stelle I, 33: *ΕΠΙΤΕΤΟΥΑΥΤΟΥΙΕΡΕΩΛΘΡΟΩΝ* für ..... *ΙΕΡΕΩΣΑΘΡΟΩΝ* u. s. w.? Wahrlich, so gutmüthig bin ich doch nicht zu glauben, dass Sie, bei der Schärfe Ihrer Kritik, einen, wie Sie sich auszudrücken pflegen, so grossen Fehler übersehen hätten, oder wohl gar mich einmal hätten schonen wollen; vielmehr scheinen hier unsere beiden Abschriften übereinzustimmen. Habe ich hier richtig geschrieben, warum soll ich in den oben angeführten Stellen falsch geschrieben haben? *)

Sie behaupten ferner auf dem Steine (I, 60) *ΕΙΣΜΕΛΙΜΝΟΝΕΙΣΑΥΟΤΡΙΤΕΙΣ* gefunden zu haben (woran mir zu zweifeln erlaubt seyn wird), und setzen hinzu, meine Lesart *ΕΙΣΜΕΛΙΜΝΟΝΚΑΙΛΥΟΤΡΙΤΕΙΣ* gäbe keinen Sinn, wogegen aber Hr. Letronne (in den nouvelles annales des voyages etc. T. XIX, Août 1823. 8.) aus ihr einen sehr guten Sinn herausbringt **).

Dass ich I, 69 das richtigere *ΕΔΩΚΕΝΩΝ* für das, wie Sie sagen, auf dem Steine befindliche *ΕΔΩΚΕΩΝ* aufgenommen hätte, ist nicht gut möglich, da ich mich überhaupt mit dem Griechischen zu wenig abgegeben habe, um mir Verbesserungen des Textes zu Schulden kommen zu lassen.

Dass II, 37 *ΠΟΛΕΙΕΤΙΛΕ*, und II, 56 *ΚΑΙΤΟΤΕΕΣΤΕΦΑΝΩΣΕΝ*, und nicht, wie ich geschrieben habe, *ΠΟΛΕΙΤΙΛΕ* und *ΚΑΙΤΟΤΕΣΤΕΦΑΝΩΣΕΝ* gelesen werden müsse, kann nur eine neue Ansicht des Steines selbst entscheiden ***).

---

die folgenden Anmerkungen, verdanke ich der gefälligen Mittheilung eines sachkundigen Freundes).

*) Stimmen die beiden Abschriften hier wirklich überein, so liesse sich die Richtigkeit der in den Nordgestaden etc. mitgetheilten Abschrift der beiden andern oben angeführten Stellen vielleicht noch auf eine andere Art vertheidigen. Warum soll nämlich *ΙΕΡΕΩ* nicht eine damals in Olbia gebräuchliche Genitivform gewesen seyn können? Ist etwa die griechische Formenlehre schon ein geschlossenes Ganzes, das keines Zusatzes aus neu entdeckten Monumenten mehr fähig ist?

**) Nimmt man nämlich mit Hrn. Letronne a. a. O. an, dass *χρυσοῦ* nach *τριτεῖς* zu subintelligiren sey, so gibt die Lesart in den Nordgestaden etc. einen sehr guten Sinn; die Uebersetzung lautet dann so: »Da das Getreide zu einem und zwei Drittel Medimnen (für ein Goldstück) verkauft wurde.« Auch wird eben diese Lesart noch durch zwei Parallelstellen I, 73, 74 und 75: *ΕΔΩΚΕΝΕΙΣΤΕΤΤΑΡΑΣΚΑΙΕΚΤΕΑ* und (*ἔδωκεν*) *ΕΙΣΔΥΟΚΑΙΕΙΠΤΑΗΜΙΕΚΤΕΑ* bestätigt.

***) Für die Lesart *τί δί*; könnte man vorläufig anführen, dass durch sie

Digitized by Google

In Ansehung der Stelle II, 77 muss ich bemerken, dass das *N* in *KOMIΔHN* im Jahre 1821 schon unleserlich war.

Uebrigens möchten Sie auch wohl unrecht haben, wenn Sie bei II, 65, ein Versehen des Schriftgrabers rügend, sagen, er habe *XEIPICACTAC* für *XEIPICACTAC* eingegraben. Ich habe in meiner Abschrift das letzte *A* hier ganz deutlich. Wohl aber steht in der nämlichen Zeile ein *A* für ein *A* im Worte *MEΓICTAC*, was ich am Rande meiner Abschrift im Papier selbst eingerieben habe. Sie werden, beim Notiren dieses Fehlers, die zwei Mal hier so nahe aufeinander folgenden Buchstaben *CTAC* verwechselt haben. Doch lohnt sich's wohl der Mühe aus so unbedeutenden Kleinigkeiten solche Erheblichkeiten zu machen. Auch würde ich Bemerkungen dieser Art unberücksichtigt gelassen haben, wenn solches nicht gerade in einem Schreiben an Sie selbst geschähe.

Das zum Schlusse der 68. Zeile (der II. Seite) gehörende *C* ist, wie Sie bemerken, wirklich unten angebracht, doch so tief, dass solches der unteren Zeile näher ist als der oberen, zu welcher es doch gehören soll.

Die Stellen I, 5, 88 und II, 31 wären demnach die einzigen, also ein Paar Buchstaben in einer beinahe 200 Zeilen langen Inschrift, gegen die Sie gegründete Einwendungen zu machen scheinen. Alle übrigen sind theils falsch, theils von der Art, dass erst die Vergleichung unserer beiderseitigen Abschriften mit dem Steine selbst, durch einen unparteiischen Dritten unternommen, zu einem völlig gewissen Resultate führen kann, da auch Sie in der Abschrift des Psefisma zu Ehren des Theokles bewiesen haben, dass selbst ein sehr gelehrter Hellenist Abschreibefehler begehen könne.

---

der Zusammenhang des folgenden Satzes mit dem vorigen, und insbesondere in unserer Stelle die Steigerung des im vorigen Satze angegebenen Verdienstes des Protogenes genauer ausgedrückt werde, wogegen *ἐπὶ δέ* blosse Transitionsformel zu einem dem Sinne nach nicht mehr vom vorigen abhängigen Satze wäre. Dass die figura interrogationis in einer Inschrift am unrechten Orte sey, ist freilich bekannt; aber eben so bekannt ist auch, dass eine fragende Formel wie diese, durch den täglichen Gebrauch allmählig den Frageton verlor. Ist diess nicht auch der Fall bei dem ähnlichen, in allen Stylarten so häufig vorkommenden *quid quod* der Römer, welches durch die vielfältige Anwendung seinen Frageton so sehr verlor, dass die Deutschen es gemeiniglich durch das blosse Ja übersetzen können. — Was *ΤΟΤΕCΤΕΦΑΝΩCEN* betrifft, so kann solches wenigstens an sich nicht für fehlerhaft erklärt werden. Vergl. Buttmann's ausführl. griech. Sprachlehre, Berlin, 1819. 8, S. 126.

Digitized by Google

Ich wende mich nun zu einigen noch minutiöseren Bemerkungen, betreffend die übrigen von mir edirten Inschriften.

Hier (Ser. II, 33 f.) werfen Sie mir vor, dass in der ersten Inscription, am Ende der 2. Zeile ein Zeichen übersehen sey, welches, Ihrer Meinung zu Folge, die Stelle eines Komma (?) vertritt. Ob gerade an der von Ihnen angegebenen Stelle nach dem Worte *ΠΡΟΣΤΑΤΗ* auf dem Steine ein Komma (?) angebracht sei, weiss ich nicht; das aber kann ich mit Gewissheit sagen, dass sich ein ähnliches auch vor dem nämlichen Worte *ΠΡΟΣΤΑΤΗ* befindet; und eben so ist dieses der Fall noch 1) Z. 4. vor der letzten Sylbe *ΘΕΟ*; 2) Z. 7, nach dem Worte *ΦΑΡΖΗΟΥ* und am Schlusse der 8. Zeile; 3) Z. 12, hinter dem Worte *ΥΓΕΙΑΣ*; 4) Z. 13 nach den ersten zwei Buchstaben *ΑΣ*. Wer Alles rügen will, dem ist wohl zu rathen, dass er, einen unbedeutenden fremden Mangel ahndend, nicht selbst gerade dadurch, wie diess hier der Fall ist, sich deren fünf zu Schulden kommen lasse. So muss ich Ihnen denn auch noch sagen, dass es, Z. 12, hier nicht an der fünften Stelle vom Ende der Fall war, dass der Steingraber aus Versehen ein *Δ* gegraben hatte, welches er, wie Sie sagen, nachgehends durch den Mittelstrich in ein *Α* verwandelte, sondern es traf hier gerade der entgegengesetzte Fall, und zwar beim siebenten Buchstaben vom Ende ein, indem er ein *Α* durch einen unteren Strich in ein *Δ* umzugestalten suchte. Was Sie an der oberen Seite dieser Inschrift Schnirkel nennen, sind die Spuren eines Thieres, welches mit den Vorderpfoten eine Kugel hält. Sollten Sie mir dieses nicht auf's Wort glauben, so wird Hr. Collegienrath v. Jermolajew wohl die Gefälligkeit haben, Sie davon zu überzeugen, denn dieser besitzt sowohl ein Facsimile von der Inschrift, wie auch die Abbildung der sogenannten oberen Schnirkel.

Die Inschrift Nr. 2 (das Psefisma für den Dados) soll, wie Sie (Ebend. Ser. II, 34) sagen, schon genauer bekannt gemacht worden seyn, und eben diese gepriesene Genauigkeit besteht darin, dass Z. 10, nach dem Worte *ΔΙΑ*, ein Strich hinzugefügt ist, der sich wirklich auf dem Steine befindet. Ehre und Preis dem, der diesen Strich, (durch welchen übrigens das Ganze nichts gewinnt), gerettet hat! Ist denn aber jener genaueren Ausgabe auch eine Abbildung der Buchstaben und ihrer Zusammenziehungen — wie in meinen Nordgestaden (Tab. II, Nr. 19) — beigefügt worden?

Bei der Inschrift Nr. 3 konnte wohl, wie Sie (Ser. II, 34) meinen, der undeutlich gewordene und bei mir mit einem Puncte bezeichnete Buchstab ein *Τ* gewesen seyn. Ob aber gleich darauf die Buch-

Digitized by Google

staben *ΡΓ*, oder nur ein breitbeiniges *Π* folgten, und man also *ΟΥΑΡΓΑΔΑΚΟΥ* oder *ΟΥΑΠΑΔΑΚΟΥ* zu lesen habe, konnte ich nicht mehr herausbringen.

Besonders rührend sind (Ser. II, 34) Ihre Ausfälle gegen die vierte Inschrift, in deren Beurtheilung Sie dem Propheten Amos die Ehre anthun, sich seiner zu erinnern. Hier trifft Ihre Rüge, ich weiss wahrlich nicht Wen. Dass ich jenen Stein nicht selbst gesehen habe, sondern die Abschrift dem Hrn. Staatsrath v. Blaramberg verdanke, wird auf der 82. Seite meiner «Nordgestade» gezeigt.

Von den Berichtigungen der fünften Inschrift darf ich, meiner zwei Mal mit dem Originale verglichenen Inschrift nach urtheilend, etwa nur die Ergänzungen der letzten Zeile, welche jedoch auf dem jetzt in die Wand des Gartenhauses zu Stol'noje eingemauerten Steine kaum zu sehen ist, gelten lassen.

Die Inschriften Nr. 6, 7 und 8 wegwünschend, da solche Ihnen zu unbedeutend scheinen, behaupten Sie (Ser. II, 36), dass Nr. 9 schon lange vorher genauer abgedruckt sey. Ich kenne jenen Abdruck nicht, möchte aber die Genauigkeit desselben nicht verbürgen, während ich für die Treue des meinigen stehen kann. Alles was Sie dagegen einwenden, beweist nur, dass die von Ihnen genommene Abschrift weit davon entfernt ist, treu zu seyn. Schon seit mehreren Jahren beschäftige ich mich mit paläographischen Untersuchungen, und weiss daher ungefähr, was treu und was mangelhaft genannt werden darf. Aber was kann ich vorläufig von der Treue Ihrer Abschrift halten, da Sie auch in der Erklärung derselben willkürlich verfahren, indem Sie noch in Ihren gegen Hrn. Raoul-Rochette gerichteten Remarques etc. (Ser. I, 90) behaupten, dass auf diesem Piedestal die Bildsäulen des Septimius Severus und seines Sohnes Septimius Geta gestanden hätten. Schon habe ich in meinen «Nordgestaden» etc. (S. 83) gezeigt, dass man hier bloss an die Standbilder des Caracalla und seines Bruders Geta zu denken habe; denn es wäre doch auffallend, dass die Olbier (Olbiopoliten) dem Vater und seinem jüngeren Sohne ein Denkmal errichtend, den älteren Sohn (und gerade Caracalla!) mit Stillschweigen übergangen hätten. Dass ich wohl Recht haben könnte, beweisen auch die Münzen; z. B. in *Eckhel's* Doctr. Num. Vet. VII, 199; oder *Mionnet*, de la rareté et du prix des médailles Romaines etc. Paris, 1815. 8, S. 174.

Solcher Art sind also Ihre «*preuves solides et irrécusables*,» durch welche Sie mich zu schlagen glaubten! Dank Ihnen dafür,

Digitized by Google

dass Sie mir selbst die Waffen, die ich nur wider meinen Willen gegen Sie führte, zur Vertheidigung darboten.

Ihre Beurtheilung des von mir zu St. Petersburg im Jahre 1821 edirten Planes von Olbia, — (welchen ich nach einer mir vom Hrn. Staatsrathe v. Blaramberg gefälligst mitgetheilten Zeichnung, mit Hinzufügung des Risses der von mir selbst im Jahre 1819 aufgenommenen Spuren der älteren Festungswerke, stechen liess), — Ihr Vergleich desselben mit dem zu Paris edirden Plane jener Gegend, gehört eigentlich nicht mehr hieher. Sonst müsste ich Ihnen sagen, dass von Ihnen auf dem letzteren wohl das Verhältniss des Dörfchens Iljinskoje zu der einst weltberühmten Stadt Olbia übersehen wurde, — ein Umstand, wobei sich Einem nothwendig die Frage aufdringt, ob denn jenes später hinzugefügte Dorf, nicht nach einem bedeutend grösseren Massstabe zu Papier gebracht wurde, als Olbia und dessen Umgebungen selbst?

Was Sie über den zweiten Nachtrag zu meinen Nordgestaden, welcher die Ueberschrift «Schlangencultus am Nordgestade des Pontus (?)» führt, sagen, mag ich hier nicht widerlegen. Ich bemerke nur, dass Ihnen, wie Sie selbst bekennen, der Zweck dieser, bloss zur Vertheilung an wohlmeinende Freunde von mir der Presse übergebenen Probearbeit, nicht einleuchtete; ein Zweck, über welchen ich hier noch keine Rechenschaft abzulegen brauche.

Doch zu viel schon zur Berichtigung einer Schrift, deren Autor ich aufrichtig solche lange und glücklich zu überleben wünsche! — Seyn Sie versichert, dass ich nie die Feder geführt hätte gegen Sie, dessen Belehrungen, mit etwas mehr Mässigung und Genauigkeit vorgetragen, ich stets mit Dank anerkannt haben würde. Ich gestehe es, dass es auch jetzt noch, da diess Schreiben an Sie geschlossen ist, mich nicht wenig Ueberwindung kostet, solches nothgedrungen und bloss dem Gesetze der erpressten Selbstvertheidigung Genüge leistend, zum Druck zu befördern.

Wenn dieser Nachhall vom Nordgestade des Pontus Sie nicht umflötet gleich leisen Winden des Westens, so denken Sie, dass es doch nur ein schwaches Echo Ihrer rauh gegen mich erhobenen Stimme sey. Keinen Groll im Herzen, werde ich da, wo Sie überzeugen, Ihren Verdiensten nie die Achtung versagen, welche denselben mit Recht gebührt.

Im October 1823.

Digitized by Google

Digitized by Google

1

2.

3.

Digitized by Google

Digitized by Google

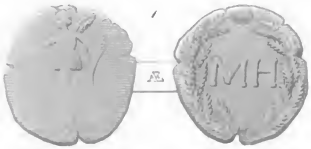
1.

2.

3.

Digitized by Google

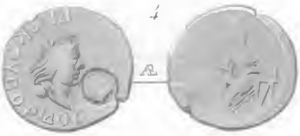
Digitized by Google



1

2

3



4

5

6

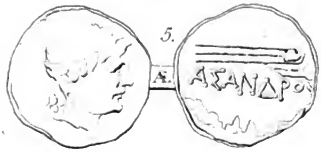
7

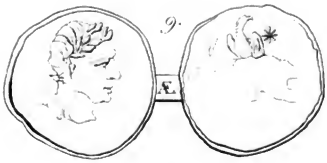
Digitized by Google

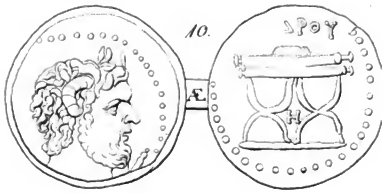
Digitized by Google

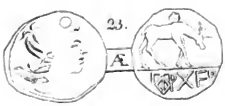
Digitized by Google

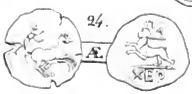
Digitized by Google

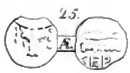










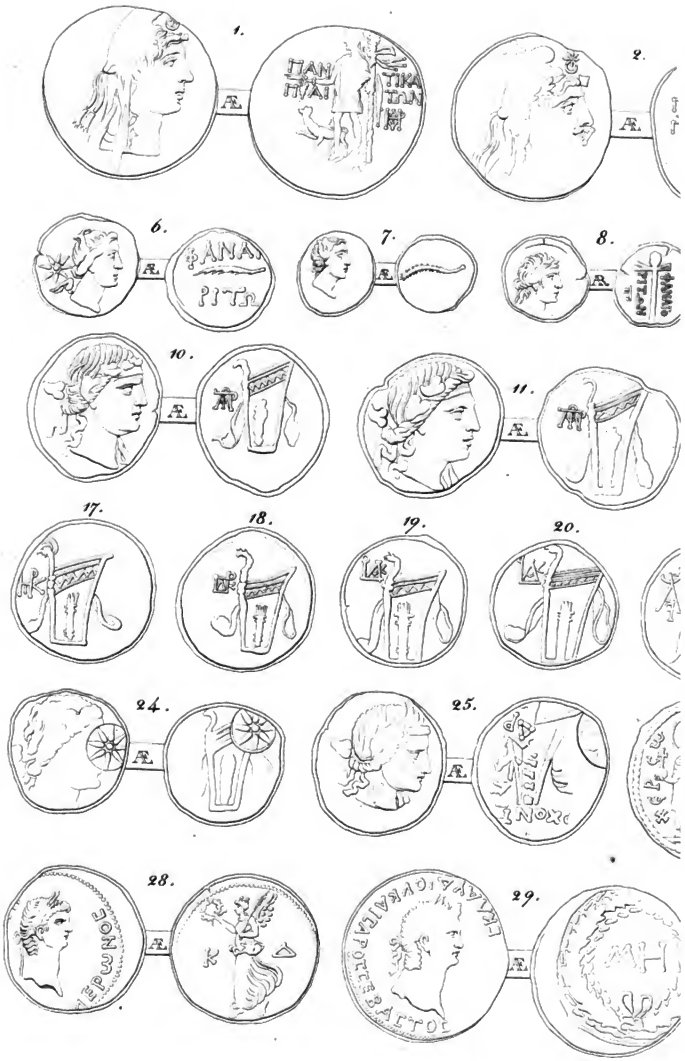


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google